



Zoroastre

(Zoroaster)

Verlag « Der Ruf »
1936

Zoroastre

Zorotushtra

Le parcours terrestre du prophète en Iran,
tel qu'il ressuscite,
s'avérant exact et inchangé devant l'œil de l'esprit

* * * * *

Texte reçu grâce au don particulier d'un appelé pour cela

Là où d'innombrables sources jaillissantes s'unissent pour donner naissance à l'impétueux Karun qui s'élance en grondant et en mugissant par-dessus les rochers, là, entre ces menaçantes masses rocheuses, s'étendait jadis un large plateau.

Il était entouré d'épais buissons d'astragale épineux, si bien que des chemins avaient dû être frayés à travers les broussailles pour permettre aux hommes d'accéder au plateau.

Cette vaste étendue ne se couvrait de verdure qu'à l'époque où le dieu du soleil et celui de la lune se partageaient fraternellement les jours des humains. Mais alors, elle était indiciblement belle.

Les herbes et les mousses étincelaient comme des bijoux ; ivres de lumière, elles profitaient de leur courte existence de deux mois. Les buissons épineux se paraient de fleurs au doux parfum ; jaune d'or, elles rappelaient les délicats papillons qui, de leurs ailes multicolores, voltigeaient autour d'elles.

C'est à cette période de l'année que les gens arrivaient en foule dans cette merveilleuse contrée. Ils établissaient leur campement là où ils trouvaient dans les rochers sauvages un endroit propice pour passer la nuit. Le prêtre, l'atravan, ne leur permettait pas de séjourner longtemps sur le plateau.

Ce dernier était consacré à Mithra, le dieu du soleil, le dieu bienveillant et lumineux, qui répandait des bénédictions et aimait les hommes.

Voilà pourquoi de grandes et merveilleuses Fêtes avaient lieu en son honneur. Les rochers renvoyaient l'écho des voix humaines qui, emplies d'allégresse, chantaient ses louanges.

Le rugissement d'un lion répondait parfois au loin sans que la frayeur fût battre un seul cœur. Tant que l'on séjournait sur le plateau de Mithra, les fauves n'avaient pas le droit de s'approcher des hommes.

Avec ses aides, les mobeds, l'atravan préparait avec zèle des tas de pierres sur lesquels les feux sacrés devaient être allumés à la tombée de la nuit. Seuls les deux mobeds les plus âgés étaient autorisés à l'aider dans cette tâche. Ils devaient mener une vie irréprochable, car seules des mains entièrement pures avaient le droit de toucher les pierres sacrées.

Les cinq autres mobeds, dont le plus jeune était à peine sorti de l'enfance, couraient çà et là pour tuer ou simplement chasser les serpents et les souris.

Les participants, qui se comptaient par centaines, dressaient leurs campements. Mais personne n'aurait osé s'approcher du jardin de Mithra avant que le chant de l'atravan n'eût annoncé le début de la Fête.

Une fois que l'atravan avait marqué avec précision les points cardinaux, on empilait soigneusement les hauts tas de pierres.

L'un d'eux se dressait à l'endroit où les rayons dorés du matin chassaient l'obscurité de l'empire de Maonha. C'était le plus grand de tous. Le deuxième se trouvait juste en face, et les deux derniers à droite et à gauche ; tous étaient à égale distance les uns des autres. Au milieu de la place s'élevaient trois tas de pierres disposés en triangle.

Tout en récitant des prières adressées à Mithra, l'atravan posait sur chacun de ces lieux de sacrifice une haute coupe de métal remplie de brindilles sèches.

Les sept mobeds préparaient alors de petits balais de branches d'astragale épineuses,

à l'aide desquels ils devaient chasser la vermine pendant toute la Fête.

Afin que personne ne se blessât, il fallait les tenir bien haut jusqu'au moment de s'en servir. C'était parfois fatigant ; cependant, être mobed était un grand honneur, non seulement pour les adolescents eux-mêmes, mais pour toute leur famille, si bien que chacun d'entre eux se donnait volontiers ce mal.

Entre-temps, l'atravan s'était retiré derrière une avancée de rocher afin de s'habiller pour la Fête.

Il portait un vêtement de laine blanche sans la moindre parure. Son front était ceint d'un bandeau précieux, tellement incrusté de pierres bleu-vert que l'or dont il était fait ne se voyait quasiment plus.

Il s'avança vers le centre de la place et frappa dans ses mains.

Quatre jeunes filles vêtues de blanc sortirent de derrière un autre rocher. Des broderies d'argent ornaient les longs vêtements qui enveloppaient avec souplesse leur gracieuse silhouette.

Des colliers de pierres bleu-vert étaient plusieurs fois enroulés autour de leur cou et se mêlaient à leurs cheveux bleu-noir tressés en nattes.

Elles tenaient entre leurs mains des récipients en or contenant une huile précieuse dont elles remplirent les coupes tandis que l'atravan récitait des prières.

Il invoqua Atar, le dieu des flammes, pour qu'il soit favorable à la Fête.

Atar était l'un des jeunes frères de Mithra qui lui donnait toute l'ardeur dont il avait besoin. On pouvait donc espérer qu'il ne perturberait aucune Fête célébrée en l'honneur de Mithra. Le plus jeune de ces frères de feu était Thraetvana, le dieu de la foudre, le plus turbulent et le plus agité de tous.

A présent, tout était prêt pour la Fête.

La plus jeune des prêtresses s'approcha de l'atravan et lui couvrit le visage d'un morceau de soie blanche richement brodé, qui devait lui cacher la bouche et le nez pour empêcher que l'haleine de l'homme ne se mêlât aux flammes sacrées.

Les prêtresses n'avaient pas besoin de cette protection, leur haleine étant considérée comme pure.

D'un pas solennel, les quatre jeunes filles retournèrent derrière le rocher et en rapportèrent une coupe contenant du feu à l'aide duquel elles allumèrent les sept coupes tandis que l'atravan ne cessait de prier.

Lorsque la dernière coupe à sacrifice fut allumée, le prêtre se tut. La plus âgée des jeunes filles prit sa place et s'approcha des trois flammes se trouvant au centre, puis elle leva les bras et tendit les mains vers le haut en demandant la bénédiction des dieux.

« Faites que nos cœurs soient purs comme la flamme qui consume tout ce qui est mauvais, ô dieux ! Implora-t-elle selon les paroles prescrites. Envoyez l'esprit du feu sacré en nous pour qu'il nous brûle et nous purifie ! »

Elle s'approcha ensuite de la coupe située à l'est pendant que ses compagnes s'occupaient des trois autres flammes extérieures et que l'atravan restait debout au centre.

Il entonna alors un chant à la gloire d'Atar et de Mithra.

C'était le moment où les participants à la Fête commençaient à affluer. Ils arrivaient de tous côtés, soit en grim pant par-dessus les crêtes des rochers, soit en se frayant un passage à travers les buissons, sans toutefois se départir de leurs bonnes manières et de leur dignité innée.

Les femmes occupaient un côté de la place. Elles étaient habillées de vêtements de toutes couleurs et parées de beaux colliers ; un anneau leur ceignait le front. L'ensemble formait un tableau coloré.

Les hommes se tenaient de l'autre côté. Ils étaient superbes ! Grands et minces, le visage bruni par le soleil, ils portaient des vêtements noirs richement décorés d'argent sur lesquels la plupart d'entre eux avaient jeté une peau de loup retenue par une chaîne d'argent. Ils étaient coiffés de hauts bonnets de fourrure. Leurs cheveux étaient coupés dans la nuque.

Dès que quelqu'un avait pris place, il se joignait au chant de l'atravan, de sorte qu'un magnifique chœur de voix d'hommes et de femmes montait vers le ciel.

Une fois le chant terminé, l'aînée des prêtresses apporta à l'atravan un gobelet et une cruche en argent contenant du jus d'hamao. Tout en récitant des prières, le prêtre remplit le gobelet, but une gorgée, et le passa plus loin.

Chaque homme adulte pouvait boire une gorgée du breuvage. De temps à autre, l'une des personnes présentes rapportait le gobelet à la prêtresse, qui le remplissait à nouveau.

Tout cela se déroulait avec solennité et dans un silence recueilli.

Lorsque tous les hommes eurent bu une gorgée d'hamao, la prêtresse versa le reste dans la coupe à sacrifice qui se trouvait près d'elle. Une fumée bleuâtre s'éleva en formant des figures singulières.

Elles n'étaient visibles que pendant quelques instants, mais cela suffisait à la jeune fille pour voir toutes sortes de choses qu'elle annonçait d'une voix légèrement chantante.

La foule l'écoutait, fascinée. Chacun tirait de ses paroles prophétiques et sacrées une conclusion particulière pour sa propre vie durant les douze mois à venir.

Lorsque la prêtresse cessa de parler, tous poussèrent des cris d'allégresse.

Ils exprimaient ainsi leur gratitude à Mithra, le dieu du soleil et de la lumière, qui leur avait à nouveau fait des promesses pour l'époque à venir.

Une exclamation de l'atravan mit fin à ces démonstrations. Les quatre prêtresses se placèrent près des flammes du centre et entonnèrent un hymne à la gloire de Dijanitra, la femme pure et gracieuse.

L'atravan fit ensuite une longue prière et, en un cortège solennel, les prêtresses s'éloignèrent, suivies des femmes.

Un fagot de branches sèches avait été préparé à l'avance, et elles l'allumèrent à la flamme de la coupe à sacrifice la plus proche comme si elles voulaient nourrir le feu de leur foyer domestique avec la flamme sacrée.

Quant aux hommes, ils s'installèrent en cercle. On apporta des cruches en grès contenant du jus d'hamao fermenté, et ils en burent à volonté. Il n'arrivait jamais que l'un d'entre eux absorbât trop de boisson enivrante : on faisait preuve de sagesse au jardin de Mithra.

L'atravan se fit apporter des peaux sur lesquelles il s'installa. Les mobeds vinrent le rejoindre. La nuit était tombée. Maonha envoyait ses rayons vacillants du haut d'un ciel bleu sombre. A ce moment-là, il n'y avait plus de serpents à craindre, et les flammes repoussaient les autres animaux.

« Raconte, raconte ! » fut l'appel encourageant qu'on adressa à l'atravan.

Il se fit encore prier quelque peu, comme le voulait la coutume. Puis il regarda vers le ciel et commença :

« Vous, hommes de l'Iran, vous savez comment le monde fut jadis créé :

Ahuramazda, l'Esprit saint et sage, vivait seul dans les sept cieux. La solitude l'entourait. Ses royaumes couvraient des distances incommensurables, mais il était seul, tout seul.

Il décida alors de créer ce qui pourrait lui apporter de la joie.

Il imagina des êtres et, à mesure qu'il les imaginait, ils étaient là ! Tout d'abord, il imagina Mithra, le soleil resplendissant, car Ahuramazda aime tout ce qui est clair. Il aime donc Mithra plus que tous les dieux qu'il a créés.

A côté de Mithra, il plaça Maonha, le dieu de la pâle et calme lune. Il devait se partager les jours avec Mithra. Sa lumière n'est pas aussi puissante que celle de Mithra, c'est pourquoi il devait s'en charger de ce qui est pour lui le commencement du jour, et que nous les hommes appelons la nuit, afin que l'astre éclatant lui succède.

Mais sa lumière est trop faible, et parfois il s'éteint complètement. Regardez comme ses rayons vacillent !

Ahuramazda s'en aperçut et lui envoya de l'aide : il plaça à ses côtés Tishtrya avec son manteau resplendissant. L'œil humain ne peut pas compter les étoiles scintillantes qui ornent le manteau du dieu des astres.

Alors Mithra supplia : « Seigneur, tu as donné un frère à Maonha, offre-moi aussi des frères pour que je ne sois pas seul ! »

Ahuramazda y consentit, mais ce ne fut pas pour l'aider qu'il donna à Mithra les frères qu'il avait demandés. Celui-ci devait au contraire les surveiller, eux, les turbulents : Atar, l'esprit du feu, et Thraetvana, le dieu de la foudre. Toutefois, Mithra se réjouit qu'ils fussent aussi resplendissants que lui. « Nous sommes des frères ardents ! » s'écria-t-il à travers les mondes.

Et Ahuramazda créa le dieu de l'air, Vayn, qui mugit et qui cache tous les vents dans les plis de son large manteau, les vents chauds et les vents froids, les vents doux et les vents puissants, toute une troupe de compagnons mouvants. Ils jouent avec les flammes et leur apprennent à danser. Mais les rayons de Maonha sont trop pâles pour eux.

Puis Ahuramazda pensa à l'eau claire qui jaillit en gouttelettes de perles, qui coule en bruissant, qui bavarde et qui rit, qui chante et qui mugit. Et tandis qu'il l'imaginait, une gracieuse femme se forma, chantant et riant. Une parure de perles dans ses longs cheveux, elle se tenait devant le Dieu sage qui l'avait conçue : c'était la très charmante Ardivisura Anahita.

Soudain, il y eut la vie dans les sept cieux, une vie joyeuse, mais Ahuramazda pensa qu'il préférerait sa solitude à cette vie trépidante. Et il imagina un monde où les dieux régneraient. D'en haut, il les regarderait et les appellerait chacun à leur tour dès qu'il désirerait de la compagnie.

Voyez, hommes de l'Iran, c'est ainsi que naquit la Terre, notre Terre, sur laquelle nous vivons. La pensée de Ahuramazda avait créé les rochers, l'eau et les plantes, et les dieux jouèrent longtemps, très longtemps avec la Terre. Un être humain ne peut absolument pas imaginer une époque aussi lointaine. Ahuramazda était content, les dieux étaient occupés et ne le dérangent pas.

Et, au moment même où cette pensée lui venait, ils arrivèrent et lui demandèrent : « Seigneur, mets sur Terre des êtres qui nous soient soumis. »

« Comment doivent-ils être faits ? » demanda le Dieu sage avec bienveillance.

« Ils doivent nous ressembler, dit la gracieuse Ardivisura Anahita. Qu'ils soient tout autres, lourdauds et disgracieux, mais forts et courageux, pour que nous nous amusions en les voyant ! » s'écria Atar.

Alors Ahuramazda imagina deux êtres : l'être humain selon la prière d'Anahita, le taureau selon le souhait d'Atar. Et les dieux se réjouirent et furent satisfaits.

A nouveau, des temps infiniment longs s'écoulèrent. Ils apportèrent des changements importants sur la Terre, car ici-bas les dieux dirigeaient sans cesse les événements de façon différente.

Les êtres humains s'étaient multipliés, et de nombreuses races humaines étaient apparues. Il en alla de même du taureau dont sont issus tous les animaux que vous connaissez. Chacun des dieux avait demandé à régner sur une espèce animale différente. Vous ne l'ignorez pas.

Les oiseaux appartiennent à Vayn ; les poissons, les serpents et les grenouilles à la gracieuse Anahita. »

L'atravan se tut. Les cruches étaient vides.

« Raconte encore ! » demandèrent un grand nombre d'auditeurs.

Mais les flammes étaient près de s'éteindre ; il était temps de regagner les campements.

Le lendemain, les montagnes renvoyaient l'écho de cris joyeux. Les femmes cherchaient des baies dans les buissons pour s'en délecter, les hommes se promenaient alentour, regardaient dans les nids des grands oiseaux, détruisaient les serpents venimeux et parlaient de ce qu'ils avaient entendu la veille.

Lorsque Mithra fut sur le point de voiler ses rayons, un son métallique se fit entendre : l'un des mobeds frappait en mesure avec un gros bâton sur un morceau de fer accroché à l'un des plus hauts buissons.

Le son n'était pas très beau, mais il portait loin ; c'était pour tous les hommes le signal leur annonçant qu'ils pouvaient se réunir afin d'écouter les paroles du prêtre.

Ils arrivèrent en toute hâte. Certes, ils avaient déjà entendu la plupart des récits de l'atravan, mais celui-ci racontait à chaque fois d'une autre manière, ajoutant toujours quelque chose de nouveau.

C'était l'unique moment de l'année où il pouvait les instruire tous ensemble. Il fallait ensuite qu'ils puissent en vivre en pensée.

La plupart des hommes étaient des bergers qui restaient seuls avec leur troupeau. Ils avaient donc suffisamment de temps pour réfléchir. Ils vivaient en pensée avec les dieux dont ils pouvaient à présent entendre à nouveau parler.

Sous les pâles rayons de Maonha, l'un apprenait des secrets sur l'activité harmonieuse des forces de la nature, l'autre puisait dans le feu de Mithra le courage viril et l'intrépidité.

Lorsque la place fut remplie et qu'on n'attendait plus aucun retardataire, l'atravan alluma les trois coupes centrales dont l'huile odorante des sacrifices était absente.

Les mobeds avaient apporté des fagots de branches sèches avec lesquels ils nourrissaient les flammes qui servaient uniquement à éclairer.

L'atravan s'assit. Il portait ce jour-là un vêtement brun foncé fait de laine douce et retenu par une cordelette blanche. Il n'avait pas de bandeau autour de la tête.

Je vous ai dit hier, hommes de l'Iran, avec quelle magnificence avait été créée la Terre avec tout ce qui y vit.

Ahuramazda, le Dieu sage, remarqua que les hommes croyaient aux dieux qu'ils pouvaient voir et qui les gouvernaient. Ce faisant, ils oubliaient qu'il était au-dessus de tous les dieux et que, de même qu'il avait tout créé, une seule de ses pensées pouvait tout faire périr.

Alors il imagina des êtres qu'il pouvait envoyer chez les hommes selon son bon plaisir afin de les influencer, de leur venir en aide ou de les récompenser.

Cependant, ils devaient le servir, rester auprès de lui et se tenir entre lui et les dieux.

Et il imagina la Vérité, une merveilleuse figure féminine vêtue de bleu, et dont les yeux clairs étaient bleus eux aussi. Là où il l'envoie, aucune ombre ne peut subsister.

Il lui donna pour sœur la Pureté ; elle porte un vêtement d'un blanc argenté, et un voile léger recouvre son visage gracieux. Elle est fraîche comme la neige des plus hauts sommets de nos montagnes, inabordable, et cependant accessible à ceux qui aspirent à elle.

Après que Ahuramazda les eut toutes deux envoyées chez les humains, il vit que ceux qui se joignaient à elles se croyaient meilleurs que les autres.

« Cela ne doit pas être, sinon les humains ne peuvent tirer profit de ce qui était censé leur apporter le salut. »

Et comme il pensait ainsi, le Dieu bon et sage créa, dans sa sollicitude, une modeste et simple figure féminine portant un vêtement gris argenté. Elle suit la Vérité et la Pureté et, d'une main douce et tendre, elle saisit ceux qui aiment à s'enivrer d'eux-mêmes.

Cette gracieuse enfant s'appelle l'Humilité ; elle renferme en elle le trésor que Dieu lui-même, Ahuramazda, y a déposé. Celui qui reconnaît l'Humilité, celui qui en est aimé, jouit de la félicité.

Ces trois servantes aidaient fidèlement le plus élevé des dieux. Il les prit en affection, et elles lui devinrent indispensables.

Voulant leur montrer qu'il était content d'elles, il leur permit d'imaginer ce qui, dans leur activité au profit des hommes, pourrait être une source de bénédiction pour ces créatures. Il animerait ensuite le fruit de leurs pensées et le leur offrirait en récompense.

C'est alors que la Vérité imagina la Sagesse qui pourrait toujours rester auprès des âmes aspirant à la Vérité. Et elle la reçut pour compagne.

La Pureté sourit. Alors le Dieu bienveillant sut ce que désirait son enfant préférée, et il lui offrit l'épanouissement des âmes humaines qui se laissent diriger par elle.

Vous le savez bien, vous les hommes : toute personne qui, ici-bas, aspire à la Pureté devient une joie pour nous tous. Pensez à vos femmes ! Pensez à la plus gracieuse femme terrestre que nous connaissions, la princesse Dijanitra.

Quant à l'Humilité, elle demanda : « Seigneur, fais naître dans les âmes le désir de transmettre à autrui ce qu'elles reçoivent. Qu'elles renoncent à elles-mêmes et découvrent le prochain ! »

Alors Dieu imagina l'Amour qui s'oublie soi-même.

« Six femmes pures m'entourent, dit-il songeur, elles sont nées de ma pensée. Mais, de par ma volonté, je vais placer un homme à leurs côtés : le héros ! Il doit porter en lui toutes les vertus de l'homme véritable. »

A ces paroles de l'atravan, tous les hommes s'animèrent. Ils se redressèrent et leurs traits s'éclairèrent. Ils avaient connaissance des vertus qui parent le héros et s'efforçaient dès leur jeune âge de devenir eux-mêmes de véritables héros. Et l'atravan poursuivit son récit :

Des temps longs, très longs, s'écoulèrent. Une génération après l'autre naquit et disparut. Avec fidélité, les serviteurs de Ahuramazda se donnaient de la peine pour les habitants de la Terre. Pénétré de joie, Dieu regardait ses créatures.

C'est alors qu'un terrible événement se produisit. Pour le comprendre, vous devez savoir que tout le mal que nous faisons, nous les hommes, tombe plus bas que la Terre, en un lieu où toutes ces ordures se rassemblent.

C'est là également qu'aboutissent toutes les vilaines paroles et toutes les mauvaises pensées. Et, au cours des temps très, très longs qui s'étaient écoulés depuis la création de la Terre, une quantité inimaginable d'ordures s'était rassemblée en ces lieux.

Or, plus d'une chose qui arrivait dans ces bas-fonds renfermait encore la vie. Et cette vie se concentra, se renforça, et devint Anramainyu, l'esprit du mal. Né de toute l'ordure terrestre, il ne put produire que des horreurs. Il savait que Ahuramazda existait, et il voulait faire comme lui.

« Toi, tu vis dans les sept cieux au-dessus de la Terre, s'écria-t-il, alors moi, j'habiterai les sept cavernes sous la Terre ! Tu as imaginé des dieux, eh bien, je ferai comme toi ! »

Un frisson parcourut les hommes. Le cœur de plus d'un se crispa, d'autres serrèrent les poings et donnèrent des coups dans le vide.

Et l'atravan continua :

Malgré tous les efforts que fit Anramainyu pour créer des dieux, il n'y réussit pas, car lui-même n'était pas Dieu, mais uniquement un mauvais esprit. Il y a là une grande différence. Il ne pouvait donc engendrer que des esprits.

Il leva le regard vers le ciel. Que pourrait-il bien trouver pour faire pendant à Mithra, à Maonha et à Tishtrya ? Son désir dépassait toute mesure. Alors Azhi, l'énorme et horrible serpent des nuages, prit naissance. Vous tous, vous l'avez vu bien souvent lorsqu'il avance en rampant de façon sinistre.

Les hommes approuvèrent de la tête.

Ensuite, son mauvais vouloir créa Apaosha, le démon de la sécheresse ; il est sans cesse source de soucis et de peines pour les dieux, ce qui fait rire Anramainyu, qui se croit alors le plus élevé de tous les dieux.

Mais lorsqu'Anramainyu compara ses créatures avec les dieux, il vit qu'elles étaient ternes et laides. Aucune ne pouvait rivaliser avec les figures claires. Saisi alors d'une rage immense, il fit naître Ashma, la colère. Sa force dépasse celle des autres, son feu pourrait égaler celui des frères ardents, mais elle a un grand défaut : elle est aveugle.

Les hommes se mirent à rire. Ils se réjouissaient que les dieux l'emportent sur la colère. Il était juste qu'elle ne puisse voir qui elle frappait. Ainsi, elle se faisait souvent du tort à elle-même et à ceux qu'elle dominait.

Cependant, l'atravan poursuivit : Anramainyu découvrit peu à peu que Ahuramazda avait aussi conçu des serviteurs dont l'activité était bénéfique. Il devait donc créer lui aussi des êtres capables d'anéantir ce que les autres édifiaient. Il se livra à des recherches approfondies, il observa attentivement, et il trouva.

Au lieu de la Vérité, il créa le mensonge qui était à première vue d'une beauté chatoyante. Mais, en le regardant de plus près, on voyait que tout en lui était faux. Toutefois, il se montra très aimable envers les humains, bien plus aimable que la Vérité si pleine de réserve. Les hommes affluèrent donc vers lui, se laissèrent tromper et apprirent la fausseté.

L'aimable Pureté lui paraissait trop invulnérable. Ne sachant que lui opposer, il créa

trois êtres : les convoitises. Elles tiraillaient l'être humain en tous sens jusqu'à ce qu'il se souille d'une façon ou d'une autre, ce qui ne tarda pas à l'entraîner vers le bas. Les convoitises bruyantes, voyantes et criardes étaient les servantes zélées de l'esprit du mal.

A l'Humilité, il opposa l'orgueil. Il avait beau jeu, car c'était là un réel danger, que l'homme avait bien failli créer lui-même. Partout où les autres serviteurs d'Anramainyu échouaient, l'orgueil réussissait, et l'égoïsme se joignit à lui, car ces serviteurs-là voulaient eux aussi avoir des compagnons.

Le mensonge choisit la ruse ; quant aux convoitises, elles créèrent les maladies.

C'est avec tous ces serviteurs qu'Anramainyu entra en lice pour arracher son royaume à Ahuramazda. Il voulait tenir les hommes sous sa coupe. Plus on était obligé de jeter de déchets sur le tas d'ordures, plus la suite de l'esprit du mal devenait puissante.

Vous ne pouvez pas vous imaginer l'horreur des combats, ni le grand nombre de leurs victimes.

Comme l'atran faisait une pause, l'un des auditeurs demanda : « Pourquoi Ahuramazda, le plus élevé de tous les dieux, n'a-t-il pas éliminé cet ennemi ? Cela lui aurait pourtant été facile. »

« Il est certain, assura le prêtre, qu'il aurait pu le faire s'il l'avait voulu. » Mais il tenait à ce que ses créatures se décident elles-mêmes pour le bien ou pour le mal. Que celui qui n'avait pas désiré autre chose devienne donc la proie d'Anramainyu et de l'anéantissement ! Cela valait mieux que d'avoir un royaume peuplé d'hommes asservis.

Dans vos troupeaux, vous aimez particulièrement les animaux qui, d'instinct, cherchent eux-mêmes leurs pâturages. Les bêtes qui suivent aveuglément les autres sont ennuyeuses. C'est ainsi que le Dieu sage laissa aux hommes leur libre vouloir et permit seulement que les dieux et ses propres serviteurs aident ceux qui sont de bonne volonté.

Toutefois, le mal remporta victoire sur victoire. Le jardin florissant qu'était jadis la Terre se transforma en désert et devint une mer de pierres, telle que vous la voyez à présent. Vous ne pouvez plus vous imaginer ce qu'est un pays en pleine beauté. Vous ne pouvez que le pressentir lorsque Mithra fait fleurir nos champs pendant deux mois.

« Pourtant, cela ne pourra pas continuer éternellement ainsi, soupira l'un des plus jeunes. Sinon, il ne restera finalement plus rien de notre Terre qui puisse encore réjouir les dieux et Ahuramazda. »

« Non, cela ne continuera pas éternellement ainsi, approuva l'atran. Nous avons une prophétie selon laquelle, tout en étant infiniment longue, la durée de la Terre ne sera pas éternelle. Ahuramazda a divisé cette durée en trois parties égales. La première période commença à la création de la Terre et dura jusqu'à l'époque où le Dieu suprême conçut l'être humain et le taureau originels.

La deuxième doit se terminer à la naissance du précurseur, c'est-à-dire du Zoroastre. Puis s'instaurera la troisième période durant laquelle sera donné à l'humanité le Saoshyant, c'est-à-dire le Sauveur que le Zoroastre annoncera. Nous ignorons encore qui sera le Saoshyant et comment il délivrera les hommes du mal. Mais il viendra, et nous serons heureux.

A bout de souffle, l'orateur termina son long récit, mais il ne se leva pas comme à l'accoutumée. On voyait qu'il avait encore quelque chose à dire, et c'était peut-être le plus important.

Entre-temps, l'un des hommes demanda :

« Faudra-t-il attendre encore longtemps avant que ne vienne le précurseur ? »

Le prêtre se leva. L'air solennel, il se tenait devant eux.

« Hommes de l'Iran, dit-il en détachant chaque mot, je vous ai raconté tout cela en détail pour vous annoncer quelque chose de nouveau : L'observation des étoiles nous a montré que le Zoroastre est né. »

Il ne put continuer à parler : un concert de jubilations s'éleva. Longtemps, il essaya en vain d'y mettre un terme, et finalement, il réussit à reprendre la parole.

« Ainsi prend fin la deuxième période de la durée de notre Terre qui recevra de l'aide afin de pouvoir redevenir ce à quoi Ahuramazda l'avait jadis destinée. Remercions-le ! »

Tout ému, il fit une prière improvisée, puis il congédia les hommes. La nuit était venue.

Et le troisième jour de la Fête arriva. Comme au premier jour, les femmes y prirent part. Elles arrivèrent tout excitées, car les hommes leur avaient transmis la grande nouvelle de la naissance du précurseur.

Ce dernier jour de Fête commença lorsque Mithra se trouvait au zénith. Aucun feu n'était allumé ; on avait rempli les coupes d'une huile odorante qui répandait un parfum agréable.

L'atravan avait pris place parmi les hommes, les mobeds remplissaient leur fonction qui consistait à chasser les animaux gênants et nuisibles.

Les assistants s'étaient installés, hommes et femmes rigoureusement séparés ; ils offraient un tableau pittoresque.

L'une des prêtresses s'approcha des pierres qui se trouvaient au centre et, d'un ton chantant, elle parla d'Azhi, le serpent des nuages, qui avait l'intention d'obscurcir le ciel entier, de façon sinistre, il monte en ondulant et, morceau par morceau, recouvre le bleu lumineux du ciel ; il s'étend de plus en plus, avale les astres du manteau de Tishtrya et veut happer Maonha, qui est trop faible pour se défendre.

Derrière lui, Thraetvana bondit. De son épée qui fend l'air en sifflant, il s'apprête à frapper le monstre ! Il touche juste et sépare la tête du corps ignoble. On entend ce corps s'effondrer. Longtemps encore, son roulement résonne dans les montagnes. « Sois loué, Thraetvana ! »

La conteuse se retira, et une autre prêtresse prit sa place.

Également d'une voix légèrement chantante, mais avec des sons différents et sur un autre rythme, elle raconta comment Anramainyu avait donné au serpent des nuages une autre tête, une tête plus agressive. Cette fois, ce dernier avait décidé d'être plus prudent. Il avait donc laissé en paix les étoiles et la lune, mais il s'était couché, épais et lourd, devant toute la lumière céleste, si bien que même les rayons puissants de Mithra ne pouvaient plus parvenir jusqu'aux hommes.

Et l'autre fils ardent avait bondi, saisi d'une violente colère : Atar, l'esprit du feu, avait tiré son glaive ! Il n'avait pas visé la tête, mais il avait frappé en tous sens le corps abject, si bien que le sang avait coulé sur la Terre. Azhi était devenu de plus en plus terne et avait fini par prendre le même chemin que son sang.

« Sois loué toi aussi, Atar ! »

La troisième prêtresse s'avança. Elle tenait un petit instrument à cordes dont elle tirait des sons très doux pour accompagner ses paroles.

Elle parla d'Apaosha, le démon de la sécheresse, qui, sur l'ordre du Malin, s'était un

jour emparé du pouvoir. Pas la moindre goutte de pluie n'était tombée depuis des semaines. Les hommes et les animaux mouraient de soif.

Tous avaient imploré Ahuramazda d'envoyer de l'eau. Mais le Dieu sage savait qu'Apaosha avait réussi à s'emparer du pouvoir uniquement parce que les hommes étaient devenus mauvais. Il dépendait donc d'eux qu'un changement se produisît.

Enfin, ils s'en étaient aperçus et ils avaient commencé à s'amender. Et le plus élevé des dieux avait autorisé ses dieux à intervenir. Les dieux prièrent Ardivisura Anahita d'envoyer de l'eau, et elle promit d'en donner autant qu'ils en voulaient ; cependant, ils devaient la faire monter au ciel.

Alors, ils se mirent à réfléchir sérieusement à la façon dont il fallait s'y prendre pour éviter qu'Apaosha ne bût tout. Finalement, une décision fut prise.

Tishtr-ya envoya des étoiles incandescentes munies de longs rayons ; elles devaient atteindre le démon et le blesser en plusieurs endroits en même temps. Il se retira alors dans les sept cavernes en hurlant.

A présent, tous les astres devaient faire monter l'eau ; Maonha les aida aussi. Et il y eut bientôt suffisamment d'humidité là-haut pour que les dieux puissent envoyer la pluie. Elle tomba en grosses gouttes isolées qui devinrent de plus en plus nombreuses ; finalement, un flot bienfaisant se déversa sur la Terre assoiffée.

« Soyez remerciés, astres bienveillants ! »

La grande prêtresse fut la dernière à parler. Elle rapporta que le Malin avait créé un nouveau serviteur : l'imposture, qui se plaçait partout devant la Vérité et l'empêchait d'œuvrer auprès des hommes ; ils devaient être vigilants pour ne pas devenir sa proie.

Une prière de la prêtresse conclut la fête. Les assistants prirent aussitôt le chemin du retour, car il était plus agréable de cheminer sous les rayons de Maonha que sous l'ardeur de Mithra.

Le plateau situé près de la source du Karun redevint silencieux et désert après que les mobeds eurent déplacé les tas de pierres et élevé avec ces pierres un mur devant chaque accès.

Plongé dans une profonde méditation, l'atravan fut le dernier à quitter les lieux.

Il avait été autorisé à annoncer aux hommes la naissance du précurseur. Comprenaient-ils ce que cela signifiait ? En saisissaient-ils le sens profond ? Le précurseur devait avoir atteint sa trente-et-unième année avant d'aborder sa mission. Il fallait encore attendre tout ce temps ! Quant à lui, il ne vivrait pas cet événement.

Et tandis que l'atravan, comme le voulait sa mission, allait de bourg en bourg pour instruire les bergers auprès de leurs troupeaux et les nobles dans leurs châteaux construits sur les rochers à une grande distance de là, au bord du désert salé, un petit garçon était né chez un jeune couple, exactement à l'heure indiquée par les astres.

Les vieilles femmes qui assistaient la mère furent très étonnées de voir le petit entrer dans la vie en riant, au lieu de pousser le cri attendu.

« Enfant, veux-tu donc devenir quelqu'un de particulier ? demandèrent-elles. Attends-tu de la vie quelque chose de beau ? »

Le visage de l'enfant demeura radieux comme s'il voulait refléter une autre Lumière. Et pourtant, la vie commença bien tristement pour le petit Saadi : sa mère mourut au bout de trois jours.

La belle et délicate Zharat ne pouvait plus se réjouir de son enfant. Elle s'éteignit sans qu'on le remarquât, abandonnant le petit aux bons soins des vieilles femmes.

Dschami, le père, qui avait passionnément aimé sa femme, ne comprenait pas pourquoi elle était partie en lui laissant l'enfant dont il ne savait que faire.

Il élevait de petits chevaux avec compétence et beaucoup d'adresse. C'était son métier, et il s'y donnait tout entier. Mais le bébé le gênait. Si seulement Zharat l'avait emmené avec elle !

Lorsque le petit pleurait la nuit, le père se levait et allait retrouver ses chevaux. Il préférait dormir auprès d'eux plutôt que rester avec l'enfant qui sanglotait lamentablement. Jamais on n'entendait Saadi crier comme le font les autres enfants.

Les vieilles femmes s'occupaient de lui à tour de rôle, mais elles commençaient à se lasser. D'autres devoirs les attendaient, et elles devaient penser à leur propre foyer.

Dschami n'avait qu'à se remarier, les femmes ne manquaient pas ! Elles lui en proposèrent plusieurs, mais il ne voulut rien savoir. Finalement, il se mit tellement en colère qu'il menaça d'emmener l'enfant dans les montagnes si elles continuaient à l'ennuyer. Elles renoncèrent donc à le convaincre, mais elles cessèrent aussi de venir.

Après quelques jours passés seul avec Saadi, Dschami se rendit compte que cela ne pouvait plus durer. Afin d'éviter que l'enfant ne souffrît de la faim, il l'avait emmené auprès d'une jument pour le faire téter ; toutefois, cela n'était pas suffisant pour garder l'enfant en vie.

Découragé, Dschami se tenait un matin devant la couche du petit. Il était inadmissible qu'il néglige ses chevaux à cause de l'enfant ! Devait-il bien emmailloter Saadi et l'emmener ?

Il contempla le petit garçon qui regardait autour de lui avec une joie insouciante. C'est alors qu'une femme belle et très digne, portant un long vêtement bleu foncé, franchit le seuil de la simple demeure.

Sans un mot de salutation, elle se plaça à côté de l'homme et plongea elle aussi son regard dans les yeux du petit.

« Tu n'as plus de mère, pauvre enfant ! » dit-elle d'une voix douce.

« Dschami, confie-moi ton garçon, je vais l'élever. »

Au comble de la surprise, l'homme regarda celle qui venait de parler. Elle avait une silhouette noble et des traits fins. Ses nattes étaient blanches comme neige et sans la moindre parure. Elle lui plaisait, mais pouvait-il se séparer de son fils ?

A vrai dire, il avait déjà envisagé l'idée de confier à quelqu'un cet enfant qui était une charge pour lui, mais à présent que l'on venait l'en débarrasser, il lui semblait impossible de se séparer de lui.

Tous deux gardèrent d'abord le silence pendant un certain temps. La femme comprenait qu'il était impossible que l'homme se décidât sur-le-champ. Soudain, il dit d'un ton ferme :

« Si tu viens chez moi par amour du prochain, tu comprendras que tu ne ferais pas de bien à l'enfant si tu le sortais du milieu qui est le sien. Si tu veux vraiment ce qu'il y a de mieux pour Saadi, reste auprès de lui. Je te respecterai et te protégerai. Tu seras la maîtresse de ma maison, et je serai ton serviteur. »

« Je reste », répondit simplement la femme, et elle ôta le grand châle de soie qui

l'enveloppait, avant de prendre maternellement le garçon dans ses bras. La joie du petit montra qu'il ressentait son amour.

« Il est très raisonnable pour un enfant de deux semaines à peine », dit la femme de façon élogieuse, et elle se mit à s'occuper de lui comme si elle avait toujours été là.

Tout gêné, Dschami était resté près d'elle. Il aurait tellement souhaité s'en aller avec ses chevaux vers de meilleurs pâturages, mais il ne savait pas s'il pouvait partir.

La femme jeta un regard par-dessus son épaule :

« Tu peux poursuivre tranquillement tes occupations, Dschami. Je ne t'enlèverai pas le petit. Tu le trouveras bien soigné chaque fois que tu reviendras. Dis seulement à la voisine que je suis ici avec ton consentement, et je me chargerai de tout le reste. »

« Comment dois-je t'appeler lorsque je parlerai de toi ? » demanda l'homme.

« Je m'appelle Madana », répondit-elle.

« Et d'où viens-tu, ne veux-tu pas me le dire ? Savais-tu que Saadi n'avait plus de mère ? Qui t'en a informé ? »

Madana lui sourit aimablement :

« Le temps viendra où il me sera permis de répondre à tes questions. Aie confiance, Dschami ! »

Son regard et ses paroles gagnèrent le cœur de l'homme. Il partit en la remerciant.

Quant à l'enfant, il fut bien soigné. Il ne manquait de rien. Lorsque la femme en avait terminé avec les tâches ménagères, qu'elle accomplissait avec une grande facilité, elle s'asseyait en chantant auprès de la couche du petit.

Elle chantait à mi-voix des airs très doux qui faisaient naître un sourire sur les lèvres de l'enfant. De plus, elle brodait des choses merveilleuses ; les femmes, qui venaient lui rendre visite de temps en temps, n'avaient encore jamais rien vu de pareil.

Au début, les voisines traitèrent Madana avec beaucoup de méfiance, mais ses yeux clairs et ses paroles pleines d'amour triomphèrent de tous les préjugés. Lorsque les femmes eurent pris pleinement conscience qu'elle savait maintes choses susceptibles de les aider toutes, elles chantèrent ses louanges en son absence. Elles venaient la trouver à la moindre difficulté.

Elle pouvait remédier à chaque ennui, elle avait un baume pour chaque blessure et elle apportait une consolation dans l'affliction.

« Madana est comme une prêtresse », disaient les femmes.

C'est ainsi que leur vint l'idée de demander à l'étrangère de leur parler des dieux et des choses éternelles. Elle le faisait le soir, à l'heure où d'ordinaire les femmes se réunissaient pour rire et pour bavarder.

Elle savait raconter des choses merveilleuses, des choses qu'aucun être humain ne leur avait encore annoncées. Les femmes pouvaient sans crainte lui poser toutes sortes de questions, elle leur répondait aimablement. Saadi était couché auprès d'elles et les regardait de ses grands yeux d'initié.

« On dirait qu'il comprend ce que tu dis, Madana », disaient souvent les femmes, et elle répondait invariablement : « Il le sait et le comprend. »

Alors les voisines riaient. Elles étaient toutefois obligées de reconnaître que, depuis sa naissance, Saadi était un enfant bien particulier. Il grandissait et prospérait grâce aux soins excellents que lui prodiguait Madana, mais ses membres restaient fins, comme s'il était de noble descendance au lieu d'être le fils d'un éleveur de chevaux.

Un jour, une fleur s'épanouit dans le jardin de Dschami, une fleur telle qu'aucun être humain n'en avait encore vue en ces lieux. Elle était rouge foncé et avait un parfum à la fois doux et pénétrant. Elle se balançait au bout de la tige frêle d'une plante couverte de feuilles d'un vert brillant.

C'était Madana qui l'avait plantée ; les femmes le savaient. Elles s'empressèrent de demander de quelle fleur il s'agissait et la prièrent de leur donner des graines de cette plante extraordinaire.

Le soir, Madana raconta une nouvelle histoire :

Là-haut, dans les jardins célestes, se trouve le plus beau des jardins ; ces fleurs y poussent en abondance. Elles s'appellent des roses et sont le symbole de l'Amour divin.

Ahuramazda les fait soigner avec une sollicitude toute particulière, Il aime ces fleurs rouge foncé qui racontent tant de belles choses. Il aime leur parfum qui se répand dans tous les lieux. Mais ce n'est que là où l'amour et la pureté sont unis que cette fleur rare peut s'épanouir.

La Pureté, la plus gracieuse de toutes les déesses, a prié Ahuramazda de faire descendre sur cette pauvre Terre quelques-unes de ces fleurs. Elles doivent apporter parfum et beauté dans la vie des femmes.

Partout où la pureté anime la femme, partout où l'amour du prochain est le mobile de ses actes, la rose, la reine rouge foncé de toutes les fleurs, peut s'épanouir.

Dans cet immense royaume, il existe des contrées qui sont comme un jardin de roses. Là soufflent des vents plus doux, là les femmes sont plus aimables...

L'une des auditrices l'interrompt.

« La rose est-elle la fleur de la princesse Dijanitra dont parle la légende ? »

« C'était en effet la fleur de Dijanitra", répondit Madana, "Mais pourquoi dis-tu que Dijanitra appartient à la légende ? Cette éminente et noble princesse a vraiment existé. »

Mais pour l'instant, les femmes ne voulaient pas qu'on leur parlât de la princesse, elles désiraient ardemment avoir des roses à elles. Étaient-elles assez pures pour que cette fleur céleste puisse aussi s'épanouir dans leur entourage ?

Madana promet de planter, le moment venu, un petit rosier dans chaque jardin, et les voisines s'en réjouirent.

Où Madana pouvait-elle donc trouver ces roses ? Elles auraient bien voulu le savoir, mais aucune n'osa poser la question : quelque chose d'inabordable émanait de Madana, par ailleurs si aimable.

De temps à autre, Dschami venait voir ce que devenait son fils. Il trouvait qu'il grandissait merveilleusement bien, et il repartait satisfait. Saadi apprit à marcher et à parler, exactement comme n'importe quel autre enfant.

Il aimait aussi jouer avec les enfants du voisinage, et il faisait alors preuve d'une volonté très forte. Jamais il ne voulait quoi que ce soit de mal, mais quand il voulait quelque chose, il allait jusqu'au bout. Il évitait toute dispute. Pour obtenir ce qu'il désirait, il insistait ou il suppliait, selon le cas. Lors des jeux - qu'il inventait lui-même - c'était toujours lui qui commandait. Il s'agissait le plus souvent des dieux et de leurs combats avec les puissances du mal.

Les enfants vivaient totalement dans le monde des contes de Madana. Ils trouvaient tout naturel de demander l'aide des dieux dès qu'ils éprouvaient une difficulté, qu'elle soit grande ou petite.

Les années passèrent. Des roses fleurissaient dans tous les jardins, et les femmes étaient ravies. Partout grandissaient des enfants sages, frais et dispos. L'influence de Madana se faisait sentir en tout lieu.

Saadi venait d'avoir sept ans lorsque son père, après une longue absence, revint à la maison.

Tout heureux, Dschami regardait le garçon aux membres robustes et pourtant délicats, dont les yeux étaient rieurs et les traits si beaux.

« Il est temps que tu apprennes à monter à cheval, Saadi, dit le père. Je sais le faire depuis longtemps, père ! » répondit fièrement le garçon.

« Madana me fait monter à cheval depuis des années. »

Tout surpris, l'homme regarda la femme qui dit tranquillement :

« Tu m'as confié un garçon, Dschami, et pas une fille. Je l'ai élevé comme un garçon ; il ne te fera pas honte lorsque tu l'emmèneras dans les pâturages. »

« Je dois l'emmener avec moi ? » demanda Dschami incrédule.

Il n'avait encore jamais envisagé la chose. Cependant, la femme poursuivit le plus calmement du monde :

« Le moment est venu pour lui de quitter des mains de femme pour être soumis à la discipline paternelle. Il peut apprendre bien des choses de toi, Dschami, si tu organises ta vie en conséquence. Les dieux t'ont choisi pour l'instruire, sinon ils l'auraient envoyé dans une autre maison. »

Sans un mot de plus, Madana alla préparer un baluchon contenant les effets du garçon.

« Voilà ce que tu dois emporter lorsque demain vous vous mettez en route pour les pâturages. Son corps est encore trop délicat pour porter les mêmes vêtements pendant des semaines. Il n'est pas habitué à avoir sur lui des vêtements sales. »

Puis elle s'approcha de Saadi, qui leva vers elle des yeux qui montraient qu'il comprenait.

« Porte-toi bien, mon petit, dit-elle. Tu as largement récompensé mon amour. Je remercie Ahuramazda qu'il m'ait été donné de m'occuper de toi. N'oublie pas ce que j'ai pu t'apprendre. Et surtout, n'oublie jamais qu'une haute mission t'attend ! »

Saluant aimablement Dschami, elle quitta alors la demeure tout aussi simplement et aussi naturellement qu'elle y était entrée sept ans auparavant. Dschami, qui ne comprenait absolument pas ce qui se passait, la suivit du regard tandis que Saadi essayait furtivement quelques larmes. « Pourquoi s'en va-t-elle ? Qui est-elle ? » laissa échapper le père. Le garçon le regarda avec surprise.

« Mon père ne le sait-il pas ? C'est une étrangère venue d'un autre peuple et envoyée chez nous par les dieux pour que je sois élevé correctement. »

« Une étrangère ? Venue d'un autre peuple ? balbutia le père. Comment le sais-tu ? »

« Madana me l'a dit elle-même. A présent, elle peut retourner à l'endroit d'où elle est venue. »

« Oui, ce doit être cela. Dschami avait encore du mal à comprendre. Qui était Madana ? D'où venait-elle ? »

« Je n'ai jamais rien demandé à ce sujet, répondit l'enfant âgé de sept ans, avec la dignité qui le caractérisait parfois. »

« C'est une femme d'une grande noblesse, et je l'aimais. »

L'homme avait lui aussi ressenti sa noblesse. Et maintenant, elle était partie sans qu'il

ait pu prononcer, ne serait-ce qu'un mot de remerciement ! Il se jeta à genoux auprès de la couche de Madana, remercia Ahuramazda du fond de l'âme pour la grâce qu'il lui avait accordée et l'implora pour que de riches bénédictions viennent sur elle.

Le lendemain matin, le père et le fils fermèrent la maison et partirent vers les vastes plaines où il fallait conduire les chevaux d'un pâturage à l'autre.

Sept années durant, le garçon resta sous la protection de son père, comme Ahuramazda en avait décidé. Pendant ces sept années, son corps et son esprit devinrent forts.

Son père lui enseigna tout ce dont il avait besoin pour vivre, et les chevaux lui enseignèrent la bonne humeur et le noble maintien. Mais il trouva ses meilleurs instructeurs parmi les plus petits serviteurs de Ahuramazda, qui œuvraient dans les forêts et les champs, dans les montagnes et les rivières. Dans leur grande sagesse, ils purent apprendre bien des choses au garçon.

Ils reliaient solidement la jeune âme au plan terrestre sur lequel Saadi devait œuvrer afin de se préparer. Toutefois, ce dernier n'en avait pas encore conscience. Il avait même oublié qu'une mission particulière l'attendait. Les petits ne lui en parlaient pas. Le temps viendrait où il l'apprendrait, où il serait tenu de l'apprendre.

Mais lorsque les sept années furent écoulées, le père sentit qu'il devait se séparer de Saadi. Il n'aurait pu dire de quelle façon cette intuition lui était venue, mais il savait qu'il en était ainsi.

Il lui parut alors totalement impossible de vivre sans le garçon qui lui était devenu aussi cher que la lumière de ses yeux. Et il implora Ahuramazda en ces termes :

« Grand et sage Dieu, toi qui connais les hommes, tu vois que je ne peux me séparer de Saadi. Je ne l'utiliserai plus comme aide si telle est ta volonté. Envoie-lui un instructeur, je subviendrai à ses besoins. Mais laisse-moi le garçon ! »

Il ressentit immédiatement qu'il était faux de faire une telle prière. En effet, comment un érudit pourrait-il l'accompagner de pâturage en pâturage et coucher à la belle étoile ? Mais, contrairement à ce que la raison lui dictait, Dschami continuait à prier et à supplier :

« Tu trouveras bien une solution, Très-Haut. Je ne puis renoncer à Saadi ! »

Et Ahuramazda trouva une solution à laquelle Dschami n'avait pas songé.

Un matin, lorsque Saadi se réveilla, le corps inanimé de son père gisait à côté de lui. Son esprit l'avait quitté sans que le garçon s'en aperçoive. Où était-il allé ? Il n'aurait su le dire, car il n'était pas encore suffisamment familiarisé avec ce qu'on ne peut toucher avec les mains.

Pour le moment, c'était d'ailleurs beaucoup moins important pour lui que les questions qui l'assaillaient : Que devait-il faire du corps de son père ? Comment pourrait-il assurer à lui seul l'entretien du grand troupeau de chevaux ? Qu'allait-il devenir à présent ?

Il prit conscience de sa jeunesse et de son impuissance. C'est alors qu'il se souvint de l'enseignement de Madana. Elle lui avait dit bien souvent :

Les mots : « Je ne peux pas » n'existent pas pour toi. Dans toutes les circonstances de ta vie, regarde vers le haut. Si tu es pur, l'aide ne te fera pas défaut.

Ces paroles lui revinrent au bon moment. Il se sentit rempli d'un grand courage. C'était presque une réponse à une supplication non exprimée. Et voici que les petits, ses amis, arrivèrent.

« Tu dois creuser une fosse, Saadi, dirent-ils avec gentillesse. Tu y déposeras la

dépouille de Dschami. Ce sera bien ainsi. »

Lorsque cela fut fait, Saadi crut entendre une voix puissante lui dire :

« Tu es arrivé au point où ton chemin se sépare en deux directions. Tu peux toi-même choisir la voie sur laquelle tu veux continuer à avancer. »

Tu peux devenir éleveur de chevaux comme l'était ton père. Tu as appris tout ce qu'il faut pour cela. Tu trouveras aisément des aides. Tu deviendras un homme riche et estimé qui, le moment venu, pourra prendre femme, C'est là l'une des routes qui s'offrent à toi : elle est large et agréable.

L'autre sentier est étroit. Il monte au flanc de la montagne, à travers les éboulis et les pierres, dans les privations et le dépassement de soi. Et peut-être ne trouveras-tu jamais une femme disposée à t'accompagner.

La voix se tut. C'est alors que se réveilla en Saadi le second souvenir de l'enseignement de Madana : « Ton chemin montera vers les hauteurs. Évite les plaines où l'on marche facilement ! »

Sans hésiter, Saadi s'écria :

« Je choisis le second sentier, qui m'est destiné, je le sais ! »

« Ne veux-tu pas savoir ce qu'il t'apportera et vers quel but il te conduira ? » demanda la voix.

« Je l'apprendrai lorsque je le suivrai », répliqua Saadi en riant, tant sa joie et son courage étaient grands.

Son enfance prit fin avec cette décision qui valait pour toute sa vie terrestre, et il devint un jeune homme qui allait mûrir et se préparer pour sa mission. Il s'endormit avec une prière de gratitude.

Lorsqu'il se réveilla, deux hommes s'approchèrent de lui. L'un ressemblait à Dschami, l'autre était plus lumineux et avait l'air d'être un étranger.

Le premier s'adressa à lui en ces termes :

« Je cherche Dschami, mon frère. J'ai reçu un message disant qu'il avait besoin de moi. »

« Alors, tu es Sadif, répliqua Saadi sans manifester la moindre surprise. J'ai en effet besoin de toi, car Dschami, mon père, est parti pour Garodemana d'où nul ne revient. Il ne m'est pas possible de devenir éleveur de chevaux. Qui d'autre que toi pourrait se charger d'eux ? »

« Pourquoi ne le ferais-je pas ? dit Sadif avec circonspection. Tout au long de ma vie, j'ai désiré avoir des chevaux à moi. Me les donnes-tu entièrement ? »

Avant que Saadi ait pu répondre, l'autre homme prit la parole :

« Prends un cheval pour ton usage personnel, Saadi. Et choisis une jument que Sadif soignera pour toi. Il devra s'occuper fidèlement de toute sa descendance, car tu auras un jour besoin de chevaux. »

Et Saadi choisit. Il s'y entendait en matière de chevaux, son père l'ayant instruit comme il le fallait. Il prit un petit étalon noir et fit élever pour son compte une jument blanche. Cela convenait à Sadif, qui promit de prendre bien soin de la jument et des poulains. N'était-il pas soudain devenu riche, lui qui toute sa vie avait dû se contenter de servir chez les autres !

Comme si cela allait de soi, Saadi se tourna vers l'étranger :

« Puis-je t'accompagner ? »

Sadif crut tout simplement que son frère avait bien connu cet homme, et il ne s'étonna pas que Saadi se confiât à lui.

Les adieux furent brefs. Saadi monta sur son cheval noir, qui portait le nom de «Traber», tandis que, à l'appel de l'homme, un cheval à la robe claire arrivait vers lui au galop. Ils partirent ensemble.

Sadif les suivit longtemps du regard. Puis il poussa un cri d'allégresse et se mit à s'occuper des chevaux.

Longtemps, Saadi chevaucha en silence à côté de son compagnon. Il aurait bien voulu savoir d'où il venait et qui l'avait envoyé vers lui. C'est alors que le troisième enseignement de Madana lui revint en mémoire :

« Si des êtres lumineux dont tu ignores l'origine viennent à toi, ne pose aucune question. Tu apprendras en temps utile ce que tu dois savoir. »

Ils chevauchèrent deux jours durant, n'échangeant que de rares paroles. La nuit, ils dormaient à la belle étoile.

Le troisième jour, ils arrivèrent dans un bourg important, comme Saadi n'en avait jamais vu. Les habitations ressemblaient à celles de son pays natal, mais elles étaient plus grandes, plus belles et plus claires.

L'une des plus importantes appartenait à l'atravan chez qui ils se rendaient à présent. Il semblait déjà être informé de l'arrivée de Saadi, car il salua les cavaliers comme des amis attendus depuis longtemps.

« Voilà donc mon nouveau mobed ! Quel beau jeune homme ! »

Tandis que Saadi s'occupait de son cheval, les deux autres pénétraient dans la maison de l'atravan. Peu de temps après, le compagnon de Saadi en ressortit et lui demanda de l'accompagner un instant dans le jardin qui se trouvait derrière la maison.

Là, il lui dit que, selon un ordre supérieur, il devait rester chez l'atravan afin d'apprendre tout ce que le prêtre pouvait lui enseigner.

De tout ce qui serait exigé de lui, nul service ne serait trop insignifiant, nulle tâche trop pénible. Il devait s'en acquitter avec zèle. Dès qu'il ne pourrait plus rien apprendre ici, il recevrait l'ordre de poursuivre sa route.

Il fut pénible pour Saadi de se séparer de son compagnon qu'il connaissait pourtant à peine. Celui-ci s'en rendit compte et dit aimablement :

« Je te quitte à présent, mais nous nous reverrons. A chaque moment décisif de ton existence, il me sera permis d'être près de toi. »

Saadi leva vers lui un regard reconnaissant. Puis l'étranger partit, et si auparavant le jeune homme avait encore eu quelques doutes, une chose était claire pour lui à présent : comme Madana, l'étranger venait d'un autre peuple.

Tandis que Saadi était en train de réfléchir à ce qu'il devait faire, on l'appela. L'atravan, qui était un très vieil homme aux cheveux blancs, se tenait sur le seuil de sa demeure et regardait venir son nouveau mobed.

« Tu habiteras chez moi, Saadi, dit-il avec bonté, puisque tu n'as pas de famille dans ce bourg. Pour commencer, raconte-moi ce que fut ta vie jusqu'alors. Quels ont été tes maîtres ? »

Et Saadi parla de Madana à qui il était redevable de tant de choses, de Dschami, son père, qui s'était occupé de son éducation sur le plan terrestre, et des petits qui lui avaient montré les rapports entre les hommes et la nature environnante.

« Je suis très ignorant et je dois encore apprendre bien des choses, mon père », dit modestement Saadi lorsqu'il eut tout raconté.

« Je te dirai ce que je sais. Ce n'est pas grand-chose, mon fils. Depuis longtemps déjà, je suis fatigué et faible. Je ne comprenais pas pourquoi Ahuramazda me laissait sur cette Terre. Mais à présent, tu représentes pour moi la plus belle mission de ma vie. J'en remercie le Dieu grand et sage ! »

A partir de ce moment, l'atravan commença à initier méthodiquement Saadi à toutes les doctrines de la foi.

Le nouveau mobed en sut bientôt assez pour que son instruction puisse se faire avec celle du futur atravan que l'on préparait à ses fonctions depuis des années. Ce que ce dernier devait apprendre péniblement se réveillait spontanément en Saadi.

On aurait dit qu'il savait déjà tout, et qu'il le savait mieux que le vieillard lui-même. Lorsqu'il ne comprenait pas immédiatement quelque chose, il ne s'empressait pas de poser des questions, mais il allait dans le jardin pour y réfléchir. Là, à l'abri de buissons touffus, il avait découvert une pierre où il aimait s'asseoir.

Il appelait alors les petits aides et il s'entretenait avec eux de ce qui le préoccupait intérieurement. La plupart du temps, le seul fait d'en parler lui permettait d'y voir clair. Mais bien souvent, les petits eux-mêmes ne parvenaient pas à comprendre ce qu'il leur communiquait. Saadi était alors certain qu'il avait mal compris ou que l'atravan s'était trompé.

Ce fut un grand événement dans la vie du jeune Saadi que d'être autorisé à accompagner l'atravan dans les montagnes pour la Fête de l'équinoxe. Il lui serait permis d'exercer les fonctions de mobed, à lui qui n'avait jamais assisté à une Fête !

Avec un zèle sans pareil, il entassa les pierres pour le sacrifice du feu. Toutes ses pensées n'étaient que prière.

Il voyait les petits qui aidaient avec empressement tous ceux qui s'occupaient des buissons et des fleurs. Mais il lui fut également donné de voir quelques-unes des entités lumineuses venues d'En-Haut et d'être conscient des forces qui émanaient d'elles.

La Fête elle-même le remplit d'une joie profonde. Son respect pour le vieil atravan grandit. Pour la première fois, il entra en contact avec des prêtresses, et leur pure façon de servir lui rappela Madana.

Enfin, le soir prévu pour les récits de l'atravan arriva. Assis parmi les autres mobeds, Saadi écoutait. Il ne voulait pas perdre un seul mot de ce que disait l'atravan ; on aurait dit que sa propre vie en dépendait.

« Les astres n'ont pas menti lorsqu'ils annoncèrent, il y a près de seize ans, la naissance du précurseur, du Zoroastre, commença le vieillard. Depuis lors, nous avons des preuves infaillibles qu'il séjourne ici-bas et qu'on le prépare à sa haute mission. »

« Seize ans, pensa Saadi, presque le même âge que moi ! Dans quel état d'esprit peut-il bien être ? Sait-il quelle sera sa mission sur Terre ? » Soudain, une idée le traversa :

« A qui doit-il aplanir le chemin ? » Puis il s'écria spontanément : « Mon père, parlons de celui auquel le Zoroastre peut préparer le chemin ! »

Quelques têtes se tournèrent vers le mobed à la voix enfantine qui osait poser une question en ces lieux, mais cette question leur tenait aussi à cœur.

L'atravan examina Saadi d'un regard pénétrant. Pourquoi posait-il cette question ? Puis, voyant qu'il avait parlé sans arrière-pensée, le vieillard répondit :

« Le Zoroastre doit annoncer le Saoshyant, le Sauveur qui viendra pour délivrer la Terre des chaînes d'Anramainyu », dit-il solennellement.

« Il lui sera alors donné d'avoir connaissance de tout ce qui est sacré et que nous ne pouvons que pressentir grâce à d'anciennes prophéties. Nous avons conservé des paroles données par des voyants et transmises de bouche à oreille par les atravans. »

« L'une d'elles dit que le Saoshyant nettoiera la Terre avec un balai fait de branches épineuses de l'astragale. Une autre dit que ses yeux seront capables de voir tout ce qui se trouve dans le for intérieur des hommes. Il saura ce que les êtres humains pensent et ressentent sans qu'ils le lui disent. Il les traitera alors en conséquence, et non d'après leur apparence. »

L'atravan se tut. Peu après, les feux s'éteignirent et les hommes se dispersèrent.

Cette nuit-là, Saadi eut sa première vision.

Il se vit au sommet d'une très haute montagne ; il regardait les plaines où les hommes s'affairaient. Et soudain, ce n'étaient plus des hommes, mais des êtres pareils à des serpents à la langue fourchue, qui sécrétaient une bave gluante à laquelle tout ce qui croisait leur chemin restait collé. Il fut saisi de dégoût au point d'en avoir un malaise mais, comme subjugué, il était contraint de regarder.

C'est alors que le ciel s'ouvrit au-dessus de lui ; il en descendit Quelqu'un qui était à la fois Force, Lumière et Vérité. Il se jeta sur les serpents et leur trancha la tête. Cependant, la Terre se transforma en un borbier rempli de sang et de bave. Ce liquide abject jaillit bien haut. Mais Celui qui était venu du ciel n'en fut pas touché.

Et une voix se fit entendre :

« Regarde le Sauveur, vois comme il nettoiera la Terre ! »

Saadi passa le reste de la nuit en prière. Il était bouleversé jusqu'au plus profond de son être, sans toutefois comprendre ce qui lui était arrivé. Avait-il rêvé, ou cette vision lui avait-elle vraiment été donnée ?

Lorsqu'au matin il alla voir l'atravan pour lui apporter des fruits, celui-ci vit que quelque chose de particulier avait dû se produire, mais il ne posa aucune question.

Le dernier jour, la grande prêtresse annonça qu'Anramainyu avait, une fois de plus, pu créer un nouveau complice, à cause de tout le mal que les hommes avaient commis. Ce nouvel esprit du mal s'appelait l'avarice.

Il était nu, car il voulait économiser le moindre haillon ou le transformer en argent. Il ne s'accordait ni nourriture ni boisson. De ses doigts avides, il fouillait dans ses trésors ou dans ce qu'il considérait comme tels. Et les êtres humains étaient obligés de faire comme lui.

C'est alors que des voix s'élevèrent ici et là pour affirmer avoir déjà rencontré ce genre de personnes. C'étaient de pauvres êtres dignes de pitié, qui ne pouvaient plus se réjouir de quoi que ce soit. Même leurs trésors augmentaient leur détresse, tant ils craignaient de les perdre !

Une fois la Fête terminée, Saadi redescendit dans la vallée aux côtés du vieil atravan. En bas, une litière attendait le prêtre, et les mobeds le portèrent vers sa demeure.

Saadi put monter Traber. Quelle joie ! Telle une flèche, il partait en avant, tournait bride et revenait à côté du vieillard, qui prenait plaisir à observer ses ébats. Les joues en feu, les yeux brillants, Saadi chevauchait pendant quelque temps à côté de la litière jusqu'à ce que, l'exubérance et la joie de vivre se saisissant à nouveau de lui, il reparte au galop.

« Est-ce digne d'un mobed ? demanda d'un ton maussade l'un des mobeds les plus

âgés. A peine a-t-il participé à la Fête sacrée à la Montagne que déjà il se démène comme un poulain en liberté. »

Mais l'atravan lui reprocha ce langage.

« Laissez-le, dit-il en faisant preuve de compréhension. En lui, tout est sincère. Il est totalement pris par ce qu'il ressent. »

Et, après quelques instants de profonde réflexion, il ajouta : « Sa vie sera très pénible et très austère. Accordez-lui cette exubérance juvénile ! »

Ils se rapprochaient du bourg où habitait le prêtre lorsqu'ils rencontrèrent un groupe de cavaliers qui montaient des chevaux superbes et somptueusement harnachés, tels qu'on en voyait uniquement chez les princes.

Devant la demeure où les porteurs venaient de déposer l'atravan, les cavaliers sautèrent eux aussi à bas de leur monture, et l'un des hommes s'avança vers le prêtre en le saluant respectueusement.

Il désirait lui parler et demanda à être introduit chez lui, tandis que les autres cavaliers admiraient Traber qui, par sa petite taille, se distinguait nettement de leurs propres chevaux.

Saadi répondit sans hésiter à leurs questions concernant l'origine de son étalon.

« Tu serais le bienvenu dans notre troupe », dit l'un des cavaliers en riant, et ses dents éclatantes de blancheur ressortaient sur sa barbe noire. « Qui êtes-vous ? » voulut savoir Saadi.

L'homme répondit obligeamment :

« Notre maître, qui parle à l'instant même avec le prêtre, est un prince puissant. L'immense pays qui va d'une mer à l'autre lui appartient. Comme il veut connaître son royaume à fond, il chevauche avec nous de province en province et de bourg en bourg. »

« La plupart du temps, il ne se fait pas connaître, ce qui crée souvent des situations fort curieuses, car il apprend de cette façon ce que le peuple pense effectivement de lui. Nous vivons quantité de belles choses, mais aussi bien des choses affreuses. »

Le cavalier aurait sans doute continué à parler longtemps encore si l'atravan n'avait pas appelé Saadi.

A l'intérieur, le jeune mobed trouva le prince assis sur le seul siège confortable. Le prêtre s'était contenté d'une couche faite de couvertures empilées. Cela ne plût guère à Saadi. Le prince était tellement plus jeune que l'atravan !

Il était sur le point d'exprimer son mécontentement lorsque le prêtre prit la parole.

Il dit à Saadi que le prince Hafis avait pris plaisir à ses prouesses de cavalier et qu'il était venu pour le persuader de l'accompagner dans sa grande chevauchée à travers le royaume.

« Mon fils, tu as appris auprès de moi tout ce que je pouvais t'enseigner, dit le vieillard avec bonté. De plus, mes jours sont comptés. Mon âme s'inquiétait déjà de savoir à qui je devais te confier. Il est bon que tu apprennes, sous la conduite du prince, à connaître les hommes, non seulement les bons mais aussi les mauvais. Cette connaissance te sera utile pour tout ce que la vie pourra plus tard exiger de toi. »

On ne demanda pas à Saadi s'il consentait à partir avec le prince. A vrai dire, il n'aurait d'ailleurs pas pu se décider. D'un côté, son humeur juvénile se réjouissait de l'aventure, mais de l'autre, sa reconnaissance candide le retenait auprès du vieillard qui, à présent, irait

probablement en solitaire au-devant du trépas. Il allait exprimer ce qu'il ressentait, lorsqu'un geste de l'atravan l'incita à garder le silence. Le prince Hafis se leva et dit :

« Nous n'irons plus très loin aujourd'hui, et nous repasserons demain en ces lieux, Saadi. Prépare-toi, et prépare aussi ton cheval afin de pouvoir nous accompagner. »

Sur ce, il quitta la pièce d'un pas lourd.

Le vieillard et le jeune homme gardèrent tous deux le silence pendant quelques instants, puis Saadi demanda avec candeur :

« Mon père, est-ce la volonté de Ahuramazda que j'accompagne ce prince ? »

« Il m'a été annoncé il y a quelques semaines que des cavaliers viendraient te chercher aussitôt la Fête terminée, Saadi. Or, le prince Hafis m'a renseigné sur celui qui l'a envoyé précisément en ce lieu, si bien que je ne puis douter que le Dieu sage qui conduit ta vie a décidé également de ce changement. »

« Pourtant, puisque je ne serai jamais prince, à quoi cela peut-il me servir de vivre auprès du prince Hafis ? »

C'était la première fois que Saadi posait une question lorsqu'une décision paraissait fermement arrêtée.

L'atravan ne lui en voulut pas. Avec beaucoup de patience et de gentillesse, il lui expliqua une nouvelle fois qu'il lui fallait à présent apprendre à connaître les hommes et que cette connaissance lui serait nécessaire pour sa mission à venir.

« Ma mission ? demanda Saadi. Mon père pourrait-il me dire ce que je dois devenir un jour ? Tout ce que je sais, c'est que je ne serai pas éleveur de chevaux. J'y ai renoncé de mon plein gré », ajouta-t-il.

L'atravan sourit.

« En dehors du métier d'éleveur de chevaux, auquel tu as renoncé, il en existe bien d'autres que tu pourrais exercer. Attends ce qui sera mis sur ton chemin. »

Le jour viendra où ton âme reconnaîtra en exultant que c'est précisément ce qu'on exige de toi qui est ta vie véritable. Alors n'hésite pas une seule seconde, saisis ce qui se présente à toi et ne le lâche surtout pas. Mais entretemps, apprend tout ce qu'il t'est possible d'accueillir en toi.

« Laisse-moi encore te dire une chose en ce dernier jour, mon fils : Tu seras amené à rencontrer beaucoup d'hommes mauvais. Tu apprendras à en connaître de toutes sortes. Écoute ta voix intérieure qui te met en garde contre eux. Apprends à les connaître exactement pour qu'ils ne puissent pas te tromper plus tard, mais ne les approche pas, même s'ils briguent tes faveurs. »

« Demeure assez pur pour que tu puisses à chaque instant regarder Madana dans les yeux. Je ne puis t'en dire davantage. »

Tout ému, Saadi prit congé de son vieux maître. Et c'était bien ainsi car, très tôt le matin, les cavaliers vinrent le chercher. Il ne revit aucun de ceux qui venaient de partager sa vie.

De nouveau, un changement s'était produit dans la vie de Saadi. Cette fois, ce fut une coupure nette. Il devait porter un autre vêtement et ne plus agir comme bon lui semblait. Il lui fallait apprendre à se soumettre à mainte volonté.

Comme il était le plus jeune de l'escorte, c'était à lui d'assumer toutes les besognes, petites et grandes.

Lui que ses camarades de jeu avaient toujours suivi, il devait à présent être celui qui

n'avait pas son mot à dire. Il lui fallait se taire, même si ce qu'exigeaient les autres ne lui convenait aucunement.

Après avoir choisi les vêtements qu'il devait porter et le compagnon qui cheminerait à ses côtés, le prince Hafis ne sembla plus s'occuper de lui. Mais ce manque d'intérêt n'était qu'apparent. En réalité, le prince observait avec une attention soutenue ce jeune garçon qui lui avait été chaudement recommandé.

A la cour du prince vivait un vieux sage qui avait jadis été son instructeur. Le prince Hafis le respectait comme un père et se laissait encore conseiller par lui.

Ce sage, Dschajawa, était venu le trouver peu avant son départ pour lui dire qu'il devait emmener et instruire un jeune homme qui étudiait pour le moment chez l'atravan. Ahuramazda le lui avait fait annoncer.

Hafis ne devait toutefois parler de cette mission qu'au prêtre ; de plus, il lui faudrait trouver un moyen d'enrôler le jeune garçon dans son escorte sans paraître lui accorder une attention particulière.

Ce jeune homme était destiné à de grandes choses, et il était important pour lui de connaître les hommes et le pays. Mais il devait aussi apprendre à servir, car jamais encore il n'avait eu à se soumettre à une volonté qui ne correspondît pas à la sienne.

Son caractère ouvert et franc enchantait le prince qui n'était que rarement en contact avec quelqu'un d'entièrement sincère.

La façon dont Saadi savait s'imposer en face des moqueries des autres lui plaisait également. Il faisait ce qu'ils exigeaient de lui, mais sans la moindre flatterie. S'il lui arrivait d'être maladroit, il demandait qu'on lui expliquât son erreur et faisait mieux la fois suivante.

En matière d'équitation et de soins à donner aux chevaux, il leur était nettement supérieur. Par contre, il était totalement ignorant dans le maniement des armes, et lorsque le prince lui donna une épée en lui disant d'apprendre à s'en servir, il balbutia dans son désarroi :

« Seigneur, je ne serai tout de même pas contraint de verser le sang ? » Les autres éclatèrent de rire ; quant au prince, il dit avec bonté :

« Tu as raison, Saadi, c'est un péché de verser le sang. Mais si les autres veulent faire couler le tien, il est bon que tu saches te servir d'une arme pour les en empêcher. Apprends donc à manier l'épée, et ne l'utilise que si ta voix intérieure te l'ordonne. »

Alors les railleurs se turent et regardèrent avec surprise le prince qui ne leur avait encore jamais parlé de la sorte.

S'ils passaient la nuit en pleine campagne, Hafis faisait dresser des tentes, mais Saadi ignorait cette coutume. Il préférait dormir à la belle étoile.

« Ne crains-tu pas les serpents ? » lui demandèrent les autres.

« Je demande aux petits de les éloigner de moi pendant mon sommeil », répondit-il tranquillement.

« Quels petits ? » voulurent savoir ses compagnons.

« Les petits serviteurs de Ahuramazda », affirma Saadi comme s'il s'agissait d'une évidence.

De nouveau, les autres éclatèrent de rire et, de nouveau, le prince les réprimanda. Il invita Saadi à lui parler des êtres invisibles avec lesquels il entretenait des rapports si familiers.

« Tu as plus de chance que nous, Saadi, dit le prince presque tristement, car tu peux

voir les petits êtres, et tu leur parles. J'ai bien peur que nous ne soyons pas assez purs pour en faire autant. Nous avons tout gâché. »

Les autres étaient mécontents en voyant qu'Hafis commençait à leur préférer le nouveau de façon tellement évidente, si bien qu'ils décidèrent de faire souffrir le jeune homme.

Rien ne lui tenait à cœur, hormis son Traber. Il y avait entre eux des liens surprenants, et les autres avaient souvent l'impression qu'il parlait avec l'animal. S'ils portaient atteinte à Traber, Saadi en serait fort affligé.

Au milieu de la nuit, deux d'entre eux se glissèrent jusqu'à l'enclos où paissaient les chevaux. Traber, qui était bien plus petit que les autres, ne fut guère difficile à trouver. L'un des hommes se baissa pour saisir une de ses pattes de devant, et il reçut au front un coup si violent qu'il s'écroula.

L'autre allait se précipiter au secours de son camarade lorsqu'il se sentit comme paralysé et cloué au sol. D'innombrables petites mains semblaient retenir ses pieds. Il pensa avec effroi aux amis invisibles de Saadi.

« Lâchez-moi, vous, les petits, implora-t-il humblement, je ne ferai plus de mal ! »

A l'instant même, il était libre. Soulagé, il sentit reculer ce qui l'avait entouré. Il releva son camarade évanoui et le porta sous la tente où il ne revint à lui que plusieurs heures plus tard.

Ils décidèrent tous deux de ne rien dire de leur aventure. Mais tandis que l'un prenait uniquement la résolution de laisser dorénavant Saadi tranquille, l'autre profita de la leçon qui lui avait été donnée cette nuit-là pour croire fermement aux petits.

Il recherchait la compagnie de Saadi et le faisait sans cesse parler des petits êtres.

Bientôt, il put en voir certains. Il comprenait le bonheur de Saadi de pouvoir fréquenter de tels amis et il se sentait vraiment très heureux d'avoir à présent la certitude d'être entouré de ces aides bienveillants.

Le prince Hafis et son escorte chevauchaient à travers le pays.

Saadi apprit à connaître toutes sortes de contrées et surtout différents genres d'êtres humains. Il remarqua qu'il existait de vastes régions dans lesquelles on ne voulait rien savoir des dieux. On pensait que c'étaient là des contes pour les enfants. Et lorsque, horrifié, Saadi demandait aux gens qui dirigeait leur destin, ils répondaient :

« Nous-mêmes ! »

Malgré tout, ils avaient tous une peur insurmontable des démons et des dévas, et surtout de Druj, le spectre de la mort. Saadi ne pouvait comprendre cela. Puisqu'ils reniaient le Dieu sage, ils ne devraient pas non plus croire à l'esprit du mal.

Saadi, qui appelait souvent la nuit les petits êtres également présents dans cette région, leur demanda des explications. Et les petits le renseignèrent bien volontiers.

« Les hommes sont devenus si mauvais que la peur ne les quitte jamais. Leur âme ne trouve plus d'issue. En Anramainyu, ils redoutent la sanction de leurs actes, et ils ne veulent plus rien savoir d'un Dieu bon parce qu'ils craignent que leur punition ne soit encore plus dure s'ils le reconnaissent. »

« C'est justement l'inverse, s'empressa de dire Saadi. Si les hommes se réfugiaient auprès de Ahuramazda et regrettaient leurs fautes, tous les dieux seraient en mesure de les aider. Dès lors, que pourrait contre eux Anramainyu ? »

Les petits écoutaient et approuvaient.

« On devrait le dire aux hommes ! s'exclama Saadi. Ne voulez-vous pas vous en charger, vous les petits ? »

Non, ils ne le voulaient pas. Ils savaient que les hommes refuseraient de les écouter.

« Ils ne nous voient plus et ils rient lorsqu'on parle de nous », s'emportèrent les petits.

« C'est à toi de le leur dire. Ce sera ta mission, toi qui es lumineux ! »

« Ma mission ? s'étonna Saadi. Mais non, moi je ne suis rien ! Je n'ai pas de métier, bien que j'aie près de dix-sept ans. Je ne sais même pas ce que je deviendrai. Mais le précurseur est déjà né. C'est lui qui le dira aux hommes. »

C'est ainsi qu'il leur parla, et les petits s'en réjouirent.

L'escorte du prince arriva dans une autre région. Là, les hommes avaient des dieux mais, en fait, c'était Anramainyu qu'ils adoraient. Ils l'appelaient Ahriman et disaient que c'était un esprit puissant et initié qui donnait ici-bas aux hommes les moyens d'obtenir pouvoir et richesse, autorité et bonheur.

Saadi osa demander à l'un des hommes qui en parlaient : « Et que deviendrez-vous plus tard ? »

« Quand, plus tard ? » questionna l'autre, tout en sachant fort bien ce que Saadi avait voulu dire.

Sans toutefois se laisser déconcerter, ce dernier continua :

« Un jour, vous mourrez en laissant derrière vous vos trésors terrestres. Vous ne pourrez pas les emporter. Que deviendrez-vous alors ? Voulez-vous donc arriver à Garodemana en étant misérables, nus et dépourvus de tout ? »

L'homme rétorqua : « Que nous importe ce plus tard ! Nous ne croyons pas que la vie continue après la mort ; voilà pourquoi nous faisons tout pour rendre notre vie sur Terre aussi belle que possible. Ahriman dit également que tout sera fini pour nous dès que nous serons morts, et cela nous suffit. »

« Tout ce qui est agréable sera alors fini pour vous, je le sais moi aussi », confirma le jeune homme avec gravité.

La plupart ne l'écoutaient pas, tout contents d'avoir réduit au silence ce questionneur gênant. Un seul, frappé par le ton de la voix juvénile, leva les yeux.

Lorsque Saadi se dirigea vers l'enclos pour s'occuper de Traber, il le suivit.

Il lui demanda ce qu'il avait voulu dire. Et, toute la nuit, Saadi dut expliquer et enseigner. Cet homme nettement plus âgé que lui l'écoutait avec le plus vif intérêt. Au matin, il remercia Saadi et lui donna une pierre sertie d'or.

« Accepte cette pierre en souvenir de cette nuit. Porte-la sous ton vêtement. Peut-être puis-je de cette façon récompenser le service que tu m'as rendu aujourd'hui ! Je te remercie. »

Très touché, Saadi mit le joyau autour de son cou. Il lui sembla singulièrement chaud et vivant, si bien qu'à partir de cet instant, il porta volontiers cette pierre.

Cependant, le prince Hafis arriva aussi dans des régions où des gens qui croyaient fermement en Ahuramazda s'appliquaient à avoir de bonnes mœurs et menaient une vie joyeuse et laborieuse.

Il était frappant de constater comme tout prospérait ici. Cette vaste contrée n'était qu'un jardin de roses qui resplendissait et embaumait. Des femmes légèrement voilées se promenaient dans ces jardins et s'occupaient des fleurs en chantant de douces mélodies. Des enfants gambadaient autour d'elles.

« Il doit en être ainsi à Garodemana », dit Saadi.

Le prince, qui l'avait entendu, fut de cet avis.

« Mais, ajouta-t-il, pourquoi n'en est-il pas de même dans l'ensemble du vaste empire ? »

« Parce que partout ailleurs les hommes ont oublié Ahuramazda, s'empressa d'expliquer Saadi. Lorsque le Zoroastre viendra, les choses iront mieux. Il conduira à nouveau les âmes humaines sur le droit chemin. »

« A condition qu'il y parvienne, l'interrompit le prince avec mélancolie. Crois-moi, Saadi, le précurseur aura une mission infiniment pénible. »

« Je me l'imagine merveilleuse ! s'exclama Saadi avec enthousiasme. Je l'envisage presque. A présent, il a exactement le même âge que moi. Comme je voudrais être son serviteur ! »

Un soir, ils arrivèrent dans une région très montagneuse. En haut, au milieu des rochers, se dressait jadis un château ; on pouvait nettement s'en rendre compte. Le prince Hafis tendit le bras dans cette direction.

« Voyez, c'est là tout ce qui reste du château dans lequel Ara-Masdah, le plus noble d'entre les princes, vécut jadis avec la gracieuse Dijanitra. Vous connaissez certainement l'histoire ? »

Ils acquiescèrent et regardèrent avec un vif intérêt l'amoncellement de blocs rocheux.

« Personne n'habite plus là-haut ? » demanda le prince à l'un des habitants du bourg qui se hâtaient de venir à sa rencontre.

Celui-ci répondit par la négative. Après la mort du fils du prince Ara-Masdah, la plus grande partie du château s'était effondrée lors d'un tremblement de terre. Il était dangereux de monter là-haut.

On prétend que des richesses immenses sont cachées sous les pierres, mais aucun de ceux qui ont voulu les découvrir n'est revenu.

« Nos ancêtres disent, chuchota l'homme mystérieusement, qu'il n'y a jamais eu de prince en chair et en os portant le nom d'Ara-Masdah. Ahuramazda aurait séjourné sur Terre sous ce nom durant une génération pour être près des hommes et pouvoir les rendre meilleurs. »

Ils attribuaient à ce prince tous les arts qu'ils avaient appris, tandis que la splendeur des fleurs dans les vallées et sur les versants des montagnes revenait à Dijanitra. Cela montre bien qu'il ne pouvait s'agir d'êtres humains en chair et en os. Cependant, il ne fallait pas en parler ouvertement, c'était un mystère sacré.

Tout songeur, Saadi avait assisté à cet entretien. Il ne croyait pas à cette légende. Par contre, il comprenait fort bien qu'un homme tout à fait pur, comme avait dû l'être le prince Ara-Masdah, pouvait être une bénédiction pour son entourage. Ces pensées l'absorbaient.

De très bonne heure, il s'étendit sur la couche qu'il avait choisie de façon à apercevoir les ruines que le clair de lune faisait ressortir de façon mystérieuse. Cette nuit-là, il eut sa seconde vision :

Il vit un enfant s'avancer sur les ruines du château. Il était lumineux et rayonnant, et d'une beauté éclatante. Au-dessus de sa tête planait un oiseau blanc, les ailes déployées, comme Saadi n'en avait encore jamais vu. Un rayon d'or venu d'En-Haut tombait sur le jeune enfant.

Il leva alors sa tête lumineuse et tendit ses petits bras. Puis il marcha sur une route que lui indiquait le rayon d'or. Son pas était calme et assuré, et le merveilleux oiseau blanc

l'accompagnait.

Le chemin de l'enfant menait très loin, et ce dernier grandissait à mesure qu'il avançait. Tel un héros sans pareil, il poursuivait sa route. La voie dorée s'élargit. Elle sembla le mener longtemps sur la Terre, puis elle s'éleva. Le héros devint une figure lumineuse et disparut dans la Lumière.

Une profonde tristesse envahit le cœur de Saadi, mais une voix le consola :

« Toute vie poursuit son cycle. Tu le sais. Ce cycle lui aussi doit se fermer. Prie et attends ! »

Saadi se mit à prier. Il supplia que le Héros lumineux revienne près de la Terre. Et, tout à coup, il cessa de prier Ahuramazda pour s'adresser à la figure lumineuse qu'il avait vue disparaître :

« Ô, Héros lumineux, enfant issu des hauteurs célestes, reviens ! La Terre a besoin de toi. Personne d'autre que toi ne peut la sauver des chaînes que la perfidie d'Anramainyu lui a imposées ! »

Il pria longtemps et avec ferveur. Le ciel sembla alors s'ouvrir au-dessus de lui. L'oiseau blanc apparut. Saadi se releva d'un bond et s'inclina à maintes reprises.

Le chemin du rayon d'or se dessina à nouveau sur le bleu nocturne de la voûte céleste, et Saadi vit le Héros rayonnant à la cuirasse dorée, l'épée à la main.

C'était lui que Saadi avait, une fois déjà, été autorisé à contempler, c'était lui qui avait tranché la tête du serpent ! En exultant, Saadi pria : « Mon Seigneur et mon Roi ! »

Et le Héros descendit et redevint un enfant. Il en fut ainsi à cause des hommes ; Saadi en avait parfaitement conscience.

« Quel sacrifice ! » balbutia-t-il, ému jusqu'au tréfonds de l'âme.

Et soudain, une certitude bénie le pénétra et le combla entièrement : « C'était lui le Sauveur, le Saoshyant que le monde attendait ! »

C'est lui que le Zoroastre annoncerait lorsqu'il accomplirait sa mission. Saadi était bouleversé. Il ne pouvait plus s'imaginer une vie ordinaire comme celle qu'il avait menée jusqu'à présent. Lorsque le jour se leva, une chose s'imposa à lui :

« Je dois en savoir davantage sur le Saoshyant ! Il faut que je cherche et que je trouve le Zoroastre ! »

Sans réfléchir plus longtemps, il alla trouver le prince et le pria de le relever de ses fonctions. Le prince Hafis s'effraya. Si le jeune homme partait, il ne pourrait remplir la mission dont il était chargé envers lui. Si au moins il lui était possible d'interroger Dschajawa sur ce qu'il devait faire ! Il vit qu'il serait difficile de retenir Saadi. Devait-il lui révéler pourquoi ils avaient été réunis ? Il avait dû promettre à l'avance de garder le silence. Cette promesse était-elle encore valable à présent ?

Tout d'abord, il fut dispensé de répondre, car des messagers de la capitale arrivaient avec des nouvelles d'importance. Il s'adressa donc à Saadi qui, tremblant d'émotion, se tenait devant lui, et il lui dit avec bonté :

« Laisse-moi m'occuper de mes affaires, mon ami. Ensuite, tu me diras pourquoi tu désires me quitter. Si tes raisons sont valables, je serai le premier à t'aider. »

Pour le moment, Saadi dut se contenter de cette réponse. Il sella Traber et entreprit une longue chevauchée solitaire. Ce faisant, il s'égara, et il eut beau demander aux petits de lui montrer le chemin, il ne retrouva pas le camp du prince ce soir-là.

Par contre, il arriva devant une cabane isolée, construite parmi les éboulis de rochers ;

elle était la bienvenue pour l'abriter, une forte tempête s'étant levée.

« Vous faites bien de vouloir calmer mon ardeur, êtres aériens ! » s'exclama-t-il dans le déchaînement des éléments. « Thraetvana, toi qui brûles, épargne-moi ! Il faut que je cherche le Zoroastre. Je ne peux pas encore quitter cette Terre ? »

Il avait crié ces mots, se croyant seul.

A la lueur des éclairs, il vit un petit abri pour Traber à côté de la cabane ; il y installa aussitôt son cheval et le frictionna avec sa couverture.

Puis il se dirigea vers la porte de la cabane. Peut-être trouverait-il à l'intérieur une couche où il pourrait s'allonger. Il commençait à présent à ressentir les effets de sa nuit de veille et de la journée passée sur le dos de Traber.

Mais avant même qu'il ait pu essayer de pousser la porte, elle s'ouvrit de l'intérieur. Un homme fort âgé, une gerbe de branches enflammées à la main, apparut sur le seuil.

« Est-ce toi qui cherches le Zoroastre ? » demanda-t-il en examinant avec intérêt celui qui se tenait devant lui.

« M'as-tu entendu, mon père ? dit Saadi quelque peu confus. Je me croyais seul. Oui, je cherche le précurseur, car je veux entendre parler de Lui, le Sublime, l'Unique, le Saoshyant ; mon cœur brûle pour Lui comme s'il allait me consumer. »

Jamais encore Saadi ne s'était livré à ce point. Et voici qu'à présent il parlait à un étranger de ce qui le touchait plus que tout ! La honte allait s'emparer de lui lorsqu'un éclair lui fit voir les yeux bienveillants et rayonnants qui l'examinaient. Et toute gêne disparut.

« Puis-je rester auprès de toi, mon père, jusqu'à ce que la tempête se soit calmée ? Voudrais-tu me parler du Saoshyant et de son précurseur ? Je sens que tu peux le faire ! »

Saadi avait prononcé ces mots avec émotion.

Le vieillard eut le sourire de celui qui sait et, pour toute réponse, il recula d'un pas afin de laisser entrer Saadi. La porte se referma en claquant. Dehors, la tempête faisait rage.

A l'intérieur brûlait un petit feu qui répandait un peu de clarté et une chaleur bienfaisante. Le vieil homme invita Saadi à se débarrasser de ses habits trempés, et il lui apporta un vêtement sombre.

Le jeune homme le revêtit bien volontiers, sans remarquer que les yeux du vieillard s'étaient posés sur la pierre avec un vif intérêt lorsqu'il avait changé de vêtements.

Après que son hôte eut pris quelque nourriture et se fut désaltéré, l'ermite lui demanda s'il voulait dormir. Il serait obligé de passer la nuit chez lui car, après cette tempête - qui était d'ailleurs loin d'être terminée - la forêt serait totalement impraticable. Des blocs de pierre pourraient facilement se détacher et écraser le cavalier et sa monture.

Cependant, Saadi avait oublié toute fatigue. De même, ce n'est qu'en mangeant qu'il se rendit compte qu'il n'avait pris aucune nourriture de toute la journée. Il s'était certes occupé de Traber, mais lui-même n'avait pas senti la faim.

En réponse à la question du vieillard, il le pria de lui parler du Saoshyant, et l'ermite exauça de bon cœur sa prière insistante. Il existe un grand nombre de prophéties fort anciennes qui ont été transmises par les prêtres et se sont répandues dans le peuple. Certaines ont été rendues publiques, et tu dois les connaître. Mais la plus belle et la plus sacrée de toutes est secrète ; seuls quelques-uns en ont connaissance. Elle ne doit être annoncée qu'à très peu de gens. Écoute :

La Terre, que Ahuramazda a créée pour son propre plaisir et celui des dieux, a commencé à souffrir à partir du moment où les hommes l'ont peuplée. Un péché pas plus

gros qu'un grain de sable chez le père devint une pierre chez le fils et une montagne chez le petit-fils. Péchés sur péchés et fautes sur fautes s'accumulèrent.

La faillite humaine donna naissance à Anramainvu et à ses mauvais esprits. Les hommes n'ont pas honte de se mettre au service de ce qu'ils ont eux-mêmes appelé à la vie ! A chaque génération engendrée par eux, la Terre s'alourdit un peu plus. Il y a longtemps qu'elle a dû quitter son orbite. Le son de la Terre fait défaut dans le chant des astres.

On peut dès maintenant calculer le moment où elle aura sombré si bas qu'elle ne pourra jamais plus remonter à la place qui est la sienne. Les astres montrent déjà que la fin des esprits humains sur la Terre est inévitable.

Les dieux considèrent cette destruction avec tristesse, et Ahuramazda regarde vers le bas avec indignation. Toutefois, il va mettre un terme aux agissements des hommes.

Il appelle au jugement ceux qui peuplent la Terre ! Mais ce n'est pas lui qui apportera ce Jugement. Un fils de Ara-Masdah viendra juger les âmes humaines. Ce sera le Saoshyant, le Sauveur qui emmènera pour toujours les bons à Garodemana.

« Un fils de Ara-Masdah, un fils du prince ? balbutia Saadi. Ne devrait-on pas dire : un Fils de Ahuramazda, un Fils de Dieu ? »

« Je ne peux rapporter la prophétie que de la façon dont je l'ai reçue, mon fils. Ne te creuse pas la tête à ce sujet et ne te prive pas toi-même de la bénédiction qu'elle renferme. L'essentiel est qu'un Saoshyant vienne. Nous ne savons pas encore quand il apparaîtra, mais je crois que ce jour n'est plus éloigné. »

« Son précurseur est déjà né, affirma Saadi. L'atravan l'a lu dans les étoiles. Il y a environ dix-huit ans qu'il fut annoncé. Le Zoroastre doit vivre caché pendant trente ans, puis il affrontera le monde afin d'annoncer le Sauveur.

J'ai hâte de voir arriver le moment où je pourrai l'entendre ! Voilà pourquoi je veux aller à sa recherche, dussé-je pour cela parcourir le pays entier ! Je veux et je dois le trouver ! »

« Et lorsque tu l'auras trouvé, que feras-tu auprès de lui ? » demanda aimablement le vieillard.

Il était évident que ce n'était nullement la curiosité qui lui faisait poser cette question. C'est pourquoi Saadi répondit de bonne grâce :

« Je veux le servir de toutes mes forces. Ce doit être magnifique d'être autorisé à annoncer le Sauveur à cette pauvre humanité ! Je voudrais être là lorsque cela se réalisera. »

« Mon fils, ne crois pas que la vie du Zoroastre ne sera faite que de joie, dit le vieillard d'un ton grave. Il rencontrera sur son chemin beaucoup d'incrédulité et d'ingratitude, et bien des sarcasmes et des persécutions. Sa vie sera pénible. »

« Le prince Hafis a dit la même chose, dit Saadi tout songeur. Mais j'ai du mal à le croire. Quand bien même il me faudrait verser la dernière goutte de mon sang, je la donnerais avec joie si je pouvais aplanir par là le chemin du Saoshyant. »

« Es-tu un serviteur du prince Hafis ? » s'informa l'ermite.

« Je fais partie de sa suite, mais je lui ai demandé aujourd'hui même de me libérer pour que je puisse aller à la recherche du Zoroastre. »

« Et qu'a-t-il dit ? A-t-il accepté ? Parle-moi donc de ta vie. Crois-moi, ce n'est pas la curiosité qui me pousse ! »

« Je le sens, mon père, et c'est bien volontiers que je vais te dire le peu qu'il y a à raconter. »

Et Saadi raconta avec sincérité et simplicité. Lorsqu'il eut terminé, le vieillard dit d'un air pensif :

« Madana t'a donné une foi candide, ton père t'a enseigné les vertus qui sont le propre d'un homme, L'atravan t'a transmis les dogmes des adultes. Grâce au prince Hafis, tu as acquis la connaissance des hommes et le savoir concernant notre pays. Les entités essentielles t'ont relié aux lois de la nature, et moi, j'ai pu t'annoncer le Saoshyant. Six sagesse te furent données, il ne te reste plus qu'à trouver le Zoroastre ! »

« Tu vois, mon père, dit Saadi en se réjouissant, je savais que tu serais de mon avis lorsque je t'aurais tout raconté. Je veux aller dans le monde, sans m'arrêter ni me reposer avant d'avoir trouvé le Zoroastre. »

Alors qu'il était resté jusque-là à demi allongé sur une peau, Saadi se releva d'un bond mais, avec un sourire, le vieillard l'invita à reprendre sa place.

« Tu ne peux pas partir cette nuit. La tempête fait à nouveau rage. Écoute comme les esprits du vent grondent, Vayn a ouvert tous les plis de son manteau en même temps. Lui et Thraetvana se pourchassent sur la voûte céleste. Il n'est pas bon alors qu'un homme soit dehors. »

« Laisse-moi te donner un autre conseil : Cherche le précurseur dans le silence. Plus tu vivras dans la solitude, plus vite tu pourras le trouver. Tu le chercheras en vain dans la cohue bruyante des hommes. »

« Je te remercie de ce conseil, mon père. Je vais donc me retirer dans la solitude. Prie pour moi afin que je le trouve bientôt ! »

Mais le vieillard ne semblait plus disposé à poursuivre l'entretien pour le moment. Il s'allongea sur une peau à côté de son hôte et, peu de temps après, tous deux étaient endormis.

Tôt le matin, ils se réveillèrent en même temps. Le soleil riait au-dessus des buissons et des rochers mouillés par la pluie ; la nature rafraîchie sentait merveilleusement bon.

Après avoir cordialement pris congé, Saadi quitta l'ermite qui le pria de revenir le voir lorsqu'il aurait trouvé le Zoroastre.

« Tu n'es pas obligé de venir au cours des premières semaines, Saadi, dit-il avec calme, mais viens dès que cela te sera possible. J'aurai alors un message pour toi. »

« Pour moi, mon père ? » répliqua Saadi tout surpris. Ne peux-tu pas m'en faire part dès maintenant puisque je vais certainement trouver le précurseur ? »

« Non, mon message est pour celui qui a trouvé. N'oublie pas de revenir, mon fils ! » Traber grattait la terre avec impatience. Saadi partit. De petits aides lui montrèrent le chemin.

Il dut chevaucher pendant une demi-journée. Enfin, il vit le camp du prince dressé non loin d'une localité assez importante.

Il demanda aux petits pourquoi ils l'avaient abandonné la veille. Ils se mirent à rire.

« Ce que tu as trouvé à la place n'en valait-il pas la peine ? »

Et il fut bien obligé de convenir que cette rencontre pouvait même être très précieuse pour sa vie à venir.

« Saadi, souviens-toi que les prières ne sont pas toujours exaucées comme les hommes le souhaiteraient. Si les choses se faisaient à leur idée, ils récolteraient parfois plus de dommages que de profit. »

Saadi le comprenait. Il remercia les petits d'avoir eu de si bonnes intentions à son

égard.

Comment le prince Hafis avait-il pris son absence ? Avait-il cru qu'il était parti définitivement sans autorisation ? Mais avant même qu'il ait pu s'excuser, le prince lui dit aimablement :

« Je n'étais pas inquiet parce que je savais que tu serais protégé. »

Puis il l'invita à le suivre sous sa tente.

« Avec la troupe de cavaliers qui est venue hier à ma rencontre est aussi arrivé mon vieux maître Dschajawa. Il voudrait te voir, Saadi. »

A ces mots, il fit entrer le jeune homme dans la partie de la tente où il n'avait encore jamais pénétré.

Saadi fut aveuglé par tant de splendeur. Mais dès qu'il eut aperçu Dschajawa, il ne put détacher son regard du vénérable vieillard. Toute la beauté qui l'entourait était oubliée devant le rayonnement de ces yeux d'un bleu profond. Des yeux bleus ! Cela semblait à Saadi pour le moins surnaturel !

Après s'être fait raconter certains événements de sa vie, le vieillard lui demanda :

« Pourquoi veux-tu quitter le prince qui a les meilleures intentions à ton égard ? »

« Ce n'est pas de l'ingratitude, mon père ! s'écria Saadi. Il faut que je trouve le Zoroastre pour qu'il me parle du Saoshyant ! Si je suis autorisé à servir le précurseur, je servirai également par son intermédiaire le Sauveur, le Héros rayonnant, qui viendra juger le monde et le délivrer. »

« Comment comptes-tu trouver le Zoroastre ? » voulut encore savoir le vieillard.

« Je vais me retirer dans la solitude, comme l'ermite me l'a conseillé. Ô, mon père, il a compris l'ardente et brûlante nostalgie qui me consume, il a compris pourquoi je ne peux connaître de repos avant d'avoir trouvé ! Essaie de me comprendre, toi aussi ! »

« Je te comprends, mon fils, et j'approuve ton projet. Va dans la solitude, écoute, apprends ! Il faut que tu trouves le Zoroastre tout seul, personne ne peut te le montrer. Mais lorsque tu l'auras trouvé, viens me voir. J'aurai alors un message pour toi. »

Tout heureux, Saadi se mit à rire.

« Sois remercié de ta compréhension, mon père. L'ermite a dit exactement la même chose. Lui aussi aura un message pour moi lorsque j'aurai trouvé le Zoroastre. Il n'est pas autorisé à me le donner plus tôt. Je ne manquerai pas de venir te voir. Si seulement cela pouvait être bientôt ! »

« Tôt ou tard, mon fils, peu importe, pourvu que tu trouves ! » dit Dschajawa.

Le prince Hafis fit savoir à Saadi qu'il devait encore passer la nuit au campement afin qu'un cheval de bât avec des provisions puisse être préparé pour lui.

Dans son impatience, le jeune homme trouvait superflu que l'on s'occupât ainsi de lui. D'une façon ou d'une autre, il réussirait bien à se tirer d'affaire. Mais, n'osant pas exprimer sa pensée à haute voix, il se laissa faire.

Ses compagnons regrettaient son départ. Il avait été pour eux un ami cher, malgré les nombreux sentiments de jalousie et d'envie qu'ils avaient éprouvés à son égard. Le prince leur dit qu'une mission secrète appelait Saadi au loin. Ils respectèrent cette décision et n'insistèrent plus auprès du jeune homme.

Il installa à nouveau sa couche de façon à voir les ruines, mais cette fois il n'eut pas de vision. Il dormit tranquillement du sommeil paisible de la jeunesse.

Le lendemain matin, les adieux furent brefs. Dschajawa lui attacha un médaillon en or

autour du cou en lui recommandant de ne pas l'ouvrir. Si lui, Dschajawa, n'était plus en vie lorsque Saadi aurait trouvé le Zoroastre, il devrait apporter le médaillon à son successeur qui pourrait alors lui faire part du message.

Le prince Hafis s'était occupé de lui comme il l'aurait fait pour le départ d'un fils. Le robuste cheval de bât avait été chargé de tout ce qui était nécessaire à un voyageur solitaire.

Dès les premiers détours du chemin, le camp avait disparu, et Saadi se demanda où il devait d'abord diriger ses pas.

N'était-il pas arrivé à un moment décisif de sa vie, un moment où, pour la première fois, il se trouvait totalement livré à lui-même ? Pourtant, son aide lumineux avait promis d'être près de lui à chaque instant décisif. Il osa donc l'appeler.

Et tandis que Traber avançait tranquillement, Saadi pria en son for intérieur et appela son guide.

Tel un nuage lumineux, ce dernier se tint devant lui et, du fond de ce nuage, il parla :

« Tu es sur le bon chemin, Saadi. Cherche le Zoroastre de toute ton âme. Tu le trouveras. Va dans la solitude, apprends des entités, petites et grandes, des buissons et des fleurs, des animaux et des rivières, mais n'oublie pas ton but. Lorsque tu auras trouvé le Zoroastre, il te guidera vers la connaissance concernant le Saoshyant. Tu seras béni, et bénie sera ta mission ! »

Avant que Saadi n'ait pu remercier, le nuage avait disparu. Sa fervente gratitude s'éleva alors vers Ahuramazda.

Puis il se laissa guider avec confiance par les petits êtres qui lui promirent de le conduire jusqu'à une cabane vide qui avait appartenu à un ermite, et ils le menèrent en direction de la ruine.

Le cœur de Saadi se mit à battre plus fort. Depuis qu'il lui avait été donné d'avoir la vision merveilleuse, il aimait les murs en ruine. Cependant, les petits l'avertirent de ne jamais les escalader ; il ne devait pas se risquer à monter plus haut que l'endroit où ils le conduisaient.

Là-haut, des dangers le guettaient. Sur l'ordre de Ahuramazda, de grandes entités gardaient les trésors du prince Ara-Masdah.

« Un jour viendra où elles devront les rendre, lorsque l'héritier légitime apparaîtra. Elles le savent, dirent les petits guides d'un air important. Nous ignorons quand viendra ce jour. Personne ne le sait. Mais il viendra, c'est certain. Alors aucune pierre précieuse ayant appartenu à Ara-Masdah ne devra manquer. »

« Les murs n'ont-ils pas endommagé ces trésors en s'écroulant ? » demanda Saadi avec le plus vif intérêt.

Il voyait en pensée les coupes brisées et aplaties, et les pièces en miettes. Mais les petits se mirent à rire. « Crois-tu que si on nous ordonne de protéger certaines choses, nous ne le faisons pas ? Les grandes entités étaient déjà sur place avant que le palais ne s'effondre à la suite du tremblement de terre. Elles avaient mis tous les trésors en lieu sûr, en prenant soin de choisir des endroits accessibles à l'héritier. »

« Vous dites "l'héritier", demanda Saadi tout songeur. Si le fils de Ara-Masdah est mort sans enfant, il ne peut pas y avoir d'héritier ! »

« Sagesse humaine ! Astuce humaine ! » s'exclamèrent les petits, et ils refusèrent de continuer à répondre à ses questions.

Entre-temps, ils étaient arrivés à l'endroit où Saadi devait d'abord séjourner. Protégé

des tempêtes et du mauvais temps, un refuge spacieux avait été édifié à l'aide de pierres au milieu des rochers, de sorte qu'on le distinguait à peine.

Une avancée rocheuse protégeait le toit ; elle devait depuis bien longtemps l'abriter de la pluie puisque tout ce qui était en bois à l'intérieur était sec et solide. Un large banc de bois était placé le long d'un mur. Le foyer avait été soigneusement construit avec des pierres, et une cheminée donnait sur l'extérieur. Du bois était empilé à côté.

Non loin de là, les petits montrèrent à Saadi un abri tout aussi confortable pour les deux chevaux.

« Souviens-toi qu'à partir d'ici tu ne dois prendre aucun chemin menant vers le haut ! lui dirent-ils une fois de plus à titre d'avertissement. Il en existe suffisamment d'autres que tu peux emprunter, mais celui qui conduit vers le château en ruine est dangereux. »

Et ils avaient disparu avant que Saadi ait pu les interroger davantage. Il n'entendait plus au loin que leurs rires insouciantes.

Tout d'abord, il dut s'occuper des chevaux et ranger les provisions. En découvrant avec gratitude et avec joie chaque couverture que le prince lui avait donnée, il eut honte.

« Comme j'ai été désagréable dans mon désir d'indépendance, pensa-t-il, et tout cela parce qu'Hafis me retenait pour que j'emporte des objets que son expérience avisée jugeait utiles ! »

A présent, il avait suffisamment de couvertures chaudes pour les animaux et pour lui-même ; il faisait si froid sur ces hauteurs !

On entendait au loin le mugissement d'un torrent qu'il voulut découvrir. Ayant également pris deux récipients à eau qui étaient attachés sur le dos du cheval de bât, il les emporta avec lui. Le bruit de l'eau tant désirée était si fort qu'il lui était impossible de s'égarer.

Et, presque avec recueillement, il regarda l'eau jaillissante et écumante qui se jetait là dans la vallée. Les rayons du soleil se reflétaient dans les myriades de gouttes qui étaient projetées dans les airs avant de retomber. Les couleurs et les sons se confondaient.

Mais là où l'eau coulait en deux larges courants parallèles, un gracieux visage émergea et le salua.

« Ardivisura Anahita ! » dit-il avec joie en s'agenouillant.

La gracieuse entité se mit à rire d'un rire clair et pétillant qui semblait même faire naître un léger écho.

« Je ne suis que l'une de ses plus humbles servantes, expliqua-t-elle, toujours en riant. Anahita ne se montre à aucun mortel. Quant à moi, si tu es en mesure de me voir, c'est uniquement parce que ce qui émane de toi est pur : c'est ce qui m'a attirée, et c'est l'eau qui m'a conduite vers toi. »

« Puis-je prendre de ton eau ? » demanda-t-il humblement. De nouveau, le rire pétillant se fit entendre.

« Prends-en autant que tu en voudras, et si tu as faim, je vais également t'offrir un poisson. Mais tu ne dois pas demander plus qu'il ne te faut réellement. Tu pourras aussi venir me voir de temps à autre si tu te sens trop seul. Je te montrerai et t'enseignerai beaucoup de belles choses ! » dit-elle.

La joie au cœur, Saadi retourna dans son refuge après avoir rempli ses récipients.

Les jours suivants se passèrent en randonnées dans les environs. Il se rendit bientôt compte qu'il pouvait laisser paître les chevaux librement. Dès qu'il faisait trop froid pour

eux, ils rentraient d'eux-mêmes dans leur abri.

A présent, il comprenait aussi combien il avait été sage de lui avoir fait emmener un cheval de bât. Livré à lui-même, Traber n'aurait pas supporté la solitude. Il se réjouissait qu'on se soit occupé du brave animal.

Pour le moment, Saadi se sentait plutôt inutile. Et, tout à coup, il se mit à réfléchir. Pourquoi était-il allé dans la solitude ? Pour trouver le Zoroastre !

Pouvait-il le trouver s'il ne le cherchait pas ? Mais où devait-il chercher ? On l'avait envoyé dans la solitude. C'était donc là qu'il lui fallait chercher.

Qu'attendait-il du précurseur ? Qu'il lui parle du Saoshyant !

Comme s'il s'agissait d'une formule magique, toutes les pensées de Saadi tournaient à présent autour de cette seule notion : le "Saoshyant", le Sauveur, le Rédempteur, le Héros rayonnant ! Si seulement il pouvait le revoir !

Il essayait de faire revivre sans cesse devant son âme cette image merveilleuse. L'étincelle qui avait brûlé en lui se trouvait constamment alimentée, et elle devint une flamme qui le pénétrait de son ardeur incandescente.

A son insu, sa nostalgie du Zoroastre se transformait en désir du Saoshyant. Il l'avait vu enfant. Était-ce un hasard que le petit garçon se fût trouvé dans les ruines du château de Ara-Masdah ?

« Il n'y a pas de hasard ! murmura une voix douce. Tout ce que Ahuramazda laisse s'accomplir a un but et un sens. Cherche en chaque expérience ce qu'elle a à te dire et la leçon que tu peux en tirer. Ce n'est qu'ainsi que tu parviendras sur le chemin du Zoroastre. »

Saadi écouta attentivement. Puisque ce n'était certainement pas un hasard qu'il lui ait été donné de voir l'enfant en ces lieux, cela voulait dire que ce dernier était en relation avec le château. La prophétie qui lui avait été annoncée par l'ermite lui revint en mémoire :

Le Saoshyant serait un fils de Ara-Masdah.

Était-ce bien vrai ? Comment un fils pouvait-il naître d'un prince mort ? Comment un Sauveur pouvait-il naître dans le château en ruine ? D'ailleurs, le Sauveur ne pouvait déjà se trouver sur cette Terre puisque le précurseur n'avait même pas encore commencé sa mission.

Soudain, il se souvint des paroles des petits : « Quand l'héritier viendra ! »

L'héritier ? Ils attendaient donc, eux aussi, un fils de Ara-Masdah ?

Il appela les petits pour se renseigner, mais ils ne vinrent pas. La veille encore, ils étaient pourtant venus immédiatement lorsqu'il avait tout simplement voulu savoir si les baies rouges qu'il avait trouvées dans les buissons étaient comestibles. Venaient-ils uniquement pour répondre à des questions d'ordre terrestre ? Devait-il trouver lui-même la réponse à toutes les autres ?

Il en était certainement ainsi. Il pria avant de demander à l'aide lumineux de lui montrer la façon de résoudre cette question.

C'est alors que le nuage clair se trouva à nouveau devant lui et que la voix bien connue se fit entendre :

« Prie et attends patiemment, Saadi ! Rien ne s'obtient sans mal. Il te sera donné de voir et de comprendre tout ce que tu dois savoir. Mais tu ne pourras obtenir aucune réponse en forçant les choses. »

« Vois-tu, ces questions tombent comme des grains de semence dans ton âme encore jeune. Laisse-les devenir fortes et prendre racine. Alors elles lèveront et, dans la Lumière

d'En-Haut, leurs boutons s'ouvriront l'un après l'autre. Cependant, il te faut de la patience, tu ne dois pas essayer d'ouvrir prématurément et brutalement les fleurs délicates. Tu récolterais le désespoir ! »

De la patience ! L'être lumineux savait-il à quel point la flamme le consumait intérieurement ? Pourtant, il allait essayer d'être patient.

Il s'agissait donc à présent d'une période de semailles dans son âme. Oui, il en était ainsi ! En s'observant, il remarquait qu'une question après l'autre prenait naissance en lui. Il ne devait donc pas chercher la solution dès maintenant, elle viendrait d'elle-même.

Mais que pouvait-il faire pour fortifier les jeunes pousses en lui ? Prier et faire naître uniquement des pensées pures et belles en son for intérieur !

Depuis quelque temps, il se préoccupait de savoir comment il pourrait reconnaître celui qui était le Zoroastre. La seule chose qu'il savait à son sujet était qu'il avait le même âge que lui. Eh bien, là encore, il trouverait la solution et, une fois de plus, il allait prier et patienter.

Souvent, il allait voir l'ondine, mais elle ne se présentait pas toujours lorsqu'il l'appelait. Elle le faisait parfois attendre, ou bien elle le taquinait en faisant entendre son chant depuis les profondeurs. Puis, lorsqu'il arrivait en bas à grandes enjambées, son rire venait cette fois d'en haut.

« Tu deviens trop paresseux, se moquait-elle. Je dois veiller à ce que tes membres restent souples. »

Lorsqu'il s'approchait des eaux écumantes, il se retrouvait trempé.

« Va vite au soleil afin de te sécher ! » s'écriait-elle en riant.

Ces jours-là, il ne pouvait rien apprendre d'elle. Mais il y en avait d'autres où elle était plus communicative. Elle allait chercher au fond de l'eau des pierres rares et des coquillages. Un jour, elle rapporta même des perles chatoyantes et blanches comme le lait, pareilles à celles qu'il avait vues sur l'anneau que le prince portait au front.

Une autre fois, elle lui montra des œufs et lui expliqua comment les petits poissons en naissaient. Tout cela semblait à Saadi à la fois délicat et merveilleux. Assurément, la nature entière renfermait des merveilles ! Et plus il s'ouvrait avec ferveur à l'activité de la nature, plus il vénérât le Créateur.

Un jour, alors que les rayons du soleil tombaient presque à la verticale, l'ondine attendait déjà Saadi. Elle avait posé un doigt sur ses lèvres pour lui faire signe de ne pas dire un mot. De son autre main blanche et délicate, elle montrait une pierre inondée de soleil et recouverte de mousse verte.

Saadi s'approcha doucement et aperçut un petit serpent gris-vert portant sur sa fine tête une couronne d'or. Il se prélassait au soleil et levait sa tête gracile, faisant ainsi briller sa petite couronne.

Saadi eut beaucoup de mal à retenir un cri de joie.

Puis un bruissement se fit entendre sur le sol, et un deuxième serpent, un peu plus grand que le premier, portant lui aussi une petite couronne, s'avança et se glissa avec grâce sur la pierre. L'ondine s'était approchée à la nage et, les yeux brillants, contemplait ce ravissant tableau.

Les serpents semblaient se parler ; ce faisant, leurs corps étincelants s'enroulaient et se déroulaient. Et soudain, sans raison apparente, chacun partit de son côté.

Alors Saadi laissa éclater sa joie. Il ne cessait de remercier l'ondine de lui avoir montré

cette merveille. Il voulut ensuite savoir pourquoi ces serpents avaient le droit de porter une couronne.

« Pourquoi les hommes portent-ils des couronnes ? » demanda l'ondine en riant.

« Parce que ce sont des princes ! répondit Saadi sans hésiter. Ces deux serpents sont-ils des princes eux aussi ? »

« Ils sont roi et reine. Ahuramazda leur a donné davantage qu'aux serpents ordinaires. C'est pourquoi ils doivent aussi être des exemples pour les autres. »

De nouveau, Saadi avait appris une chose importante pour lui. Mais la joie qu'il ressentait devant la beauté le comblait davantage encore.

Ses petits aides lui enseignaient également maintes choses. Ils lui permettaient de regarder dans les terriers des animaux. Ils lui montraient des pierres précieuses enchâssées dans la roche et fidèlement protégées par des gardiens spécialement désignés à cet effet ; leur aspect était très différent de celui des êtres qui s'agitaient parmi les arbres et les buissons.

Mais tout cela ne réussissait à occuper son esprit que pour peu. Sa nostalgie augmentait sans cesse et son désir se faisait toujours plus fort. Par moments, il ne pouvait plus supporter cette réflexion inactive. Il se levait d'un bond et courait dans la forêt.

C'est précisément ce qu'il fit par une belle journée ensoleillée qui suivit de longues semaines de pluie. Saadi était descendu de la montagne pour respirer les merveilleuses senteurs qui émanaient des arbres et de sons inondés de soleil. Soudain, à l'orée du bois, il vit devant lui une gazelle. L'animal le regardait de ses yeux bruns et intelligents, si bien aurait dit qu'elle comprenait chacune de ses pensées.

Quelle merveilleuse compagne tu serais pour moi dans ma solitude s'écria Saadi en s'élançant vers elle.

La gazelle le laissa s'approcher à quelques pas d'elle, avant de disparaître dans le fourré en faisant un grand bond. Saadi se lança à sa poursuite.

Chacun de ses nerfs était tendu. Il lui fallait gagner l'amitié de l'animal. Et une joyeuse poursuite commença. A plusieurs reprises, la créature fut si proche de l'homme qu'il croyait pouvoir la saisir, mais la gazelle rejetait la tête en arrière, bondissait et parvenait à s'enfuir.

Il la poursuivit toujours plus avant et ne fit pas attention au chemin empruntait. Sans reprendre haleine, en une course effrénée, il progressait vers les hauteurs lorsque, tout à coup, il entendit une voix de tonnerre crier :

« Homme, ne sais-tu pas que nous ne tolérons personne ici sur la montagne ? »

Cette voix était celle d'un géant. L'espace d'un instant, Saadi vit la puissance se dresser au-dessus de lui de façon menaçante, puis il fut projeté du haut des rochers.

Il resta étendu en bas sans connaissance. Il saignait d'une blessure à la tête. Des mains délicates s'efforçaient de lui venir en aide.

« Il faut attendre qu'il se réveille, dit l'un des petits aides. Il est sans doute blessé en d'autres endroits, mais nous ne devons pas lui faire de reproche, il nous fait pitié, recommanda un autre. Il a bien mérité cette punition il avait été averti. »

« Mais Holder, le géant, avait également entendu parler de lui, et il aurait pu se contenter de l'admonester, grommela le premier. Saadi commençait à reprendre connaissance. Les petits se glissèrent derrière un tronc d'arbre. Le blessé toucha d'abord sa tête. »

Il essaya de se relever, mais il n'y parvint pas. Il souffrait trop ; de plus, ses membres ne lui obéissaient pas. En poussant un cri de douleur, il tomba en arrière. Il resta longtemps

dans cette position, puis il regarda autour de lui du mieux qu'il le put.

Cette région lui était totalement inconnue, il devait être assez loin de son abri dont il connaissait parfaitement les environs. C'est alors qu'il se souvint d'avoir poursuivi la gazelle.

« J'ai oublié l'avertissement que vous m'aviez donné, vous les petits. Voilà la cause de mes souffrances ! s'écria-t-il d'un ton mélancolique. A peine eut-il prononcé ces mots qu'ils sortirent de leur cachette. Puisque tu reconnais tes torts, il nous est permis de t'aider », dirent-ils heureusement. Et ils se penchèrent avec zèle sur sa jambe blessée.

« Oh ! C'est grave, tu t'es cassé la jambe ! Tu vas donc être obligé de rester longtemps allongé ici jusqu'à ce qu'elle soit guérie ! »

« Ne pourriez-vous pas aller chercher Traber pour qu'il me porte jusqu'à mon refuge ? » proposa Saadi.

« Comment pourrais-tu te hisser sur son dos et en redescendre ? firent remarquer les petits. C'est une chance que la saison des pluies soit terminée. Nous pourrions du moins te protéger des rayons trop ardents du soleil. »

Puis tous se dispersèrent, non sans avoir promis d'aller voir ce que devenaient les chevaux et de revenir s'occuper de lui.

Il était donc condamné à l'immobilité. Lui, pour qui la solitude dans les montagnes était difficile à supporter, il se trouvait à présent empêché d'avoir le moindre mouvement ! Ces pensées venaient à lui, et il n'arrivait pas à les chasser.

La voix avait dit jadis qu'il devait rechercher dans chaque expérience, la leçon qu'il pouvait en tirer. Qu'était-il censé apprendre de cet accident.

Tout d'abord, il ne fallait plus qu'il se précipite aveuglément en avant même s'il était dans sa nature de le faire.

Il devait écouter les avertissements bien intentionnés qu'on lui donnait, telle était l'autre leçon.

Mais l'essentiel était certainement d'apprendre à faire face avec patience à toute situation. Et si entre-temps le Zoroastre passait devant son refuge ? Il en eut des sueurs froides.

Dans son désespoir, il appela son aide lumineux. Cette fois, ce dernier se montra sous une forme plus délicate, celle d'un homme à la fois beau et noble.

Il se pencha avec bonté sur le blessé qui s'était attendu à des reproches.

« Maintenant, tu dois apprendre d'une façon aussi pénible ce qui est tellement important pour ta vie entière : laisse venir les événements à toi ! » dit l'être lumineux avec bienveillance.

« Quant au précurseur, tu n'as pas de souci à te faire. Il te sera montré de sorte que tu ne puisses plus avoir aucun doute. Contente-toi pour le moment de rester parfaitement immobile. Cesse de te faire des reproches, efforce-toi d'apprendre ce qui s'offre à toi. »

« Lorsque tu auras retrouvé le calme qui t'est indispensable, de nouvelles expériences intérieures ne manqueront pas de se présenter à toi. N'essaie pas de vouloir provoquer une chose artificiellement. Pense au bouton qui doit s'ouvrir spontanément à la lumière afin que la fleur s'épanouisse et porte des fruits. »

Une grande paix avait envahi l'âme de Saadi après le départ de son aide lumineux. Maintenant, il avait la certitude de pouvoir tirer profit de cette épreuve. Il voulait tout faire pour ne pas laisser passer cette occasion.

Les petits venaient tous les jours pour l'aider à franchir cette période difficile.

Parfois, ils lui racontaient aussi ce qui se passait dans la forêt. Mais ils restaient toujours suffisamment de temps pour que son âme puisse s'ouvrir au silence et s'absorber dans ce qui est sacré.

Une nuit, une image lui fut à nouveau montrée.

Il vit une salle infiniment vaste. Elle était lumineuse et claire. Malgré la présence apparente de fenêtres, toute la Lumière semblait venir d'En-Haut. En faisceaux rayonnants, elle se déversait dans un réceptacle doré, qui se mit à bouillonner.

A tout instant, Saadi s'attendait à ce que déborde ce réceptacle apparemment rempli jusqu'au bord. Pourtant, cela ne se produisit pas. Des sons et des mélodies commencèrent à se faire entendre alentour. Puis l'image disparut.

Mais elle revint, nuit après nuit. Elle devint toujours plus nette et plus rayonnante, et finit par apparaître en plein jour. Un silence solennel régnait alentour ; on aurait dit que la nature entière était elle aussi autorisée à vivre tout cela.

En haut, tout en haut, la vaste salle baignée de Lumière s'ouvrit, et des flots de Lumière toujours renouvelés affluèrent.

La coupe rayonnait comme jamais auparavant. Des figures lumineuses semblaient l'entourer. Et soudain, Lui, le Sublime, le Héros rayonnant, apparut derrière la coupe. Il la leva, et son contenu afflua sur la Terre.

Une force immense pénétra celui qui regardait. Il ne pouvait détourner les yeux, bien qu'il fût aveuglé par tant d'éclat. Il voyait Celui qui est béni, le Sauveur !

« Mon Seigneur et mon Roi ! » s'écria-t-il avec une allégresse mêlée de nostalgie.

Lentement, l'image s'effaça. Les cieux se refermèrent pour faire place à un ciel d'un bleu immaculé. Mais la force qui lui avait été donnée lui resta. Elle le vivifiait. Il essaya de se redresser.

Et il y parvint ! Il voulut se relever, mais il n'y avait là rien qui pût lui servir d'appui. Il lui fallait attendre l'arrivée des petits. Il avait appris à attendre à présent. Cela ne lui était plus pénible.

Et voici que déjà ils arrivaient en sautillant ! Comme ils avaient l'air rajeunis !

« Que vous est-il arrivé ? » leur cria Saadi.

« La même chose qu'à toi ! se hâtèrent-ils de répondre. Nous tous avons été autorisés à recevoir la Force qui, une fois par an, afflue dans la Création entière. C'est le jour de Fête le plus sublime sur Terre, mais vous, les hommes, vous l'avez déjà oublié. »

« Nous tous, ainsi que les animaux et les plantes, en avons connaissance, et nous accueillons en nous la Force de façon consciente. Elle vous est donnée à vous également, les êtres humains. Mais vous vous en apercevez à peine. Et si vous sentez que quelque chose vous a redonné de la force, vous ne vous demandez pas d'où elle vient. »

Ils se réjouirent qu'il veuille essayer de se mettre debout. Aujourd'hui, il y parviendrait sans doute.

« Patience, Saadi, l'encouragèrent-ils, nous allons aller chercher Traber, et tu pourras rentrer chez toi. »

Ils amenèrent l'animal, qui manifesta une grande joie en revoyant son maître, et Saadi parvint à se hisser sur son dos.

Il avançait lentement sur le chemin que lui montraient les petits. Comme son refuge

lui parut familier et sa couche confortable ! L'autre cheval lui aussi l'avait salué d'un hennissement joyeux.

C'est alors que, à pas légers, la petite gazelle accourut près de sa couche qu'il avait gagnée avec peine.

« Comment es-tu venue jusqu'ici, petite gazelle ? » demanda-t-il à l'animal confiant, tout en le caressant.

Et il crut entendre une voix lui dire : « Celui qui sait attendre voit arriver tout ce qui lui est destiné. Si tu n'avais pas poursuivi l'animal de façon aussi insensée, il t'aurait déjà été permis de l'attraper dans la forêt. »

« Permis ? demanda Saadi tout surpris. Qui aurait bien pu le défendre ? »

« Le Seigneur ! lui répondit-on. Tu devrais en tirer la leçon. De même que la gazelle est venue à toi parce que ton désir de l'avoir était grand dans la pureté de ton cœur, de même tu reconnaîtras un jour le Zoroastre quand le moment sera venu. Pas une heure plus tôt ! »

Lorsque Saadi réapprit lentement à marcher, l'animal de la forêt, si agile, gambadait autour de lui, et il ne pouvait se lasser d'admirer ses mouvements gracieux.

Mais ce qu'il avait appris grâce à la gazelle le fit réfléchir plus profondément. Était-il donc faux de se donner personnellement du mal, et fallait-il toujours attendre que ce que l'on désire vous tombe du ciel ?

Telle semblait être la Volonté de Ahuramazda mais, au plus profond de son âme, il sentait qu'il n'en était pas ainsi. Qui donc l'aiderait à résoudre cette énigme ?

Cette nuit-là, l'être lumineux revint le voir.

« Saadi, écoute ! Il est une grande loi qui pénètre la Création entière : Celui qui ne sème pas ne récoltera pas non plus. En d'autres termes : Celui qui veut quelque chose doit se donner la peine de l'obtenir. »

« Cependant, se donner de la peine ne veut pas dire se lancer à corps perdu, pour obtenir à tout prix la réalisation de son désir. Le moment où ce désir est exaucé, c'est-à-dire celui où la récolte est mûre, dépend de la Volonté de Ahuramazda. »

« Lorsque l'être humain a fait ce qu'il devait faire, il lui faut attendre et, à l'heure précise fixée par Dieu, il lui sera donné de recevoir ce qu'il s'est acquis par ses efforts. Voilà ce que tu dois apprendre ! »

« Il t'était permis de gagner l'amitié de cet animal. Ton impétuosité l'a effarouché. Et lorsque tu as retrouvé ton calme, il est venu de son plein gré. »

« Tu dois t'efforcer de devenir tel que tu puisses reconnaître le Zoroastre de même que sa mission sacrée. »

« Mais tant que tu te contenteras d'attendre ce moment avec impatience, tu ne seras pas encore suffisamment préparé et tu ne feras que l'éloigner davantage. »

Saadi comprit tout ce que l'être lumineux venait de lui enseigner, et il était empli de gratitude.

Il devait se préparer dans le silence afin d'acquérir la maturité. Telle était bien son intention. Il y aspirait de toute son âme. En une fervente prière, il demanda à Ahuramazda de lui accorder sa Force.

Alors seulement s'ouvrit pour Saadi la plénitude de ce que pouvait lui apporter la solitude. Lorsqu'il abordait une question en priant et en attendant avec confiance, ce qui lui avait semblé insurmontable se trouvait rapidement résolu. Mieux encore, des voix discrètes

lui murmuraient des sagesses qui complétaient parfaitement son savoir et élargissaient constamment sa façon de voir.

Depuis longtemps déjà, il pouvait à nouveau marcher comme autrefois. Sa blessure à la tête ne le faisait plus souffrir ; elle était entièrement guérie. Et des mois avaient passé sur tous ces événements, ou bien étaient-ce des années ? Il ne s'en était pas rendu compte ; il avait même perdu la vue d'ensemble des années de sa propre vie.

Un soir, une violente tempête fit rage, semblable à celle qui l'avait conduit autrefois dans la cabane de l'ermite. Les éclairs se succédaient et le roulement du tonnerre était si fort que Saadi n'entendit pas que l'on frappait.

L'un des petits le tira par son vêtement et lui montra la porte.

Tout surpris, il l'ouvrit. Pendant cette longue, très longue période, personne n'était jamais venu le voir. Mais cette fois, un voyageur se tenait devant sa porte. Son vêtement était trempé, et l'on distinguait à peine son visage.

Saadi ne demanda pas qui venait le voir. Il s'empressa de procurer à son hôte des vêtements secs et une boisson chaude.

Ce n'est qu'après que Saadi se fut occupé de l'étranger qu'il l'examina attentivement alors qu'un bon feu éclairait la pièce. Son hôte était un homme imposant, dans la force de l'âge, et apparemment fort distingué.

Ses vêtements trempés suspendus près du feu étaient faits d'une étoffe précieuse et richement brodée. Ses traits étaient beaux. Saadi aimait passionnément la beauté, et pourtant le visage de l'étranger avait quelque chose qui le repoussait.

Il se tourna machinalement vers les petits qui, quelques instants auparavant, jouaient encore avec la gazelle. Ils avaient disparu, et le petit animal s'était blotti dans le coin le plus sombre et semblait dormir.

L'étranger avait certainement remarqué le regard inquisiteur de Saadi. Il se tourna vers lui avec un large sourire et dit :

« Crois-tu pouvoir m'héberger cette nuit, ou dois-je à nouveau affronter la tempête dès que je me serai un peu reposé ? »

« Le seigneur doit être habitué à mieux, dit Saadi en employant spontanément ce langage compassé qu'il n'avait encore jamais utilisé. Mais si le seigneur veut bien s'en accommoder, il sera le bienvenu sous mon toit. »

L'étranger esquissa un sourire :

« Il faudra bien que je m'en contente, car dehors, c'est nettement moins confortable. As-tu quelque chose à me donner à manger ? Je te paierai volontiers. »

« Il n'est guère de coutume en ce pays de récompenser l'hospitalité par de l'argent » dit Saadi en refusant l'offre qui lui était faite.

En silence, il apporta la nourriture et la boisson qu'il avait en réserve. « Partage ce repas avec moi » lui demanda l'étranger.

Saadi avait faim. Il se mit à table. Mais, avant de manger, il leva les mains comme il avait coutume de le faire, et il remercia Dieu de Sa bonté. L'étranger, qui s'était levé et avait entrebâillé la porte comme s'il voulait voir le temps qu'il faisait, revint nonchalamment vers la couche où tous deux avaient pris place.

« Est-ce que tu pries toujours, ou viens-tu de le faire à cause de moi ? » demanda-t-il d'un ton légèrement agressif.

Saadi le regarda avec stupeur.

« Peut-on prier pour faire plaisir à quelqu'un ? dit-il. Je prie parce que, si je ne le faisais pas, je ne pourrais savourer une seule bouchée. Le seigneur ne remercie-t-il jamais lorsqu'il reçoit quelque chose ? »

L'étranger préféra ne pas répondre et se mit à manger. Cependant, Saadi fut incapable de partager ce repas avec son hôte.

Sous prétexte d'avoir à s'occuper des chevaux, il quitta le refuge et ne revint que lorsqu'il fut certain que l'étranger aurait terminé.

Tel était effectivement le cas. Allongé sur une peau qu'il avait enlevée de la couche et étalée à même le sol devant le feu, l'homme contemplant les flammes.

Saadi croyait pouvoir ressortir sans être vu. Toutefois, l'étranger releva la tête et lui fit signe de venir à côté de lui. Il semblait avoir l'habitude de commander, ses gestes étaient autoritaires et impérieux. Saadi s'exécuta à contrecœur. Mais le fait qu'il se fût exécuté lui rendait son hôte encore moins sympathique.

Il prit place près du feu, recroquevillé sur lui-même comme s'il ne voulait avoir aucun contact avec cet homme. Celui-ci tourna vers lui son beau visage qui semblait littéralement éclairé par la braise rouge, et il commença à lui poser des questions :

« Es-tu ici de ton plein gré, mon ami, ou bien le prince Hafis t'a-t-il envoyé en exil ? » Cette façon de l'interroger déplut fortement à Saadi.

« Je suis mon propre maître et je peux agir selon mon bon plaisir » répliqua-t-il d'un ton peu aimable.

L'autre dit avec un petit rire moqueur :

« On est blessé dans l'estimation de sa petite personne ? Pardonne-moi de t'avoir vexé ! Ce n'était pas dans mes intentions. Donc, tu es venu ici dans la solitude après mûre réflexion ; qu'est-ce qui t'y a poussé ? »

« Plusieurs raisons » répondit Saadi, prêt à se lever. L'étranger le retint :

« Non, reste encore un peu. Tu n'es pas obligé de répondre à mes questions si elles te gênent. Ce n'est pas la curiosité qui me pousse à te les poser.

« Mets-toi un peu à ma place : Je me promène en montagne, une tempête me surprend et je me retrouve dans une cabane d'ermite. Au lieu de l'homme pieux et simple que j'attendais, je trouve un jeune homme qui est presque un homme, qui appartient à la meilleure société, qui a de l'éducation et est peut-être même fils de prince. Cela ne peut qu'exciter ma curiosité.

Si je te dis aussi que je parcours le pays incognito - car tu as dû remarquer que je ne suis pas un homme ordinaire - afin de chercher quelqu'un pour une fonction spéciale et pleine de responsabilités à la cour d'un grand prince, tu comprendras que je me trouve dans l'obligation de te poser quelques questions. »

De nouveau, l'homme tourna son visage vers la braise. Saadi le voyait de profil, il voyait les ailes fines et palpitantes de son nez et sa bouche joliment dessinée. L'étranger n'était peut-être pas aussi mauvais qu'il l'avait cru au début, mais tout simplement différent des gens de ce pays.

« Le seigneur vient-il de loin ? » demanda-t-il en hésitant.

« Oui, de très loin. Le pays où je voudrais t'emmener est magnifique. Il ressemble à un jardin en fleurs. La beauté se manifeste partout où se porte le regard. Les hommes qui y habitent sont heureux. Leurs jours s'écoulent sans soucis, car ils ont tout ce dont ils ont

besoin. »

Comme cette voix était agréable à entendre ! Comment Saadi n'avait-il pas remarqué plus tôt ces accents mélodieux qui flattaient son oreille comme une musique ? Vraiment, il était encore très inexpérimenté pour s'être ainsi laissé prendre par sa première impression !

Ses membres, jusqu'alors si raides, se détendirent d'eux-mêmes. L'étranger s'en aperçut. Un fin sourire joua autour de ses lèvres.

« Un prince avisé règne sur ce pays béni. Personne ne l'égale en sagacité et en intelligence. »

« Mais, est-il bon ? » l'interrompit Saadi avec véhémence.

« La bonté ne fait-elle pas un avec la sagacité, Saadi ? » dit négligemment l'étranger en s'apprêtant à poursuivre. Mais quelque chose s'était réveillé en Saadi, quelque chose qui ne se laissait pas réduire au silence.

« La sagacité est la plupart du temps un don d'Anramainyu » dit-il comme s'il voulait l'instruire. « Elle n'a donc rien à voir avec la bonté. »

« Ta pensée n'est-elle pas quelque peu rigide, mon ami ? » demanda l'étranger en dirigeant son beau regard vers Saadi. Ce regard était pénétrant, mais il était également douloureux, Saadi le ressentait nettement.

« Je ne comprends pas ce que tu veux dire par pensée rigide, étranger » dit-il en s'adressant directement à lui pour la première fois.

L'hôte s'en aperçut immédiatement.

« On t'a probablement enseigné que tout ce qu'Anramainyu apporte aux hommes est mauvais. Mais si tu prends la peine d'y réfléchir par toi-même, tu reconnaîtras que ce sont uniquement les hommes qui ont rendu mauvais ce qui était bon en soi, et même excellent. »

« Exactement comme avec les dons de Ahuramazda » laissa échapper Saadi.

Une clarté subite sembla pénétrer dans le refuge au moment où il prononçait le nom de Ahuramazda. Inconsciemment, il enregistra cette sensation en son for intérieur.

« Lorsque Anramainyu, ou Ahriman comme on l'appelle également, apporta aux hommes la sagacité, ce fut à vrai dire un don merveilleux. Il l'a donnée aux êtres humains de façon désintéressée afin de les rendre heureux. Employée judicieusement, elle les aide à mieux organiser leur vie terrestre, à utiliser de façon plus sage tout ce que produit la terre et tout ce qui est mis sur leur chemin.

Réfléchis donc, Saadi : Que serais-tu si tu n'avais pas la lumière de l'intelligence ? Tu veux dénigrer une chose que tu ne peux entièrement comprendre. Déjà pour cette raison, il serait bon pour toi que tu te rendes dans un autre milieu où tu apprendrais entre autres à considérer les choses différemment. Bien des horizons nouveaux s'ouvriraient alors à toi et te rendraient plus apte à affronter le combat de la vie. »

Il s'était levé. Saadi s'était levé lui aussi. L'étranger lui mit la main sur l'épaule. Un courant de feu sembla envahir le corps de Saadi.

Mais il n'y avait là rien de vivifiant, contrairement à la Force que son aide lumineux lui transmettait parfois. Cela l'engourdissait, l'endormait, tout en le traversant de façon agréable.

L'espace d'un instant, il s'abandonna à cette sensation. Puis, tout à coup, il se raidit, et la main de l'étranger lâcha son épaule.

Ce dernier reprit la parole :

« J'ignore encore totalement si tu es capable de remplir la fonction dont je t'ai parlé. Mais tu me plais. Je constate que de vastes étendues sont en friche dans ton âme. J'aurais envie d'y jeter une semence qui pourrait porter des fruits magnifiques.

Voici ce que je te propose :

« Viens avec moi. Abandonne la solitude pour quelque temps. Apprends à connaître et à juger la vie véritable. Ce n'est que lorsque tu en seras capable que tu pourras décider de la façon dont tu veux organiser la tienne. Alors, tu ne seras lié en rien. Personne ne te forcera. Personne n'essaiera même de te persuader. Tu dois pouvoir choisir librement. Crois-moi, j'ai les meilleures intentions à ton égard. »

La voix était séduisante. Le visage et la silhouette de l'étranger paraissaient être d'une beauté rayonnante. Mais Saadi n'hésita pas un seul instant :

« Je remercie le seigneur de penser à moi avec autant de bienveillance et de vouloir remédier à mon ignorance. Certes, je sais que mon for intérieur est encore vide, mais j'attends le Maître qui doit m'aider à le remplir. Je n'ai pas besoin d'une semence étrangère. Ma voie est clairement tracée devant moi ! »

Comment savait-il soudain cela ?

« J'attends l'appel de Ahuramazda ! C'est à lui que j'appartiens, je suis son serviteur ! Personne ne doit m'éloigner de lui ! »

L'étranger avait tressailli. Ce refus devait l'affecter profondément, il semblait littéralement anéanti.

« Je ne considère pas encore cela comme un refus, Saadi, dit-il plus doucement que jusqu'alors. La nuit porte souvent conseil. Allons dormir, et demain, tu me feras part de ta décision. »

Il s'allongea sur la peau, s'attendant à ce que Saadi fît de même. Mais celui-ci appela la gazelle et quitta la pièce avec elle. Il voulait passer la nuit dans l'abri, auprès des chevaux.

Blotti entre les corps chauds, il ne ressentait pas le froid, et ici, il était plus à son aise que dans sa pièce où semblait régner une chaleur accablante et sinistre.

Il n'eut plus une seule pensée pour l'étranger et pour sa proposition. Il pria comme il avait l'habitude de le faire, et le sommeil emporta son âme vers d'autres plans afin de la reconforter.

Il fut debout tôt le lendemain matin, alla chercher de l'eau et s'occupa de ses bêtes. Puis il regarda dans la pièce. L'étranger paraissait encore dormir. Il était tranquillement allongé à côté du feu éteint.

Saadi l'examina avec curiosité. Qu'est-ce qui, la veille, lui avait donc paru si beau chez cet homme ? A vrai dire, ses traits étaient grossiers et son visage marqué de rides prononcées.

L'hôte se réveilla alors. Lorsqu'il reprit conscience, son visage parut soudain transformé.

« Eh bien, Saadi, es-tu prêt à m'accompagner ? Tu pourras me prêter ton cheval de bât jusqu'à ce que nous arrivions dans la localité où m'attend mon escorte. Alors, c'en sera fini pour toi de la pauvreté, mon cher. Tout ce que tu pourras désirer sera à toi. »

« Je remercie le seigneur de ses bonnes intentions, mais je ne peux pas le suivre. Il faut que je reste ici et que j'attende le Zoroastre. » Un éclat de rire railleur lui répondit :

« Aveugle et fou que tu es, le Zoroastre ne croisera jamais ton chemin, même si tu

l'attends jusqu'à la fin des temps ! »

Toutefois, ce rire avait allumé dans l'âme de Saadi tous les feux ardents dont elle était si abondamment pourvue. Il répondit avec fierté et une grande noblesse :

« Le seigneur peut penser et dire ce qui lui plaît. Il ne saurait me convaincre. Cependant, il serait préférable que mon hôte ne se moquât pas de choses qu'il ne comprend pas. »

« Alors, porte-toi bien, pauvre fou ! » s'écria l'étranger avant de quitter la pièce sans toucher à la nourriture que Saadi avait préparée à son intention.

Ce dernier respira, soulagé. Il se dirigea vers la porte et l'ouvrit toute grande. Un air différent devait pénétrer chez lui ! Et il vit son hôte, déjà très loin, disparaître à grandes enjambées comme s'il était poursuivi. Il était si heureux qu'il fût parti !

Saadi s'installa devant son refuge et commença à manger. Son repas était frugal : il se composait d'eau et de graines, de noix et d'un fruit qui ressemblait à du pain. Mais il mangea avec appétit et se réjouit de ne pas avoir besoin des riches mets que l'étranger avait fait miroiter devant ses yeux.

Et tout à coup, ses petits amis se trouvaient à nouveau auprès de lui ! Il les gronda :

« Où étiez-vous hier soir ? J'étais si seul, et vous n'êtes pas venus ! »

« Tu avais de la visite, Saadi » lui rappelèrent-ils. Mais il n'était pas de cet avis.

« C'était un perturbateur, et non quelqu'un que l'on reçoit avec plaisir. J'aurais été si heureux que vous m'aidiez ! »

« Nous n'y étions pas autorisés ! expliquèrent-ils. Tu devais t'en sortir tout seul. Tu devais reconnaître par toi-même quel était l'esprit qui s'exprimait à travers ton visiteur. »

« Ce n'était pas un bon esprit ! » affirma Saadi. Puis il s'occupa d'autre chose. Il voulait oublier l'étranger.

A nouveau, des mois s'étaient écoulés dans l'harmonie, grâce à des expériences vécues qui le comblaient. Saadi essayait de maîtriser son impatience. Il voulait attendre l'arrivée du Zoroastre. Comment son visiteur s'était-il exprimé jadis ?

« Le Zoroastre ne croisera jamais ton chemin ! »

Que savait l'étranger du précurseur ? Saadi ne se laissa pas troubler. Celui qui était annoncé viendrait un jour.

C'est alors que l'on frappa doucement à la porte. Avant même qu'il ait pu aller ouvrir, un vieil homme aux cheveux blancs franchissait le seuil. Son corps était couvert d'un vêtement de fourrure et ses pieds enveloppés de peaux.

Bien qu'il fût vêtu avec simplicité, l'homme ne semblait pas être pauvre. Ses mouvements étaient empreints d'une certaine vivacité juvénile. Après avoir fait quelques pas, il s'arrêta et demanda humblement à manger et à boire.

Saadi l'invita à se reposer sur sa couche, puis il apporta la nourriture dont il disposait. Le vieillard fit l'éloge des fruits ainsi que de la pureté et de la fraîcheur de l'eau. Il mangeait lentement tout en examinant la pièce.

Une fois restauré, il se mit à parler. Il demanda à Saadi son nom et son âge, et il parut enchanté par la deuxième réponse. Il voulut alors savoir pourquoi quelqu'un d'aussi jeune s'était retiré dans la solitude.

Saadi perçut en son for intérieur une sorte d'avertissement l'incitant à ne pas parler trop ouvertement et à faire preuve de réserve. Il répondit donc :

« Je voulais pouvoir vivre seul avec mes pensées. »

« Il n'est pas juste que tu te dérobes à une question bien intentionnée, mon ami, lui dit le vieillard d'un ton réprobateur. Je sais parfaitement que ta vie entière n'est qu'attente. »

« Il se peut que tu aies raison, concéda Saadi, mais cela ne regarde que moi. »

« Et celui que tu attends ! » s'empressa d'ajouter le visiteur.

Surpris, Saadi dévisagea son hôte dont les yeux brillaient d'une ardeur juvénile. Serait-ce le Zoroastre ? Mais c'était un vieillard ! Saadi ne savait que penser lorsque le vieil homme dit avec insistance :

« Je suis envoyé par des puissances qui n'ont rien de terrestre pour chercher quelqu'un qui attend le Zoroastre. Tu me dois une réponse : Es-tu celui-là ? »

Tremblant de tous ses membres, tant son émotion était grande, Saadi expliqua : « Oui, j'attends le précurseur. Où est-il ? »

« Alors, regarde ! s'écria le vieillard et, au même instant, il arracha son bonnet et ses cheveux blancs et déclara : Je suis celui que tu attends ! » Un jeune homme qui avait à peu près son âge se tenait devant Saadi au comble de la surprise.

Toutes les fois qu'il s'était imaginé cette rencontre, il avait eu la certitude que, dans son émotion, il ne pourrait que se jeter aux pieds de celui qu'il aurait enfin trouvé, et qu'un sentiment noble et élevé l'emporterait vers les auteurs lumineuses. C'est ainsi qu'il s'était représenté les choses. Mais la réalité était fort différente !

Il était saisi d'étonnement, une déception et un désenchantement infinis s'étaient emparés de lui.

Il se reprochait de ne pas ressentir la joie enthousiaste qui l'avait toujours envahi à la seule pensée de cette rencontre. Il avait presque envie de pleurer ! Sans pouvoir prononcer un seul mot, il se tenait devant le précurseur. Celui-ci reprit la parole. Avec une amabilité indulgente, il reprocha à Saadi un manque d'empressement.

« Vraiment, Saadi, je m'étais imaginé les choses autrement ! Ayant appris que tu m'as fidèlement attendu pendant si longtemps, je me réjouissais de te rencontrer enfin. C'est pourquoi je suis venu à toi sous un déguisement afin que la surprise soit d'autant plus grande, et maintenant, elle t'a rendu muet et raide. Ne veux-tu donc plus être mon serviteur et mon aide ? »

Saadi retrouva enfin l'usage de la parole :

« Si tu es le Zoroastre, j'irai avec toi où tu voudras. Je serai ton serviteur, car ce n'est qu'ainsi que je serai à même de servir le Saoshyant qui remplit mon âme. »

L'autre lui dit avec impatience :

« Allons, le temps presse ! Viens avec moi. Tu peux emmener tes chevaux. A part eux, tu ne possèdes certainement rien qui te tienne à cœur. Puisque tu es mon serviteur, tu dois être pauvre ; notre fonction l'exige. En es-tu capable, Saadi ? »

« Je peux être pauvre ou je peux être riche, selon la volonté de Ahuramazda, qui est mon Dieu ! » répliqua gravement Saadi, sans toutefois faire un mouvement.

« Viens donc, Saadi ! lui ordonna l'autre. Puisque tu es mon serviteur, tu dois obéir. Tu viens de dire toi-même que tu voulais être mon serviteur ! » On aurait presque dit une menace.

Où Saadi trouvait-il le courage qui l'animait ? D'où lui venaient ses paroles ? Il releva tranquillement la tête et dit avec simplicité, mais avec fermeté :

« J'ai dit : Si tu es le Zoroastre ! Prouve-moi que tu l'es ! »

« Il faut que tu le ressentes, Saadi, répliqua l'autre, toujours aussi impatient. Comment pourrais-je le prouver ici ? »

« Parle-moi du Saoshyant ! »

« Nous aurons suffisamment de temps pour cela en chemin. J'ai hâte de poursuivre ma route. Mais je vais te proposer quelque chose d'autre. Écoute : pour le moment, tu m'accompagnes. Je t'apprendrai tout ce que tu voudras savoir. Et si alors tu n'es pas satisfait, tu pourras me quitter ! »

Saadi le fixait, les yeux écarquillés, et il dit horrifié :

« Qui, mais qui es-tu donc ? Tu n'es pas le Zoroastre ! Si tu étais le précurseur, je le saurais, car il m'a été promis qu'il me serait donné de le voir de façon telle qu'aucun doute ne serait possible pour moi. Si tu étais le Zoroastre, tu repousserais immédiatement mes doutes avec indignation. Le simple fait que tu sois prêt à conclure un marché avec moi me prouve que tu es un menteur. Oui, tu es un menteur ! » s'écria-t-il hors de lui. Sur ce, il se précipita vers la porte et l'ouvrit en toute hâte :

« Sors d'ici, esprit maléfique ! Qui que tu sois, dehors ! »

L'hôte s'empressa de s'exécuter, mais une fois sorti, il se retourna et cria d'un ton railleur :

« Tu regretteras d'avoir chassé le Zoroastre de chez toi ! Ta vie sera désormais une vie manquée ! »

Et la silhouette n'avait pas tardé à disparaître au détour du chemin. Soulagé, Saadi s'adossa au mur de pierres de son refuge.

« Chassé le Zoroastre ! répéta-t-il machinalement. Et si c'était tout de même lui ? »

Il resta longtemps songeur, puis il releva la tête :

« Si cet homme est le Zoroastre, il n'est pas digne de t'annoncer, toi le Héros rayonnant ! Non et non, ce n'était pas lui ! Sa bouche aurait dû déborder de louanges envers toi, Sauveur des humains ! Si c'était lui, il aurait dû te connaître. Et qui peut te connaître sans t'adorer à chaque seconde de son existence ? »

La voix de l'être lumineux se fit alors entendre : « Tu as raison, Saadi. C'était un esprit mauvais venu pour te détourner du bon chemin. Tu as subi cette épreuve avec succès. Le savoir concernant le Saoshyant est solidement gravé en ton âme. Bientôt, tu seras parfaitement prêt. »

« Était-ce là une épreuve ? balbutia Saadi. La visite de l'étranger il y a quelques mois était sans doute une épreuve elle aussi ? »

« Oui, Saadi, toutes deux étaient des épreuves que l'esprit du mal t'a fait subir parce que ta pureté ne cadrerait pas avec ses projets. Il voulait te détourner de ton chemin. »

« Que Ahuramazda soit remercié de m'avoir donné la force de résister ! » dit Saadi avec simplicité.

Ils restèrent tous deux silencieux pendant quelques instants, puis l'être lumineux demanda avec bonté : « Ne veux-tu pas savoir, Saadi, pourquoi Dieu a toléré que tu sois soumis à une épreuve aussi dure ? »

« Il ne convient pas que je demande, répondit Saadi avec simplicité. Ce que Ahuramazda décrète ou tolère est la plus éminente sagesse ; je m'incline devant elle avec respect et gratitude. »

« Saadi, Saadi ! dit l'aide lumineux, et l'émotion vibrante dans sa voix : Tu es bien

préparé pour reconnaître le Zoroastre et sa mission. Il ne s'écoulera plus guère de temps avant que tu ne puisses commencer ta propre mission. »

« Alors, je remercie Ahuramazda que mon attente prenne bientôt fin » murmura Saadi que l'adoration contraignit à s'agenouiller.

Il demeura longtemps ainsi. Lorsqu'il se releva, l'être lumineux avait disparu. Une vie exultante commença alors pour Saadi, et sa nature ardente prit à nouveau le dessus.

En jubilant, il courut à travers la forêt et, une fois auprès de l'eau, il appela l'ondine. Il voulait lui annoncer que son attente touchait à sa fin.

Le visage gracieux lui sourit :

« Je le sais déjà, Saadi, dit-elle d'un ton espiègle. J'ai déjà pu voir le Zoroastre. »

« Toi, tu l'as vu ! s'écria Saadi presque jaloux. Où est-il ? » Avant de disparaître, elle lui répondit en souriant : « Attends et prie ! »

Si l'ondine l'avait déjà vu, il ne pouvait plus être bien loin, pensa Saadi. Il était très agité. « Vous, les petits, s'écria-t-il à haute voix, l'avez-vous déjà vu, vous aussi ? »

Tout un groupe de petits aides se mit à danser autour de lui :

« Bien sûr que nous l'avons vu ! Il n'est pas très loin ! » Puis ils avaient disparu.

S'il était si près, Saadi ne devait donc plus quitter son refuge. Il s'y rendit en toute hâte. La gazelle accourut avec confiance et frotta sa fine tête contre son bras.

« L'aurais-tu vu, toi aussi ? » demanda-t-il.

La gazelle resta muette. Elle leva ses grands yeux vers l'homme qui était devenu son ami. Il y lut le chagrin d'une séparation toute proche.

« Tu as raison, petit animal, dit-il plus calmement, nous allons être obligés de nous séparer. Je ne pourrai pas t'emmener avec moi. »

Il s'assit en silence devant son refuge, et l'animal prit place à côté de lui. Il se mit alors à réfléchir à tout ce qui s'était passé.

Certes, il devait remercier l'esprit du mal qui l'avait mis à l'épreuve. Grâce à cela, il avait appris que le Zoroastre était proche et que lui, Saadi, était suffisamment préparé pour être autorisé à l'aider.

Qui avait bien pu venir chez lui ce matin, sous l'apparence d'un vieillard ? Il s'agissait probablement de l'un des instruments d'Anramainyu. C'était peut-être Druj, l'imposture ? Qu'importe, après tout ! Il avait de meilleurs sujets de réflexion ! A présent, il n'allait pas tarder à apprendre la vérité concernant le Saoshyant.

Il évoquait sans cesse les images qu'il avait eu la grâce de voir. Il ne remarqua pas que le soleil se couchait, que le ciel prenait une teinte bleu foncé et que les étoiles se montraient une à une. Depuis longtemps déjà, la petite gazelle avait recherché la chaleur de ses compagnons à l'intérieur de l'abri. Saadi était assis et méditait.

Son âme était partie au loin, mais il n'en avait pas conscience. Sa volonté de servir et sa nostalgie de Vérité étaient devenues si puissantes qu'il fut élevé dans des royaumes plus lumineux. Il cherchait celui qu'il était autorisé à servir. Et sa nostalgie reçut une réponse :

De nouveau, une image lui fut montrée, plus nette et plus belle que jamais.

De nouveau, le ciel s'ouvrit et une merveilleuse salle se présenta devant ses yeux. Des formes blanches tendaient vers le haut et semblaient supporter la voûte, mais on ne pouvait voir cette voûte, si grands étaient l'éclat et la splendeur qui affluaient d'En-Haut.

Au milieu de cette salle se dressait un trône d'or. Et sur ce trône était assis Quelqu'un qui était entouré de rayons de Lumière, si bien que Saadi pouvait à peine regarder. Mais

c'était précisément Lui qu'il voulait voir ! C'était bien Lui, le Héros rayonnant, le Sauveur, le Saoshyant !

« Que Ta magnificence dépasse tout ce que l'on peut imaginer, mon Seigneur et mon Roi ! » exulta Saadi avant de se prosterner à l'endroit même où il se trouvait.

Cependant, il continuait à regarder vers le haut. Il vit alors que les rayons derrière le Sauveur se croisaient. Il lui semblait presque que le Sauveur Lui-même était cette Croix d'or. Puis elle parut à nouveau planer derrière Lui.

Étincelant de blancheur, l'oiseau merveilleux se tenait au-dessus de Lui : le Héros était là, son épée à la main.

En adoration, Saadi regardait. C'est alors que de lumineuses figures féminines se placèrent à côté du Saoshyant. Une lueur légèrement rosée embrasait le côté droit du Héros. Une multitude de roses semblaient s'entrelacer sans fin. Et, parmi elles, telle une rose ayant pris forme humaine, se trouvait une femme pleine de grâce dont les yeux irradiaient l'Amour le plus pur.

« Ô toi, femme merveilleuse, Reine de l'Amour ! » murmura-t-il au comble de la joie.

C'est alors qu'une figure lumineuse vêtue de blanc s'approcha. Elle tenait à la main de magnifiques fleurs blanches. Des entités lumineuses évoluaient autour d'elle. Elle s'agenouilla aux pieds du Roi et, au même moment, une troisième figure féminine voilée, en manteau bleu foncé, et portant une couronne rayonnante sur la tête, se plaça derrière Lui. Et les rayons de cette couronne s'unirent à ceux du Roi.

Du fond de l'âme subjuguée de Saadi jaillit cette ardente supplication :

« Mon Seigneur et mon Roi, laisse-moi te servir sur cette Terre ! »

Et une voix résonna, à la fois puissante et contenue, le faisant tressaillir jusqu'au tréfonds de son être.

« Tu es choisi pour me servir, précurseur du Sauveur ! »

Comment le Roi l'avait-il appelé ? Précurseur du Sauveur ! Il en avait le vertige, mais il refoula toute émotion afin de ne pas perdre une seule des paroles sacrées.

« Tu t'es préparé dans la pureté, sers dans la pureté ! Apporte à l'humanité, apporte à ton peuple la nouvelle que le Fils de Ahuramazda viendra pour juger le monde et conduire les fidèles à Garodemana. »

« Tu es prêt à répandre la bénédiction ; la bénédiction du Très-Haut te conduit, mon serviteur, mon précurseur ! »

Cette fois encore, la voix sacrée l'avait appelé ainsi. Esprit humain, es-tu capable de concevoir tant de bonheur ? Il se sentait infiniment petit. Comparés à cette grâce ineffable, qu'étaient donc tout son vouloir, tout son service ?

« Mon Seigneur et mon Roi, je Te promets de ne rien vouloir d'autre qu'être Ton serviteur, et je veux T'obéir en tout. Mon Seigneur et mon Roi, je Te remercie ! »

Tremblant de bonheur, il prononça ces paroles et, débordant d'émotion, il ajouta :

« Ô vous, êtres de Lumière, soyez remerciés que moi, misérable être humain, j'aie été autorisé à vous voir. Je veux également être votre serviteur. Saadi n'est plus rien, le Zoroastre sera tout. »

Lentement, l'image céleste pâlit. Avec un léger frisson, Saadi reprit contact avec la réalité.

« Entre, Zoroastre ! » lui dirent les petits en le saluant.

Presque respectueusement, ils l'accompagnèrent dans son refuge. Il les remercia, puis il s'assit et essaya de comprendre tout ce qu'il avait vécu.

Était-il possible qu'il fût lui-même le Zoroastre ? Lui, le pauvre Saadi, le fils d'un éleveur de chevaux ? Lui, l'ignorant Saadi ?

Et cependant, la bouche sacrée elle-même ne l'avait-elle pas dit ? Les femmes lumineuses et pures ne l'avaient-elles pas entendu elles aussi ? Le Saoshyant l'avait appelé "précurseur", son précurseur !

Il ne devait pas être le serviteur du Zoroastre, mais le serviteur du Saoshyant, le Béni, le Saint ! Selon lui, aucun mot n'était assez sublime pour louer Celui qu'il avait eu la grâce de contempler, Celui pour lequel son âme vibrait.

Une douce lumière faite de rayons supraterrrestres l'enveloppa : l'aide lumineux le salua.

« La bénédiction repose sur toi, précurseur du Maître de tous les mondes ! Tu as cherché fidèlement ; à présent, il t'a été permis de trouver ! Tu as semé avec humilité, tu récolteras la force ! »

« Ton temps dans ce refuge est révolu. Demain, tu seras conduit en un autre lieu, conformément à la Volonté de Ahuramazda, afin que tu puisses apprendre ce qui te fait encore défaut en savoir et en sagesse. »

« Accueille en toi ce que tu peux saisir. C'est uniquement ce qui prend vie en toi qui résistera aux tempêtes qui ne te seront pas épargnées à toi non plus ; cela fait aussi partie de ce que tu pourras retransmettre aux hommes. »

« Et si un jour tu ne comprends pas quelque chose ou si ton chemin est trop sombre, appelle-moi. Tu n'appelleras pas en vain aussi longtemps que tu serviras avec pureté. »

Cette nuit-là, Saadi ne pensa pas au sommeil. Il était pénétré de joie, d'attente, de gratitude, et il avait hâte de commencer à servir. Tous ces sentiments faisaient naître en lui un bonheur ineffable.

Tôt le lendemain matin, il chargea le cheval de bât et sella Traber. Puis il se rendit en toute hâte jusqu'à l'eau afin de voir l'ondine pour la dernière fois. Mais elle ne se montra pas.

Avec des récipients pleins, il retourna dans son refuge où deux petits aides se tenaient prêts à l'accompagner. Un dernier adieu à la gazelle... et il était prêt à aller au-devant d'une vie nouvelle, non plus en tant que Saadi, mais en tant que Zoroastre.

Lorsque le soleil fut au zénith, ils avaient déjà laissé les montagnes derrière eux et cherchaient des chemins ombragés dans une grande forêt. Zoroastre respirait difficilement ; il devait tout d'abord s'habituer à l'air de la plaine.

Lorsqu'il quitta la forêt, il trouva d'autres petits, prêts à lui montrer le chemin.

« Nous ne pouvons t'accompagner plus loin, Zoroastre, lui dirent ses anciens amis. Chacune de nos tribus a un secteur qui lui est réservé. Mais ces nouveaux aides te serviront aussi fidèlement que nous l'avons fait. Nous te remercions d'avoir été notre ami. »

Et ils disparurent, comme emportés par le vent. Quant aux autres, ils le conduisirent tout aussi sûrement. Le soir, Zoroastre dut passer la nuit à la belle étoile. Il en avait l'habitude et le faisait volontiers.

Il chevaucha plusieurs jours de cette façon. Il était évident que les petits s'efforçaient d'éviter chaque localité.

Mais un jour, ils quittèrent les forêts protectrices et le conduisirent le long d'une rivière. Zoroastre essaya de trouver l'ondine de cette rivière, mais il ne vit que des eaux troubles et agitées qui suivaient péniblement leur cours.

Il finit par interroger à ce sujet les petits qui lui dirent en riant :

« Des troupeaux patagent dans ce cours d'eau. Crois-tu que les ondines ou les ondins ont envie de vivre dans des eaux aussi troubles ? Le maître de ce fleuve s'est réfugié tout en haut, près de la source. Lorsque l'eau redevient pure et claire, il redescend dans la plaine. Mais cela se produit rarement, car il n'aime pas l'eau qui coule lentement. »

Zoroastre chevauchait depuis longtemps en silence lorsque l'un des petits attira son attention sur plusieurs habitations groupées à la lisière d'un petit bois.

« Tu es arrivé, Zoroastre. C'est ici que nous devons te conduire. Mais nous resterons près de toi, car nous sommes devenus tes amis. Si tu as besoin de nous, n'hésite pas à nous appeler. Nous viendrons si ce n'est pas contraire à la Volonté de Ahuramazda. »

« Soyez remerciés, vous les petits, je vous appellerai » promit Zoroastre.

Fort intéressé, il regarda son futur lieu de séjour. Plus il s'approchait, plus les habitations lui paraissaient grandes. C'étaient des constructions imposantes, édifiées avec soin et avec un certain sens de la beauté.

Dès que Zoroastre eut atteint la première d'entre elles, il retint les chevaux. Avant qu'il ait pu décider de ce qu'il allait faire, la porte s'ouvrit et un serviteur apparut. Il devait être au service d'un maître distingué, car il portait de riches et somptueux vêtements.

« Entre, précurseur du Saoshyant » dit l'homme en s'inclinant profondément.

C'était là quelque chose de tellement nouveau pour Zoroastre qu'il se retourna instinctivement pour voir celui à qui l'on souhaitait ainsi la bienvenue. Puis il se reprit, sauta à bas de son cheval et pénétra avec le serviteur dans la maison qui se composait de plusieurs pièces.

La première, qu'ils traversèrent sur de moelleux tapis, était installée avec un luxe inouï. La beauté était présente partout, mais Zoroastre n'y prêta pas attention sur le moment.

Le serviteur écarta une tenture et lui fit signe d'entrer dans une autre pièce plus petite que la première. Là, sur une couche large et couverte de peaux, était assis un très vieil homme aux cheveux blancs comme neige.

« Dschajawa ! » exulta Zoroastre, qui se précipita pour saluer le vénérable vieillard.

Ce dernier tendit vers lui ses mains tremblantes :

« Pardonne-moi, mon fils, de ne pas me lever pour saluer comme il se doit le précurseur du Sauveur. Je suis vieux, et mes membres refusent tout service. Mais Ahuramazda a prolongé le nombre de mes années pour que je puisse te servir, toi qui es béni. »

« Puis-je rester à présent auprès de toi, Dschajawa ? » demanda Zoroastre qui se sentait si heureux.

« Oui, après ta solitude complète, tu vas d'abord rester ici pour t'habituer aux hommes et à ta mission, mon fils. »

Des serviteurs entrèrent et accompagnèrent Zoroastre dans une pièce somptueusement installée. Plus tard, ils lui apportèrent nourriture et boisson, et il put ensuite retourner auprès de Dschajawa.

« Aujourd'hui, je voudrais encore t'avoir pour moi seul, Zoroastre, lui expliqua le

vieillard. Il faut que tu me parles de ta vie. Peut-être pourrai-je t'expliquer plus d'une chose que tu as dû provisoirement écarter parce que tu ne la comprenais pas. »

« Nous n'en aurons jamais fini aujourd'hui ! » s'exclama Zoroastre avec candeur.

« Alors, commence par poser les questions qui te viennent à l'esprit. »

« Puis-je tout te demander, mon père ? » dit Zoroastre en hésitant.

« Tu peux tout demander. Cependant, on verra bien si je peux y répondre. »

« Je vais donc poser la question qui me préoccupe le plus : Le Héros rayonnant lui-même a dit qu'il était le Fils de Ahuramazda, l'ermite m'a assuré qu'il était le fils du prince Ara-Masdah, et les petits ont parlé de l'héritier du prince. »

Zoroastre soupira car, lorsqu'il y réfléchissait, ses idées se brouillaient. Pourtant, il poursuivit avec courage : « J'ai la certitude que le Héros rayonnant m'a dit la vérité. Il est le Fils du Dieu suprême. Je pourrais écarter tout le reste, mais quelque chose en moi me dit que cela est vrai également. En as-tu connaissance, mon père ? Es-tu autorisé à me l'expliquer ? »

Zoroastre regardait le vieillard avec des yeux suppliants.

« J'en ai connaissance, mon fils, et je peux te confirmer que ce que t'ont dit l'ermite et les petits est la vérité. Tu apprendras plus tard quel rapport il y a entre tout cela. C'est encore un grand secret pour les hommes. Donne-moi le médaillon que je t'ai jadis passé au cou et tu verras que tu dois également apprendre un jour cette vérité. »

Zoroastre se hâta d'enlever le médaillon suspendu à la chaîne en or sous son vêtement, si bien que la pierre qu'un homme lui avait donnée un jour apparut en même temps. Lorsqu'il voulut la rentrer, Dschajawa lui demanda :

« Quelle est la signification de cette pierre ? D'où vient-elle ? »

Et, de façon aussi brève que possible, Zoroastre parla de celui qui la lui avait donnée.

Entre-temps, les mains du vieillard avaient ouvert le médaillon avec précaution. A l'intérieur se trouvait la Croix d'or rayonnante, telle que Zoroastre l'avait vue en image.

« C'est la Croix du Saoshyant », dirent ensemble les deux hommes. Toutefois, le vieillard ajouta : « C'est la Croix de la Vérité éternelle, telle qu'elle a été transmise depuis des temps immémoriaux. Celui qui porte cette croix est autorisé à apprendre la Vérité. Toi aussi, tu seras autorisé à l'entendre dès que le moment sera venu. »

Zoroastre replaça avec soin le médaillon sous son vêtement. A présent avait vu ce qu'il contenait, il lui était doublement précieux. Ils parlèrent encore quelque temps avant de se séparer.

Le lendemain, Zoroastre apprit que les différentes constructions appartenaient au prince Hafis qui aimait venir se reposer ici à l'époque la plus chaude de l'année. En quelque sorte, Zoroastre était donc son hôte.

Il se réjouissait à la pensée de revoir le prince bienveillant, qui était attendu le jour même.

« Lui aussi se réjouit de te rencontrer, mon fils, assura Dschajawa. Il avait hâte que le petit Saadi ait trouvé le Zoroastre. »

« Vous saviez donc que j'étais moi-même le Zoroastre ? » demanda le précurseur au comble de la surprise.

« Nous le savions, l'atravan l'avait dit au prince Hafis. Mais moi, tout comme l'atravan, je l'avais appris par un message d'En-Haut. »

« Vous saviez donc tous ce qui m'était encore caché, dit le précurseur tout songeur.

Comme ma route a été merveilleusement dirigée par la bonté et la grâce de Ahuramazda ! »

On entendit des piétinements de chevaux, des exclamations joyeuses et tout le remue-ménage qui accompagne inévitablement une arrivée. Peu de temps après, le prince pénétrait dans la pièce. Il s'empressa de venir saluer son hôte. Il était devenu sensiblement plus âgé. Ses traits étaient plus virils, mais ses yeux avaient gardé l'éclat bienveillant qui avait toujours attiré le jeune Saadi.

Les questions et les réponses fusaient. La joie du prince Hafis lors de ces retrouvailles faisait plaisir à voir. Zoroastre voulut le remercier de tout ce qu'il avait fait pour lui, mais Hafis s'en défendit en riant :

« Tu peux bien t'imaginer à quel point j'étais heureux d'avoir été choisi pour aider le précurseur et lui être utile ! Pendant ces dix longues années, j'ai tellement aspiré au moment que nous vivons à présent ! »

« Dix ans ? balbutia Zoroastre tant sa surprise était grande. Ai-je vraiment passé dix années dans la solitude ? Elles m'ont semblé n'avoir duré que dix mois ! »

« Elles nous ont paru plus longues, affirma Hafis, et l'on voit que l'adolescent est devenu un homme. Tu as acquis une certaine dignité. Cependant, tu dois t'habiller autrement. Ces peaux ne conviennent plus au précurseur. »

A son appel, des serviteurs entrèrent avec des vêtements somptueux qui avaient été préparés pour Zoroastre. Il fut bien obligé de les mettre ; il avait belle allure, et Hafis s'en réjouit.

Le précurseur se réjouit également, mais il pensa que cette joie était déplacée. Alors Hafis lui fit comprendre quel Maître éminent il servait, et il ajouta avec entrain : « Je suis heureux de t'apprendre encore certaines choses terrestres et de pouvoir t'apporter mon aide. »

Une vie entièrement nouvelle commença pour celui qui était habitué à la solitude. Le prince Hafis s'occupa de lui.

En sa qualité d'hôte du prince, Zoroastre devait assister aux réceptions et aux cérémonies. Il apprit à se mouvoir avec aisance et il s'habitua rapidement aux usages, mais il observait surtout son entourage avec la plus grande attention. C'était comme s'il pouvait lire dans les pensées des êtres humains, et bien souvent elles ne correspondaient ni à leurs actes ni à leurs paroles.

C'est alors que l'envie lui vint de leur reprocher leur fausseté, mais quelque chose l'en empêcha intérieurement. Il ne comprenait pas pourquoi. Un soir, il appela son aide lumineux pour l'interroger à ce sujet.

Celui-ci lui demanda aimablement :

« Qu'espères-tu obtenir si tu reproches aux hommes de dire des choses qui ne sont pas conformes à la vérité ? »

« Ils doivent se rendre compte qu'on ne les croit pas. Alors, ils agiront différemment la fois suivante. »

« Le crois-tu vraiment, Zoroastre ? Eh bien, lorsque l'occasion s'en présentera, exprime franchement ce que tu ressens. Tu en apprendras ainsi davantage que si je te donnais de longues explications. »

« Je voudrais te poser une autre question, être lumineux, demanda Zoroastre. Je suis encore en train d'apprendre. Est-il juste que je montre autant de réserve et que je n'annonce rien de ce qui fait déborder mon âme ? »

« Pour le moment, tu causerais plus de dommages que tu n'apporterais de profit. Ta langue sera déliée en temps utile pour que tu annonces le mystère Divin » dit solennellement le messager. Puis il laissa l'élève seul.

Et, à présent qu'il avait reçu l'autorisation de parler, Zoroastre était presque timide. Les deux premières occasions qui se présentèrent ne lui semblèrent pas assez importantes pour démasquer les imposteurs. Il voulait attendre quelque chose de plus significatif. Et l'occasion se présenta.

Un prince qui dépendait d'Hafis envoya un messager pour dire qu'il lui était impossible pour le moment de payer le tribut dont il était redevable. Le messager tint un long discours : une mauvaise récolte et la mortalité du bétail avaient appauvri le pays. Dès que la situation s'améliorerait, l'impôt ne manquerait pas d'être versé.

Le prince Hafis se rendait compte que le messager disait des mensonges mûrement réfléchis, mais il se garda bien de le laisser paraître.

Plus il restait calme, plus l'étranger prenait de l'assurance et mieux Hafis pouvait se préparer à agir ultérieurement. Très affable, il était assis sur le siège qui lui servait de trône et il laissait parler l'étranger sans l'interrompre. Soudain, la voix claire de Zoroastre se fit entendre :

« Ne lui fais pas confiance, Prince Hafis ! Il te raconte des mensonges. Son maître n'a pas l'intention de te payer un jour le moindre tribut. Ce n'est là qu'une tentative pour voir jusqu'à quel point tu te laisses faire ! »

Hafis prit peur et le pria de se taire. Mais Zoroastre attribua cette peur à une prise de conscience subite de sa part. Voulant donc informer davantage le pauvre prince abusé, il reprit :

« Je vois les pensées du messager tourner autour de toi comme une infecte vermine, Prince Hafis. Fais-le sortir pour que l'atmosphère redevienne pure en ces lieux ! »

Les courtisans étaient comme pétrifiés. De quel droit ce jeune homme se permettait-il une chose pareille !

Quant à Hafis, il se leva. D'une voix calme, il pria Zoroastre de ne pas se mêler aux pourparlers. Bien plus : il demanda au messager de bien vouloir oublier ce que la fougue propre à la jeunesse avait dicté au jeune homme inquiet.

Bouillant de colère, Zoroastre quitta la salle, sella Traber sans demander l'aide des serviteurs et partit dans la campagne.

Était-ce là la reconnaissance du prince pour ses avertissements on ne peut plus fondés et si bien intentionnés ? Il savait qu'il avait vu juste. Hafis n'aurait-il pas dû mettre à profit la vérité qui lui avait été dévoilée et faire chasser le messager ? Moins que jamais, Zoroastre comprenait le monde.

Il était en proie à une grande agitation et il fut obligé de chevaucher longtemps avant de retrouver son calme. Alors seulement, il fit prendre à Traber le chemin du retour.

Il ne voulait pas s'abstenir de paraître à table, comme le ferait un gamin qu'on aurait grondé. Quand ses pensées se furent apaisées, les paroles de l'être lumineux lui revinrent en mémoire. Ne lui avait-il pas dit qu'il devait tirer la leçon de chaque expérience vécue ?

Qu'avait-il à apprendre aujourd'hui ? Qu'il ne devait pas se mêler de ce qui ne le concernait pas ? Dans ce cas, il n'aurait pas pu montrer au messager qu'il était démasqué. Et pourtant, l'être lumineux lui avait clairement donné l'autorisation de parler !

Il l'avait fait, et le prince l'avait vertement remis à sa place ! A l'instant même, il se

rendit compte que sa colère provenait de la manière dont Hafis avait accueilli sa mise en garde. C'était donc son amour-propre blessé qui l'avait mis hors de lui !

Était-ce digne d'un Zoroastre ? Le précurseur n'avait-il pas voulu déposer son moi tout entier sur les marches du trône céleste ? Et, à présent, c'était ce "moi" qui se sentait blessé ! Voilà qui était faux.

Il n'avait pas le droit de s'emporter contre Hafis ni de regretter en aucune façon que son avertissement fût passé inaperçu. Il avait dit ce qu'il avait à dire. C'était à Hafis d'en faire ce qu'il jugeait bon.

Il rentra, apaisé, et même quelque peu honteux, mais il voulait éviter de rencontrer le messenger étranger au cas où celui-ci quitterait la résidence justement à ce moment-là. C'est pourquoi il emprunta un chemin peu fréquenté qui menait aux écuries.

C'est alors qu'il entendit une conversation animée :

« Il faudra se méfier du Zoroastre, disait l'un. S'il peut vraiment voir nos pensées, nous serons obligés de les masquer encore mieux que jusqu'alors. »

« Je ne crois pas qu'il puisse tout voir, répondit l'autre après un instant de réflexion. Dans le cas présent, nous avons tous remarqué que le messenger mentait effrontément. Il ne fallait pas faire preuve d'une grande perspicacité pour s'en apercevoir. Mais, tu as raison, il vaut mieux être plus prudent à l'avenir. On peut aussi forcer ses pensées à mentir. N'es-tu pas de cet avis ? »

Tous deux s'éloignèrent en riant. Quant à Zoroastre, il eut l'impression d'avoir reçu une douche froide. Que venait-il d'entendre ?

Il avait cru que s'il faisait allusion à sa faculté de voir les pensées, cela amènerait les hommes à ne plus faire naître en eux aucune pensée mensongère. Et voici qu'à présent ils étaient prêts à mentir en pensées en se forçant à penser de façon contraire à la vérité.

Ils devenaient par là encore plus mauvais. Et c'était lui qui en était responsable !

Que pouvait-il faire pour réparer cela ? « Si seulement j'avais gardé le silence ! » ne pouvait-il s'empêcher de penser et de bredouiller tout en s'occupant de Traber. Tandis qu'il se rendait dans ses appartements, il rencontra un serviteur qui le cherchait : Hafis le faisait appeler.

Comment allait-il se présenter au prince ? Tout en lui était encore en effervescence. Il était sur le point de faire dire qu'il ne viendrait que dans quelques heures lorsqu'une pensée le traversa :

« Ce serait lâche ! »

Il suivit donc le serviteur. Hafis le reçut avec son amabilité coutumière. Il vit combien Zoroastre avait souffert, et son inexpérience lui fit pitié.

« Je t'ai prié de venir me voir, Zoroastre, dit-il avec bonté, parce que je ne voudrais pas que le moindre malentendu puisse naître entre nous. J'ai agi aujourd'hui d'une façon qui t'est certainement incompréhensible. Je souhaiterais à présent t'en donner l'explication. »

L'autre l'interrompit avec véhémence.

« C'est à moi de te demander pardon, Hafis, dit-il précipitamment. J'ai mal agi d'un bout à l'autre. Je croyais bien faire, mais c'était faux, bien plus faux que tu ne peux l'imaginer » ajouta-t-il lorsqu'il s'aperçut que le prince voulait l'excuser.

« Certes, ta façon d'agir était erronée, Zoroastre, reprit le prince, car si le bon vouloir excuse bien des choses, il ne peut faire disparaître la faute. Laisse-moi t'expliquer ce qu'il en est, essaie de m'écouter sans m'interrompre et tu y verras plus clair. »

« Dans toute l'assemblée, il n'y avait sans doute pas une seule personne qui n'ait remarqué les mensonges du messenger. Je tenais cependant à le laisser parler jusqu'au bout pour découvrir la raison de ses mensonges qui avaient certainement un autre but que le refus de payer le tribut exigé. »

« C'est pour apprendre cela que je me suis tu. Et si le prince auquel s'adressent les discours se tait, les courtisans doivent également se taire. » Zoroastre tressaillit, mais il se domina et ne dit pas un mot.

« Toi, en ta qualité d'hôte, tu pouvais parler. Ces coutumes ne te concernent pas. Mais le fait que tu aies pris la parole m'a empêché de poursuivre tranquillement mes observations et m'a également mis dans une situation délicate vis-à-vis du messenger qui, en tant qu'ambassadeur, ne devait pas être attaqué. »

« On doit traiter ces gens avec politesse, même si on les méprise. Tout ce que tes paroles auront réussi à faire, c'est que le messenger incitera le prince étranger à déployer encore davantage de ruse à mon égard. Tu comprendras maintenant que je me sois efforcé d'effacer dans toute la mesure du possible l'impression désagréable que tes paroles avaient produite. »

Hafis lança à son interlocuteur un regard interrogateur et bienveillant. Ce dernier pouvait à peine parler tant son émotion était grande.

« Je sais à présent que j'ai causé encore bien plus de torts », dit-il d'une voix tremblante, et il rapporta l'entretien qu'il avait surpris. Le prince acquiesça.

« Voilà qui confirme mes soupçons, dit-il gravement. Tu as pu apprendre bien des choses grâce à ce qui s'est passé aujourd'hui, mon ami. Moi aussi, j'en ai tiré une leçon. Nous allons faire en sorte que cette expérience porte ses fruits. »

« T'ai-je fait beaucoup de tort ? » se risqua à demander Zoroastre.

« J'espère avoir réussi à effacer l'impression pénible produite par tes paroles. Mais, pour ce faire, j'ai dû déguiser ma pensée et dire à mon tour des contre-vérités. C'est ce qui me tourmente actuellement. »

Le prince tenta d'orienter ses pensées sur un autre sujet. Quant à Zoroastre, il n'y voyait pas encore tout à fait clair et il était toujours sous le coup de la colère. Il était donc préférable qu'il fût abandonné à lui-même.

Il regagna ses appartements et, dans son affliction, il se jeta à genoux, appela l'aide lumineux et, sans chercher à se ménager, il essaya d'exprimer avec des mots tout ce qu'il avait fait d'erroné. Lorsqu'il eut terminé, l'être lumineux lui dit :

« Zoroastre, tu vois maintenant combien cette expérience fut instructive pour toi. Tu te serais tu par obéissance si je t'avais interdit de parler, mais jamais tu n'aurais compris pourquoi tu devais garder le silence. Maintenant que tu en as parfaitement saisi la nécessité, tu te tairas de toi-même. »

« Que tu puisses percer à jour les pensées des humains est une aide qui t'est offerte pour te permettre d'approcher leur âme. Tu dois être un précurseur. La faculté de voir ne t'a pas été donnée comme une arme que tu dois employer pour blesser en combattant. Ne l'oublie pas. Tu dois annoncer, et non combattre ; guérir, et non blesser ! »

Il fallut longtemps à Zoroastre pour retrouver son calme intérieur.

Cette expérience avait quelque peu dompté son impétuosité. Il ne disait plus inconsidérément tout ce qui lui venait à l'idée.

Mais plus il prenait de recul par rapport à cet événement, plus une pensée le

préoccupait : « Comme il est regrettable que même un homme aussi noble qu'Hafis soit obligé de mentir ! »

Que fallait-il faire si l'on voulait y remédier ? Assurément, on pouvait ici et là légèrement améliorer les choses, mais seul pourrait aider de façon efficace l'Unique, le Héros, Celui qui trancherait la tête du serpent.

Et Zoroastre y avait finalement vu suffisamment clair pour oser en parler à Dschajawa. Il avait remarqué que le vieillard ne lui répondait jamais directement tant que lui-même n'avait pas tout fait pour trouver une solution.

De façon plus circonstanciée qu'il ne l'aurait voulu, il présenta au vieillard les pensées qui l'assaillaient. Il parla de ce que lui avait dit l'aide lumineux et fit avec admiration le récit de la bonté et de la confiance du prince.

Et, pour finir, il exprima ce qui le touchait le plus : la domination du mensonge dans le monde.

« Mon père, j'ai longuement réfléchi pour savoir d'où vient le mensonge, se lamenta-t-il. Chez la plupart des êtres humains, il naît de la peur. Ils croient pouvoir éviter les conséquences néfastes de leurs actes en disant des contre-vérités. Il faudrait par conséquent supprimer la peur dans le monde, et le mensonge perdrait toute raison d'être. »

« Pas nécessairement, mon fils, corrigea Dschajawa. Pense aux nombreuses personnes qui mentent pour se présenter sous un jour plus favorable ou pour être admirées : tantôt elles exagèrent l'importance de leurs actes et tantôt celle de leurs pensées. »

« Pense à ceux qui disent des mensonges pour flatter quelqu'un d'important afin d'obtenir un avantage quelconque. Non, mon fils, celui qui veut combattre le mensonge doit d'abord éliminer Anramainyu, puis tous ses adeptes. »

« Je le sais, mon père. Je sais aussi que le Saoshyant vaincra le mal. Mais jusqu'à ce qu'il arrive, les flots de la méchanceté ne cesseront de monter. Et le plus pur parmi les purs devra avancer dans ce borborygme écœurant ? En valons-nous la peine ? »

Il avait crié cela avec véhémence et ne s'étonna nullement que Dschajawa fût de son avis : aucun être humain n'était digne de ce sacrifice inimaginable.

« Si seulement je pouvais réussir à lui aplanir le chemin, à réunir des âmes parmi lesquelles il pourrait avancer en toute sécurité et sans danger ! » souhaita Zoroastre de toute son âme.

Les semaines qu'Hafis voulait passer loin de sa capitale avaient pris fin. On ferma les habitations, et un long cortège de cavaliers se mit en route avec, au centre, la voiture où Dschajawa avait pris place.

Comme autrefois, le prince admira l'allure de Traber et la façon de monter de Zoroastre.

« Ton cheval ne semble pas vieillir, constata-t-il avec satisfaction. Il est aussi beau qu'intelligent ! »

Mais, après avoir réfléchi quelques instants, il ajouta :

« Je vais toutefois te donner un de mes chevaux pour que le petit Traber puisse être ménagé car, à certains moments, tu seras obligé de rester longtemps en selle. »

Tout content, Zoroastre le remercia avant de demander :

« Prince, as-tu déjà réfléchi à la façon dont je pourrai exercer ma mission ? Lorsque je pense à ma future tâche, je ne vois rien qui puisse me mettre sur la voie. »

« Je crois, Zoroastre, que cela viendra de soi-même si tu accomplis chaque jour ce qui

est mis sur ton chemin et ce que Ahuramazda exige de toi. La racine ne réfléchit pas non plus à la façon dont les feuilles et les fleurs pousseront plus tard sur ses tiges ; elle se développe. Toi aussi, développe-toi sans cesse. Ainsi, tu agiras comme il se doit.

Pour commencer, je voulais te demander de parler des dieux chaque jour à la même heure à ceux qui vivent à ma cour. Ce faisant, les occasions ne manqueront pas pour que tu puisses annoncer le Saoshyant. Il y en a tant qui croient être au-dessus de ces choses ! Éveiller en eux la nostalgie de ce qui est plus élevé serait une tâche digne d'un précurseur. »

Zoroastre se réjouit. Il se recueillait sans cesse dans la prière pour que Ahuramazda daigne lui donner la force nécessaire et l'éloquence qui vient d'En-Haut.

Au bout de quelques jours, ils arrivèrent dans la capitale que Zoroastre connaissait déjà.

Cette fois, il fut autorisé à voir l'intérieur du palais princier, et il put même y habiter. Deux pièces magnifiques lui étaient réservées et deux serviteurs attendaient ses ordres.

Lorsqu'il fit remarquer que tout cela était trop distingué pour lui, Hafis répondit :

« Tu oublies toujours que tu es le serviteur du plus élevé de tous les rois. Rien n'est trop beau pour lui. Pense que beaucoup de gens viendront te demander conseil. Devraient-ils rapporter aux autres que tu vis dans la pauvreté et dans l'indigence ? »

« Le précurseur annoncé doit vivre dans la splendeur et le faste. Apprends à vivre ainsi. Apprends aussi à utiliser tes serviteurs. Tu dois le faire par amour des hommes, mais surtout par amour pour ton Seigneur. »

Quelques jours plus tard, Hafis réunit tous les membres de sa cour, et il leur expliqua que le Zoroastre annoncé était enfin là et vivait au milieu d'eux.

Il les pria d'écouter son enseignement, non seulement avec leurs oreilles, mais avant tout avec leur cœur. Que le précurseur reste un court laps de temps ici à la cour était une grâce de Ahuramazda. L'occasion d'écouter son enseignement ne se représenterait peut-être plus jamais pour eux.

Alors Zoroastre prononça sa première allocution. Les mots lui venaient aux lèvres sans qu'il eût besoin de les chercher. Il savait que la Force d'En-Haut le pénétrait, et il était heureux.

Plusieurs semaines s'écoulèrent ainsi. Zoroastre se mit à enseigner dans le cercle qui lui était assigné. De plus, il puisait la sagesse à des sources éternelles que lui montrait son aide lumineux. Il était autorisé à transmettre cette sagesse à Dschajawa auprès duquel elle gagnait encore en profondeur.

Son perfectionnement extérieur allait de pair avec sa maturation intérieure. Il avait adopté les meilleurs usages. Il avait trouvé son équilibre, et son calme était un bienfait pour autrui. Plus il s'oubliait lui-même, moins il avait l'occasion de donner libre cours à sa nature impétueuse.

Un matin, lors de la prière, la pierre qu'il portait autour du cou tomba à terre. Il prit peur. Aurait-il négligé quelque chose ? En rassemblant les maillons de la chaîne, il méditait intensément.

Et soudain, il comprit : Il n'était pas allé voir l'ermite qui comptait sur sa visite !

Il demanda donc à Hafis de le laisser partir, et le prince, qui attendait cette demande depuis longtemps, l'y autorisa volontiers.

Traber l'emmena vers la forêt. Zoroastre se rendit alors compte qu'il ne connaissait pas la route, ni même la direction à prendre. Lorsqu'il était allé voir l'ermite autrefois, il

était parti d'un endroit fort différent.

Il appela à nouveau les petits aides si serviables, et voici que tout un groupe se présenta.

L'un se chargea de prévenir Dschajawa et les autres promirent de lui montrer le chemin. Mais il devait leur donner au moins un point de repère. Il leur dit alors que, depuis le camp du prince, il avait pu voir le château en ruine de Ara-Masdah.

A présent, ils savaient à quoi s'en tenir. Ils le conduisirent joyeusement à travers une vaste plaine, puis ils commencèrent lentement à gravir la montagne.

Après trois jours, il atteignit son but ; la cabane de l'ermite était devant lui.

Il sauta à bas de son cheval, laissant à Traber le soin de trouver seul son abri. Son cœur battait : maintenant, il pourrait enfin connaître le message que le vieillard avait à lui communiquer.

Il frappa à la porte, mais ne fut pas entendu. Personne ne vint lui ouvrir. Peut-être le vieillard était-il allé chercher de l'eau ? Zoroastre n'osa pas entrer ; il prit place devant la maison, sur la pierre où il s'était déjà assis autrefois.

Les heures passaient, et aucun ermite ne se montrait. Se pourrait-il que l'homme ne fût plus en vie ?

Le repentir se saisit alors de celui qui, il y a quelques jours encore, avait oublié sa promesse. Comment était-ce possible ? Il avait été si proche de l'ermite lorsqu'il habitait encore dans son refuge ! Ne pourrait-il avoir connaissance du message que le vieillard devait lui transmettre ?

Le jour passa, de même que la nuit. Zoroastre avait prié son aide lumineux de lui dire ce qu'il devait faire, mais il ne reçut pas de réponse.

Alors, à la clarté du soleil matinal, il osa ouvrir la porte et pénétrer dans la pièce. Le vieillard reposait sur sa couche comme s'il dormait. Son visage inondé de paix, une paix céleste. Ses mains décharnées étaient croisées sur sa poitrine. Il y avait tout au plus deux jours qu'il était parti, son enveloppe terrestre était encore intacte.

Zoroastre s'agenouilla et pria. Puis il se mit à se lamenter doucement : « Que ne suis-je venu plus tôt, mon père ! Je n'ai pu être auprès de toi à ton heure dernière et, à présent, je n'aurai pas connaissance de ton message. »

« Sois rassuré, dit doucement la voix du vieillard. Je savais que tu viendrais et il m'a été permis de t'attendre avant de partir définitivement. » L'ermite se tenait à côté de sa couche. Son nouveau corps avait la même apparence que celle de son corps inanimé, mais il était transparent et lumineux, un léger mouvement l'agitait sans cesse.

La voix que percevait Zoroastre ne venait pas de ce corps. Il avait l'impression de l'entendre en son for intérieur. C'est alors que cette voix poursuivit : « Si tu veux me rendre un service, enterre mon corps dans la terre meuble près de la cabane. Ce ne sera pas un travail pénible. Quant à moi, je vais te communiquer le message que j'ai pour toi :

Aucun être humain ne vit une fois sur cette Terre ! Il faut que tu le saches, précurseur. Nous revenons sans cesse jusqu'à ce que nous ayons appris à être tel qu'Ahuramazda puisse nous admettre dans ses royaumes éternels. Voici la clé qui permet de comprendre toute vie terrestre ! Je te la transmets comme je l'ai reçue jadis d'une main lumineuse.

Si tu étais venu lorsque je me trouvais encore dans mon corps terrestre, je t'en aurais dit davantage. Mais je vois à présent qu'il est préférable que tu te plonges dans ce savoir nouveau pour toi et que tu trouves, avec l'aide d'En-Haut, ce que tu dois encore apprendre.

Mais je peux te dire encore une chose : Le Saoshyant lui aussi est déjà venu une fois sur Terre. Médite également sur ce fait ! »

La forme sembla s'évanouir doucement. Zoroastre fit une fervente prière de remerciement. Il n'était pas encore en mesure de saisir toute la portée de ce qui venait de lui être donné.

Il coucha avec sollicitude l'ermite dans la fosse tapissée de feuillage, puis il rentra dans la cabane qui paraissait encore toute pénétrée de sa présence.

Soudain, il entendit la voix de l'aide lumineux :

« Ne voudrais-tu pas habiter cette cabane pendant quelque temps ? L'ermite s'en réjouira ; quant à toi, cela t'apportera beaucoup. Tu ressens ici tant de bonnes pensées qui émanent de lui. Elles peuvent t'aider dans ta progression. Reste ! »

Cette proposition plut à Zoroastre. Et comme il savait qu'Hafis serait d'accord, il n'hésita pas à rester.

Ce n'est que le lendemain qu'il réussit à saisir ce que le vieillard lui avait confié. Certes, il n'en comprenait pas encore le sens profond, mais les paroles lui revenaient en mémoire.

Tout d'abord, il se souvint de celles qui concernaient le Sauveur. Ainsi, le Saoshyant était déjà venu sur Terre ? Toutefois, personne n'en avait connaissance. Jamais le Zoroastre n'en avait entendu parler ! Était-il venu pour le jugement ?

De nouveau, il appela son aide lumineux. En termes faciles à comprendre, celui-ci aida Zoroastre à y voir clair dans ce qu'il venait d'apprendre.

Il commença par ce que l'ermite lui avait communiqué en premier lieu : Tous les êtres humains viennent plusieurs fois sur Terre afin d'évoluer grâce à leurs efforts. Comme pour un élève, l'aide donna un devoir à Zoroastre : il devait d'abord réfléchir pour savoir pourquoi l'homme était sur Terre.

Puis il demanda si les vies terrestres répétées étaient une punition ou une grâce.

« Elles sont évidemment une punition ! » allait répondre celui qu'on interrogeait, mais il se souvint de sa résolution de ne plus jamais parler sans avoir mûrement réfléchi.

Et, lors de cette réflexion, ses yeux se dessillèrent ; il comprit que la grâce consistait à offrir aux hommes l'occasion de réparer ce qu'ils font d'erroné au cours d'une vie et de rattraper ce qu'ils ont négligé antérieurement.

Lorsque Zoroastre en fut arrivé à ce point, de merveilleux horizons s'ouvrirent à lui sur les Lois d'airain de Ahuramazda et sur sa miséricorde infinie. C'est en raison même de cette miséricorde qu'Il a envoyé son Fils comme Sauveur et comme juge des mondes.

« Comment t'imagines-tu la venue du Saoshyant ? » demanda l'aide lumineux.

« Il viendra en Héros rayonnant ! s'écria Zoroastre avec enthousiasme. Ce n'est qu'ainsi que je peux me représenter le juge des mondes. »

L'aide lumineux garda le silence. Ce silence fit comprendre à Zoroastre que sa réponse n'était pas exacte.

Il se mit à réfléchir. Ne lui avait-on pas montré un enfant qui grandissait sur Terre ? Le Saoshyant, le Fils de Dieu, devait-il naître comme un enfant ? L'aide lumineux avait disparu. Zoroastre resta seul avec ses pensées.

« Ô petit enfant, quel sacrifice tu fais pour nous ! dit-il avec émotion. Tu es Saint, et tu quittes ta patrie céleste pour te faire homme ! »

En effet, le Fils de Dieu devait se faire homme afin de pouvoir aider l'humanité.

« Bénie soit la mère choisie pour former ton corps ! »

A peine Zoroastre avait-il eu cette pensée que ce mot jaillit en lui : la mère ! Voilà la clé du grand mystère ! « Le Fils de Dieu était déjà venu sur Terre en tant que fils d'Ara-Masdah, le prince. »

Il reviendrait ; donc le fils du prince Ara-Masdah allait revenir, le Fils de Ahuramazda, le Fils de Dieu !

Que c'était merveilleux ! Cela dépassait l'entendement. Zoroastre ne pouvait s'empêcher de le répéter sans cesse. Et soudain, il comprit aussi ce qu'avaient dit les petits : « L'héritier viendrait pour réclamer les trésors du palais d'Ara-Masdah. »

L'héritier n'était autre que le Saoshyant !

Cette prise de conscience comblait Zoroastre de félicité, au-delà de toute mesure. Se sentant poussé à en parler à quelqu'un, il appela l'aide lumineux. Ce dernier vint et dit :

« Maintenant, tu as trouvé ce qui, pendant bien longtemps, a représenté une énigme pour toi. Crois-moi, toutes tes questions se résoudreont l'une, après l'autre si tu cherches fidèlement sans y mêler ton pauvre savoir humain. »

« Tu dois accueillir avec pureté ce qu'il t'est donné de recevoir d'En-Haut. Et même si tu dois le garder en toi pendant des années sans le comprendre, la solution te sera montrée un jour. Elle est d'ailleurs toujours très simple. Considère cela comme un savoir intangible qui résulte de cette expérience. Pour le moment, garde pour toi ce que tu viens d'apprendre au sujet du Saoshyant. Il est encore trop tôt pour l'annoncer aux hommes. Tu peux en parler à Dschajawa. Il est temps que tu retournes auprès de lui. Mets-toi en route dès demain. Les petits te guideront de façon sûre. »

Zoroastre fit ce qui lui avait été ordonné et, quelques jours plus tard, il arrivait dans la capitale.

« Un savoir éminent t'a été offert, mon fils, lui dit Dschajawa en le saluant. Ahuramazda a marqué ton front d'un signe lumineux pour montrer que tu es digne de l'annoncer. »

Zoroastre lui raconta avec joie ce qu'il avait vécu, ce qu'il avait entendu et appris. Le vieillard l'écouta avec un bonheur ineffable.

« Tu m'apportes beaucoup, mon fils ; sois-en remercié ! »

Quant à Hafis, il n'apprit qu'une partie de ce qui avait enrichi intérieurement Zoroastre, mais il ne demanda pas à en savoir davantage. Il savait qu'il y avait des choses dont le précurseur ne pouvait parler à personne, si ce n'était à un esprit aussi élevé que Dschajawa.

Zoroastre reprit son enseignement, mais tous les auditeurs remarquèrent que quelque chose de nouveau était venu s'y ajouter. Il trouvait des paroles nouvelles, il savait mieux annoncer ce qui est invisible aux yeux des humains. Ses propos allaient en profondeur et enflammaient ses auditeurs, qui oubliaient sa jeunesse et écoutaient avec leur âme.

Il n'y avait personne à la cour qui n'accueillît avec joie ce que Zoroastre apportait.

Le précurseur avait toutefois renoncé à se demander intérieurement quand il pourrait commencer sa mission. Avec une confiance absolue, il attendait que le signe qui lui indiquerait le moment propice lui fût donné, et priait simplement pour reconnaître ce signe.

Le moment venu, tout se déclencha avec une puissance telle qu'aucun être humain n'aurait pu l'imaginer.

Cette année-là, la période des pluies ne semblait pas vouloir se terminer. Dans tout

l'Iran, le blé et les fruits pourrissaient. Enfin, un ciel bleu égaya de nouveau la terre transformée en bournier. Mais les rayons du soleil devinrent si forts qu'ils brûlaient les plantes délicates, que le bétail périssait et que les êtres humains se desséchaient sous l'effet de la chaleur torride.

De mémoire d'homme, jamais une telle catastrophe ne s'était produite.

Les uns supportaient toute cette misère en une morne soumission, les autres se lamentaient désespérément. Ici et là, on maudissait Mithra qui était censé être cause de tout le mal.

C'est alors qu'une grave épidémie vint encore s'ajouter au malheur des humains. Elle frappait les désespérés tout comme les blasphémateurs, et elle n'épargnait pas non plus ceux qui se soumettaient sans réagir.

Seule la capitale du prince ne fut pas touchée, mais on l'ignorait encore dans le royaume. On était soi-même trop préoccupé pour s'intéresser à autrui.

Le ciel bleu était devenu d'un gris de plomb ; il pesait sur la Terre. Inquiets, les hommes torturés examinaient ce ciel : qu'allait-il encore arriver ?

C'est alors qu'au milieu de la nuit on perçut un grondement sourd. On aurait dit que des blocs de rochers se détachaient de la montagne et tombaient à grand fracas dans la vallée. Des craquements et des bruits d'explosion se faisaient entendre.

Tout à coup, le sol se mit à vaciller.

Saisis d'angoisse, les gens se précipitèrent dehors. Mais c'était encore pire à l'extérieur. Les arbres se courbaient et, quelques instants plus tard, ils se trouvaient arrachés avec leurs racines et emportés dans un tourbillon. Vayn avait libéré tous les vents pour qu'ils puissent s'adonner à leurs jeux en se joignant à la destruction générale.

En maints endroits, les constructions s'effondraient, ensevelissant les habitants sous leurs ruines. Personne ne songeait à leur venir en aide. Chacun s'efforçait de se sauver lui-même. Mais où était-on en sécurité ?

Ceux qui s'étaient réfugiés dans des grottes virent avec horreur la montagne se déplacer en comprimant les grottes comme si elles n'avaient jamais existé.

Des tempêtes de sable transformaient des contrées fertiles en déserts. La mer se lançait avec avidité à l'assaut de la terre dont elle arrachait des morceaux entiers.

Alors les blasphémateurs se turent eux aussi, et un cri de douleur traversa le vaste empire :

« Malheur à nous ! La Terre disparaît ! La colère de Ahuramazda est sur nous ! »

La tempête se déchaîna en hurlant pendant trois nuits et autant de jours, brûlant tout sur son passage. Des nouvelles catastrophiques arrivaient des montagnes que les hommes fuyaient pour se réfugier dans les plaines :

« L'une des plus hautes montagnes brûle ! Elle crache des pierres et du feu. Ses vapeurs tuent tout ce qui respire. »

Or, la ville du prince Hafis ne ressentit pratiquement rien de toutes ces horreurs. Deux édifices s'écroulèrent, quelques personnes périrent. Ce fut tout.

« En vérité, dit Hafis profondément reconnaissant, on voit que le précurseur séjourne parmi nous. »

Enfin, au cours de la quatrième nuit, la Terre tellement secouée et agitée se calma. Les hommes avaient du mal à croire qu'ils pouvaient à nouveau marcher sur le sol en toute sécurité. Puis le hurlement des vents cessa, et lentement, très lentement, les éléments

déchaînés s'apaisèrent.

C'est au cours de cette nuit-là que Zoroastre en prière perçut la voix puissante qu'il lui avait déjà été donné d'entendre une fois : « Précurseur, prépare-toi ! Le moment est venu pour toi de commencer ton activité. Les serviteurs de Ahuramazda ont dégagé à ton intention le chemin qui conduit vers les âmes. Relève avec douceur les êtres broyés, abattus et brisés, et annonce-leur le Saoshyant qui doit venir pour indiquer une nouvelle fois à l'humanité égarée le chemin qui mène vers le haut.

Apprends-leur à reconnaître qu'ils ont suivi de fausses voies. Montre leur que tous les événements ont été provoqués par eux-mêmes. Fais-leur éprouver le véritable repentir. Précurseur, tu es mon serviteur ; ma Force sera avec toi ! »

Avec joie et humilité, Zoroastre s'était agenouillé ; il se sentait profondément heureux d'avoir à nouveau entendu la voix qui résonnait en lui jour et nuit, aussi bien à l'état de veille que pendant son sommeil.

Le matin venu, il parla à Dschajawa. Il ne savait pas encore comment il allait s'y prendre pour commencer sa mission. Juste à ce moment-là, le prince Hafis entra dans la pièce en disant :

« Je vais parcourir mon royaume pour voir où on a besoin d'aide et où il m'est possible d'apporter un soulagement. »

« Puis-je faire une partie de la route avec toi ? » demanda Zoroastre.

Il se rendit immédiatement compte que c'était là son nouveau chemin. Le prince accepta bien volontiers. Que le sage vienne donc avec lui, il pourrait apporter davantage aux hommes que ce qui est purement terrestre !

Tout fut rapidement préparé pour le départ. Traber ne les accompagnerait pas cette fois-ci. Un cheval blanc et fort, appelé «Strahl», devait porter le précurseur qui, pour son escorte personnelle, reçut deux serviteurs en plus des chevaux et des animaux de bât.

Avec cette petite escorte, il se joignit au cortège princier.

Le Prince avait l'intention d'aller voir tout d'abord ceux qui avaient le plus souffert. On passa donc sans s'arrêter devant maintes maisons en ruine et devant bien des douleurs cuisantes, en se promettant de revenir aider plus tard.

Cependant, le prince ne put avancer aussi loin qu'il l'avait projeté : après deux journées de voyage, ce qui s'offrait à leurs yeux était trop horrible. Ici, aucun cœur sensible ne pouvait poursuivre sa route.

Inlassablement, Zoroastre apporta son aide partout où il était possible de soulager une douleur. Aucun mot ne franchit ses lèvres tant que les âmes étaient encore fermées en raison de la peur et de l'horreur.

Ce n'est que lorsque le prince Hafis partit plus avant avec les siens, pour porter également secours à d'autres, que le précurseur comprit que l'heure était venue pour lui de commencer sa mission.

On avait rassemblé les blessés dans un bâtiment rapidement érigé et qui ressemblait à une tente. Zoroastre s'était chargé de nettoyer les plaies, d'y appliquer des herbes médicinales et de soigner autrui.

Il gagna ainsi la confiance de tous. Ils le remercièrent de sa sollicitude et lui confièrent leurs soucis. Ils ne pouvaient encore penser à autre chose.

Il les écoutait patiemment et ne les interrompait que pour placer un mot de temps à

autre. Et ces mots, qui étaient employés avec parcimonie et avaient toujours un but précis, faisaient impression sur les êtres humains.

Ils s'habituaient à les entendre et à y réfléchir. Tous les jours, des gens mouraient encore, et ce n'étaient pas forcément les plus gravement atteints. Mais l'état des autres s'améliorait lentement.

Ils commencèrent progressivement à se mouvoir, à marcher et à aller à la recherche de ce qui leur avait appartenu autrefois.

La plupart du temps, ils trouvaient davantage qu'ils ne l'avaient espéré et ils constataient avant tout que les serviteurs du prince avaient construit un grand nombre de cabanes ou réparé celles qui avaient été endommagées. Chaque convalescent pouvait par conséquent retrouver un foyer.

Ils firent donc l'éloge de la sage prévoyance et de la grande bonté du prince.

Quant à Zoroastre, il dirigea leurs pensées sur celui qui avait chargé le prince d'agir ainsi. Il leur rappela la gravité de leur faute envers Ahuramazda, et leur fit comprendre que cette grande punition était justifiée et qu'eux-mêmes étaient responsables de tout.

Il ne cessait de s'adresser avec insistance à leur âme, et ils étaient tellement bouleversés qu'ils s'ouvrirent à ses paroles.

En ce lieu où il exerçait son activité pour la première fois, Zoroastre avait déjà appris bien des choses. Il s'était avant tout rendu compte que ce n'était pas le nombre de paroles qui importait et que le silence pouvait souvent faire davantage impression. Pendant sa solitude, qui avait duré dix ans, le silence était d'ailleurs devenu pour lui une habitude.

Il prit ensuite conscience qu'il ne devait jamais parler d'emblée du Sauveur.

Les âmes devaient d'abord être amenées à la conviction qu'elles avaient besoin d'un Sauveur, et elles devaient acquérir cette conviction grâce à une expérience faite personnellement ou à la suite d'événements extérieurs. Ce n'était qu'à ce moment-là que l'on pouvait commencer à leur parler du Saoshyant.

Pareille réserve était pénible pour Zoroastre. Celui qu'il devait annoncer emplissait tellement son âme qu'il aurait voulu ne parler que de Lui. Après quelque temps, il quitta ceux qu'il avait aidés à recouvrer la santé et repartit dans la direction que lui avait indiquée Hafis.

Partout où il arrivait à présent, il trouvait les travaux de déblaiement et de réparation déjà effectués, et il rencontrait des gens qui s'efforçaient dans toute la mesure du possible de se débrouiller avec ce dont ils disposaient. Il était beaucoup plus facile de leur parler. Ils se sentaient tellement abattus et découragés qu'il fut aisé de les convaincre qu'eux seuls portaient l'entière responsabilité de ce qui était arrivé. Son don de voir les pensées lui fut en l'occurrence très utile. Selon la nature de ces dernières, il pouvait dire exactement aux hommes ce dont ils avaient besoin.

Ils ne tardèrent pas à le prendre pour un sage, un voyant, et ils accordaient foi à ce qu'il leur annonçait. Les âmes s'ouvraient largement lorsqu'il parlait du Sauveur qui devait venir.

Ceux qui l'écoutaient étaient comme saisis de vertige en l'entendant ainsi leur parler du fond de l'âme. Il leur transmettait à tous son propre enthousiasme.

La nouvelle de son arrivée et de son activité se répandait déjà jusqu'au prochain bourg. On désirait ardemment le rencontrer au plus vite pour l'entendre parler de l'Éternel

qu'il annonçait.

Assurément, il y avait partout des gens qui craignaient que le Sauveur ne puisse venir à temps pour qu'eux aussi profitent de sa venue. En effet, le précurseur ne pouvait pas dire avec précision quand Celui qu'on attendait descendrait sur Terre.

A quoi pouvait bien leur servir un Sauveur qui ne viendrait peut-être qu'après trois ou quatre générations ? Dans ce cas, il était parfaitement inutile qu'ils s'efforcent de vivre correctement.

Lorsque Zoroastre se heurta à cette façon de voir, il faillit désespérer, comment ne voyaient-ils pas que chacun devait faire son possible pour éviter que la Terre ne s'enfonçât plus profondément encore dans le borbier ! Cela dépendait de chacun ! Il se dépensait sans compter pour ces êtres si tièdes.

D'autres, quant à eux, ne s'inquiétaient nullement du Sauveur.

« Nous n'avons plus longtemps à vivre et, pendant cette courte période, nous pouvons supporter ce qui nous est imposé. Nous n'avons pas besoin d'un Sauveur. »

Chaque fois que Zoroastre entendait de telles objections, il avait du mal à calmer l'ardeur qui brûlait en lui. En pareil cas, il ne manquait pas de demander ce que ces gens s'attendaient à trouver après leur mort.

D'ordinaire, la réponse était :

« Rien. Nous allons disparaître comme les fleurs disparaissent dans les jardins. »

Seuls quelques-uns parlaient de Garodemana où ils espéraient aller un jour, bien qu'ils fussent incapables de s'en faire une idée.

Zoroastre comprit alors qu'il devait revenir très loin en arrière. Il devait parler d'Anrarnainyu et des êtres malfaisants qui l'entouraient.

A la façon dont cet enseignement fut accepté, le précurseur remarqua qu'il était à présent sur la bonne voie. Il instruisait les êtres humains avec patience et sans se lasser avant de pouvoir annoncer le nouveau savoir.

Il y avait tant à faire qu'il était obligé de rester longtemps au même endroit. Il avait formé ses deux serviteurs et en avait fait des assistants. Depuis longtemps déjà, ils enseignaient avec lui, mais ils ne parlaient que des connaissances que tous auraient dû posséder. Ils ne devaient rien annoncer de nouveau.

Comme par le passé, les petits aides étaient ses meilleurs amis, où qu'il se trouvât. Ils lui montraient le chemin vers d'autres localités lorsqu'il désirait poursuivre sa route. La diminution de ses provisions et des sommes données par Hafis lui montrait qu'il était parti depuis des années.

Il avait l'impression d'être un semeur qui aimait répandre la semence mais qui devait d'abord labourer la terre.

Sa pérégrination de bourg en bourg ressemblait encore à une marche triomphale. On le voyait partir à contrecœur ; par contre, on venait au-devant de lui avec joie et rempli d'espoir.

Il ne disait à personne qu'il était le Zoroastre annoncé. Certes, il s'appelait ainsi, mais ils pensaient que c'était son nom et ne cherchaient pas plus loin.

Il arriva dans une région où il était déjà venu quelques années auparavant. C'était l'une de celles où il avait travaillé après les grands tremblements de terre. Il y trouva des gens qui l'attendaient avec impatience. Les champs n'étaient pas cultivés et leurs cabanes tombaient en ruine ; ils étaient tous animés d'une joie particulière. Lorsqu'ils le

reconnurent, ils se pressèrent autour de lui.

« Seigneur, nous avons de bonnes nouvelles pour toi ! Le Zoroastre est venu nous voir. Il nous a annoncé que le Saoshyant viendrait l'année même. Il nous a dit de nous préparer dans la joie, car il veut nous mener tous à Garodemana. Nous devons nous abstenir de tous les travaux qui ne sont pas absolument nécessaires. Nous devons déjà nous habituer ici-bas à une vie de joie et de bonheur afin de pouvoir supporter la joie qui règne là-haut. »

Zoroastre apprit cette nouvelle avec stupeur. Que pouvait-il répondre à cela. Il leva les mains et pria à haute voix. Dans sa détresse, il implora Ahuramazda : « Ahuramazda, Maître du Ciel et de la Terre, vois comme celui-ci est induit en erreur ! Aie pitié de lui, car moi je ne peux rien faire. Un autre a semé là où j'avais préparé le terrain. La mauvaise semence a levé. L'affliction en sera la récolte. Ahuramazda, je T'en supplie, aide-nous ! » Les gens entendirent cette prière et furent comme paralysés. Elle fit une forte impression sur eux.

Ils se mirent à réfléchir. Et si effectivement un faux précurseur était venu eux ? Mais comment pouvaient-ils s'en rendre compte ? De toute façon, c'était plus facile de continuer comme ils avaient commencé. Le Saoshyant ne venait pas cette année, ils seraient évidemment dans la ruine, car ils n'avaient rien prévu. Ils avaient tué leur bétail et laissé leurs champs incultes. Mais il valait mieux ne pas y penser. Ce serait trop affreux ! Voyant qu'il n'était pas possible de s'adresser à tous, Zoroastre essaya de parler à certains en particulier. Mais tout effort fut vain.

Il renonça donc pour le moment à exercer une quelconque influence et, si vite qu'il le put, il se lança à la poursuite du faux Zoroastre. Quel que fût le lieu où il arrivait lors de cette chevauchée, il trouvait la même joie exubérante, la même paresse, la même concupiscence néfaste en maints endroits, ceci avait déjà dégénéré en immoralité totale. Le Zoroastre leur avait permis de se laisser aller à toutes leurs convoitises.

Zoroastre ne s'arrêta plus nulle part ; son seul but était de rattraper l'esprit mauvais au plus tôt. Cependant, chemin faisant, il priait afin de pouvoir trouver les mots justes pour se débarrasser de lui et se montrer digne de son Seigneur.

Souvent, son aide lumineux s'approchait de lui et l'exhortait à la prudence.

« Pourquoi Ahuramazda a-t-il permis une chose pareille ? » s'écria un jour Zoroastre dans son désespoir.

L'être lumineux répondit gravement :

« Il ne t'appartient pas de t'enquérir de ces choses. Tout ce que Dieu tolère a un but. Un jour viendra où tu le reconnaîtras. »

Une fois de plus, Zoroastre arriva dans une localité où on lui annonça le message de joie. Alors il ne put s'empêcher de demander :

« Dites-moi, comment savez-vous que celui qui prétend l'être, est le vrai Zoroastre ? Ouvrez donc les yeux ! Moi aussi, je suis un précurseur ! »

Les gens éclatèrent de rire en disant :

« Tu es déjà venu nous voir il y a quelque temps et tu nous as parlé des dieux, mais tu ne nous as jamais dit que tu étais le Zoroastre. C'est pourquoi, lui, nous l'avons cru tout de suite. »

Il eut l'impression qu'un courant glacial le traversait.

Avait-il encore commis une erreur ? Était-ce à nouveau sa faute si l'imposteur avait eu

la partie belle ? Il n'avait pas voulu révéler aux gens sa véritable identité ni leur expliquer en quoi consistait son activité. Si c'était de la modestie, elle était déplacée. Il s'en rendait compte à présent. Il aurait dû se présenter comme le serviteur de son Seigneur.

Il se sentait si oppressé qu'il partit en silence. Et, en cours de route, il appela son aide lumineux pour tout lui dire, mais ce fut en vain. Il devait lui-même percer le mur que ses pensées étaient en train d'ériger devant lui.

Au début, il était certainement juste de ne parler aux hommes que des dieux. Mais ensuite, il aurait dû dire :

« Vous savez qu'un précurseur a été promis pour annoncer le Saoshyant. Je suis ce Zoroastre ! Dieu m'a fait cette grâce. »

Ne lui avaient-ils pas tous fait confiance, même sans cela ? Mais l'autre s'était emparé de sa mission et, en usurpant son nom, il l'avait repoussé dans l'oubli, lui qui ne s'était pas ouvertement nommé. Il prit tout à coup conscience de ce qu'il aurait dû faire. Mais à présent, il était trop tard.

Trop tard ? Non, jamais ! Dût-il se battre personnellement avec Anramainyu, il accepterait le combat et serait victorieux dans la Force du Dieu. C'était là une nouvelle expérience, une profonde douleur et un regain d'énergie pour sa mission !

Il n'avait pas prêté attention à son chemin ; Strahl se cabra soudain devant lui se dressait un petit aide qui indiquait impérativement une autre direction. Zoroastre comprit que l'imposteur avait changé de route. Bientôt, le vrai précurseur affronterait le faux.

« Il a entendu parler de toi, dit le petit d'un air important. Il a peur, car partout les ténèbres craignent la Lumière. Il veut éviter de te rencontrer. »

Alors, pour la première fois depuis longtemps, Zoroastre se mit à rire. Et cela le délivra des liens invisibles qui l'avaient entravé et oppressé. Il se réjouissait presque de cette rencontre.

Après avoir adressé une fervente prière à Ahuramazda et une ardente supplication à l'être lumineux pour qu'il lui prêtât assistance, il allait avancer en avant avec un courage nouveau lorsque le petit leva sa main : « Et nous, tu nous oublies ? demanda-t-il sur un ton de reproche. Tu auras besoin de nous pour te protéger contre les attaques du faux Zoroastre. Ne nous dédaigne pas, nous et notre aide. »

Zoroastre affirma sincèrement n'avoir jamais douté de l'empressement des petits. Que de fois il les avait appelés, et que de fois ils l'avaient aidé ! Ainsi, il pouvait poursuivre sa route.

Tandis qu'ils chevauchaient, il informa les deux serviteurs de l'événement qui les attendait. Depuis longtemps déjà, ils étaient mécontents de leur seigneur parce qu'il ne voulait pas s'opposer aux mensonges. Maintenant, ils comprenaient pourquoi il avait hésité. Il voulait d'abord couper la tête du serpent pour tenter ensuite de réparer les dommages que celui-ci avait causés.

Ils approchaient d'une localité. Contrairement à ce qui était le cas partout, personne ne vint à leur rencontre. Ils s'avancèrent jusqu'aux habitations, personne ne se montra.

« Où sont-ils donc ? » murmura Zoroastre pour lui-même.

Aussitôt, plusieurs petits aides se présentèrent et désignèrent l'une des habitations les plus importantes.

Zoroastre sauta à bas de son cheval et ordonna aux serviteurs de faire comme lui.

« Ici, on ne semble guère faire preuve d'amitié à notre égard, dit-il. L'un de vous

restera près des animaux et l'autre m'accompagnera. »

C'est alors que l'un des deux serviteurs lui rappela que, comme ils avaient changé de direction en cours de route, les habitants d'une autre localité l'attendaient, tandis que ceux-ci ignoraient sa venue. Ce n'était pas forcément un signe d'animosité de leur part.

Des exclamations provenaient de la maison qu'on lui avait désignée mais, malgré leurs accents joyeux, Zoroastre y perçut quelque chose de dissonant. Sans plus attendre, il poussa la porte, qui n'était pas verrouillée, et pénétra dans la pièce.

Quelques têtes se tournèrent vers lui, mais nul ne le reconnut dans la pénombre. On crut sans doute qu'il s'agissait d'un retardataire, et on ne fit pas attention à lui.

Au milieu de la foule, à un endroit surélevé fait sans doute d'une grosse pierre recouverte d'un morceau d'étoffe, se tenait un homme qui haranguait les gens à voix haute et de façon altière.

Il était du même âge que Zoroastre et il y avait entre eux une certaine ressemblance. Ses vêtements étaient particulièrement somptueux. Le signe de Mithra était brodé en fils d'or sur sa poitrine et sur son dos. Derrière lui, deux hommes tenaient un tissu brodé lui aussi.

D'un geste de la main, l'orateur montra les signes qui ornaient le tissu.

« Voilà qui prouve qui je suis ! s'écria-t-il. C'est le signe du Saoshyant ! Moi qui suis son précurseur, je puis vous annoncer qu'il viendra dans quelques mois pour conduire à Garodemana ceux qui le méritent. »

Des soupirs d'aise se firent entendre d'un bout à l'autre de la pièce. Tous croyaient avoir mérité cette distinction. Mais ils prirent peur lorsqu'une voix claire demanda calmement :

« Et qui le mérite ? »

Pour toute réponse, l'orateur s'emporta :

« Ici, c'est moi qui parle ! Qui ose m'interrompre ? »

Sans hésiter, Zoroastre rétorqua d'une voix qui résonna par-dessus assemblée :

« Le vrai Zoroastre ! »

On aurait dit que la foudre venait de tomber sur l'assistance. Les gens poussaient des cris perçants, sans même savoir pourquoi. Quelque chose d'inexplicable semblait s'être emparé d'eux. Ils en attribuèrent la cause à Zoroastre et s'en prirent à lui.

Cependant, il ne bougea pas, et les assaillants reculèrent. Un fin nuage l'entourait. Personne n'osa le toucher. Mais l'agitation grandit et le faux Zoroastre poussa les hommes à l'attaque.

Zoroastre prit à nouveau la parole ; sa voix couvrit le tumulte.

« Vous les hommes, regardez-moi ! Vous me connaissez. Je suis venu jadis vous parler de Ahuramazda afin de vous aider dans votre grande détresse. Ne me connaissez-vous pas ? »

Certes, ils le reconnaissaient ! Ils l'avouèrent l'un après l'autre. Ils avaient d'avoir voulu malmené leur bienfaiteur. Un vieil homme s'exclama :

« Tu es celui qui a éveillé en nous la nostalgie du Saoshyant. Sans ton enseignement, nous n'aurions jamais compris l'heureuse nouvelle que le précurseur nous apporte aujourd'hui. »

« Comment savez-vous que c'est lui le précurseur ? demanda Zoroastre. Il le dit, Seigneur » s'écrièrent-ils avec joie.

« Et c'est pour cela que vous le croyez ? Regardez-moi ! Moi que vous connaissez, je vous dis que c'est moi le Zoroastre, le serviteur du Saoshyant, c'est parole contre parole ! Qui croyez-vous maintenant ? » Les hommes se regardaient, tout confus. Là se tenait celui qu'ils connaissaient, qu'ils aimaient, et auquel ils avaient appris à faire confiance. Ce n'était pas un menteur, ils le savaient. Mais l'autre avait avec lui le signe de Ahuramazda ! Leur bonheur s'était transformé en triste dilemme.

Avant qu'un seul d'entre eux n'ait pu se reprendre, l'homme, qui n'avait pas quitté son piédestal, s'adressa à eux.

Contrairement au ton calme de Zoroastre, il parlait beaucoup trop fort et trop précipité.

« Ne vous laissez pas aveugler par quelqu'un qui cherche à vous induire en erreur ! Ce qu'il a fait jadis pour vous, tout autre serviteur du prince aurait pu le faire ! Il était au service de Hafis, et il fut payé pour ce travail. Vous ne lui devez donc aucune reconnaissance particulière. »

« S'il était le Zoroastre, il vous l'aurait déjà dit à ce moment-là ! »

Oh, ce regrettable mutisme ! Zoroastre ne se comprenait plus lui-même.

Il était manifeste qu'une scission se produisait à présent dans l'assistance. Un petit nombre faisait confiance à Zoroastre ; les autres étaient du côté de l'imposteur : ce qu'il disait était si raisonnable et si convaincant !

Un homme parmi les plus âgés se tourna vers le précurseur :

« Seigneur, celui-ci prétend que le Saoshyant viendra dans quelques mois, et toi, tu nous as dit que tu ignorais le moment de sa venue. Je vois les choses de la façon suivante :

Lorsqu'un seigneur veut expédier un message, il envoie d'abord un serviteur pour annoncer ce message de façon générale. Après quelque temps, il envoie un deuxième messenger pour le compléter et le parfaire. Il en est certainement de même ici. Vous êtes tous deux des serviteurs de Ahuramazda, envoyés pour annoncer le Sauveur. »

La sagesse de ces paroles fut approuvée par tous. C'était la meilleure façon de se sortir d'une situation qui n'était agréable pour personne. L'imposteur se mit à rire.

« Tu as bien parlé, vieillard ! On voit que l'avantage est toujours du côté de celui qui sait utiliser son intelligence de façon judicieuse. »

Zoroastre était tout décontenancé. Devant tant d'astuce, il était impuissant. Seul, il ne pouvait rien, mais il implora intérieurement de l'aide. Même s'il était responsable de tout ce malheur, il ne s'agissait pas de lui, mais de la cause sacrée de Ahuramazda. Dieu lui enverrait donc de l'aide.

Cette aide arriva de façon inattendue. Le serviteur de Zoroastre, d'ordinaire si réservé, s'emporta par amour pour la cause sacrée. Et la colère lui délia la langue. Comme poussé par une force invisible, il s'exclama spontanément :

« Et votre Zoroastre, que peut-il nous dire du Sauveur ? Connaît-il seulement celui dont il prétend être l'envoyé ? »

« Il nous a simplement annoncé que le Saoshyant viendrait et qu'il nous emmènerait tous à Garodemana. »

« Alors, qu'il nous parle de lui maintenant ! Je serai le premier à ployer le genou devant lui s'il l'annonce de la bonne manière. »

Le serviteur, que personne n'avait reconnu, avait parlé avec naturel. Ils ne savaient pas qu'il était arrivé avec Zoroastre, ils le prenaient quelqu'un qui venait d'une autre

localité et qui désirait s'instruire. L'imposteur lui-même s'y laissa prendre, d'autant plus que le serviteur n'avait pas projeté cette mystification.

« Que l'homme qui se dit être le précurseur quitte la salle » exigea-t-il.

Les personnes présentes s'écrièrent alors :

« Vous êtes tous deux les serviteurs du même Maître, il peut entendre utilement ce que tu as à dire. Cela ne lui sera pas étranger. » C'était l'avis général, l'imposteur n'osa pas s'y opposer. Il prit un ton renfrogné et commença :

« Hommes, écoutez ! Je vais vous parler de celui qui doit venir. C'est un prince éminent et noble qui séjournera parmi vous comme un prince. Il n'est pas étranger, car il est issu du même peuple que vous. C'est un fils du prince Ara-Masdah ; cela vous fut d'ailleurs annoncé il y a bien longtemps. »

Les gens s'agitèrent. Zoroastre gardait le silence. Il savait qu'il devait choisir le moment propice ; celui-ci lui serait indiqué par quelqu'un venu d'en haut.

Cependant, l'imposteur poursuivit :

« Est-ce là quelque chose de nouveau pour vous, les hommes ? Je croyais que cette prophétie était connue de tous. Un fils de votre prince viendra. Qui connaît un peuple mieux que celui qui est issu de ce même peuple. Il vous mènera à la félicité. Il vous conduira dans les jardins éternels.

C'est pourquoi je vous dis : Préparez-vous pour sa venue ! Il veut vous apporter de la joie, et c'est de la joie que vous devez dès à présent éprouver en attendant son arrivée. Laissez tout ce qui vous est désagréable ou pénible. Laissez tout ce qui est affligeant et douloureux. Laissez tout travail de côté, vous n'avez plus besoin de le terminer.

Avant que ne mûrisse la récolte que vous voulez semer à présent, celui qui est annoncé sera parmi vous. Alors les outils tomberont de vos mains, et il vous sera permis d'avoir accès aux joies éternelles. »

Puis il se tut, il ne trouvait plus rien à dire sans trop se révéler devant Zoroastre.

Ce dernier rompit le silence.

« Vous, les hommes, écoutez-moi à présent ! Ce que cet homme annonce est un mélange de prophéties mal comprises et de mensonges. »

L'imposteur allait se défendre lorsque quelqu'un l'interpella.

« Tais-toi ! Il t'a laissé parler jusqu'au bout. Et pourtant, ton discours ne valait pas grand-chose ! »

Ces mots eurent le don d'en faire rire certains, et ce rire porta préjudice prestige de l'imposteur.

« Continue, Zoroastre ! » demanda le serviteur qui s'était mêlé à la foule.

« Oui, continue, Précurseur ! » s'écrièrent aussi les autres. Ils voulaient entendre ce qu'il avait à dire.

Et Zoroastre poursuivit.

« Le Fils de Ahuramazda, du Dieu suprême, vous est annoncé ! Par miséricorde divine, le Sauveur veut descendre jusque sur la Terre. Il quitte pour cela la splendeur des sept cieux. Que sur le plan humain il vienne en tant que prince ou comme un homme ordinaire importe peu en regard du sacrifice immense et incompréhensible qu'il fait pour l'humanité.

Une fois encore, il veut apporter la Lumière et la Vérité à la Terre en train de sombrer, à la Création souillée par la faute des hommes. Mais en même temps, il jugera le monde.

M'entendez-vous, hommes ? Il jugera le monde ! Que penseriez-vous d'un Dieu qui

conduirait indifféremment à Garodemana les pécheurs et petit nombre de ceux qui sont bons ? Il choisira avec soin les êtres qui sont dignes. Chacun récoltera ce qu'il a semé.

Réfléchissez : Peut-être avez-vous un voisin qui vous a dupés, qui vous a privé d'une chose qui vous appartenait ? »

Zoroastre avait clairement lu dans leurs pensées qu'il en était bien ainsi, C'est pourquoi il continua avec courage : « Que pensez-vous, seriez-vous d'accord pour que ce pécheur entre avec vous dans la félicité éternelle ? »

« Tu as raison, Zoroastre ! s'exclamèrent certains d'un ton convaincant. Cela s'opposerait à toute justice ! »

« Et Ahuramazda est la justice ; car il est Dieu ! » proclama devant tous Zoroastre en jubilant.

« Mais il est aussi la Vérité ! Nul mensonge ne peut subsister devant lui. Te souviens-tu encore, imposteur, du jour où tu es venu me voir alors que je marchais encore et de la façon dont tu m'as dit que tu étais le Zoroastre ? Quelques mots ont suffi pour te faire quitter les lieux. Quelques mots suffiront aussi aujourd'hui.

De même que tu n'oses pas prononcer les noms sacrés, de même tu ne sauras pas adresser ta prière à Ahuramazda. Si tu essaies malgré tout, un châtiment te frappera ! »

« Qu'il accepte l'épreuve ! Qu'il prie ! » criaient les gens de tous côtés, la plupart des assistants étaient déjà convaincus qu'il s'agissait d'un imposteur. Mais ils voulaient voir ce qui allait se passer.

Le faux précurseur, qui s'était recroquevillé sur lui-même, se redressa et dit : « Je ne prie pas sur commande, la prière m'est chose trop sacrée ! » Certains hommes se mirent à rire.

« Donc ce sera moi qui prierai ! » lança la voix claire de Zoroastre. De l'endroit même où il se trouvait, il leva les mains et commença : « Ahuramazda, Dieu éternel et omniprésent, Tu nous vois en cet instant. » Il fit une courte pause. Telles des étincelles, les mots tombaient dans les âmes bouleversées.

« Je Te remercie de toute mon âme de m'avoir soufflé des mots assez forts pour prouver aux hommes qu'ils ont failli croire à un imposteur ! Délivre-nous de ce serviteur d'Anramainyu afin que les âmes soient libres Te servir ! »

Un profond silence régnait dans la pièce, interrompu ici et là par un cri. Plus personne ne doutait à présent.

Cependant, l'imposteur était sur le point de descendre de la pierre pour filer lorsque ses yeux devinrent hagards. Il regardait fixement un point, ses lèvres laissèrent échapper :

« Enlevez cette Croix ; je ne peux pas la regarder. Elle me torture ! »

Quelques-uns se tournèrent vers l'endroit qu'il indiquait, et tous eurent l'impression de voir la Croix d'or rayonnante qui semblait planer au-dessus de Zoroastre.

Celui-ci était profondément ému.

« Héros rayonnant, c'est ton Signe ! » exulta-t-il à haute voix.

Mais l'imposteur dit en gémissant : « Enlevez cette Croix, elle me tue ! »

Il tituba, porta la main à son cœur, puis tomba inanimé aux pieds de Zoroastre qui se trouvaient près de la pierre. L'émotion était indescriptible.

Zoroastre sortit à l'air libre et laissa aux hommes le soin d'emporter le cadavre : il servirait de pâture aux grands oiseaux noirs sur l'une des tombes du silence dont disposait chaque localité d'une certaine importance.

Le précurseur se sentait envahi d'une fervente gratitude qui se transforma en prière. Puis vint une légère déception. L'imposteur était un homme de chair et de sang. Il avait pourtant cru affronter un esprit du mal, et peut-être même Anramainyu en personne !

Cependant, cette déception disparut bien vite pour faire à nouveau place à un sentiment de reconnaissance et de bonheur immense. Comme la voie lui avait été facilitée ! Comme Dieu l'avait merveilleusement aidé.

Son serviteur vint le trouver.

« Zoroastre, les hommes demandent si tu accepterais de leur parler en plein air de Ahuramazda et du Saoshyant ; ils ne tiennent pas à se retrouver dans la pièce où l'horrible événement a eu lieu. Mais leur désir de t'entendre est grand et sincère. »

Le précurseur accepta l'invitation.

En leur parlant, il était pénétré d'une grande joie. Il ne passa pas sous silence sa faute qui consistait à ne pas leur avoir révélé sa haute mission lors de ses premiers enseignements ; toutefois, il leur fit à eux aussi de sévères reproches pour avoir pu être victimes d'un imposteur avec autant de facilité.

Il finit par se gagner tous les cœurs. Les gens sentaient qu'entre lui et eux s'établissait un courant dont ils n'avaient pas entièrement conscience, ce courant existait et facilitait leur compréhension. On aurait dit le précurseur savait à l'avance ce qu'ils allaient demander. Et ses réponses faisaient toujours naître de nouvelles questions en eux. C'était là une merveilleuse façon d'œuvrer !

Zoroastre trouva un assistant valable en Mursa, le serviteur qui s'était soudain mis à parler. Pour avoir obéi au moment décisif à sa voix intérieure qui l'avait incité à prendre la parole, il avait obtenu avec le Haut un lien ne se rompit jamais.

Il était évident que, tout comme Zoroastre, il était conduit, bien que de façon fort différente. Chez Mursa, le côté terrestre et pratique l'emportait, et c'est justement ce qui faisait de lui un complément précieux pour le précurseur.

C'était lui qui essayait de diriger les âmes les plus endormies en leur répétant chaque jour la même chose avec patience.

Il ne tardait pas alors à remarquer le jaillissement de la faible lueur de compréhension, il l'attisait jusqu'à ce qu'elle devienne une petite flamme, et il continuait à progresser d'un pas.

Ce qu'avaient saisi ces âmes, si péniblement gagnées, demeurait ancré de façon ineffaçable. C'est ainsi que, du malheur, naquit une époque d'abondante récolte et de reconnaissance magnifique. Mais Zoroastre eut soudain la certitude qu'il devait quitter cet endroit pour effacer également, dans d'autres régions, les dommages laissés par l'activité de l'imposteur.

Il en fit part aux hommes, qui le comprirent. L'un d'entre eux alla même très loin dans ses réflexions :

« L'imposteur est mort, dit-il. Si tu arrives à présent dans l'une des localités qui a suivi de fausses voies à son instigation, comme nous avons commencé à le faire nous-mêmes, les gens préféreront persister dans leur erreur plutôt que de te faire confiance.

Je pense que certains d'entre nous devraient te précéder de quelques jours pour raconter ce qui s'est passé chez nous. N'avons-nous pas vu de nos propres yeux comment Ahuramazda, le Dieu éternel, a lui-même puni l'imposteur ? »

Tous approuvèrent ce projet. Celui qui venait de parler choisit lui-même ses

compagnons : des pauvres et des riches, des vieux et des jeunes, afin qu'un représentant de toutes les conditions humaines pût témoigner. Quant à Zoroastre, il avait hâte de partir. C'est presque avec impatience qu'il resta encore sur place pendant le nombre de jours convenu, avant de les rejoindre avec Mursa et l'autre serviteur.

Zoroastre était animé d'une grande joie. N'avait-il pas pu ressentir clairement à quel point la bonté de Ahuramazda mène les choses à bonne fin, même lorsque le manque de compréhension des humains a engendré le pire. Et cette joie lui permit d'aller avec courage et confiance au-devant des difficultés qui l'attendaient.

Évidemment, il n'avait pas pensé que ce serait si difficile !

Il avait été convenu que les messagers devaient se contenter d'annoncer la nouvelle et d'en témoigner, et qu'ils partiraient ensuite plus loin. Ils ne se sentaient pas assez mûrs pour enseigner. Le précurseur et Mursa s'en chargeraient. C'est ainsi que, dans chaque localité où tous deux se rendirent, ils ne rencontrèrent plus aucun de ceux qui les avaient précédés. Les habitants ressemblaient à un troupeau sans berger. Ils couraient en tous sens en se lamentant et en gémissant. Partout, on les trouvait en groupes, discutant de l'horrible malheur qui était arrivé.

Ils étaient absolument certains que ce que les messagers avaient annoncé était la vérité. Depuis longtemps déjà, avec des paroles enflammées, les meilleurs d'entre eux s'étaient dressés contre l'immoralité, la paresse et manque de loyauté qui progressaient sans cesse.

Ils avaient compris de plus en plus clairement qu'un précurseur qui conduisait les hommes sur des chemins pareils ne pouvait être le bon. Et, en constatant que leur opinion se trouvait confirmée, ils se mirent à exprimer énergiquement leur façon de voir. Mais ils ne réussirent pas à s'imposer.

Les gens étaient désespérés.

« Tout est fini. Nous ne pouvons plus nous amender ! » s'exclamaient les uns, tandis que les autres disaient : « La récolte et le bétail sont perdus. La misère la plus horrible nous attend. Profitons du temps dont nous disposons encore ; ensuite, advienne que pourra ! »

Pour ces gens, le précurseur ne venait pas en tant que messenger céleste - ce qu'il était - mais en tant qu'annonciateur des pires horreurs. S'il voulait prendre la parole, ils l'accueillaient par des cris tels que :

« Tais-toi donc ! Nous ne voulons pas entendre ce que tu as à nous dire. Tes paroles ne font qu'accroître notre douleur ! » Ou encore :

« Tais-toi ! Ne nous enlève pas la dernière chose qui nous reste. Nous ne voulons rien entendre ! »

Alors Zoroastre commença à choisir ceux dont il avait reconnu les bonnes pensées. Il les réunit autour de lui, raconta, annonça, mais avant tout, pria avec eux pour tous ceux qui avaient été induits en erreur. Et tandis qu'il priait, ses yeux se dessillèrent si bien qu'il put voir de quelle manière il fallait d'abord leur porter secours sur le plan terrestre.

Une voix lui dit:

« Zoroastre, réfléchis : Tu trouves un homme qui s'est querellé avec un autre. Il est blessé en de multiples endroits et il perd son sang ; il ne tient plus à la vie parce qu'il est trop affaibli. Commenceras-tu par lui dire à quel point il est honteux de se battre ? Lui promettras-tu que, s'il ne se bat plus jamais, il ne recevra plus aucune blessure à l'avenir ? »

Zoroastre avait compris. Il chargea les hommes qui l'entouraient en permanence de

rassembler les autres : il voulait essayer de soulager leur détresse.

Et tous arrivèrent, même s'ils craignaient qu'il ne puisse pas les aider. Il leur demanda depuis combien de temps leurs champs étaient incultes. Ils répondirent qu'ils l'étaient depuis la dernière récolte.

« Alors il n'est pas trop tard ! s'écria le précurseur avec joie. Envoyez quelqu'un dans la localité d'où nous venons pour demander que des hommes vigoureux nous viennent en aide au plus vite. Si nous nous donnons tous du mal, nous pourrons préparer les champs avec eux et semer rapidement. Nous réussirons ainsi à obtenir une seconde récolte. Cela vaut mieux que de ne rien avoir du tout ! »

Ils le regardèrent d'un air incrédule.

« Crois-tu que ces gens que nous ne connaissons pas nous aideront ? Pourquoi le feraient-ils ? »

« Parce qu'ils sont reconnaissants qu'un sort pareil leur ait été épargné », dit Zoroastre gravement.

Puis il envoya Mursa avec l'un des hommes les plus âgés afin que les gens de l'autre localité sachent immédiatement que le message venait de lui.

Les travaux commencèrent aussitôt. Chacun voulait aller dans son champ. Zoroastre s'y opposa. Après avoir examiné toutes les terres cultivables, il ordonna que tous y travaillent méthodiquement.

Ces idées lui étaient inspirées d'En-Haut, à lui qui n'y connaissait rien en agriculture. Il lui semblait que quelqu'un était toujours à ses côtés, non seulement pour lui dire ce qu'il convenait de faire, mais aussi pour lui indiquer la meilleure façon de s'y prendre, de sorte qu'il put montrer aux gens comment progresser au plus vite.

Ils se plièrent à ce qu'il leur demandait. Au début, ce fut pour ne pas faire fuir leur ultime sauveteur par un refus ; mais ils murmuraient intérieurement. Puis ils comprirent peu à peu ses intentions et reconnurent la justesse de ce qu'il ordonnait.

Et les aides attendus arrivèrent à leur tour ! Beaucoup d'hommes se présentèrent. Dans la joie qui les animait, ils effectuaient davantage de travail que d'habitude. Leur exemple stimulait ceux qui étaient fatigués, de même que les paresseux qui avaient déjà perdu le goût de l'effort.

Des chants joyeux, que les nouveaux avaient apportés avec eux, se faisaient entendre d'un bout à l'autre des champs. C'était une suite rythmée de sons graves et aigus qui donnaient du cœur à l'ouvrage. Les autres les apprirent et remarquèrent bientôt combien de joie cela leur apportait. Ils ne sentaient plus la fatigue.

Le soir, ceux qui aidaient ne se lassaient pas de raconter l'événement extraordinaire qui s'était produit dans leur localité. C'est ainsi que Zoroastre trouva également dans l'âme de ces gens un terrain meuble et cultivable dans lequel il put enfoncer la semence d'En-Haut.

Lorsque le soir, sous le ciel étoilé, il ouvrait son âme à Ahuramazda, sa prière n'était que louange et gratitude.

« O toi, Dieu tout-puissant et infiniment bon, combien tout cela est merveilleux ! Tu fraies des chemins lorsque l'œil humain n'en voit plus aucun. Tu aides au-delà de toute attente ! »

Et ces paroles, qui lui venaient toujours spontanément aux lèvres de la même manière, devinrent un chant qu'il enseigna aux hommes.

C'était un chant à la gloire de Ahuramazda, et ce furent aussi les premiers vers que chantèrent les gens de cette région. Ils aimaient "leur chant", et ils le chantaient souvent pendant qu'ils travaillaient.

Cependant, Zoroastre ne s'était pas occupé uniquement des cultures. Il avait envoyé des hommes, pour lesquels les rudes travaux des champs étaient trop pénibles, acheter de jeunes bêtes dans les environs.

Chacun avait dû donner de l'argent dans ce but. Les animaux appartenaient par conséquent à tous. On pouvait donc être sûr que même les plus pauvres ne manqueraient pas de lait, ni plus tard de viande et de peaux.

Leurs biens pourraient à nouveau lentement s'accroître si les hommes restaient raisonnables.

Lorsque les champs furent labourés et rendus à leurs propriétaires respectifs, les semailles purent commencer.

Zoroastre ressentit alors le besoin d'aller voir ceux qui étaient encore dans la détresse. Certes, il savait que ses messagers avaient déjà commencé à œuvrer. Mais le plus dur l'attendait.

Il expliqua aux hommes qu'il trouverait vraisemblablement là-bas une détresse plus grande encore car, évidemment, les champs n'y avaient pas été cultivés depuis plus longtemps. Puis il se tut et, plein d'espoir, regarda autour de lui.

Et les gens comprirent son interrogation muette. Dans les deux localités se présentèrent un certain nombre d'hommes qui pensaient pouvoir s'absenter de chez eux pour le moment afin de l'accompagner et de faire pour autrui ce qu'on avait fait pour eux.

« Je me réjouis que vous m'ayez compris sans que j'aie à vous solliciter, dit le précurseur. A présent, je vois que la semence céleste a levé dans votre cœur. »

Il se mit en route avec un très grand nombre d'aides. Les hommes allaient à pied ; quant à lui, il les précédait à cheval avec ses compagnons. C'était préférable pour que les gens apeurés ne refusent pas l'aide des nouveaux venus en les considérant comme des bouches inutiles.

La localité suivante, qui était à plus d'une journée de voyage, avait un aspect désolé. Des habitations s'étaient effondrées et la saleté s'étalait partout. On ne transportait même plus les morts dans la montagne. Les gens affamés n'en avaient pas la force.

Hébétés, ils regardaient fixement devant eux. Toute lueur d'intelligence semblait éteinte en eux. Comment était-ce possible !

Zoroastre essaya d'évaluer le temps écoulé depuis son dernier passage en ces lieux. Deux années environ avaient passé depuis lors. Et quelle dévastation en deux ans !

A lui seul, cet état de choses aurait dû suffire à convaincre les hommes que l'enseignement de l'imposteur venait du Malin. Mais ils avaient si profondément sombré qu'ils ne pouvaient même plus comprendre pareille évidence.

Que devait faire Zoroastre ? S'il voulait aider ici de façon durable, cela prendrait des mois précieux dont les autres seraient privés. Devait-il abandonner à eux-mêmes ces êtres dépravés ?

Le soir, il exposa sa détresse à Ahuramazda avec une confiance candide :

« Ô Seigneur, je ne sais plus que faire. Mais Toi, Tu le sais. Montre-moi quelle est ta Volonté et je m'y conformerai. »

Au matin, il sut ce qu'il convenait de faire. Les aides arrivèrent. Il leur fit dresser une sorte de camp en dehors de la localité pour qu'ils n'aient pas à être en contact avec les habitants, du moins pendant la nuit. Puis il leur parla.

Il leur fit comprendre que seul un travail des plus grossiers, effectué avec une patience infinie, pourrait encore servir à quelque chose. Il les pria de se charger de ce travail alors que lui-même continuerait sa route avec Mursa.

Ils furent tout de suite d'accord et lui demandèrent simplement des instructions sur ce qu'ils devaient faire.

Il conseilla à une partie d'entre eux de commencer à préparer les champs. S'ils manquaient de temps pour tout terminer, ils devaient au moins labourer les parcelles de terre les plus fertiles afin que l'on puisse compter sur une récolte, si petite fût-elle, avant la fin de l'année.

« Ahuramazda, que vous servez par votre activité, bénira l'œuvre de vos mains de sorte que les champs donneront des récoltes plus abondantes que jamais » leur promit-il.

Quant aux autres, ils devaient s'occuper des gens et des habitations. Il leur fallait enlever les cadavres et éliminer la saleté, étayer et consolider les maisons ; ils devaient aussi obliger les habitants à attraper du gibier et à aller chercher des baies et des fruits.

« Dans cette riche contrée, aucun être humain ne doit mourir de faim, dit-il, à moins qu'il ne soit corrompu par la paresse. »

Tout était donc organisé au mieux, et Zoroastre allait se remettre en route lorsque l'un de ses aides le retint en lui disant :

« Seigneur, as-tu songé que, si tu nous laisses tous ici, tu n'auras personne pour les autres régions ? »

« J'y ai bien pensé, mais chacun d'entre vous est indispensable ici. Il y a beaucoup à faire. Ahuramazda m'enverra des aides, j'en suis certain. »

Les hommes, qui étaient habitués à l'avoir auprès d'eux, le regardèrent avec nostalgie. Il leur serait beaucoup plus difficile d'accomplir leur travail une fois qu'il les aurait quittés. Mais ils avaient leur chant, et ils avaient le savoir concernant le Saoshyant ! La gratitude et la joie dirigeaient leurs actes. C'est ainsi qu'ils se consolèrent mutuellement.

Quant à Zoroastre, encore en pensée avec ceux qu'il venait de quitter, chevauchait au-devant de nouvelles souffrances.

La localité suivante, dont il se souvenait comme ayant été particulièrement florissante, était déserte et abandonnée. Où que portât son regard, ce n'étaient que délabrement et ruines. Mais personne ne se montra. Avaient-ils quitté leur foyer ? Où étaient-ils allés ? Seraient-ils morts ?

Zoroastre poursuivit donc sa chevauchée et, en une prière d'intercession, il orienta ses pensées vers la prochaine localité. Il dut contourner une chaîne de montagnes et il lui fallut voyager pendant trois jours avant de retrouver des habitations ; cette fois, des gens y vivaient.

Les cavaliers qui s'approchaient furent accueillis à coups de pierres. Ces pierres tombaient dru, mais aucune ne les atteignit. Avec hostilité, on cria aux arrivants :

« Passez votre chemin, nous ne voulons pas vous voir. Nous ne voulons pas vous écouter ! Vous ne parlez que de nos fautes, de nos manquements, et de l'imposteur qui nous a tous induits en erreur. Où est le Sauveur qu'il nous a promis ? Qui nous dit que vous ne

nous racontez pas des mensonges, vous aussi ? Il n'y a pas de dieux ; il n'y a que des esprits mauvais qui plongent les hommes dans le désespoir ! De l'aide ? Cela n'existe pas pour nous ! »

Enfin, le silence se fit. Alors Zoroastre commença à parler, lentement, avec insistance, et d'une voix assez forte pour que chacun puisse comprendre ses paroles : « Ce n'est pas avec des mots que je viens à vous, pauvres gens, mais avec des actes. Je veux vous porter secours, mais je m'occuperai d'abord de votre corps avant de m'occuper de votre âme ! »

Ils restèrent interdits, puis quelques-uns s'écrièrent :

« Comment pouvez-vous nous aider ? Que sont trois hommes contre tant de misère ? Vous promettez davantage que vous ne pouvez tenir ! Vous êtes des menteurs, comme le Zoroastre qui est venu avant vous. »

« Nous ne vous demandons pas de nous croire sur de simples paroles, pauvres gens qui avez été dupés, mais donnez-nous l'occasion de vous prouver par des actes que nos intentions sont sincères » dit Zoroastre avec la même bienveillance.

En constatant la chaleur et la clarté qui émanaient de lui, les gens étaient quelque peu surpris.

« Comment voulez-vous nous aider ? » demandèrent-ils en commençant à se laisser fléchir.

« En voyant ce qui vous manque. Nous avons apporté des vivres que nous voulons partager avec vous. C'est la première chose qu'il convient de faire. »

A ces mots, leurs yeux éteints reprirent vie et ils se pressèrent autour de leur sauveur, qui consulta rapidement ses compagnons.

Puis Zoroastre invita tous les habitants de la localité à se réunir sur la place où il avait, quelques années auparavant, annoncé les vérités en matière de foi. Seule la moitié de la population de jadis était présente. Il ne demanda pas Ce qu'étaient devenus les autres. Leur sort se devinait aisément.

Mais alors qu'il promenait son regard sur l'assistance, une idée le traversa :

« Combien de gens se trouvent encore chez eux ? » demanda-t-il d'un ton qui leur ôta toute envie de se dérober.

Alors ils avouèrent avoir enfermé dans leurs habitations bon nombre de leurs proches pour recevoir davantage de nourriture. Ils avaient bloqué les portes de l'extérieur avec de grosses pierres. Pour ce faire, ils s'étaient entraïdés.

Zoroastre était épouvanté ; malgré tout, il ne leur fit aucun reproche. En négligeant leur corps, ils avaient porté préjudice à leur âme. Il y avait beaucoup à faire ici.

Il alla donc d'une cabane à l'autre et se fit ouvrir les portes pour délivrer les gens. Puis il pénétra lui-même dans chacune de ces habitations, qui étaient on ne peut plus crasseuses, afin de s'assurer qu'à présent tous les habitants étaient bien réunis.

Une fois qu'on eut compté les gens, Mursa et le serviteur apportèrent les denrées qui avaient été préparées, et Zoroastre les distribua après avoir levé les mains en prière au-dessus de la nourriture et remercié Ahuramazda de Sa grâce.

Comme il procédait lui-même à la distribution, personne n'osait regarder si le voisin avait été mieux servi que lui. Il n'y avait d'ailleurs pas lieu de s'inquiéter : le précurseur avait procédé à un partage équitable.

Certains ne purent pas tout manger. Zoroastre leur recommanda de garder soigneusement ce qui restait. Ensuite, il réunit à nouveau tous les hommes.

« Vous venez d'être rassasiés par la bonté de Dieu en qui vous ne croyez plus. Dormez à présent dans Sa paix. Mais bientôt, il vous faudra à nouveau subvenir vous-mêmes à vos besoins. Nous vous montrerons comment y parvenir. »

Dociles comme des animaux repus, tous rentrèrent chez eux. C'était ce que voulait Zoroastre. Il devait être seul lorsqu'il appelait ses aides.

S'étant installé au milieu des champs en friche et envahis par les mauvaises herbes, il demanda : « Vous les petits, qui m'avez promis assistance et m'avez si souvent aidé, venez ! J'ai besoin d'un grand nombre d'entre vous. »

Alors ils sortirent d'entre les mottes de terre, ils sortirent des fossés et des cavernes, des forêts et des prairies, puis ils se placèrent tout autour de lui, impatients comme des enfants auxquels on a promis un nouveau jeu.

« Regardez les champs, vous les petits aides ! dit Zoroastre. Ils sont abandonnés par la faute des humains. Mais que les choses aient pu en arriver là est aussi ma faute. C'est pourquoi je dois m'efforcer de réparer. Je dois apporter mon aide autant que je le peux. Voulez-vous aider à préparer les champs ? »

Et la petite troupe s'anima. Dans leur ardeur joyeuse, ils firent quelques pirouettes, puis ils partirent dans toutes les directions, encore plus vite qu'ils n'étaient venus.

Le lendemain matin, ceux qui l'accompagnaient lui apportèrent à nouveau de la nourriture qu'il distribua aux gens après avoir prié.

Pendant qu'ils mangeaient, il leur dit que ses aides, les serviteurs de Dieu, allaient contribuer à préparer les champs pour les semailles ; grâce à leur coopération, ce travail ne pouvait que réussir.

Les hommes avaient du mal à comprendre cela et parlaient tout à la fois de miracle, de la puissance de Dieu et de Sa bonté.

Zoroastre saisit ce moment où leur âme était ouverte pour les exhorter sévèrement :

« A présent, Dieu est en droit d'attendre des actes de votre part ! Allez chercher vos outils et des semences. Chaque grain est précieux. Vous ne sèmerez les graines dans la terre préparée que lorsque j'aurai prié. »

Ils se mirent donc au travail avec zèle ; ce faisant, ils ressentaient l'aide des petits. Et, un matin, la terre brune retournée s'étendait devant eux dans l'attente d'êtreensemencée.

Il y eut suffisamment de graines pour effectuer les semailles. Les hommes travaillèrent jusque tard dans la nuit. Personne n'était trop fatigué car, à chaque pas qu'ils faisaient, ils savaient qu'ils allaient vers un avenir meilleur.

Le repas qu'ils prirent en commun ce soir-là se transforma en fête. Zoroastre, qui avait une très belle voix, entonna avec ses compagnons le chant à la gloire de Ahuramazda, et les hommes s'efforcèrent de l'apprendre, si bien qu'un chœur complet s'éleva bientôt vers le ciel étoilé.

A présent, ils ressentaient la fatigue et, l'un après l'autre, ils rentrèrent chez eux.

Le précurseur et Mursa se retrouvèrent finalement seuls sur la place. Alors l'ancien serviteur s'exclama : « Seigneur, que la miséricorde de Ahuramazda est inconcevable ! Pense à la façon dont nous avons été reçus ici ! Comme ces gens se sont transformés ! »

Le précurseur ajouta : « Si je n'en avais pas déjà eu connaissance, j'aurais appris ici combien est grand le Dieu sage et sublime. Mais maintenant, je voudrais encore une fois remercier les petits aides dont la fidélité a contribué à mener à bien cet événement si important ! »

Ils arrivèrent, tout rayonnants de joie.

Après les avoir remerciés cette fois encore et leur avoir raconté - ce que d'ailleurs ils savaient déjà - l'effet produit par leur activité sur ces hommes perdus, Zoroastre leur demanda : « Vous les petits, dites-moi si je peux de mon côté vous apporter un témoignage d'amitié ! »

Ils se regardèrent, semblèrent se parler à mi-voix, puis un vieil essentiel à la longue barbe blanchie par l'âge s'avança et dit posément :

« Assurément, tu peux nous rendre un service que nous ne pouvons demander à personne d'autre. Prie avec nous et bénis-nous, comme tu bénis les hommes. »

Zoroastre exauça ce vœu avec joie.

Le lendemain matin, le précurseur distribua à nouveau un repas. Il ne pria pas immédiatement parce qu'il voulait voir si quelqu'un commencerait à manger sans prier. Mais, bien qu'ils eussent regardé la nourriture avec avidité, personne ne se servit. Par contre, quelques-uns lui demandèrent : « Ne veux-tu pas dire la prière, Zoroastre ? »

Après le repas, il leur proposa d'aller chercher des fruits. Ils devaient également emporter des armes : peut-être pourraient-ils tuer en cours de route un gibier quelconque ? Personnellement, il ne chassait jamais, mais il savait que ces gens avaient besoin de viande. Ils rentrèrent le soir avec un riche butin. On le partagea, et les femmes furent chargées de tout préparer.

Il s'ensuivit une activité intense. La fatigue et le découragement étaient oubliés. On alluma des feux devant les habitations pour faire rôtir la viande en commun.

Puis tous s'installèrent, et Zoroastre remarqua qu'ils essayaient de prier avant le repas comme ils l'avaient vu le faire. Au fond, ces gens n'étaient peut-être pas aussi corrompus qu'il l'avait cru au début !

Ici et là, on l'interpellait pour qu'il goûte un morceau. Il acceptait pour leur faire plaisir. Après le repas, il invita tous ceux qui le désiraient à se retrouver sur la place et il leur parla de Ahuramazda, des dieux et de l'ingratitude humaine.

Il trouva des auditeurs bien disposés. Certes, il ne leur dit pas autre chose que ce qu'il leur avait déjà annoncé auparavant, mais cela pénétrait plus profondément en eux après que la misère qu'ils avaient eux-mêmes attirée eut rendu leur âme plus réceptive.

Derrière les hommes se tenaient les femmes qui avaient osé s'approcher. Personne ne les renvoya, mais personne ne prêta attention à elles. Deux yeux brillants, comme subjugués, fixaient l'orateur, et ils attirèrent l'attention de ce dernier.

Lorsque les gens se séparèrent pour rentrer chez eux, Zoroastre vit la femme, qui était encore très jeune, disparaître dans la demeure du chef de la tribu. Ce devait être sa fille. L'espace d'un instant, il pensa se renseigner à son sujet, car elle semblait avoir une âme qui cherchait. Puis il rejeta cette idée. Qu'avait-il à voir avec les femmes !

Il crut alors voir les yeux de Madana le fixer d'un air réprobateur. Or, c'était une femme ! Elle l'avait conduit, et il lui devait ce qu'il avait reçu de plus beau dans son enfance.

Mais était-ce une raison pour qu'il s'occupât d'autres femmes ? De tout temps, la coutume voulait que les femmes reçoivent leur savoir des hommes, même dans le domaine de la foi, à moins que, dans les villes d'une certaine importance, elles ne dépendent des prêtresses. Il avait déjà tant de choses à changer et à améliorer, tant de choses à enseigner et à annoncer,

qu'il ne voulait rien apporter de nouveau en ce domaine.

Mais les yeux pleins d'attente, qui l'avaient tellement frappé ce soir-là, le poursuivirent jusque dans son sommeil. Ils ne cessaient de questionner et de chercher.

Le matin venu, il rejeta ces pensées loin de lui. Il voulait inciter les gens à remettre leurs habitations en état.

Or, il aurait peut-être été utile de s'assurer le concours des femmes, mais il en repoussa l'idée pour éviter de revoir ces yeux-là.

Il décida donc que ce seraient les femmes qui iraient ramasser des fruits avec les enfants, dans la mesure évidemment où elles étaient en état de le faire. Les autres s'installeraient sur la place. Puis il montra aux hommes comment il fallait aérer, enlever les ordures et nettoyer.

Secondé par Mursa, il paya lui-même de sa personne tandis que le serviteur s'occupait des chevaux et gardait les provisions. Les hommes étaient très animés pendant ces travaux de nettoyage. Ils s'interpellaient et faisaient des comparaisons pour savoir qui avait enlevé le plus de saleté de sa demeure.

L'habitation du chef de la tribu était si bien tenue que tous en furent impressionnés.

"Jadasa a toujours été différente des autres jeunes filles", expliquèrent les hommes, puis, sans être interrogés, ils racontèrent ce que Zoroastre avait tant voulu savoir :

Jadasa était l'unique enfant du chef qui, avant souhaité un héritier, était déçu d'avoir une fille. Comme sa femme était morte à la naissance de la petite, il avait confié l'enfant à une prêtresse qu'elle avait quittée récemment.

Elle voulait elle-même devenir prêtresse, mais le père s'y était opposé. Elle devait se marier pour donner des héritiers au vieil homme qui possédait de vastes domaines. Cependant, Jadasa était devenue hautaine en apparence. Avec les femmes, elle n'était pas fière, elle aidait autant qu'elle le pouvait, mais les hommes la laissaient indifférente.

Zoroastre comprenait à présent ce regard plein d'attente. Les prêtresses l'avaient instruite, et maintenant elle désirait en apprendre davantage. Il ne devrait pas l'exclure quand il parlerait à nouveau.

Mais lorsque sur la place, à la lueur d'un feu, il parla le soir des compagnons d'Anramainyu, elle ne vint pas. Cela ne le satisfaisait pas non plus ! Maintenant qu'il s'était fait à l'idée que cette femme l'écoute, elle ne venait pas.

De nouveau, ces yeux pleins d'attente le suivirent jusqu'à ce qu'il s'endorme. Il lui sembla alors voir Madana s'approcher de sa couche pour se plaindre.

"Si mes sœurs ont jusqu'ici été contraintes de rester derrière les hommes, ce n'est pas une raison pour continuer à être aussi injuste, Zoroastre. Toutefois, il serait faux d'encourager uniquement Jadasa à écouter tes paroles."

"Tu dois laisser venir toutes les femmes et toutes les jeunes filles. Elles saisiront bien des choses plus rapidement que les hommes, qui ne sont pas aussi intuitifs qu'elles."

N'oublie pas qu'elles sont les mères des enfants qui grandissent. Elles peuvent déposer dans les jeunes âmes de nombreux enseignements que tu dispenses à présent. N'oublie pas les femmes !"

Il ne savait plus s'il avait fait une promesse à Madana à ce sujet. C'était d'ailleurs sans importance. Elle avait exigé de lui quelque chose dont il devait absolument tenir compte, bien que ce ne fût guère facile pour lui. Il se consola en se disant qu'il attendrait que l'occasion se présente. Il ne pouvait tout de même pas inviter tout à coup les femmes ! Qu'en penseraient les hommes ?

La journée apporta encore beaucoup de travail dans les habitations. Il faudrait plusieurs jours avant que tout ne fût remis en état. Mais sa présence n'était plus indispensable. Ce qui le retenait, c'était qu'il devait parler du Saoshyant, et il n'avait même pas commencé à le faire.

Le soir-même, la pluie tant désirée arriva, si bien qu'il fut impossible de se réunir sur la place. Mais cette pluie leur fit du bien à tous et permit à la semence de germer. Jamais leurs semailles n'avaient levé aussi rapidement que cette fois-là. Un léger voile vert semblait recouvrir les champs lorsque le soleil se refléta dans les gouttes d'eau après une chaude nuit de pluie.

Toutefois, cette nuit avait également éveillé quelque chose dans l'âme de Zoroastre. Il s'était allongé sur sa couche avec un certain soulagement. La pluie l'avait empêché de prendre une décision concernant les femmes. Le lendemain, il saurait peut-être ce qu'il convenait de faire.

Il ne devait pas être étendu depuis bien longtemps lorsqu'il entendit de beaux sons, des sons d'une beauté surnaturelle, tandis qu'un parfum merveilleux se répandait dans la pièce. Il sauta à bas de sa couche et se mit à genoux.

Alors la cabane sembla s'ouvrir au-dessus de sa tête, de sorte qu'il put voir le ciel parsemé d'étoiles où flottaient de petits nuages roses. Puis la voûte étoilée s'écarta à son tour, des rayons d'or en jaillirent, suivis d'un flamboiement de couleurs toutes plus belles les unes que les autres.

Le cœur de Zoroastre se mit à battre violemment. Que lui serait-il donné de voir ?

Les rayons s'écartèrent et il vit là-haut une salle vaste et claire, semblable à celle qu'il avait vue la dernière fois. Trois figures féminines se trouvaient là. Celle du centre, au visage légèrement voilé, portait une couronne ; elle avait mis son manteau bleu autour des deux autres qui se tenaient devant elle.

Zoroastre contempla longuement cette image et il entendit une voix claire lui dire :

« Précurseur, tu nous vois ! Nous voulons t'exhorter à ne pas oublier les femmes sur Terre. Elles sont sous notre protection. Instruis-les, annonce leur le Sauveur ! Avant gardé de façon plus pure que les hommes ce que Ahuramazda leur a confié, elles pourront plus facilement saisir ton enseignement, et cela aidera les hommes. »

Comme pour prêter serment, Zoroastre leva les mains vers le haut :

« Je suis prêt, femmes célestes ! Soyez remerciées qu'il me soit permis de vous voir ! »

Il lui sembla alors que l'auguste femme au manteau bleu lui parlait en ces termes :

« Redonne aux femmes la place qui doit être la leur d'après la Volonté du Dieu suprême : devant les hommes ! »

Et la gracieuse femme qui paraissait entièrement entourée de nuages roses dit :

« Leur amour doit redevenir désintéressé, comme il l'était au commencement ; c'est

alors qu'elles pourront accomplir leur mission dans le royaume de Ahuramazda ! »

Quant à la délicieuse figure blanche, elle sembla dire en se penchant vers le précurseur :

« Enseigne-leur la pureté dans leurs pensées et dans leurs actes, et la bénédiction de la Pureté les enveloppera ! »

Puis Zoroastre ne vit ni n'entendit plus rien, mais cette apparition et ces paroles restèrent gravées dans son âme à jamais.

Le lendemain, tandis qu'il travaillait avec les hommes, il les chargea de convoquer les femmes pour le soir. Ils le regardèrent, incrédules :

« Ce que tu nous enseignes ne concerne que les hommes ! »

Mais il devint alors aussi éloquent qu'il avait été réticent auparavant. Il sut parler avec tant de conviction que les hommes n'eurent finalement plus d'objections à formuler. C'est ainsi que le soir un grand nombre de femmes arrivèrent, et Jadasa était parmi elles. Cette fois, il parla du jugement à venir.

« Il faut que vous sachiez que le Saoshyant ne conduira pas sans distinction tous les êtres humains à Garodemana. Cette époque bénie sera précédée du jugement que nous méritons tous !

Tous les êtres humains devront quitter cette Terre mais, ce faisant, ils arriveront devant le grand pont de Tshinvat que l'on ne peut traverser qu'individuellement. Il ne sert à rien de vouloir se cramponner à autrui pour chercher force et appui.

Chacun doit avancer entièrement seul. Et tandis qu'il avance, il voit au bout du pont deux grandes figures lumineuses. Ce sont des serviteurs de Ahuramazda. Derrière eux, l'épée dégainée, le Saoshyant est assis sur un trône d'or. Ses yeux voient à travers chaque être humain. »

Zoroastre parlait comme un prophète. Jamais encore il n'avait exprimé ces choses avec des mots. Il les avait apprises dans la solitude, et jamais encore il ne les avait communiquées aux hommes. Subjugués, les assistants buvaient ses paroles.

« L'un des lumineux serviteurs de l'Éternel tient une balance. Lorsqu'un être humain s'approche de lui, rapidement ou lentement, selon qu'il a traversé le pont de bon cœur ou à contrecœur, de nombreux petits serviteurs lumineux accourent et apportent toutes ses actions. Les bonnes sont déposées sur l'un des plateaux de la balance, et les mauvaises sur l'autre. Rien d'autre que ce que l'être humain a personnellement acquis ne compte lors de ce jugement. Tout est réglé avec une impitoyable justice.

Et les yeux rayonnants du Saoshyant regardent la balance. Si le plateau des actions, des paroles et des pensées bénéfiques descend, l'âme peut franchir le pont jusqu'au bout et se placer derrière le trône du juge des mondes. Mais si tel n'est pas le cas, l'âme est précipitée du haut du pont en des profondeurs insondables d'où elle ne remontera plus jamais ! »

L'orateur s'arrêta et reprit son souffle. C'est alors que Jadasa demanda d'une voix vibrante d'émotion :

« Et qu'advient-il de ceux qui se trouvent derrière le trône du juge ? Sont-ils autorisés à entrer à Garodemana ? »

« Pas encore, Jadasa » répondit aimablement Zoroastre. Il ne pensait plus du tout que c'était une femme qui attendait la réponse à sa question.

« Le Saoshyant les conduit à nouveau sur la Terre, car il veut instaurer le royaume de

Ahuramazda dans lequel cette Terre doit devenir un Paradis et les hommes de vrais serviteurs de Dieu. Ensuite, à leur mort, leur âme entrera tout naturellement dans les jardins de l'éternité, à Garodemana. »

On se sépara en silence. Chacun ne pensait qu'à ce savoir angoissant. S'il en était ainsi, il était vraisemblable que pas un seul d'entre eux ne pourrait subsister après le jugement.

Si l'on songeait simplement à ce qui s'était produit de regrettable chez eux après la venue du faux Zoroastre, c'était à désespérer. Leur vie ne serait jamais assez longue pour que leurs bonnes actions fussent à contrebalancer tout ce mal.

Le jour suivant, ils vaquèrent en silence à leurs occupations. Ils s'étaient parfaitement habitués à travailler avec zèle du matin au soir, car ils voyaient que Zoroastre faisait de même. Ce jour-là, chacun resta plongé dans ses réflexions, aucune plaisanterie ne fut échangée, aucun chant ne se fit entendre.

Mais, le soir, ils assaillirent le précurseur de questions.

« Cela vaut-il encore la peine de continuer à vivre, Zoroastre ? » demandèrent-ils avec insistance.

Chacun voulait savoir la même chose, seule différait la façon de poser la question. Toute songeuse, une femme dit :

« Pour nous autres femmes, la vie doit encore avoir une certaine valeur car, même s'il ne nous est pas possible de nous relever par nos propres efforts, nous pouvons malgré tout apprendre à nos enfants à devenir meilleurs. Par amour pour eux, nous ne devons pas partir. »

« Ne parle pas ainsi, Salane ! dit son époux, car si vous, les femmes, vous devez rester pour les enfants, il faudra que nous restions pour vous procurer de la nourriture ! Mais nous préférierions partir tout de suite puisque, de toute façon, nous ne pouvons empêcher la décadence. C'est ce que nous avons convenu entre nous. »

Les femmes réagirent violemment, jusqu'au moment où Jadasa leva la main en les priant de ne pas se départir de leur dignité. Ici, elles n'étaient pas entre femmes. Et l'agitation se calma, du moins extérieurement.

L'air interrogateur, tous se tournèrent vers Zoroastre qui avait observé la scène en silence.

« Il serait totalement faux de détruire volontairement une vie qui vous fut donnée par Ahuramazda, commença-t-il lentement. La vie humaine n'est pas sans but ! Peut-être pourrai-je vous l'expliquer plus tard. Or, vous sentez que vous n'avez pas fait bon usage de ce don. Vous vous rendez compte que votre façon d'agir était condamnable et qu'elle ne peut que vous faire sombrer au pont de Tshinvat, à moins que vous ne puissiez déposer quelque chose de valable dans le second plateau de la balance. »

« Nous n'avons rien à y déposer ! » s'écrièrent les hommes tous à la fois.

Zoroastre se tut jusqu'à ce que le calme fût rétabli.

« Pour le moment, vous n'avez pratiquement rien à offrir et, de toute façon, le peu de bien que vous avez fait ne suffirait pas. Mais je vais vous annoncer quelque chose de merveilleux : Il vous sera permis de revenir sur Terre après votre mort pour réparer ce que vous avez gâché dans cette vie. »

L'immense surprise du début se transforma en allégresse dès que les gens commencèrent à saisir la portée de ce don.

Il leur serait permis de vivre une nouvelle vie avant d'être contraints de franchir le

pont du jugement ! Maintenant qu'ils savaient quel était l'enjeu, ils se garderaient bien de commettre de nouvelles erreurs. Ils étaient comme ivres de bonheur.

La voix claire de Jadasa s'éleva au-dessus de l'agitation générale :

« Précurseur, jamais un atravan n'a annoncé quelque chose de semblable. »

Les prêtresses n'en savent rien non plus. Parles-tu de cette façon pour tranquilliser les âmes ou bien as-tu reçu un message particulier.

« Je le dis, Jadasa, parce que je le sais. C'est la vérité ! Je suis un serviteur de Ahuramazda, un annonciateur du Saoshyant. »

« Pardonne-moi, dit-elle en rougissant. Cette nouvelle est si merveilleuse qu'il me fallait en avoir la certitude. »

« En effet, vous ne pouvez pas encore saisir entièrement ce que représente pour vous la grâce d'être autorisés à revenir plusieurs fois. J'ai beaucoup réfléchi à ce sujet depuis que j'ai reçu ce message éminent. On y reconnaît la miséricorde infinie du Dieu sage et éternel. Lorsque vous voulez sculpter un objet quelconque et que le bois nouveau se rompt ou se tord, que faites-vous ? »

« Nous prenons un autre morceau de bois" s'exclamèrent les hommes, qui ne comprenaient pas pourquoi Zoroastre se mettait à parler de matériaux en cet instant décisif.

Et vous, les femmes : si la fibre que vous tressez se casse sans cesse, que faites-vous ? »

« Nous la jetons et nous en prenons une autre », répondirent-elles à leur tour.

« Vous voyez ! Vous pensez qu'il serait inutile de vous donner la peine de travailler un bois nouveau ou une fibre peu solide. Mais Dieu ne nous rejette pas, nous, pauvres pécheurs. Il nous permet de recommencer sans cesse lorsque nous ne parvenons pas à venir à bout de nos fautes et de nos faiblesses.

Pouvez-vous comprendre cette bonté patiente ? Elle est divine ! Vous les êtres humains, soyez recueillis devant elle, adressez-lui vos prières et transformez votre fervente gratitude en joyeuse activité. Alors cette gratitude portera ses fruits. »

Cette fois, ils gardèrent le silence lorsqu'il cessa de parler. Ils réfléchissaient. Puis vinrent de nouvelles questions :

« Zoroastre, qu'advient-il des fautes dont nous nous sommes chargés ? Resteront-elles en souffrance jusqu'au jour du jugement ? »

« J'ai moi aussi maintes et maintes fois posé cette question, répondit Zoroastre. Finalement, le lumineux messager du Très-Haut m'a apporté une réponse que je vais vous transmettre à mon tour :

Chacun de nos actes, qu'il soit bon ou mauvais, nous suit comme notre ombre, ou comme Tungo suivit l'autre jour Tufis qui lui avait dérobé sa hache. De même que Tungo ne laissa pas Tufis en paix avant qu'il ne lui ait rendu sa hache, de même chaque mauvaise action menace et supplie qu'on la répare. Comprenez-vous cela ? »

Certes, quelques-uns acquiescèrent, mais Zoroastre vit qu'il ne s'était pas encore exprimé assez clairement et, comme il trouvait que son exemple était bon, il voulait continuer à l'utiliser en le modifiant quelque peu.

« Vous voyez, d'abord Tufis avait mal agi en prenant la hache de Tungo. Puis il ne trouva pas de répit avant de la lui avoir rendue. Le mal fut ainsi effacé par le bien. »

A présent, ils comprenaient.

« Pouvons-nous aussi effacer nos mauvaises actions ? Devons-nous calculer de la

façon suivante : j'ai commis autant de mauvaises actions qu'il y a de doigts sur quatre mains, et maintenant je dois faire autant de bonnes actions ? »

« Non, ce n'est pas ce que je veux dire, corrigea Zoroastre. Il vous faut réparer précisément le mal que vous avez fait. Ce n'est qu'alors que vous vous en trouvez libérés et qu'il ne pèse plus ultérieurement dans le plateau de la balance. »

« Cela n'est pas toujours possible » fit remarquer quelqu'un.

« Si, c'est toujours possible ! » assura Zoroastre, mais on l'interrompit :

« Nous avons laissé nos champs à l'abandon ; comment pouvons-nous réparer cela ? »

« En les cultivant dorénavant avec un soin redoublé », dit quelqu'un d'autre. Toutefois, le précurseur ajouta :

« Oui, ce serait un moyen, mais j'en connais un autre. » Et il leur parla des gens des autres localités qui étaient partis aider leurs voisins. Cela leur plut à tous.

« Nous voulons faire de même ! s'écrièrent-ils avec enthousiasme. Lorsque tu devras nous quitter, précurseur, nous partirons avec toi et paierons notre dette. »

« Les autres l'ont fait pour remercier Ahuramazda » leur fit remarquer Zoroastre qui craignait que seule la peur de Tshinvat n'incitât les gens à réparer leurs fautes.

« Ne peut-on faire les deux à la fois ? » fit remarquer un homme avec beaucoup de candeur.

Les autres étaient de son avis, et Zoroastre n'intervint pas pour le moment. Il devait se contenter de ce qui avait été acquis jusque-là.

Le soir suivant, de nouvelles questions furent posées. Un homme âgé raconta :

« Lorsque j'étais jeune, j'ai assommé mon voisin sous le coup de la colère. J'ai souvent regretté cet acte qui, aujourd'hui encore, m'opprime. Et maintenant, je ne peux plus le racheter. Mon voisin est mort. »

Le vieil homme poussa un soupir. Zoroastre regarda autour de lui : « Qui peut donner une réponse ? » Les hommes demeuraient silencieux. Mais Jadasa releva la tête. « Parle, Jadasa ! » l'encouragea le précurseur.

Et, d'une voix hésitante, elle commença :

« Si Ahuramazda nous donne l'occasion d'expier et de réparer nos fautes grâce à une autre vie, il serait incompréhensible qu'il ne nous la donne qu'à moitié. »

« Tu as raison, mais continue à t'expliquer, les autres ne te comprennent pas encore. »

« S'il nous est permis d'expier, celui que nous avons lésé doit lui aussi revenir sur Terre. Ton voisin sera donc à nouveau ton voisin dans ta prochaine vie. Tu devras alors l'aider autant que tu le pourras. »

« Cette vie est-elle la première ? » voulut savoir quelqu'un d'autre.

« Certainement pas ! répliqua Zoroastre, à qui cette question avait d'ailleurs bien souvent donné à réfléchir. « Dans ce cas, il faut être bon envers tous, s'exclama l'un des plus jeunes, car ils peuvent avoir été insultés ou tués par nous autrefois. »

« Je pense que nous devrions le savoir » dit un autre.

Mais Zoroastre expliqua que la vie serait intolérable si les gens avaient conscience de toutes leurs fautes passées. Il convenait donc d'être très prudent afin de n'offenser personne, et il fallait être bon envers tout le monde pour se racheter dans toute la mesure du possible.

Cette fois encore, cela leur semblait difficile car, dans ce cas, il fallait être

constamment sur ses gardes pour éviter de faire le mal. Et cette réflexion fit naître une autre question :

« Il y a bien longtemps que tu mènes une vie exemplaire, Zoroastre. Est-ce très difficile ? »

Il ne put s'empêcher de rire.

« C'est difficile au début, mais cela s'apprend avec le bon vouloir. On peut éviter la plupart des fautes en orientant ses pensées selon la Volonté de Ahuramazda. »

Les questions se succédaient. Zoroastre pouvait toujours plus profondément initier les gens au savoir qui lui avait été donné.

Toutefois, quelques jours plus tard, il jugea que le moment était venu de poursuivre ses pérégrinations afin d'apporter son aide à d'autres. Une trentaine d'hommes se joignirent à lui : ils voulaient aider autrui jusqu'au moment de la moisson. De plus, accompagnée d'une autre jeune fille, Jadasa vint le supplier d'être autorisée à partir avec eux.

« Tout comme ici, beaucoup de femmes auront besoin d'aide. Permetts-nous de la leur apporter. Laisse-nous leur montrer comment elles peuvent remettre leurs habitations en état et élever leurs enfants de la bonne manière. Pendant que nous travaillerons, nous pourrons aussi leur transmettre bien des choses que tu nous as enseignées. »

Après un instant de réflexion, Zoroastre fut disposé à emmener les jeunes filles, d'autant plus que le père de Jadasa avait également l'intention de les accompagner. Il serait une protection naturelle pour toutes deux. Mais, au début, l'ancien ne voulut rien savoir.

« Si je pars, Jadasa doit rester à la maison. Qui, sinon, s'occupera de notre propriété ? »

« Tu n'as qu'à demander aux voisins de s'en charger, père, expliqua Jadasa. Ils le feront volontiers et correctement, étant donné qu'ils nous ont gâché un champ il y a quelques années. Ils souhaitent maintenant réparer leur négligence. »

On ne pouvait rien objecter à cela. Mais le père n'était toujours pas satisfait.

« Si tu parcours le pays avec nous, tu ne trouveras jamais d'époux, mon enfant. Et tu sais que je souhaite que tu te maries ; c'est mon vœu le plus cher. »

« Si c'est aussi la volonté de Ahuramazda, il m'enverra un époux, dit Jadasa gravement. Alors, je ne m'opposerai plus. »

On était donc venu à bout de toutes les objections, et les jeunes filles firent leurs préparatifs de départ. Comme les hommes, elles devaient aller à pied, mais elles en avaient l'habitude.

Cette fois, les petits aides indiquèrent un autre chemin. Si Zoroastre avait continué dans la même direction, il aurait abouti dans le désert. Il devait à présent se diriger vers le nord et il s'aperçut bientôt que le chemin menait vers des régions qu'il connaissait.

Dans la localité suivante, il trouva des gens chez lesquels la déchéance était certes encore visible, mais qui s'adonnaient régulièrement à leurs tâches journalières. Les champs étaient cultivés, les femmes tressaient des nattes et des corbeilles, et les hommes fabriquaient des récipients avec la terre glaise que l'on trouvait en abondance dans la région.

Tout surpris, Zoroastre leur demanda si l'imposteur n'était pas venu chez eux. On lui répondit qu'il était bien venu, mais qu'un jour des messagers du vrai Zoroastre étaient arrivés.

Ayant alors constaté que chez eux la misère était vraiment très grande, ils avaient

envoyé chercher des gens dans les environs afin qu'ils apportent leur aide, et les étrangers avaient travaillé avec zèle.

En guise de salaire, ils avaient réclamé des nattes, des corbeilles et des récipients que l'on était justement en train de confectionner. On en avait déjà livré une grande partie, et bientôt la dette serait entièrement payée.

Extérieurement, il n'y avait plus rien à faire dans cette localité. Or, ceux qui étaient prêts à aider allaient arriver ! Que fallait-il faire ?

Le messager lumineux, auquel il posa la question, lui conseilla d'attendre l'arrivée des aides, puis de laisser Mursa sur place et de poursuivre sa route avec eux. C'est ce qui fut fait.

Jusqu'à l'arrivée de ceux qui venaient à pied, Zoroastre parla aux hommes et aux femmes alors qu'ils étaient assis à travailler. Il établit une base sur laquelle Mursa, qui était présent, pourrait continuer à édifier. Puis, dès que tous se furent reposés, il reprit sa route avec les aides quelque peu déçus.

Les petits le dirigèrent vers l'ouest. Lorsqu'il leur demanda si les aides seraient également inutiles là-bas, ils l'assurèrent qu'on aurait grandement besoin d'eux.

Tel fut effectivement le cas. L'importante localité dans laquelle ils arrivaient à présent était la plus déchue de toutes celles que le précurseur avait vues jusqu'alors. Le pire était la grande immoralité qui y régnait, si bien que Zoroastre regretta d'avoir emmené les jeunes filles.

Au moment même où il se demandait s'il ne devait pas les faire raccompagner chez elles par son serviteur, Jadasa vint le trouver.

« Zoroastre, ne m'en veux pas d'interrompre le cours de tes pensées et de ne pas être de ton avis. Je sais que nulle part ailleurs les femmes n'ont autant besoin d'aide qu'en ce lieu. Elles ont perdu leur pureté. Un homme ne peut pas leur montrer ce qu'est la pureté - du moins pas ce qu'elle signifie pour les femmes - ni comment elles peuvent reconquérir ce qu'elles ont perdu. Je dois aider ces femmes et ces jeunes filles. Ne t'inquiète pas pour moi, Zoroastre. Je suis sous la protection ... »

Celui auquel elle s'adressait l'interrompit avec emportement :

« Ton père ne peut pas toujours être auprès de toi, Jadasa ! »

« Je ne parle pas de la protection extérieure que m'offre mon père. Lorsque je reçus la mission d'aider ces pauvres femmes, il m'a été assuré que je serais protégée. J'ai déjà pu en faire maintes fois l'expérience au cours de notre longue pérégrination. Il faut que tu me laisses accomplir ma mission. »

« Qui t'a chargée de cette mission ? » demanda Zoroastre.

« Une femme pleine de grâce et vêtue de blanc. Va vers les plus pauvres de toutes les femmes, Jadasa, m'a-t-elle dit, et aide-les. La protection de la Pureté sera toujours avec toi ! »

« Accomplis donc ta mission, Jadasa, sous la bénédiction de la Pureté ! Je ne t'en empêcherai plus. »

Et, le cœur joyeux, Jadasa alla son chemin, poussée par l'amour des plus pauvres d'entre les pauvres. Ses paroles aimables, son regard joyeux et la façon maternelle dont elle accueillait les enfants qui pleuraient lui gagnaient la confiance des femmes.

Les hommes regardaient avec admiration celle qui se mouvait comme une reine. Cependant, aucun d'entre eux n'osait lui adresser la parole. La majesté qui émanait d'elle lui offrait la meilleure des protections.

Elle remarqua bientôt que de graves maladies sévissaient dans cette localité et, avec une patience infatigable, elle s'occupa des malades et les soigna. Elle ne reculait devant aucune besogne.

Sur l'ordre de Zoroastre, les hommes malades furent envoyés dans une grande tente qu'on avait dressée en dehors de l'agglomération et dans laquelle ils furent soignés par des hommes. Toutefois, ces derniers allaient chercher des instructions auprès de Jadasa, et elle leur indiquait les plantes qu'il fallait cueillir et qui, une fois broyées, permettraient aux gens de guérir.

Entre-temps, les autres hommes s'occupèrent des champs qu'on avait laissés totalement en friche, et ils se mirent à les préparer sommairement pour les semailles.

Le soir, Zoroastre sortit pour demander aux essentiels de leur venir en aide, mais ils montrèrent peu d'empressement à accéder à sa demande.

« Si tu y tiens absolument, Zoroastre, nous apporterons notre aide, mais ces gens ne l'ont pas mérité. Ils maltraitent leur bétail, ils polluent l'eau et ils détériorent les plantes. Depuis longtemps déjà, nous nous sommes éloignés d'eux. Nous n'en aiderons aucun de notre plein gré. Ils sont trop mauvais ! »

Mais Zoroastre insista : « Aidez-les cette fois-ci, et je leur dirai à qui ils sont redevables de cette aide. J'espère qu'ils s'amenderont si je secoue leur âme. Mais je ne peux atteindre les âmes tant que les corps souffrent. »

Alors les petits promirent leur concours. Quand les hommes virent par eux-mêmes à quel point les petits les aidaient, ils s'ouvrirent à cette aide en étant conscients de pouvoir ainsi se racheter ; et, un beau jour, les rayons du soleil levant tombèrent sur les champs labourés d'où s'exhalaient des vapeurs.

Les hommes de Zoroastre se hâtèrent de semer, tandis que le précurseur implorait la bénédiction de Ahuramazda. Puis ils adressèrent leurs remerciements aux aides invisibles.

Les petits s'en réjouirent : ils n'étaient plus du tout habitués à ce que les êtres humains soient sincères. Ils annoncèrent à Zoroastre qu'ils étaient prêts à aider encore davantage ces hommes si aimables.

De son côté, il leur raconta que ces gens s'étaient chargés volontairement de ce travail pour aider des personnes qui leur étaient totalement étrangères. Il leur parla de Jadasa qui se dévouait pour soigner les malades, alors que certains ne la remerciaient même pas.

Et les petits essentiels se rendirent compte que les êtres humains n'étaient pas tous devenus mauvais.

Le soir, Zoroastre s'assit avec les hommes de la localité et leur raconta les deux expériences qu'il avait faites avec les petits aides.

Mais ces hommes étaient trop malades ou trop apathiques pour écouter une conversation sérieuse, si bien que les aides de Zoroastre se fâchèrent :

« Si leur âme ne veut pas s'amender, ils n'ont besoin d'aucune autre aide. Il y a peut-être ailleurs des gens qui nous attendent et qui seraient prêts à écouter tes paroles. »

« Mais il n'y a certainement personne qui ait davantage besoin d'aide que les gens d'ici. Personne ne peut être plus corrompu qu'eux, dit Zoroastre. Je frémis lorsque je vois ces pauvres créatures ; toutefois, cela ne doit pas nous empêcher de leur apporter toute l'aide dont nous sommes capables. Pensez toujours à l'infinie patience que Dieu doit avoir avec nous. »

Suivie de la jeune fille qui l'accompagnait, Jadasa s'était discrètement approchée des hommes.

« Après toutes les horreurs que mes yeux sont obligés de voir d'un bout à l'autre de la journée, j'ai besoin d'entendre de belles paroles. Ne veux-tu pas raconter quelque chose, Zoroastre ? »

Il réfléchit un instant. S'ils avaient été seuls, il lui aurait parlé des trois femmes lumineuses qui lui étaient apparues, mais il ne voulait pas le faire devant les autres. C'est alors qu'une autre idée lui vint, et il commença :

« Récemment, il me sembla que je me trouvais dans une plaine infiniment vaste. Une merveilleuse herbe verte, parsemée de fleurs magnifiques, y poussait à profusion. Tandis que je contempiais ce spectacle, plusieurs figures lumineuses traversèrent la prairie et se dirigèrent vers l'endroit où je me trouvais. Elles ne paraissaient pas faire attention à moi.

Je constatai qu'il s'agissait de certains dieux qui voulaient rendre la justice en ces lieux. A peine s'étaient-ils installés sur quelques pierres qu'une foule d'animaux arrivèrent : bovins, chiens, chats, volailles, rien que des animaux que les êtres humains élèvent pour se nourrir ou pour leur confort.

Et, l'un après l'autre, ils portèrent plainte contre les hommes qui les maltrahaient, qui oubliaient de leur donner à manger et qui les surchargeaient de travail. Puis vinrent les animaux sauvages, à leur tour, ils se plaignirent des hommes qui leur tendaient des pièges mais ne les tuaient bien souvent qu'à moitié, qui les massacraient en plus grand nombre que cela n'était nécessaire et les mettaient à mort de façon cruelle. Et, à chaque plainte, le plus élevé de ces dieux semblait pâlir davantage.

Quand plus aucun animal ne se présenta, il se leva et déclara : "Je porterai plainte contre les êtres humains auprès de Ahuramazda ! Les hommes ne sont pas dignes que les animaux soient à leurs côtés. Tout ce qu'ils méritent, c'est que bon nombre d'animaux jusqu'à présent dociles deviennent sauvages, dangereux, et qui plus est, venimeux."

Voyez-vous, mes amis, je ne sais pas si j'ai effectivement vu tout cela ou si ce n'était qu'une image donnée à titre d'avertissement. Quoi qu'il en soit, nous devons en tirer une grande leçon : il faut traiter toutes les créatures de Ahuramazda aussi bien que possible ! »

« Il nous faudra raconter cette histoire aux gens d'ici pendant qu'ils travaillent ou qu'ils reçoivent des soins, dit l'un des plus jeunes. Ceux qui ont maltraité leur bétail au point que les petits aides se sont mis en colère ont bien besoin de cette leçon. »

« Comme il est regrettable que vous ne voyiez toujours que ce dont les autres ont besoin au lieu de penser d'abord à vous lorsqu'il s'agit de redresser des torts ! dit Zoroastre sur un ton de reproche. Qui donc s'est accroché hier à la queue du cheval de bât pour se faire tirer, bien que le patient animal ait porté une lourde charge ? »

Le regard interrogateur de Zoroastre s'était alors posé avec insistance sur celui qui venait de parler. Tout honteux, le jeune homme détourna la tête.

Les jours suivants, il y eut beaucoup de travail dans les habitations. De nombreux hommes malades moururent, de même que quelques femmes. Contrairement à la coutume, Zoroastre ordonna d'enterrer les morts pour que le mal qui risquait de contaminer les autres disparaisse dans la terre.

A une très grande distance de la localité, on creusa des fosses dans lesquelles on mit

plusieurs morts ensemble. Les grands oiseaux noirs étaient ainsi privés de pâture.

Peu à peu, les malades reprenaient des forces. Ils avaient été sauvés grâce à des soins fidèles et dévoués. Ils ne trouvaient pas de mots pour remercier leurs garde-malades, mais ils leur souriaient quand ils les voyaient arriver.

Zoroastre commença alors à réunir les habitants. Celui qui ne venait pas de son plein gré était amené de force. Si malgré tout il réussissait à s'échapper, comme le faisaient certains, on ne lui donnait pas à manger. Ce procédé fut efficace.

Avec des gens aussi têtus que ceux qu'il avait rencontrés ici, Zoroastre pensa qu'il était en droit d'avoir recours à la force pour exercer une influence sur leur âme. Au début, ils l'écoutèrent à contrecœur, mais lorsqu'il raconta l'ancienne légende du serpent des nuages, ils y trouvèrent du plaisir.

Peu à peu, il passa à des questions plus sérieuses. Il parla de Mithra et de ses aides, et de Ahuramazda qui trône au-dessus de tous.

Ils en avaient tous eu connaissance autrefois, mais cette connaissance avait disparu, sans doute bien avant que le faux Zoroastre ne fût venu chez eux. Celui-ci avait eu la partie belle avec eux ! Ils s'étaient empressés de le suivre.

Les soirs suivants, Zoroastre parla du Malin et de ceux qui étaient à son service. L'un des hommes dit :

« Lorsque deux êtres humains ne s'entendent plus sur Terre, ce ne sont tout de même pas les familles qui désignent celui qui sera victorieux. Les deux adversaires doivent se battre. Il devrait en être ainsi chez les dieux. En quoi cela nous concerne-t-il que ce soit le dieu du mal ou celui du bien qui l'emporte ? Qu'ils s'arrangent entre eux, nous suivrons le vainqueur ! »

Tout fier de sa sagesse, il regarda autour de lui, mais il ne rencontra que des visages sombres.

Or, c'était l'un de ceux qui avaient été le plus gravement malades ! Et lui, qui venait à peine d'être sauvé de la mort, il osait parler de la sorte ! Avant que Zoroastre ait pu lui répondre, l'homme poussa un cri et lança dans le feu une petite vipère venimeuse.

Elle l'avait mordu, et il n'était plus possible de le sauver. L'homme hurlait de terreur et de douleur, et il avait peur de mourir. Les autres avaient les yeux fixés sur lui : dans quelques instants, il serait obligé de traverser le pont. Quel serait son sort ? Tous en frémissaient d'horreur.

Zoroastre s'approcha de l'homme qui hurlait.

« Comprends-tu à quel point tu as péché contre Ahuramazda ? » demanda-t-il avec insistance.

Les yeux hagards, l'homme le regardait fixement. Il ne semblait pas avoir compris la question.

« Tu as blasphémé contre le Dieu sage et bon qui t'avait encore donné un délai de grâce. Tu le regretteras. Ne veux-tu pas implorer le pardon de Ahuramazda ? » dit Zoroastre en exhortant l'homme dont la main était déjà bleu-noir. Mais, avec une imprécation blasphématoire, ce dernier repoussa le précurseur.

Alors Zoroastre quitta la place, et les autres le suivirent. L'impie mourut seul et abandonné de tous.

Cet incident avait fait une impression durable sur les assistants. Ceux qui avaient été témoins de la scène la racontèrent aux quelques personnes qui, pour une raison

quelconque, n'étaient pas présentes. Jadasa était du nombre : elle s'était occupée d'une femme qui donnait naissance à son enfant.

Lorsque la jeune fille apprit cet événement bouleversant, elle en fut profondément touchée. Toutefois, elle ne pouvait comprendre que Zoroastre n'ait rien fait pour sauver cet homme. Ouvertement, comme il était dans sa nature de le faire, elle l'interrogea sur ce point.

« Pourquoi aurais-je dû le sauver, Jadasa ? demanda à son tour Zoroastre. J'aurais certes pu essayer de cautériser la blessure, mais avec ce genre de venin, je n'avais pratiquement aucune chance de réussir. Mais pourquoi, je te le demande à nouveau, aurais-je dû essayer de le sauver à tout prix ? »

« Si l'homme avait échappé à la mort, il aurait certainement reconnu la miséricorde de Ahuramazda et il se serait amendé » répliqua Jadasa. Mais Zoroastre poursuivit : « La bonté de Ahuramazda venait à peine de l'arracher à la maladie dont il avait failli mourir ! Il ne l'a pas reconnu. Bien plus, lorsque je le lui ai rappelé, il a juré. Cette fois non plus, il ne m'aurait pas laissé secourir son âme. Par contre, il représentait un danger pour les autres. Ceux qui n'étaient pas entièrement convaincus auraient pu être entraînés par lui dans l'immoralité et le manque de foi. »

Alors Jadasa comprit que ce qui a l'air d'être bon ne l'est pas forcément, et qu'il convient de réfléchir avant d'apporter son aide. Puis elle dit avec humilité : « Je te remercie, Zoroastre ; j'ai beaucoup appris. »

Les jours s'écoulaient dans le travail et l'étude. Les semaines se suivaient sans que les hommes s'en aperçoivent. Seul le grain qui levait leur montrait depuis combien de temps ils étaient là.

Les âmes s'épanouissaient lentement. Les gens assistaient de leur plein gré à l'enseignement qui leur était dispensé, ils priaient sincèrement et comprenaient l'immense grâce dont ils avaient bénéficié.

Zoroastre songeait déjà au départ lorsqu'un jour, vers midi, des cavaliers étrangers arrivèrent dans la localité. Cela donna lieu à une grande effervescence. Ils chevauchaient en bon ordre et semblaient maîtriser leur corps aussi bien que leurs chevaux.

Soudain, ils poussèrent des cris d'allégresse : ils avaient aperçu Zoroastre et l'avaient reconnu ! Il s'agissait des messagers qui l'avaient précédé et qui se trouvaient maintenant sur le chemin du retour. Grande fut leur joie de revoir le précurseur.

Ils lui dirent que cette localité avait été la dernière à avoir absolument besoin d'aide. Eux-mêmes avaient pu agir dans toutes les autres. A présent, tout le mal causé par le faux Zoroastre était effacé.

Bien plus : les gens dont le précurseur venait de s'occuper avaient été touchés jusqu'au plus profond de leur être et s'étaient totalement transformés.

« Ici encore, le mal a été source de bénédiction ! » dit joyeusement Mursa, qui était arrivé depuis quelques jours.

Les hommes apportèrent aussi la nouvelle que la Fête serait célébrée à la montagne dans quelques semaines. On priait Zoroastre d'y prendre part. L'atravan et le prince Hafis le faisaient chercher partout.

Zoroastre décida alors de rentrer avec ses deux compagnons, mais il promit de revenir au plus tard dans un an pour voir comment les gens avaient accueilli son enseignement et

combien de fruits il avait portés.

La séparation fut particulièrement pénible pour les aides venus des autres localités. Ils ne pouvaient plus envisager leur vie sans le «Maître». Jadasa ne dit pas un mot. A voir son visage toujours aussi impassible, on n'aurait su dire si elle était heureuse ou non de rentrer.

Quant à Zoroastre, il se rendit soudain compte que ses forces physiques commençaient à décliner. Il leur avait trop demandé au cours des dernières années, étant donné qu'il avait travaillé sans interruption en dépassant toujours les normes habituelles.

Une seule chose comptait pour lui : se retrouver au calme dès que possible. Mursa, qui comprenait Zoroastre, veilla fidèlement à ce que le départ s'effectue au plus vite.

La séparation eut lieu plus rapidement que tous ne l'avaient pensé. Mais Zoroastre n'alla pas loin. Au soir de la première journée, il fut pris d'une forte fièvre. Mursa ne savait pas où transporter le malade.

Alors il implora Ahuramazda de bien vouloir lui ouvrir les yeux afin qu'il puisse voir les petits aides et leur parler. Il avait agi par amour pour le précurseur malade.

Et sa prière fut entendue. D'aimables petits êtres se présentèrent et chuchotèrent à Mursa qu'ils connaissaient tout près de là une cabane abandonnée dans laquelle lui et le serviteur pourraient transporter le Zoroastre.

Ils lui montrèrent avec joie le chemin conduisant vers cette habitation qui les mettrait à l'abri de la pluie et dans laquelle se trouvait une couche confortable.

Le fait de voir les petits comblait Mursa de bonheur. Il se prit d'une grande affection pour eux. De leur côté, ils la ressentaient et étaient toujours prêts à l'aider.

Dix jours durant, une grave maladie retint le précurseur au lit. Mursa le soigna avec dévouement. Enfin, lorsque Zoroastre fut en mesure de regarder autour de lui, il se demanda où il se trouvait. Mursa l'en informa, et les petits complétèrent le récit en lui vantant la prévoyance de ce dernier.

Lorsque la guérison de Zoroastre fut assez avancée pour qu'il pût monter Strahl, il eut hâte de rentrer chez lui. Ils se mirent donc en route, et les petits leur montrèrent les chemins les plus praticables. Une fois que ces aides furent arrivés à la limite de leur secteur, d'autres les conduisirent plus loin. Et Mursa, qui avait jusqu'ici chevauché en silence, poussa soudain un cri d'allégresse : « Je vois aussi les nouveaux aides ! Est-il possible que je puisse garder ce don pour toujours ? »

Il était si heureux ! Il regardait derrière chaque arbre, dans le calice de chaque fleur, et il poussait un cri de joie lorsqu'un petit elfe ou un génie des arbres se montrait à lui.

Comme Zoroastre se sentait encore faible, il fallait chevaucher lentement. Cependant, grâce à la joie de Mursa au sujet des petits êtres, les journées ne leur parurent pas trop longues.

Selon son habitude, Zoroastre parlait le soir de choses sérieuses avec ses compagnons. Il fut peiné de constater que l'âme du serviteur n'avait pas progressé, bien qu'il ait toujours pu assister à tous les enseignements. On aurait dit qu'il n'avait pas le sens de tout ce qui n'appartenait pas au domaine terrestre.

« N'as-tu donc aucun désir d'entendre parler de Ahuramazda, mon ami ? » lui demanda Zoroastre avec bonté.

Il secoua la tête.

« J'y entends si peu de choses. Je ne comprends vraiment pas pourquoi Mursa se

réjouit tant lorsqu'il voit toute cette petite vermine. Je ne comprends pas non plus que toi, noble Seigneur, tu te tracasses pour des gens dépravés et que tu te charges de besognes que je considère comme trop insignifiantes. »

« S'il en est ainsi, dit tristement Zoroastre en faisant une dernière tentative, je ne pourrai pas t'emmener la prochaine fois. »

Il s'était attendu à des protestations et à des supplications pour qu'il fasse un nouvel essai avec lui mais, au lieu de cela, le serviteur dit, tout content :

« C'est justement ce que je voulais te demander ! Il me sera pénible de me séparer de Strahl, mais je finirai bien par m'habituer à d'autres chevaux. »

Après tous les succès que le précurseur avait eus, il rencontrait cet échec dans son entourage immédiat ! Quelle leçon devait-il donc en tirer ?

Quelques jours plus tard, la capitale se montra enfin et, avant le coucher du soleil, ils mettaient pied à terre devant le palais d'Hafis.

On salua Zoroastre avec une grande joie. Le prince prit peur en voyant le visage amaigri et pâle de son ami, mais celui-ci le tranquillisa.

Il se sentait tout à fait remis grâce aux excellents soins que Mursa lui avait prodigués. Par contre, il demanda d'une voix hésitante si Dschajawa était toujours en vie. La réponse qu'on lui fit le combla de joie : il attendait impatiemment le moment de saluer le précurseur !

Zoroastre lui non plus ne voulait pas attendre davantage. Il se hâta donc d'aller voir son vieil ami qu'il trouva plus affaibli qu'auparavant, mais spirituellement très actif.

Il put lui raconter tout ce qui lui était arrivé, tout ce qu'il avait pensé et tout ce qu'il avait vécu. Il trouvait auprès de Dschajawa une compréhension qui lui permettait de tout saisir de façon encore plus profonde.

Il aurait pu continuer à raconter ainsi pendant des journées entières. Quel bienfait il ressentait en s'absorbant dans cette contemplation intérieure après toutes les tribulations des dernières années ! Mais Hafis l'incita vivement à aller trouver l'atravan qui avait à lui parler de choses importantes.

Zoroastre se rendit donc chez le prêtre qui le reçut avec respect, bien qu'il fût nettement plus âgé que lui.

L'atravan dit qu'il était chargé de présenter Zoroastre comme précurseur à tout le peuple lors de la prochaine Fête. Il parlerait de sa mission et le pria de faire de même. Le mieux serait qu'il prenne la parole devant les hommes le deuxième jour de la Fête.

Zoroastre se déclara prêt à le faire, mais il demanda que les femmes puissent elles aussi assister à son allocution. Il considérait de son devoir de ne plus laisser dorénavant les femmes à l'arrière-plan.

« Comme nous, elles ont une âme, atravan, dit-il, et cette âme a soif. Elles doivent pouvoir prendre directement la nourriture là où elle est donnée à leur époux, et ne pas dépendre de lui lorsque leur esprit a besoin d'être assouvi. »

L'atravan ne comprenait pas cette façon de voir. Aussi loin que remontaient ses souvenirs, et même bien avant cela, la modestie avait été ce qui convenait aux femmes. Il leur fallait se tenir derrière les hommes. Il pensait que cela devait continuer ainsi. Sinon, les femmes réclameraient des changements en d'autres domaines également, ce qui pourrait devenir gênant.

« Tu n'es pas marié, Zoroastre, conclut-il en souriant, sinon, tu comprendrais bien vite que l'on ne saurait maintenir les femmes à un niveau assez bas. »

« Ma mère était aussi une femme, de même que la tienne, atravan, répliqua vivement Zoroastre. Si les femmes en profitent pour se mettre en avant sous prétexte qu'elles sont autorisées à entendre les vérités éternelles avec les hommes, ce ne sont pas de vraies femmes et, dans ce cas, elles ne doivent pas non plus avoir le droit de venir aux heures de recueillement. Mais nous devons faire notre possible pour accorder à l'âme de la femme la place qui lui revient de droit. »

L'atravan céda, car il savait pertinemment que, derrière les paroles de Zoroastre, il y avait la Volonté de Dieu. Par contre, il refusa d'être informé à l'avance de ce que le précurseur avait l'intention d'annoncer.

« Je l'apprendrai bien assez tôt avec les autres, dit-il avec calme. Je sais que tu apportes la Vérité, il est donc inutile que je contrôle tes paroles auparavant. »

On devait partir dans deux jours. L'atravan laissa à Zoroastre le choix de chevaucher avec lui ou avec l'escorte du prince Hafis.

Zoroastre se rendit compte que le prêtre préférait qu'il choisisse la deuxième solution ; toutefois, il ne voulait prendre aucune décision avant d'en avoir parlé avec son aide lumineux.

Quelque peu déprimé par cet entretien, Zoroastre retourna au palais et alla immédiatement trouver le prince, qui lui demanda de chevaucher en sa compagnie. En cours de route, il aurait en effet plus de temps qu'à l'ordinaire pour poser maintes questions qui le préoccupaient.

« Quant à l'atravan, il sera content de ne pas être obligé de t'avoir à ses côtés, dit le prince avant de demander : Comment trouves-tu le prêtre ? Vous êtes-vous mis d'accord ? »

« Il me plaît, mais il ne me paraît pas tout à fait naturel. Il cherche à cacher quelque chose. Chacune de ses phrases est soigneusement préparée. Je n'en saisis pas la raison. Il n'a pourtant rien à craindre de moi ! »

« Oh ! Zoroastre, quel enfant tu fais ! dit Hafis en riant. C'est bien cela : il a peur de toi ! »

Le regard étonné de Zoroastre incita le prince à répéter avec plus d'insistance : « Oui, il a peur de toi ! Cela se comprend aisément puisque, étant le précurseur, tu occupes le plus haut rang parmi les prêtres de notre pays, de par cette fonction dont Ahuramazda t'a chargé. »

Le regard incrédule de Zoroastre déclencha un nouvel éclat de rire chez le prince.

« Que tu ne l'aies pas remarqué toi-même me prouve que tu ne vois vraiment rien d'autre en dehors de ta haute mission. Oui, il doit en être ainsi, ajouta Hafis qui était devenu grave. Mais l'atravan, qui ne te connaît pas, ignore comment tu penses utiliser ce pouvoir. Pour lui montrer à quel point tu es modeste, je t'ai prié d'aller le voir. A vrai dire, c'est lui qui aurait dû venir à toi. »

« Alors je vais retourner chez lui pour lui dire qu'il restera le premier prêtre du pays » déclara Zoroastre. Le prince l'en empêcha :

« Ce serait on ne peut plus déraisonnable ! Le fait qu'il ait peur de toi ne peut que te montrer sa soif de pouvoir. Elle pourrait devenir gênante pour toi ou t'entraver si tu lâches les rênes dès maintenant. De plus, c'est toi, et pas lui, qui fut appelé par Ahuramazda à la dignité spirituelle la plus élevée dans ce royaume.

Tu n'as pas le droit de t'en défaire purement et simplement comme tu le ferais d'un vieux vêtement. Suis ton chemin sans te laisser troubler. Laisse les autres te craindre ou t'aimer. Le jour viendra où tu seras heureux qu'un seul mot de ta bouche puisse contraindre l'atruvan lui-même à l'obéissance. »

« Je te remercie, Hafis. Maintenant, j'ai compris. Tu as raison, en ces choses, je suis malheureusement toujours aussi naïf qu'un enfant ! soupira le précurseur. Que deviendrais-je sans tes sages conseils ? »

« C'est bien pour cette raison que j'ai reçu d'En-Haut la mission d'être ton protecteur sur cette Terre. Le défunt atruvan me l'avait annoncé. Voilà pourquoi je t'ai emmené autrefois, lorsque tu étais encore à la recherche du Zoroastre. »

Après un silence assez long, Zoroastre reprit : « Je ne comprends vraiment pas pourquoi l'atruvan a refusé aussi catégoriquement d'être informé de ce que j'ai à dire aux hommes. Je pensais qu'il aurait absolument voulu savoir ce que j'annoncerai. »

« Si tu connaissais mieux le prêtre, ce ne serait plus une énigme pour toi. Il veut apprendre de Dieu Lui-même tout ce qu'il sait et retransmet. C'est pour lui un véritable supplice de voir qu'il est donné à un autre davantage de savoir sacré qu'à lui. Si tu lui en parles, il est avec toi dans la position d'un élève, et c'est ce qu'il veut éviter à tout prix. Par contre, s'il n'entend qu'à la montagne les vérités que tu annonceras lors de la Fête, personne ne saura s'il savait ou non tout ce que tu dis. »

« Comme c'est dommage pour cet homme ! » dit Zoroastre d'un ton désolé, et Hafis répondit :

« Il changera sous ton influence, toi qui es béni, de même que nous changeons tous. Mais, dans son cas, cela prendra beaucoup de temps. »

Zoroastre avait appelé Mursa pour le charger des préparatifs du voyage. Le fidèle serviteur se réjouissait à la pensée de la Fête, et cette joie le comblait.

« Seigneur, as-tu appris ce qu'est devenu notre ancien serviteur demanda-t-il dès son entrée chez le précurseur. Je devrais m'en attrister, mais j'en suis incapable, car je ne vois que trop clairement la Volonté de Ahuramazda dans ce qu'il vient de vivre. »

Lorsque Zoroastre lui eut dit qu'il ignorait ce qui lui était arrivé, Mursa raconta :

« Il n'était pas aussi indifférent qu'il en avait l'air. Il ne pouvait pas se fermer aux vérités que tu annonçais, malgré son grand désir de le faire. Il avait surtout peur des aides invisibles dont il se savait entouré. Il pensait que, s'il était loin de toi, ils ne s'approcheraient plus de lui. Voilà ce qui l'a incité à te quitter.

Ici, il a retrouvé son ancien poste dans l'escorte du prince, et on lui a confié plusieurs chevaux de bât. Mais il avait la nostalgie de Traber et de Strahl qui sont logés ensemble et bénéficient de soins excellents. »

Il décida donc - c'est ce qu'il m'a lui-même raconté - de leur rendre visite une nuit. Mais avant même qu'il ne se fût approché d'eux, il lui sembla entendre des voix qui disaient :

« Nous n'avons rien à faire d'un lâche qui perd courage devant les serviteurs du Très-Haut, et nous tolérons encore moins que s'approche de nous un traître qui quitte son maître, toujours par lâcheté, et renonce aux Vérités éternelles. »

« Telles furent à peu près les paroles qu'il entendit. Il fut saisi d'une grande frayeur, et sa peur lui fit prononcer ces paroles blasphématoires :

« Ces maléfices diaboliques me poursuivent-ils jusqu'ici ? Êtes-vous des créatures

d'Anramanvu ? Si je ne vois pas immédiatement les petits, je maudis tout ce qui se rapporte au Zoroastre ! »

C'est alors que, aisément reconnaissables, trois gnomes se dressèrent devant lui. Ils avaient l'air furieux. L'un d'eux dit :

« Ce n'est pas pour empêcher cette malédiction, qui ne peut en aucune façon nuire au Zoroastre, que Ahuramazda dessille tes yeux intérieurs, mais pour sauver éventuellement ton âme qui a été choisie pour servir le précurseur. C'est ta dernière chance, Sadi. Arrache-toi à ta paresse spirituelle et à cette peur lâche ! »

« Tu peux t'imaginer, Seigneur, à quel point Sadi s'effraya. Il ne fit pas attention, trébucha, et tomba si malencontreusement qu'il se cassa une jambe. A présent, il a tout le temps de méditer sur ce qui lui est arrivé. Il m'a fait venir pour me raconter son aventure. Il m'a demandé de t'en faire part et de te prier de lui accorder ton pardon. »

« J'irai le voir plus tard, dit Zoroastre, qui se réjouissait de l'événement autant que Mursa. Mais il nous faudra un autre serviteur pour cette chevauchée. Choisis-le à ta convenance puisque le prince Hafis nous laisse toute liberté en ce domaine. »

« En fait, j'ai déjà choisi, Seigneur", dit humblement Mursa. Parmi les palefreniers se trouve un jeune homme qui se nomme Marzar ; il me plaît beaucoup. Il semble être issu d'une bonne famille. Il est intelligent, avide de savoir et ne se lasse jamais de m'entendre répondre à ses questions. Tu le rendrais très heureux si tu acceptais de le prendre comme serviteur. »

« Alors, dis-lui de se tenir prêt à nous accompagner » dit Zoroastre en donnant son assentiment.

Plus tard dans la journée, il alla voir Sadi qui, allongé sur sa couche, souffrait énormément. Il le trouva ouvert à tout ce qu'il lui disait ; c'était un autre homme.

Après l'avoir assuré de son pardon et lui avoir promis qu'il pourrait à nouveau être son serviteur dès que sa jambe serait guérie, Zoroastre examina la fracture. Rien n'avait été fait, les os brisés lui transperçaient la peau. Le médecin ne s'occupait-il pas de ce genre de malades ?

Le précurseur apprit qu'il ne venait que chez les gens riches qui pouvaient payer une forte somme ; les autres devaient guérir sans lui, ou mourir.

Zoroastre promit de récompenser le médecin selon ses mérites. Mais il serait puni si le serviteur restait infirme.

Et cela réussit. Avant même que Zoroastre n'eût repris la route, il trouva Sadi confortablement installé et ne souffrant plus. Le médecin s'inclina jusqu'à terre et promit de faire son possible pour que Sadi puisse à nouveau se servir de sa jambe.

Dschajawa avait eu l'intention de prendre part au voyage, mais il avait trop présumé de ses forces. Il dut donc y renoncer et, de ses mains tremblantes, il bénit Zoroastre avant son départ.

Plein de joie, Hafis galopa hors de la ville, Zoroastre à ses côtés. Tous deux avaient bien des choses à dire, à demander, et à voir. Hafis s'intéressa tout particulièrement à la situation dans les différentes localités, et son compagnon ne se lassait pas de raconter ce qui s'y était passé. Lorsqu'il parla de l'aide des essentiels, Hafis dit : « Je ressens presque la même chose que ton Sadi : l'idée que nous sommes sans cesse entourés d'êtres invisibles qui peuvent nous rendre service ou nous porter préjudice m'inquiète un peu. »

« Je ne puis comprendre qu'ils inspirent de la crainte à un être humain, rétorqua

Zoroastre. Il m'est si agréable de penser que les petits sont autour de moi, même quand je ne les vois pas. »

« Ne les vois-tu donc pas toujours ? » voulut savoir le prince, et Zoroastre expliqua que, normalement, il ne les voyait que s'il les appelait.

« Mais s'ils m'apportent un message ou s'ils veulent m'avertir, je les vois également » ajouta-t-il pour conclure.

Il constata toutefois qu'il n'avait pas encore dissipé le malaise du prince et il réfléchit à la façon dont il pourrait y remédier. Comme aucune idée ne lui venait, il décida de demander à son aide lumineux de le conseiller et de l'aider.

Il était inévitable qu'au cours de la conversation Zoroastre en vînt à parler de Jadasa. Il la décrivit telle qu'il l'avait ressentie, et Hafis manifesta un vif intérêt pour la belle jeune fille. Zoroastre s'en aperçut et dit soudain :

« Prince, ce serait une femme pour toi ; tu ne pourrais en désirer de meilleure ! Si tu avais la plus pure des femmes de la Terre à tes côtés, ce serait merveilleux pour ton peuple ! »

Le précurseur avait parlé avec une vive émotion. Mais le prince dit :

« Depuis la mort de ma femme, je n'ai jamais songé à me remarier. Cependant, après la Fête, nous pourrions passer par cette région pour que je fasse la connaissance de cette jeune fille. »

Et Zoroastre s'en contenta.

La ville de tentes du prince s'étendait au pied de la Montagne de la Fête. Une grande animation y régnait, car une foule bigarrée se pressait pour assister à la Fête.

On avait dressé une tente particulière pour Zoroastre. Déjà extérieurement, elle se distinguait nettement des autres qui offraient une palette de couleurs on ne peut plus éclatantes. Elle était recouverte de simples nattes blanches, à l'extérieur comme à l'intérieur.

Très tôt le matin de la Fête, les gens arrivèrent en foule à la Montagne. Peu avant l'emplacement réservé aux cérémonies, ils mettaient pied à terre. Des serviteurs se chargeaient des chevaux et, lentement, posément, on faisait à pied la dernière partie du chemin.

Le premier jour de la Fête se déroula selon des règles strictes. Zoroastre, qui ne se trouvait pas loin du prince, vécut toutes les prières et tous les actes du fond de l'âme.

L'atravan s'adressa ensuite aux personnes présentes. Il parla de la façon dont les êtres humains se rendaient de plus en plus coupables par leurs mauvaises actions et il les accusa de répandre le mal partout dans le monde. Puis il leur annonça la prophétie concernant la venue du Saoshyant et du précurseur.

« Lorsque je n'étais encore qu'un jeune mobed, continua-t-il d'une voix émue, l'atravan d'alors a pu nous dire : La prophétie se réalisera. Nous sommes entrés dans la dernière phase de la Terre. Les astres ont annoncé que le précurseur était né. C'est alors que les auditeurs avaient été saisis d'une immense joie. Tous se réjouissaient de la venue sur Terre du précurseur. En ce jour, il m'est permis, à moi aussi, de vous annoncer quelque chose qui va vous apporter une grande joie : le Zoroastre se trouve parmi nous ! »

Il lui fut impossible de poursuivre, tant l'allégresse se manifestait bruyamment sur la place. Même ceux qui avaient déjà connaissance de la nouvelle étaient entraînés par

l'immense joie qui les submergeait tous. Le Zoroastre parmi eux ! Des temps meilleurs ne manqueraient pas de venir à présent ! Tout le mal allait désormais prendre fin !

L'atravan réussit difficilement à rétablir le calme. Ici et là, des voix pénétrées de gratitude et d'allégresse s'élevaient sans cesse, jusqu'à ce que soudain l'un des assistants, bientôt suivi de plusieurs autres, s'écriât :

« Où est-il ? »

Alors le prêtre désigna celui qui, très calme, se tenait là debout, le visage inondé d'une clarté surnaturelle.

« Voici le précurseur : il nous annoncera à tous le Saoshyant et nous parlera de lui ! »

Tous le regardèrent et il leur sembla ne plus voir un homme. A cet instant, il leur parut semblable à un être venu d'un autre monde.

L'atravan promit que Zoroastre leur parlerait à tous le lendemain et que, sur sa demande, les femmes seraient elles aussi autorisées à être présentes.

De nouveaux cris d'allégresse s'élevèrent alors, et ils se prolongèrent longtemps. Aucune Fête n'avait encore connu semblable animation, mais il est vrai que, jamais encore, quelque chose d'aussi merveilleux n'avait été annoncé.

Hafis avait craint qu'en redescendant les gens ne fassent foule autour de Zoroastre ; il avait donc ordonné à ses serviteurs de l'entourer de près.

Cette précaution était superflue. Tous s'écartèrent respectueusement pour laisser le passage à Zoroastre et à sa suite. Ici et là, Zoroastre apercevait un visage familier qui rougissait de joie en se voyant reconnu. De toutes les localités que le précurseur avait libérées de l'influence de l'imposteur, ils étaient venus assister à la Fête.

Lorsque le soir l'atravan tendit aux hommes la boisson traditionnelle et raconta des légendes, Zoroastre, qui se trouvait assis au milieu de l'assistance, resta silencieux. Il voulait que le prêtre ait ainsi la certitude qu'il n'avait nullement l'intention de lui prendre sa place.

Les gens auraient évidemment préféré que ce fût Zoroastre qui leur parlât, mais ils aimaient leurs légendes et se réjouissaient à la pensée du lendemain.

Ce jour fut le couronnement de la Fête. Zoroastre avait passé la nuit en prière et avait instamment demandé que les mots justes et la force lui soient donnés. Il savait combien il était important que chaque âme voie en lui le précurseur du Sauveur divin. Il s'avança donc avec joie vers les assistants qui, emplis d'attente, étaient suspendus à ses lèvres. Pour commencer, il dit qu'il n'y avait certainement personne pour douter de la déchéance humaine. Chacun ne pouvait que souhaiter ardemment la venue du Saoshyant qui représentait l'unique et ultime possibilité d'éviter la perdition.

Ce à quoi les ancêtres avaient aspiré, ce que chacun avait souhaité pouvait à présent devenir réalité. Il avait été envoyé sur Terre par Ahuramazda en qualité de précurseur et il était autorisé, de par le savoir qu'il portait en lui, à leur dire : « Relevez-vous, vous qui désespérez ! Réjouissez-vous, vous qui êtes découragés ! Le Héros rayonnant viendra pour délivrer la Terre de la malédiction d'Anramainyu. Il tranchera la tête du serpent avec le glaive dont le métal étincelant est la pure Vérité.

Il est le fils de Ahuramazda, il est une partie du Dieu suprême ! Pouvez-vous vous représenter cela ? Pouvez-vous saisir une grâce aussi incommensurable ?

Son pied foulera notre Terre que les péchés ont transformée en borbier ! Son saint œil nous regardera, nous les hommes enchaînés au mal ! Si vous saviez combien il est majestueux, vous ne penseriez plus à autre chose qu'à la façon dont vous pouvez le servir. »

La voix claire de Zoroastre se faisait de plus en plus forte et résonnait toujours davantage, et les mots affluèrent sur ses lèvres lorsqu'il décrivit le Sauveur dans sa splendeur, assis sur le trône pour juger l'humanité.

Il parla de la justice divine qui ne se laisse pas influencer. Il leur démontra que chaque être humain recevrait à titre de récompense ce qu'il s'était acquis personnellement.

« Il faut que vous vous amendiez, vous les hommes, afin que, lors du Jugement, il y en ait tout de même quelques-uns parmi vous qui puissent traverser le pont de Tshinvat pour servir le Saoshyant » dit-il d'une voix forte.

Il leur semblait à cet instant si facile de s'amender. On n'avait qu'à s'abstenir de ce qu'on avait fait de faux jusqu'à présent et à s'efforcer de faire le bien à la place. C'était si facile, d'une simplicité enfantine ! C'est du moins ce qu'ils croyaient. Zoroastre le ressentait en suivant leurs pensées. C'est pourquoi il reprit :

« Ne croyez pas qu'un changement puisse se faire sans que vous vous donniez beaucoup de mal. Si vous n'aimiez pas tellement vos fautes et vos vices, si vous ne faisiez pas tellement corps avec eux, vous vous en seriez certainement déjà débarrassés. Vous y avez été assez souvent exhortés ! Il s'agit à présent de faire un gros effort. Mais vous savez désormais quel en est l'enjeu. Et si vous éprouvez des difficultés, pensez que chaque fois que vous vous surmontez, vous enlevez une petite pierre du chemin du Saoshyant. »

Il leur parla encore longtemps, et ils descendirent de la Montagne dans un état de bienheureuse plénitude comme ils n'en avaient encore jamais connue.

« Si nous avions douté qu'il fût un messenger de Ahuramazda, dit un vieil homme à son entourage, ses paroles enflammées nous auraient certainement convaincus. Aucun être humain ne peut parler ainsi de lui-même. »

Tous étaient de cet avis.

Le dernier jour de la Fête, beaucoup d'hommes voulurent savoir si Zoroastre viendrait dans leur localité et quand cela pourrait se faire. Il promit de reprendre bientôt la route et d'aller voir les tribus les unes après les autres, et ils durent s'en contenter.

Sur ce, il se mêla de nouveau à l'assistance et écouta ce que les prêtresses avaient à annoncer. Après ce que la foule avait entendu la veille, cela partit terne et fade. Les prêtresses elles-mêmes s'en rendirent compte. Et soudain, la première d'entre elles se tourna vers le précurseur en disant :

« Zoroastre, une nouvelle ère a commencé. Nous pouvons donc aussi modifier les coutumes lorsque cela semble être nécessaire pour le bien de tous. Nous allons nous taire, et toi, tu vas nous parler. Tu as encore bien des choses à nous dire. Nous sommes réunis ici en grand nombre. Permet-nous d'apprendre encore le maximum de choses parmi celles que tu as à nous communiquer. »

Tout surpris, Zoroastre regarda l'atravan. Celui-ci se détourna. Il était visible que cela ne lui plaisait guère, mais il se plia aux circonstances.

C'est ainsi que Zoroastre reprit ses explications, en demandant toutefois aux assistants de poser des questions dès qu'elles naîtraient en eux.

Ils s'exécutèrent volontiers. Pendant la nuit, plus d'un avait réfléchi et une foule de questions s'étaient présentées à lui. Avec le même entrain, Zoroastre répondit à toutes celles qu'on lui adressa.

Parmi ces questions, pas une seule n'était superflue, posée par curiosité, ou même blasphematoire. Toutes montraient que les gens avaient réfléchi vraiment sincèrement à ce

«nouveau» qui était entré dans leur vie.

Zoroastre prolongea cette rencontre jusqu'au dernier moment. Lorsqu'il voulut y mettre fin, on le supplia de rester un jour de plus, et il y consentit.

L'atravan objecta bien que la durée de la Fête n'avait jamais dépassé trois jours, mais Zoroastre se hâta de répliquer :

« La Fête est terminée, atravan. Toutefois, nous restons encore ensemble pour parler du Saoshyant. Ce n'est pas une obligation. Celui qui doit repartir parce que son travail l'appelle, ou celui qui souhaite rentrer chez lui pour une autre raison, peut tranquillement s'en aller. Personne ne lui en voudra. Mais quiconque désire rester doit pouvoir le faire librement. »

Alors le prêtre se soumit ; d'ailleurs, il resta lui aussi.

Mais au lieu d'un jour, ils restèrent sept jours. Zoroastre avait ainsi accompli une partie de sa mission. Tous ceux qui rentraient chez eux étaient pénétrés du savoir concernant Ahuramazda et Son saint Fils, le Sauveur divin.

Pourtant, le septième jour, quelque chose d'extraordinaire se produisit encore.

Zoroastre pria pour tous ceux qui voulaient entendre parler du Sauveur. Ses paroles l'emportèrent vers les hauteurs, et il oublia la foule qui l'entourait. Son âme se prosterna au pied du trône divin.

Tous remarquèrent que de son front émanait un rayonnement qui devenait plus clair à mesure qu'il priait. Soudain, au moment même où Zoroastre terminait sa prière, la première prêtresse s'écria :

« Voyez le rayon d'or qui, d'En-Haut, descend sur lui ! Voyez le merveilleux oiseau blanc qui, dans ce rayon, déploie ses ailes au-dessus de lui ! Voyez le merveilleux signe d'or qui plane au-dessus de sa tête ! »

Tous les regards se portèrent sur Zoroastre qui, le visage tourné vers le haut, était encore totalement absorbé dans sa contemplation. Beaucoup purent voir le Signe sacré : la Croix du Saoshyant. Et Hafis était du nombre.

Plus tard, il ordonna que l'on brode ce signe avec des fils d'or sur les vêtements du précurseur et sur sa tente blanche.

Tous ceux qui étaient restés jusqu'au dernier moment finirent par se parer. Ils quittèrent la Montagne de la Fête en tant qu'annonciateurs prêts à exhorter autrui. Quant à Zoroastre, il regagna la ville par le chemin le plus court.

Ils étaient tellement comblés par tout ce qu'ils venaient de vivre qu'il ne fut plus question d'aller voir Jadasa.

Dschajawa les attendait avec une grande impatience.

Bien qu'une voix intérieure lui eût dit que rien ne leur était arrivé, il avait hâte d'apprendre ce qui s'était passé. Ils avaient bien des choses à lui raconter, et il fallut des jours avant que tout lie fût dit.

Sadi allait mieux, mais il ne pouvait pas encore se servir de sa jambe. Il ne lui était donc pas possible de songer pour le moment à participer aux chevauchées. Il lui fut très pénible d'accepter son sort, lui qui, quelque temps auparavant, avait quitté de son plein gré le service de Zoroastre.

Le précurseur avait l'intention de parcourir le pays à cheval, accompagné de Mursa et de Marzar. Le prince Hafis tenta de persuader Zoroastre d'emmener une suite, mais celui-ci ne se laissa pas convaincre.

« J'ai le pressentiment que j'aurai une suite encore plus grande » dit-il. Et on en resta là.

Avant son départ, il alla à nouveau rendre visite à l'atran pour le prier de continuer à assurer ses fonctions comme par le passé et de ne pas négliger ses devoirs sous prétexte que lui, Zoroastre, parcourait à présent le royaume.

« Tu dois enseigner ce qui se rapporte aux dieux, atran, alors que moi, je dois annoncer le Sauveur, dit-il avec bienveillance. Mieux tu enseigneras, mieux je pourrai annoncer mon message. »

« Agiras-tu de même lors des Fêtes à venir, Zoroastre ? demanda le prêtre en ignorant ce qu'avait dit le précurseur. Ajouteras-tu chaque fois sept jours pour parler au peuple ? Si tel est le cas, je te dis dès à présent que je ne le tolérerai pas à l'avenir ! »

Combien Hafis avait eu raison avec son avertissement ! Grâce à la prévoyance du prince, Zoroastre ne s'était pas dessaisi de sa dignité. Il répondit calmement : « On ne peut encore en décider aujourd'hui, prêtre. S'il est nécessaire de parler à tous plus qu'on ne peut le faire en une journée, il faudra bien en ajouter davantage. Cela se fera tout naturellement. »

« Je ne le tolérerai pas ! s'emporta l'atran. La Fête est célébrée en l'honneur de Mithra. Si tu veux annoncer le Saoshyant, tu n'as qu'à organiser une Fête en son honneur ! »

« Nous verrons ce qu'ordonnera Ahuramazda » répliqua Zoroastre en s'efforçant de garder son calme.

Sur ce, il prit congé et rentra au palais. Il avait l'intention de parler de cet incident avec Hafis, mais l'occasion ne se présenta pas, alors il y renonça.

Une fois de plus, Zoroastre parcourait à nouveau le pays pendant des journées entières. Bien qu'il n'ait eu que peu de temps pour se reposer, ses forces étaient revenues. Il se réjouissait de pouvoir parler aux âmes qui avaient soif de son enseignement et qu'il espérait rencontrer.

Il aimait chevaucher à travers la campagne fertile. Cette fois, il s'était dirigé vers le nord où il n'était allé qu'une seule fois. Le pays était vallonné et s'élevait vers de hautes montagnes.

« Des gens habitent-ils ici ? » demanda-t-il aux petits qui étaient accourus à son appel.

Ils s'empressèrent d'acquiescer :

« Des gens vivent ici, mais leurs cabanes sont fort éloignées les unes des autres parce que les montagnes les séparent. Le chemin deviendra de plus en plus pénible. Tu ne trouveras pas la moindre localité. Pouvons-nous te donner un conseil ? »

Zoroastre acquiesça à son tour.

« Alors écoute : Reste en bas où tu te trouves actuellement. Cet endroit est facilement accessible depuis toutes les habitations. Nous allons amener les gens ici, et tu pourras leur parler à tous en même temps, comme tu l'as fait récemment à la Montagne de la Fête. »

Cette proposition parut excellente à Zoroastre et à Mursa. Toutefois, le précurseur demanda :

« Comment allez-vous prévenir les gens, vous les petits ? »

« Ceux qui habitent ici sont restés bons, car ils ont toujours vécu en harmonie avec nous, lui répondirent-ils. C'est pourquoi ils peuvent nous voir. Nous les aidons bien souvent lorsque leurs bêtes se sont perdues dans la montagne, ou s'ils s'égarèrent eux-mêmes. Ils nous appellent alors comme tu l'as fait, et nous arrivons. Lorsque nous leur parlerons de toi, ils

viendront avec joie. »

Et Zoroastre consentit à ce que les petits aillent jusqu'aux cabanes situées dans la montagne. Quant à lui, il fit dresser sa tente. Sur le fond blanc était brodée la Croix d'or ; on la voyait briller de loin sous les rayons du soleil.

Il attendit alors ceux qui allaient arriver. Ils se présentèrent par petits groupes, à deux ou à plusieurs. Tous étaient reconnaissants que le Zoroastre fût venu chez eux. Ils parlèrent en toute confiance de leur vie pénible parmi les rochers et les éboulis.

« Nos chèvres, de même que nos moutons, ont l'habitude de grimper, dirent-ils. Nous ne pouvons élever d'autres animaux à cette altitude. »

Lorsque tous furent arrivés, Zoroastre commença à parler, et ce qu'il leur annonça fut accueilli avec une facilité surprenante.

Les êtres essentiels avaient bien raison : la vie au milieu de la nature et des petits serviteurs du Très-Haut avait gardé ces hommes purs. Ils se réjouissaient de la venue du Sauveur et l'attendaient sans la moindre appréhension.

Ce fut une belle expérience pour le précurseur qui avait été jusque-là habitué à autre chose. Il eut du mal à quitter ces braves gens.

Il poursuivit son voyage vers le sud. Il tenait à se rendre autant que possible dans des régions où il n'était pas encore allé.

Il était en route depuis quelques jours lorsque, conduit par les petits, il arriva dans un bourg situé au milieu de jardins en fleurs. Quelle beauté, une beauté merveilleuse ! Cela lui rappelait le pays qui entourait le palais d'Ahura-Masdah. Là-bas également, les roses fleurissaient en abondance. Ici, les gens devaient être bons !

Il fit dresser sa tente en dehors de la localité. Il y avait deux raisons à cela : il ne voulait déranger personne en demandant l'hospitalité et, avant tout, il tenait à éveiller la curiosité. Les gens devaient venir, ils devaient s'étonner et poser des questions. La Croix d'or - comme on n'en avait encore jamais vu de semblable - devait les attirer. Mais les choses se passèrent autrement.

Beaucoup d'habitants de la région avaient assisté à la Fête de la Montagne, et il avait été donné de « voir » à certains d'entre eux. Lorsqu'ils aperçurent la Croix, ils la reconnurent immédiatement et ne posèrent aucune question. Transportés de joie, ils se précipitèrent chez eux pour annoncer la nouvelle :

« Le Zoroastre est là ! Sortez tous, venez près de sa tente blanche ! Il nous parlera comme il a parlé à la Montagne. A présent, vous pourrez entendre par vous-mêmes ce que nous n'avons pu vous rapporter que de façon imparfaite. »

Ils accoururent en foule et acclamèrent Zoroastre. Ils posèrent, question sur question ! Ils voulaient tout savoir en détail, et depuis le début. Il leur parla, donna des réponses, enseigna et annonça pendant des jours.

C'est alors qu'il se rendit compte que quelque chose, qu'il n'arrivait pas encore à traduire en mots, les préoccupait grandement. Il les encouragea avec bonté à exprimer leurs pensées, dans la mesure où cela leur était possible.

Chacun semblait vouloir que l'autre parle car, apparemment, ils étaient tous d'accord. Finalement, un homme assez jeune s'avança et dit : « Nous ne voulons plus servir les dieux ! »

Maintenant que cela avait été exprimé, tout le monde poussa un soupir de soulagement. Quant à Zoroastre, il était consterné. Jamais il n'aurait pensé que son enseignement serait interprété de cette façon.

Voyant à son mutisme qu'il ne les avait pas compris, ils parlèrent tous à la fois, si bien qu'il ne comprit plus rien du tout. Il se mit alors à les interroger :

« Pourquoi voulez-vous détrôner les dieux ? »

« Parce qu'ils ne sont que des serviteurs de Ahuramazda ! » dirent-ils avec véhémence.

« Ne voulez-vous donc plus reconnaître Ahuramazda ? »

Un éclat de rire lui répondit, comme s'il avait dit une énormité. Cela le rassura. Il était évident qu'ils étaient sur la bonne voie.

« Ainsi, vous voulez continuer à adorer le Dieu éternel, bon et sage ? »

La réponse ne se fit pas attendre : « Cela va de soi ! Lui seul est vraiment Dieu, les autres sont simplement considérés comme tels par les êtres humains. Nous le comprenons parfaitement à présent. N'es-tu pas aussi de cet avis, Zoroastre ? » Il partageait cette opinion et il se réjouissait. Toutefois, il lui répugnait de laisser dorénavant de côté ceux qui jusqu'alors avaient été vénérés en tant que dieux.

« N'oubliez pas que ceux que vous avez adorés jusqu'ici comme des dieux sont les serviteurs les plus élevés de Dieu. Ils sont bien supérieurs à vous, les hommes. Ils vous aident et contribuent grandement à votre évolution ici-bas. Honorez-les et estimez-les, même si vous ne les adorez plus à l'avenir. Remerciez-les également de tout ce qu'ils font pour vous. »

« Leur as-tu adressé des prières jusqu'à ce jour, Zoroastre ? » demandèrent les hommes qui s'enhardissaient.

« Non, depuis que j'ai vraiment trouvé Ahuramazda, les autres n'ont plus été des dieux pour moi. Ce sont des entités élevées et majestueuses, mais elles sont aussi loin au-dessous du trône du Très-Haut que nous sommes loin au-dessous d'elles. »

« Il n'est donc pas juste non plus que la Fête continue à l'avenir à être célébrée en l'honneur de Mithra, firent remarquer les gens, mais ils ajoutèrent aussitôt : Nous nous sommes rendu compte que tu as donné un autre caractère à la Fête. C'est ce qui nous a amenés à réfléchir. »

« Si vous vous en êtes rendu compte, vous me comprendrez également si je vous dis que nous n'avons pas le droit de modifier la Fête avant que la majorité des Iraniens ne pense comme vous. Sinon, nous prendrions quelque chose aux hommes sans pouvoir encore leur offrir quoi que ce soit à la place. »

« J'ai parlé avec le messager lumineux de Dieu. Il est aussi dans la Volonté du Très-haut que nous laissons lentement pénétrer le nouveau savoir dans les âmes. »

Ouvrtement, comme à des amis, Zoroastre leur avait exposé ce qui lui tenait à cœur. Ils en étaient heureux et s'efforçaient de le comprendre. Mais en même temps naquit en eux l'orgueil d'être peut-être les premiers à penser de cette façon.

Zoroastre le ressentit aussitôt et essaya de ne rien laisser pousser ici qui fût susceptible de devenir une mauvaise herbe.

« Je me réjouis avec vous, chers amis, que vous ayez compris ces choses et qu'elles soient devenues pour vous expérience vécue. Toutefois, vous n'êtes sans doute pas les seuls sur lesquels la dernière Fête a eu cet effet, et vous ne devez pas non plus oublier que c'est la Grâce de Dieu qui a éveillé ces pensées en vous. »

A présent, ils étaient à nouveau sur le bon chemin.

Pendant la nuit, Zoroastre en prière présenta cet événement devant le trône du Très-Haut. Il acquit la certitude de pouvoir commencer à annoncer dès maintenant Ahuramazda comme le seul et unique Dieu.

Il lui fallait procéder lentement et traiter les âmes avec douceur mais, une fois de plus, il comprit que l'on ne peut rien construire de nouveau sans démolir ce qui est ancien.

Peu de temps après, il reprit sa pérégrination. Il avait le pressentiment qu'après la joie que lui avaient causée ces gens, une période difficile l'attendait. Mais, à cette pensée, il fut pénétré d'une force encore plus grande.

La localité suivante était située au bord d'un beau lac. Les habitations étaient construites avec un sens de la beauté plus développé que dans les autres agglomérations. Déjà extérieurement, elles étaient décorées de peintures et de nattes. Auprès de chacune d'elles, il y avait un petit jardin où des fleurs poussaient en abondance. Toutefois, les roses en étaient absentes.

Ils rencontrèrent aussi les premiers hommes qui pêchaient au bord du lac. Assises sur des rochers au milieu de ce lac, des ondines regardaient les pêcheurs. Tout comme Zoroastre, Mursa les voyait nettement.

Ces hommes étaient habillés avec un soin tout particulier. Leurs vêtements aux couleurs vives étaient surchargés de colliers de coquillages et d'autres parures. Cette façon de se vêtir déplut à Zoroastre, car elle ne correspondait pas à sa conception de la virilité.

Il ne put se décider à adresser la parole aux pêcheurs, et il se dirigea vers les habitations. Là, il trouva des femmes entourées d'enfants ; contrairement aux hommes, elles donnaient une impression quelque peu négligée. Elles étaient timides et, dès qu'elles aperçurent les étrangers, elles se cachèrent.

Comme à l'accoutumée, Zoroastre avait laissé Marzar avec les chevaux à une certaine distance de la localité. Lui et Mursa devaient donner l'impression qu'ils étaient de simples voyageurs. Pourquoi les femmes avaient-elles peur ?

D'un geste amical, il leur fit signe d'approcher. Mais il fallut longtemps avant que l'une d'entre elles ne se décidât à le faire.

« Sois sans crainte, jeune fille, dit-il avec un sourire, on ne te fera aucun mal. Voyez-vous si rarement des étrangers pour que vous soyez tellement timides ? »

« Seigneur, presque jamais » chuchota la jeune fille très embarrassée.

« Crois-tu que je pourrais dresser ma tente ici, près de chez vous ? »

« Je ne sais pas » répondit-elle tout effrayée.

« Peux-tu me vendre quelque chose à manger ? » demanda Zoroastre, qui ne tenait pas à ce que l'entretien s'arrête.

« Je ne sais pas. »

La jeune fille désirait manifestement que cette conversation prenne fin, car elle s'enfuit comme une gazelle.

Zoroastre se retourna et vit que les hommes rentraient du lac. Soulagé, il se tourna vers eux, fit quelques pas dans leur direction et réitéra sa demande concernant la nourriture.

Les hommes s'interrogèrent du regard, et le plus âgé s'enquit de ce que les deux voyageurs venaient faire en ces lieux.

Pourquoi Zoroastre l'aurait-il caché ? Il dit tout naturellement qu'il avait entrepris une

grande chevauchée à travers le vaste royaume des Iraniens afin de répandre son enseignement.

« Et qu'enseignes-tu ? Qu'annonces-tu ? » voulut savoir le chef.

« Je suis le précurseur du Saoshyant » répondit Zoroastre, qui croyait en avoir dit suffisamment.

Mais ils le regardèrent avec de grands yeux, comme s'ils ne le comprenaient pas.

« Ne savez-vous rien du Sauveur divin qui sera envoyé à l'humanité ? » questionna à son tour Zoroastre. Ils secouèrent la tête.

« N'étiez-vous donc pas présents à la Fête sacrée à la Montagne ? » demanda-t-il encore.

Un autre hochement de tête lui répondit, puis le chef ajouta : « Non, nous n'assistons pas aux Fêtes. Nous ne croyons pas aux choses que les prêtres et les prêtresses y racontent. Déjà nos pères n'y allaient plus. »

« Mais comment comptez-vous avancer dans la vie si vous ne croyez à rien, pauvres gens que vous êtes ? » demanda le précurseur.

« Ménage tes regrets, étranger, lui répondit-on fièrement. Qui te dit que nous ne croyons à rien ? Ce sont les histoires des prêtres que nous ne croyons pas, car nous avons mieux. »

Le chef s'apprêtait à partir lorsque Zoroastre s'empressa de dire :

« Ne voulez-vous pas m'expliquer ce dont il s'agit ? On souhaite toujours apprendre ce qui est mieux. »

L'homme lui jeta un regard perçant.

« Tu as Mithra et les autres. Tu n'as pas besoin de notre Dieu. »

« Pour reprendre tes propres paroles : Qui te dit que j'ai Mithra et les autres ? Mais je te le demande à nouveau : Parle-moi de ton Dieu, car je crois qu'il est le même que le mien. Sache que moi non plus je n'adore pas Mithra et les autres. »

« Dis-tu la vérité ? » demanda le chef. Et Zoroastre répliqua presque avec emportement :

« Celui qui connaît le vrai Dieu ne saurait mentir ! »

« Eh bien, restez chez nous cette nuit. On vous donnera à manger. Plus tard, autour du feu, nous vous communiquerons la partie de notre trésor que nous pouvons transmettre à des étrangers. »

Zoroastre suivit les hommes tandis que, sur un signe de lui, Mursa retournait auprès de Marzar afin de l'informer de la situation. Puis il revint pour prendre lui aussi part au repas qui était servi sur une place au milieu des habitations.

Seuls des hommes s'y trouvaient réunis ; cela correspondait d'ailleurs parfaitement aux usages qui avaient cours dans le pays. Mais il était surprenant de voir que quelques belles filles devaient les servir, alors qu'ailleurs c'était le rôle des serviteurs.

Zoroastre était sur le point d'exprimer son étonnement lorsqu'il se ravisa. Des paroles trop hâtives ne pourraient qu'inciter les hommes à se montrer plus réservés. Les mets étaient savoureux, et les convives furent copieusement servis.

Les hôtes firent honneur au repas, ce qui leur gagna la sympathie de ces hommes qui semblaient attacher une grande importance à la nourriture. Après avoir mangé, tous s'installèrent sur la vaste place. Les hôtes furent invités à s'asseoir près de l'ancien qui commença à leur faire subir une sorte d'interrogatoire :

« Combien de dieux y a-t-il ? »

« Un » répondit Zoroastre aussi directement que la question avait été posée.

« Voilà qui est faux, annonça l'ancien. Il y a deux dieux, un bon, que nous appelons Ormuzd, et un mauvais qui s'appelle Ahriman. » Zoroastre sut immédiatement que ce n'étaient là que les noms défigurés de ceux qu'ils connaissaient eux-mêmes.

« Nous aussi, nous prions celui que vous appelez Ormuzd. Nous le nommons Ahuramazda et nous savons qu'il est l'Unique, l'Éternel, le Sage. » Tout joyeux, l'ancien se rapprocha quelque peu de son hôte.

« Le nom importe peu. Il semble bien que nous parlions tous deux du même Dieu. Mais si vous connaissez Ormuzd, vous devez aussi connaître Ahriman. L'un ne peut exister sans l'autre. »

« Nous connaissons aussi Ahriman, admit Zoroastre, mais nous ne le considérons pas comme un dieu. »

« Pas comme un dieu ? »

L'ancien prit peur et s'éloigna de son hôte.

« Pas comme un dieu ? Je te dis, étranger, que c'est un dieu et, à vrai dire, le plus puissant des deux ! »

Avant que Zoroastre ait pu réfléchir, ces mots lui échappèrent :

« Vous vous trouvez donc sous sa domination, pauvres gens que vous êtes ! Évidemment, il veut prendre partout la première place, mais là où les humains se fient à lui, ils sombrent dans la perdition et dans les ténèbres. » Tout effrayé, l'ancien rétorqua :

« Tiens ta langue, étranger ! La colère d'Ahriman pourrait te frapper, et nous avec toi »

« Je le défie ! s'écria Zoroastre, d'un ton ferme. Que peut Ahriman contre moi si Ormuzd est mon Maître ? Je sers le Dieu suprême ! Il saura protéger son serviteur ! »

Les hommes regardaient d'un air grave celui qui avait l'audace de parler ainsi. Puis l'ancien reprit la parole :

« Tu es encore jeune, étranger. J'ai plus d'expérience que toi. Crois-moi, Ahriman a conquis le monde et le domine. Les hommes le suivent. Même s'ils ne le veulent pas, ils y sont contraints. Il les enchaîne à lui d'une main de fer.

Tout comme toi, j'ai cru moi aussi autrefois qu'Ormuzd, le Noble, le Sage, était le Dieu auquel tous les êtres humains devaient se rallier. C'était une illusion qui fut suivie d'un dur réveil.

Si Ormuzd est celui pour qui tu le prends, dis-moi alors pourquoi il tolère que ses serviteurs passent à l'ennemi ? »

Une tempête se déchaîna en Zoroastre. Toutes les flammes qui avaient dormi depuis longtemps se réveillèrent. Une rougeur soudaine inonda son visage, des paroles irréfléchies lui vinrent sur les lèvres.

C'est alors qu'il sentit qu'un courant frais et bienfaisant venait calmer son ardente indignation. Et une voix apaisante lui parla :

« Ici comme partout, la colère subite ne peut que nuire. Réfléchis bien à ce que tu vas dire ! Tu recevras de l'aide. Occupe-toi de ces pauvres gens. C'est dans ce but que tu fus conduit en ces lieux. Ce n'est qu'en entrant dans leurs vues de façon bienveillante et en les guidant lentement mais sûrement qu'il est encore possible de les aider. »

Un calme infini pénétra le cœur qui, à l'instant même, battait encore si

impétueusement.

« Ahuramazda, Dieu bon et puissant, il y va de ton honneur. Aide-moi ! »

« Il fut un temps, commença-t-il d'un ton presque rêveur, où les hommes étaient purs, aussi purs qu'ils étaient sortis de la main créatrice du Dieu sage que vous appelez Ormuzd. C'était il y a bien longtemps. Les hommes étaient heureux en ce temps-là, car ils vivaient selon la Volonté de Dieu.

Il avait d'innombrables serviteurs que les hommes vénéraient comme des dieux secondaires, car ils sentaient bien que ces êtres lumineux leur étaient supérieurs.

Avez-vous déjà vu un fruit rongé par un ver ? » demanda-t-il en s'éloignant apparemment du sujet.

Les hommes, qui ne voyaient aucun rapport entre cette question et son récit, se regardèrent surpris ; toutefois, ils répondirent affirmativement. Alors il continua :

« De l'extérieur, on ne voit pas que le ver prend possession du fruit. Au début, ce ver est encore si petit qu'on le distingue à peine. Le fruit a un aspect superbe, mais le ver grandit et, à mesure qu'il grandit, il ronge le fruit de l'intérieur. Ce dernier se gâte et, après un certain temps, il n'est plus ce qu'il devrait être. Il est devenu une chose répugnante, que l'on jette. Me comprenez-vous ? »

« Un ver, petit et fort insignifiant, est entré dans l'âme humaine : ce fut la première désobéissance envers le Dieu grand et bon, qui avait dit : "Je suis le plus élevé. Rien n'existe à côté de moi !" Mais l'être humain pensa qu'il était lui-même ce qu'il y a de plus important et de plus élevé, se plaçant par-là, non pas à côté de Dieu, mais au-dessus de Lui !

N'en est-il pas ainsi, mes amis ? Pensez-y sérieusement ! »

Zoroastre se tut pour leur laisser le temps de réfléchir. Il voyait clairement à quel point ses paroles les remuaient. Mais il savait également qu'elles étaient inspirées d'En-Haut. Sinon, comment aurait-il eu connaissance du Commandement de Ahuramazda qu'il venait de leur annoncer ?

Une profonde gratitude empreinte d'adoration le pénétra. Il était heureux que les hommes lui demandent de poursuivre. Il fallait qu'il parle.

« Lorsqu'Ahriman vit dans les âmes humaines ce ver issu de sa main, il se réjouit. Il veilla à ce que des âmes toujours plus nombreuses fussent incitées à pareille désobéissance. Il se réjouit de chaque âme que Ormuzd doit rejeter comme étant inutilisable, car elle est alors sienne. Et il veut devenir le maître des âmes.

Voyez-vous à présent quel prix vous devez payer si vous voulez suivre Ahriman ? »

Ils le regardaient, consternés. Personne ne leur avait encore parlé de cette façon. Avant qu'il ait pu continuer, l'un des assistants trouva le courage de dire :

« Étranger, jusqu'à ce jour, nous étions heureux ! Nous ne ressentons pas que nous sommes des fruits pourris. Nous ne voyons rien du ver. Nous apprécions pleinement notre vie. Il se peut que tu aies raison pour d'autres êtres humains, mais rien de tout cela ne nous concerne. »

« Le fruit non plus ne remarque pas au début que le ver le ronge, rétorqua Zoroastre. Et cela ne se voit pas davantage de l'extérieur. Mais attendez : le jour viendra où cela ne pourra plus rester caché. Le jour viendra où la mort s'approchera de chacun d'entre vous et où le fruit sera cueilli et jeté. Que ferez-vous alors ? Où sera donc passé votre bonheur ? »

De nouveau, ils étaient frappés par ce qu'il leur disait mais, de nouveau, ils ne

voulaient pas l'admettre. Un autre se leva pour dire :

« On nous a appris qu'il n'y a pas d'au-delà et qu'avec cette vie, tout est fini. Pourquoi devrions-nous craindre la mort ? Certes, elle met un terme à notre bonheur, à notre jouissance, mais de toute façon tout s'arrête avec elle. »

« Non, ce n'est pas vrai ! s'écria quelqu'un d'autre. Nous savons tous que nos femmes deviendront des Péris. Il doit donc y avoir quelque chose qui survit à la mort ! »

La diversité des opinions devint manifeste. Un brouhaha de plus en plus intense gagna l'ensemble de la place jusqu'à ce que l'ancien finisse par frapper l'un contre l'autre deux morceaux de métal qui se trouvaient à côté de lui.

Zoroastre profita du silence qui était revenu pour demander : « Pouvez-vous me dire ce que sont les Péris ? Je n'ai encore jamais entendu ce mot. »

« Lorsqu'une femme meurt, elle va dans un sombre royaume, car les femmes sont menteuses, vaniteuses, infidèles, et elles ont encore bien d'autres défauts. Si son mari ou l'un de ses enfants intervient alors en sa faveur, elle devient une Péri, c'est-à-dire un être doué d'un esprit, qui doit accomplir toutes sortes de tâches pour se libérer de ses fautes. »

Bien que Zoroastre eût du mal à garder le silence, il laissa l'homme s'exprimer jusqu'au bout.

« Lorsque la Péri a servi fidèlement, elle peut vivre dans l'un des jardins du Dieu Ormuzd ; sinon, elle devient une Druj qui tourmente les humains. En tant que spectre de la mort, elle se glisse dans les maisons et y fait le mal. »

L'homme se tut ; quant à Zoroastre, il s'exclama :

« Celui d'entre vous qui a dit que votre croyance aux Péris s'oppose à votre manque de croyance en une vie après la mort a parfaitement raison. Ou bien croyez-vous que seules vos femmes continuent à vivre, tandis que vous, les hommes, vous êtes mangés par les grands oiseaux noirs et que tout est alors fini pour vous ? »

« Détrompez-vous ! Vous aussi devez répondre de vos actes. Vous aussi devez racheter tout ce dont vous vous êtes chargés. Estimez-vous heureux d'être autorisés à faire pénitence !

Ô pauvres gens égarés, sur quelles voies erronées vous vous êtes engagés. Je sais maintenant pourquoi les serviteurs de Dieu m'ont conduit jusqu'ici. Je vais vous aider si vous voulez m'écouter. Chers amis, laissez-moi vous venir en aide ! »

La voix de Zoroastre avait quelque chose d'émouvant. Ils ressentirent tous qu'il tenait beaucoup à leur apporter ce qu'il considérait comme étant la Vérité.

Pourquoi l'empêcheraient-ils de le faire ? Ils voyaient bien qu'il n'avait pas de mauvaises intentions. Ils pouvaient tranquillement l'écouter et ensuite oublier ses paroles ou bien en conserver autant qu'ils le jugeraient bon.

Ils se communiquèrent ce point de vue en chuchotant. Puis l'ancien se leva et dit avec dignité :

« Étranger, puisque tu nous en pries, nous allons t'écouter. Sois notre hôte pour quelques jours et dis-nous chaque soir sur la place ce qui remplit ton cœur au point de le faire éclater. Nous sentons que tu es sincère. »

Ce fut tout ce que Zoroastre put obtenir ce soir-là. Mais il était satisfait, Quant à Mursa, il était fort mécontent. Il admirait le calme de Zoroastre. Il aurait préféré abandonner ces gens blasés et satisfaits d'eux-mêmes.

On les conduisit dans une cabane vide où se trouvaient quelques peaux qu'ils purent

disposer à leur guise. On ne se donnait pas beaucoup de mal pour les hôtes. Mais cette habitation était bien tenue et les peaux étaient propres. Zoroastre n'en demandait pas davantage.

Très tôt le lendemain matin, Mursa se mit en route pour aller chercher de la nourriture pour son maître auprès de Marzar. Sur le chemin du retour, il trouva de beaux fruits qu'il rapporta sans hésiter. Il était presque arrivé à la cabane lorsqu'une jeune femme se précipita sur lui en poussant des cris ; elle lui arracha les fruits, les jeta à terre et se mit à les piétiner.

Tout décontenancé, Mursa regarda l'enragée. Peut-être avait-il pris ces fruits indûment, mais ce n'était pas une raison pour s'empresse de les détruire ! Outré, il raconta son aventure à Zoroastre qui lui dit après avoir réfléchi :

« Mursa, tu accuses cette femme à tort. Ces fruits étaient probablement vénéneux. »

Plus tard, il s'avéra que Zoroastre avait vu juste. Dans cette contrée poussaient beaucoup de fruits superbes, mais très vénéneux. Les enfants étaient souvent victimes de leur gourmandise.

Dans la journée, les hommes allèrent à la chasse, mais aucun d'entre eux n'invita Zoroastre à l'accompagner. Alors, il entreprit avec Mursa et Marzar une longue chevauchée pour voir la région qui était vraiment très belle.

Entre les forêts se trouvait le lac qui était d'une beauté de rêve. Ce jour-là, les hommes l'avaient déserté, mais il était loin d'être sans vie. Tous trois se réjouirent de voir les petites ondines s'amuser joyeusement ; elles ne semblaient pas s'apercevoir qu'on les observait.

Zoroastre ne revint que le soir dans la localité et, comme il avait grand-faim, on lui fit bon accueil au repas.

Après s'être restaurés, les hommes s'installèrent confortablement, puis ils invitèrent leur hôte à leur raconter quelque chose. Or, pendant sa chevauchée, Zoroastre avait imploré l'aide d'En-Haut. Il avait à cœur de toucher les âmes.

Il commença par parler des Péris.

« Vous dites que les Péris doivent expier leurs fautes. Vos femmes sont-elles vraiment aussi mauvaises que vous le prétendez ? Êtes-vous tellement meilleurs qu'elles ? »

Une véritable tempête se déchaîna ; le précurseur en conclut que les hommes se considéraient comme vertueux, alors qu'à leur avis les femmes étaient capables de tous les péchés.

« Comment se fait-il que vous soyez tellement meilleurs ? Les garçons et les filles naissent pourtant dans les mêmes familles ! Pourquoi les filles deviennent-elles mauvaises ? »

« Elles ont une constitution plus fragile et, de ce fait, leur âme est également plus faible », lui répondit-on. Zoroastre ne put rien objecter à cela pour le moment.

« Pourquoi vous liez-vous à ces mauvaises femmes ? Renvoyez-les donc toutes ! » suggéra-t-il.

« Nous n'en avons pas d'autres et, pour préparer nos repas et nous donner des fils, elles nous suffisent amplement. »

« J'ai parcouru de nombreuses régions de ce vaste empire, reprit Zoroastre, mais je n'ai jamais rencontré nulle part de femmes aussi mauvaises que chez vous. Bien au contraire, j'ai vu des femmes d'une pureté presque aussi grande que celle des premières femmes issues des pensées de Dieu. »

Les hommes avaient du mal à croire une chose pareille. Mais il leur parla de Madana et mentionna aussi Jadasa. Mursa, qui avait écouté en silence, se joignit soudain à Zoroastre pour faire l'éloge de Jadasa.

Puis Zoroastre demanda comment les hommes en étaient arrivés à croire que la vie continuait uniquement pour les femmes.

Ils répondirent qu'ils ne le savaient pas. On leur avait appris qu'après la mort tout était fini, mais on leur avait aussi appris que les femmes devaient servir en tant que Péris. Ce n'est que lors de l'entretien avec leur hôte qu'ils avaient pris conscience que les deux choses étaient incompatibles.

« Vous voyez, mes amis, insista Zoroastre, maintes choses dont vous êtes convaincus se contredisent. Vous croyez en Ormuzd. Vous savez que c'est un Dieu sage et bon. Comment pouvez-vous vous imaginer que ce Dieu bon tolère qu'on le dépossède de sa souveraineté ? »

« Nous avons appris que celui que vous appelez Ahriman est né de la méchanceté humaine. Ce qui fut engendré par le mal pourrait-il être un Dieu ? »

Mursa s'effraya de la témérité de Zoroastre, mais les hommes étaient tellement saisis qu'ils acceptèrent sans réagir cette attaque contre leur maître.

L'étranger avait certainement raison ! Si Ahriman avait été le plus fort, Ormuzd lui aurait abandonné son pouvoir. Dans ce cas, on n'aurait plus besoin de croire en Ormuzd ! Cependant, quelque chose s'éveilla en eux : ils ne voulaient pas renoncer à la croyance en Ormuzd, le Dieu bon.

L'ancien dit tout à coup :

« Tu parles d'Ahriman comme s'il était notre maître. Ce n'est pas exact. Nous avons tout simplement peur de lui. C'est Ormuzd qui est notre Maître. »

« Mes chers amis, s'écria Zoroastre avec joie, vous n'avez pas à avoir peur de cet être ténébreux. Si vraiment celui qui est lumineux est votre Maître, vous êtes sous la protection de Dieu et vous pouvez vous moquer de celui qui est mauvais ! »

Il leur parla longuement de la bonté du Dieu unique, de la protection qu'Il accordait et de la force qu'Il octroyait. Ce n'est que tard dans la nuit que les hommes se séparèrent.

Plusieurs jours se passèrent de cette façon. Zoroastre réussit à conquérir chaque soir une autre parcelle des âmes qui lui étaient confiées. Toutefois, il n'était pas encore parvenu à les convaincre que les hommes n'étaient pas infallibles et que les femmes n'étaient pas toutes dépravées. Chaque fois qu'il essayait de modifier leurs opinions enracinées, il se heurtait à une résistance opiniâtre.

Et, à nouveau, il pria et supplia d'être éclairé pour trouver enfin les mots qu'il fallait. Il rentra de sa promenade à cheval plus tôt que d'habitude et se rendit sans tarder sur la place où ils se réunissaient le soir.

A quelque distance de là, il entendit soudain de fortes exclamations auxquelles il ne prêta tout d'abord aucune attention. Mais les cris s'intensifièrent et devinrent si horribles qu'il bondit et tenta de se diriger vers la forêt d'où venaient les hurlements. Il vit alors deux hommes se sauver, tandis qu'un troisième, baignant dans son sang, gisait à terre. Le pauvre était si mal en point qu'il ne pouvait s'en tirer sans l'aide d'autrui.

Zoroastre osa à peine le soulever de peur qu'il ne perde trop de sang. Sur ces entrefaites, Mursa arriva et l'aida à transporter le mourant dans la demeure du chef. Ils connaissaient cet homme qui avait toujours écouté avec le plus vif intérêt lorsqu'il était

question des choses éternelles.

Les hurlements avaient aussi attiré d'autres personnes, et bientôt un cercle compact entourait l'habitation. Voyant que son aide n'était plus nécessaire, Zoroastre se retira.

Lorsque plus tard les hommes se rassemblèrent sur la place, il demanda des nouvelles du blessé et apprit que celui-ci avait encore pu, avant de mourir, décrire ceux qui l'avaient malmené.

Zoroastre confirma l'exactitude de ses dires, car il avait lui aussi reconnu les deux hommes. Le chef fut content de ce témoignage, étant donné que les malfaiteurs niaient les faits.

« Mais pourquoi ont-ils attaqué cet homme ? » voulut savoir Zoroastre.

« Nasur n'a pas pu nous le dire, ses forces l'ont abandonné avant » lui répondit-on.

Cependant, le chef avait secrètement ordonné qu'on amenât les deux hommes. Lorsqu'ils arrivèrent, il les confronta avec Zoroastre pour qu'il puisse leur dire lui-même qu'il les avait vus.

Mais le précurseur vit davantage encore. Il vit combien l'envie avait rongé l'un d'eux. L'autre ne semblait avoir été que son complice.

Il s'adressa calmement aux deux malfaiteurs :

« N'êtes-vous pas des hommes, et pourtant vous dites que vous ne pouvez commettre aucun péché, commença-t-il. Or, vous avez commis un grave péché. Toi, dit-il en s'adressant à l'envieux, tu as tué ton voisin Nasur à cause de ton ignoble convoitise. Et toi, dit-il en regardant l'autre qui, blanc comme un linge, se tenait devant lui, tu l'as aidé. Ainsi, l'un d'entre vous a commis un crime, et l'autre au moins deux. Si de plus vous mentez à présent, vous en ajouterez un troisième. Selon vous, quel va être votre sort ? Puisque vous ne devenez pas des Péris, vous êtes obligés, d'après votre croyance, de servir immédiatement dans la suite d'Ahriman. »

« Je ne veux pas rejoindre Ahriman, hurla le complice qui tremblait de tous ses membres. J'ai tenu Nasur pendant que Dursa le frappait. »

Surpris, le chef regarda Zoroastre qui, en si peu de mots, avait réussi à obtenir l'aveu du crime.

« Et que t'avait fait Nasur pour que tu aies dû le frapper ? » demanda tranquillement Zoroastre à Dursa.

La réponse surprit tout le monde : « Je ne sais pas. »

Ils se regardèrent. L'homme mentait, c'était évident. Mais pourquoi ? Il devait avoir quelque chose à cacher.

Et, de nouveau, la voix calme de Zoroastre se fit entendre : « Où est la pierre verte que tu as prise chez Nasur ? »

Épouvanté, le malfaiteur regarda fixement celui qui l'interrogeait. « Que sais-tu de la pierre verte, étranger ? » demanda-t-il, sans penser qu'il se trahissait par cette question.

Zoroastre ne répondit pas, Par contre, il répéta sa propre question. Alors le malfaiteur bredouilla : « Je l'ai enterrée à côté de chez moi. »

Sur un signe de l'ancien, plusieurs hommes allèrent vérifier la chose et trouvèrent, enveloppée dans un tissu, une pierre verte d'une taille exceptionnelle.

« Tu vois, c'est à cause de cette pierre que tu es devenu envieux, voleur, assassin et menteur ! Peut-il y avoir quelque chose de pire ? Et toi, tu es devenu complice du crime de Dursa », dit Zoroastre en se tournant vers l'autre, qui continuait à pousser des hurlements.

« Vous êtes renseignés à présent, vous les hommes. Emmenez les assassins pour que la soirée ne soit pas gâchée par leur présence ! » ordonna Zoroastre. On lui obéit volontiers.

C'est ainsi que le précurseur put leur prouver que les hommes eux aussi pouvaient mal agir. Étant donné l'événement auquel ils venaient d'assister, ils étaient plus conciliants que d'habitude. Ils tentèrent pourtant de présenter ce cas comme une exception, mais Zoroastre ne le toléra pas.

Ils furent obligés d'admettre qu'ils avaient eux aussi accompli en secret plus d'un acte qui n'était pas conforme à la Volonté de Dieu. Le précurseur avait observé en silence toutes sortes de faits qu'il cita contre eux à ce moment-là, et le résultat de la soirée fut que les hommes avouèrent qu'ils ne pourraient pas subsister aux yeux d'Ormuzd.

« Voilà pourquoi vous avez désigné Ahriman comme le plus puissant des deux. En fait, vous redoutez Ormuzd, et non Ahriman. Au plus profond de votre âme, vous savez que vous devrez un jour vous présenter devant le trône du Juge divin, exactement comme vos femmes. Là, chacun de vous sera jugé. Comment comptez-vous alors subsister ? »

De nouveau, l'heure était très avancée lorsqu'ils se séparèrent. C'est alors que l'ancien s'approcha de Zoroastre et lui demanda :

« Étranger, que faut-il faire des deux malfaiteurs ? »

« Quelle est donc la coutume en pareil cas ? » demanda à son tour Zoroastre.

« Nous précipitons l'assassin par-dessus les rochers qui se dressent derrière la forêt » répondit le chef sans hésiter.

Il ne remarqua pas qu'il reconnaissait ainsi que ce cas n'était nullement une exception, et Zoroastre n'attira pas son attention sur ce fait. Il se contenta de demander :

« Laisse-moi parler demain aux deux hommes. » Le chef fut d'accord.

Mais, le lendemain matin, le meurtrier s'était dérobé à la justice terrestre en mettant lui-même fin à ses jours.

Secoué d'horreur, le complice était accroupi à côté du cadavre.

« Bientôt, je serai mort moi aussi ! gémissait-il. L'étranger a dit que le Jugement allait venir ! »

Zoroastre demanda à l'homme de le suivre dehors. Lui-même frissonna en voyant l'aspect horrible du mort.

Puis il s'adressa sévèrement à celui qui tremblait de tous ses membres :

« Te rends-tu compte maintenant que tout n'est pas fini avec cette vie ? Sais-tu ce qui t'attend si tu dois te présenter tel que tu es devant le trône du Juge ? »

L'homme hurla encore plus fort et fit un signe affirmatif.

« Que vas-tu faire à présent ? »

« Je ne sais pas. Aide-moi, toi qui es bon ! » implora-t-il dans son désarroi.

« Pourquoi as-tu aidé Dursa ? » voulut savoir Zoroastre. D'une voix assez peu claire, l'homme rapporta que Dursa avait menacé de le tuer lui aussi s'il refusait de l'aider. Nasur avait voulu dénoncer le voleur, c'est pourquoi il avait dû mourir.

Zoroastre parla longuement à l'homme qui, fou de peur, était incapable de comprendre quoi que ce soit. Il fallait attendre qu'il ait retrouvé son calme, et on lui permit de retourner dans la pièce que l'on avait entre-temps débarrassée du cadavre. Zoroastre alla voir le chef pour lui parler du complice du meurtrier.

« Le mieux serait de le précipiter par-dessus les rochers, dit tranquillement l'ancien. Ce serait un mauvais exemple s'il s'en tirait impunément. »

« Songe, mon ami, que pour le moment il ne se repent pas encore, fit remarquer le précurseur. Il a seulement peur de ce qui l'attend. Ne pourrais-tu trouver une autre façon de le punir ? »

« J'y réfléchirai » décida le chef, mais Zoroastre se rendit compte qu'il n'était pas sincère.

Pour l'instant, il ne pouvait rien faire pour que l'ancien change d'avis. La seule chose à espérer était que le jugement n'ait pas lieu immédiatement.

Le soir, lorsqu'il se retrouva parmi les hommes, il parla de ce cas qui lui offrait un excellent point de départ. Ils furent bien obligés de convenir que les hommes aussi pouvaient pécher, mais ils ignoraient le sort qui les attendait. Les Périss masculins n'existaient pas. Selon leur croyance, la vie après la mort ne continuait pas pour les hommes.

Après les deux morts si violentes, ils reconnurent combien leur façon de penser avait été insensée jusqu'alors. Certes, Zoroastre eut encore assez de mal à les convaincre, mais il leur parla sans se lasser et leur fournit des preuves leur montrant à quel point ils avaient pensé jusque-là de façon erronée. Il leur fallut plusieurs soirs pour être convaincus.

Cependant, s'il y avait une vie après la mort, ils comprenaient parfaitement qu'elle ne pouvait être la même pour les mauvais et pour les bons. Comme ils se considéraient tous comme bons, ils avaient peur d'être contraints de vivre plus tard en compagnie des mauvais.

A présent, Zoroastre pouvait enfin parler du grand jugement, et lorsqu'ils eurent compris, il les familiarisa lentement avec l'idée des vies terrestres répétées.

Il avait craint de rencontrer les plus grandes difficultés à ce sujet. Or, ce fut le contraire qui se produisit. C'est justement cette idée qu'ils adoptèrent avec joie. Étant donné leur grande suffisance, ils pensaient qu'ils ne pouvaient que renaître pour une vie magnifique !

Ils débordaient d'enthousiasme en se représentant cette vie et, tout à coup, ils n'eurent plus besoin des explications de Zoroastre : Il devenait fatigant à la fin avec ses exhortations continues !

Ils lui firent clairement sentir que leur hospitalité était arrivée à son terme. A vrai dire, il n'avait pas réussi auprès d'eux. Devait-il partir malgré tout ?

Il résolut d'attendre les directives d'En-Haut et, dans un premier temps, de dresser sa tente dans le voisinage.

Évidemment, ils avaient constaté depuis longtemps qu'il possédait des chevaux et avait un serviteur, mais ils avaient fait semblant de ne pas s'en apercevoir. Zoroastre ne comprenait pas non plus cette attitude. Si, au début, il avait fait attendre Marzar un peu plus loin, il avait eu ses raisons. Il en aurait volontiers parlé à présent, mais les hommes l'évitèrent.

Le soir même, il couchait sous sa tente auprès de ses deux fidèles compagnons qui étaient heureux de l'avoir enfin à eux pour lui poser leurs questions. Mursa avait vu et entendu bien des choses qui étaient obscures pour lui. Avant tout, il ne comprenait pas l'attitude prudente du précurseur, d'ordinaire si impétueux.

Zoroastre lui dit avoir reçu des directives dans ce sens. Cependant ce n'est qu'en donnant ces explications qu'il comprit vraiment quelle réserve avait été nécessaire.

« Te rendras-tu de nouveau sur la place demain soir ? » demanda Mursa sans toutefois

obtenir de réponse précise. Zoroastre lui-même n'en savait rien.

Pendant la nuit, il pria pour obtenir une réponse à cette question, le matin, en voulant se lever de sa couche, il constata que ses membres étaient douloureux et ankylosés. C'était en quelque sorte une réponse : il serait retenu dans cette région sans pouvoir rencontrer personne.

Quelques jours s'écoulèrent ainsi. Grâce aux conversations avec ses compagnons, il y vit plus clair, de nouvelles perspectives s'ouvrirent, et la compréhension des choses éternelles s'accrut. Il n'aurait pas voulu être privé un seul instant de cette période de douleurs.

Il était encore allongé dans une immobilité quasi totale lorsque vers midi le chef vint le voir dans sa tente comme s'il passait en allant à la chasse. Il était sur le point d'exprimer sa surprise lorsque le regard de Zoroastre l'arrêta. Il interrompit donc subitement la phrase qu'il allait commencer et demanda simplement si l'étranger était malade.

« Il me semble que tu as mangé certaines baies qui poussent en abondance », dit-il lorsque Zoroastre lui eut décrit ses douleurs.

Mursa, qu'on avait appelé, avoua qu'il avait cueilli ces belles baies et les avait écrasées pour les mélanger, en raison de leur saveur, à la nourriture de Zoroastre.

« Le poison n'est pas mortel » dit l'ancien pour consoler Mursa tout effrayé.

« Dans quelques jours, ton maître pourra de nouveau se servir de ses membres, mais vous devez vous garder de cueillir ici des fruits même s'ils vous paraissent sans danger. »

Zoroastre parla des fruits que Mursa avait rapportés le premier jour.

« J'ai entendu parler de cela, dit l'ancien. C'est ma fille qui a arraché à Mursa les fruits dangereux. Ils t'auraient fait mourir sur-le-champ. »

« Il est étrange, continua-t-il après une courte pause, que les plantes aient changé à ce point dans notre région. Je me rappelle avoir mangé, étant enfant, bien des fruits qui sont devenus dangereux à présent.

Un vieux sage qui vint nous voir un jour attribua la chose à la domination d'Ahriman sous l'influence duquel tout se gâte. »

Zoroastre allait répondre, mais l'ancien n'était pas venu pour parler de plantes. Impatient, il fit un geste impératif de sa main brune pour demander qu'on l'écoutât.

« Étranger, je ne sais pas ce que je dois faire du criminel, dit-il en hésitant quelque peu, comme s'il avait honte. Tes paroles m'ont fait réfléchir, et maintenant je ne considère plus qu'il soit juste de le tuer. Nous devons lui donner l'occasion de réparer dans toute la mesure du possible. »

Au comble de la joie, Zoroastre regarda son interlocuteur, et une immense gratitude l'envahit. Ainsi, la bonté de Dieu avait adouci ce cœur inflexible !

« Je suis de ton avis, dit-il aimablement. As-tu songé à ce qui pourrait permettre à cet homme d'expier son acte ? »

« Nasur a laissé une jeune femme avec six enfants à charge. Si le mauvais homme, qui s'appelle Wunad, l'épousait et subvenait alors aux besoins de ses enfants, le dommage qu'elle a subi par suite de la mort de son mari serait réparé. »

« Mais acceptera-t-elle d'accueillir sous son toit celui qui aida à tuer son mari ? » demanda Zoroastre sceptique.

« Est-ce que chez vous on demande aux femmes qui elles veulent épouser ? rétorqua

l'ancien irrité. Chez nous, c'est l'homme qui décide. Une femme doit s'estimer heureuse de trouver quelqu'un pour s'occuper d'elle. La femme de Nasur sera donc contente elle aussi que Wunad vienne chez elle, car elle n'aura pas à souffrir de la faim. »

« S'il en est ainsi, je crois aussi que ce serait une bonne expiation pour Wunad » reconnut Zoroastre. L'ancien se mit à rire :

« En fait, elle est presque trop facile, car la femme de Nasur est jeune, jolie, et aussi bonne qu'une femme peut l'être. Il aura la vie belle auprès d'elle. »

« Ses camarades ne vont-ils pas le mépriser s'il reprend son travail au milieu d'eux ? » demanda pensivement Zoroastre.

L'autre répondit par la négative.

« Si quelqu'un a fait le mal et le reconnaît, personne ne parle plus du passé. »

L'ancien venait ainsi d'admettre une nouvelle fois que "faire le mal" était loin d'être quelque chose d'inconnu chez eux. Cependant, le fait que les autres ne rendent pas la vie dure au malfaiteur montrait que ces hommes avaient une certaine noblesse de caractère. Si seulement il pouvait en être ainsi partout !

« Dans quelques jours, tu pourras de nouveau marcher, étranger. Ne veux-tu pas revenir chez nous sur la place ? » demanda le visiteur en hésitant.

Zoroastre le promit avec joie. Mais l'ancien avait encore une autre demande à formuler :

« Puis-je t'envoyer Wunad pour que tu lui parles afin qu'il comprenne vraiment la grâce que nous lui accordons et qu'il prenne au sérieux son engagement à l'égard des enfants ? Et il ajouta à titre d'encouragement : il est très bête, mais il comprendra bien quelque chose. » Après quoi, soulagé, il s'apprêta à prendre congé.

Zoroastre accéda également à cette demande. Dès que l'ancien fut parti Mursa accourut et il s'accusa d'avoir causé les souffrances du précurseur. Ce dernier eut beaucoup de mal à le consoler.

« Ne vois-tu pas, fit-il remarquer à son compagnon attristé, que ton manque de prudence a finalement servi le bien ? Sans les douleurs provoquées par le poison, je serais sans doute déjà reparti, alors qu'à présent l'ancien est venu me trouver pour me demander conseil et me prier de revenir. Réjouissons-nous tous deux de ce que Dieu a fait dans Sa bonté. »

Trois jours plus tard, Zoroastre fut en état de se lever. Il se hissa avec peine sur le dos de Strahl afin de faire un petit tour. Ce fut plutôt difficile. A moment même où il allait tourner bride, il vit un homme qui le cherchait, c'était Wunad.

« Es-tu là depuis longtemps ? » lui demanda Zoroastre étonné. Et, à sa grande surprise, Wunad répondit : « Je viens tous les matins et je repars tous les soirs, Seigneur. »

« Mais pourquoi n'es-tu pas venu me voir chez moi ? dit Zoroastre qui s'aperçut que l'homme avait encore peur. Je veux seulement t'aider à retrouver le bon chemin. »

« Crois-tu que j'aurais tout simplement pu pénétrer dans ta tente ? Notre chef a dit : Le seigneur bienveillant, l'étranger, permettra que tu lui parles. Alors, j'ai attendu chaque jour cette permission. »

Sans expliquer sa méprise à l'homme, qui était effectivement borné, Zoroastre l'invita à le suivre.

Docilement, Wunad l'accompagna et, tout aussi docilement, il se laissa interroger, répondant de son mieux.

« Wunad, il t'est donné de racheter, déjà ici-bas, une petite partie de ta grande faute, l'exhorta Zoroastre, mais n'oublie pas que tu dois être un père nourricier pour les enfants de Nasur. »

« Oui, mais je dois aussi être un mari pour la femme ! » dit Wunad avec un large sourire. Il était évident que sa punition lui plaisait.

« Tu dois faire tout ce qui est en ton pouvoir pour expier, mon ami. Tu dois totalement renoncer à toi-même et ne vivre et agir que pour ceux que tu as privés de leur protecteur naturel. Es-tu prêt à le faire ? »

« Bien sûr que je suis prêt à le faire ! dit Wunad avec conviction. Je serai certainement pour eux un meilleur père que Nasur. »

Zoroastre vit que l'homme était trop borné pour qu'on puisse lui parler de choses plus profondes. Il espérait que la compréhension lui viendrait ultérieurement. Il le congédia donc, et Wunad se sauva, comme délivré.

Après quelques jours, Zoroastre se sentit assez fort pour se rendre le soir sur la place. Il y trouva tous les hommes rassemblés, comme s'ils l'attendaient. Comment savaient-ils qu'il viendrait aujourd'hui ?

Lorsqu'il leur posa la question, il apprit qu'ils l'avaient déjà attendu pendant trois soirs.

« Tu aurais dû être guéri depuis trois jours, lui expliquèrent-ils, mais, dans ton cas, l'effet du poison s'est prolongé quelque peu parce que tu as une autre constitution que la nôtre. »

Ils avouèrent franchement que leurs réflexions sur les vies futures les avaient tous induits en erreur. Chacun d'entre eux avait pensé qu'il devait devenir quelqu'un d'extraordinaire lors de vies terrestres ultérieures, puis tous avaient compris combien cela était faux.

Ils voulaient à présent savoir s'ils avaient déjà vécu sur Terre. Zoroastre l'affirma, bien qu'à contrecœur, car il craignait que les mêmes considérations que la dernière fois ne recommencent. Mais l'expérience les avait instruits, et ils se gardèrent de retomber dans la même erreur.

Comme ils se taisaient pour réfléchir en silence à ce qu'ils venaient d'entendre, ils commencèrent à comprendre que tous les événements s'enchaînaient. Ils comprenaient pourquoi l'un devait vivre dans la pauvreté et l'autre connaître la maladie. Cela leur avait paru injuste jusqu'alors, et soudain il devint clair pour eux qu'ils étaient eux-mêmes responsables de tout cela. Alors ils s'exclamèrent :

« C'est pourtant si simple ! »

Cette fois, Zoroastre se saisit de ce mot et leur fit remarquer que tout était évidemment très simple, mais qu'ils se rendraient compte des difficultés qu'ils rencontreraient dès qu'ils prendraient la chose vraiment au sérieux.

« Essayez de mener une vie sans tache, et vous ressentirez combien il vous en coûte de renoncer à vous-mêmes. »

A la façon dont ils accueillait ce qu'il leur disait, on pouvait constater qu'il leur avait manqué.

Lorsqu'il prit congé d'eux pour la nuit, ils l'accompagnèrent jusqu'à sa tente en lui faisant promettre de revenir le lendemain soir.

C'est ce qu'il fit, mais avec la ferme intention de parler cette fois de femmes.

« Vous avez montré que vous êtes capables de faire preuve de réflexion, commença-t-il de façon élogieuse. Vous avez reconnu plus d'une chose qui, au début, vous semblait impossible à comprendre. Continuez ainsi, vous aurez bientôt éliminé tout ce qui est faux dans votre façon de voir. »

Ils se regardèrent, ravis. Ils n'étaient pas habitués à ce qu'il les complimentât. A présent, ils voulaient doublement s'efforcer de mériter de tels éloges.

« Dites-moi donc ce que vous reprochez à vos femmes ! » demanda-t-il.

Ils se turent. Que pouvaient-ils dire ? Ils n'avaient pas de plaintes à formuler, mais on leur avait appris que les femmes ne valaient rien. Ils s'en tenaient à cette idée parce qu'elle était commode.

Zoroastre lut leurs pensées, et comme personne ne prenait la parole répéta à haute voix ce qu'il avait vu.

« N'en est-il pas ainsi, mes amis ? » dit-il pour conclure.

Ils reconnurent que c'était exact. Pas un seul d'entre eux ne s'était soucié de sa femme, qu'il considérait uniquement comme une servante et une ouvrière.

Il leur raconta alors comment Ahuramazda avait conçu la femme. Douée d'une intuition plus délicate, elle devait précéder l'homme en tout et lui permettre de se relier aux mondes plus élevés. En échange, l'homme devait protéger celle qui était plus faible que lui et l'aider lors de sa pérégrination sur la Terre pour que ses facultés plus fines puissent rester intactes.

« C'est ce qui devait être, mes amis, et il en est encore ainsi en maints endroits, dit Zoroastre en les regardant tous, mais qu'ai-je donc été obligé de constater chez vous ? Vos femmes se traînent ici et là, déprimées et timides ; elles se sauvent lorsqu'elles vous aperçoivent, car elles ne savent jamais ce que vous leur réservez. J'ai remarqué que vous les battez lorsque vous êtes de mauvaise humeur, et je n'ai encore jamais entendu une parole aimable de votre part.

« Vous choisissez vos vêtements avec soin, vous vous parez comme les femmes le font ailleurs, mais vos épouses et vos enfants doivent se contenter de guenilles crasseuses. Ne croyez-vous pas que vos femmes aimeraient elles aussi s'habiller avec goût ?

Les femmes doivent vous préparer à manger, et elles s'y entendent remarquablement. Lors des repas, vous vous faites servir par elles. Je n'ai encore vu cela nulle part. Ensuite, les femmes et les enfants mangent ce qui reste, et vous ne vous inquiétez pas de savoir s'ils mangent à leur faim.

Ce sont là des choses extérieures, mais elles ne contribuent pas au bien-être de vos femmes. Où est votre sollicitude en tout cela ? Et maintenant, parlons un peu de leur âme. Les laissez-vous assister à vos entretiens concernant les choses sacrées ? Priez-vous avec elles ? Qui les instruit quand elles sont encore petites ? J'ai essayé de leur parler, mais elles se sont dérochées. Ne ressentent-elles aucunement le besoin de s'élever, ou bien les avez-vous traitées de telle sorte qu'elles ont peur si, pour une fois, leur âme désire un souffle d'air frais venant du ciel ? »

Lorsqu'il se tut, les hommes étaient là comme des enfants qu'on aurait grondés. Ils gardaient les yeux fixés à terre, mais ce n'était pas par défi. L'un des plus jeunes finit par relever la tête :

« Maître, -telle était leur nouvelle façon de s'adresser à lui - Maître, je te dis que chaque mot que tu viens de prononcer est juste. Nous devrions avoir honte en pensant à

Ormuzd. Nos femmes sont moins bien traitées que nos animaux, car nous soignons ces derniers et nous ne les privons de rien.

Mais dis-nous à présent comment nous pourrions remédier à la situation. Nos femmes ne comprendraient absolument pas que nous changions de conduite envers elles. Elles ne nous comprendraient pas non plus si nous essayions de le leur expliquer, car nous ne sommes pas aussi éloquents que toi. »

« Point n'est besoin d'une grande éloquence pour expliquer de quoi il s'agit, dit Zoroastre, qui se réjouissait de la réaction du jeune homme. Vous devez agir comme je l'ai fait pour vous, et commencer par le commencement. Prenez pour base ce qu'elles savent depuis leur jeunesse, et elles voudront en savoir davantage. »

Très embarrassés, les hommes se regardèrent. Il était grave pour eux que le Maître ignorât dans quelle situation se trouvaient leurs femmes et qu'ils dussent tout lui expliquer. Ils avaient honte.

Finalement, l'un d'eux se ressaisit :

« Maître, il n'y a pas de commencement que nous puissions prendre pour base. Nos femmes ont été maintenues dans l'ignorance depuis le temps de nos ancêtres pour que nous restions les maîtres. Lorsqu'elles nous interrogeaient au sujet des choses divines, nous disions : Cela ne vous regarde pas, occupez-vous de votre travail. Elles en savent aussi peu sur Ormuzd que ... que ton cheval ! » conclut-il tout gêné.

Zoroastre était épouvanté, et il le montra ouvertement. Pourquoi aurait-il caché qu'il considérait cette façon de traiter les femmes comme la chose la plus honteuse qu'il eût jamais rencontrée ?

Mais la question n'était pas résolue pour autant. S'il faisait appeler les femmes pour leur parler, elles seraient tellement effarouchées qu'elles ne l'écouteraient certainement pas. D'ailleurs, il ne comprenait rien aux femmes. Il ne savait pas comment il devait éveiller l'intuition plus délicate qui, assurément, dormait aussi en ces pauvres femmes déçues.

Il se concentra, et il envoya ses pensées vers le haut pour demander de l'aide. Et, tout à coup, il sut ce qu'il convenait de faire : Jadasa devait venir.

Ici, il y avait pour elle une grande et belle mission. Ici, elle pourrait œuvrer auprès de ses sœurs malheureuses. Il fut envahi d'un grand bonheur à la pensée de cette heureuse solution.

Il parla aux hommes de Jadasa dont il les avait déjà entretenus autrefois. Il dit combien elle était noble et pure, et à quel point elle était prête à aider toutes les femmes.

« Je partirai dès demain chercher Jadasa avec mes compagnons » s'écria-t-il tout joyeux.

« Acceptera-t-elle de venir avec toi ? » demandèrent les hommes qui pouvaient à peine croire à un si grand bonheur.

Quant à lui, il ne douta pas un seul instant que Jadasa ne reconnût immédiatement l'urgence de cette mission.

« Quand pourras-tu être de nouveau parmi nous ? » demandèrent-ils anxieusement.

"Je reviendrai dès que cela me sera possible. Je ne peux pas vous dire exactement quand", répondit-il.

Il n'avait aucune idée de la distance qui le séparait de la localité de Jadasa, mais il s'en

remettait aux petits pour le conduire.

La joie au cœur, il partit donc à cheval le lendemain matin pour ce long voyage. Il était ravi de se trouver dans la nature qui, justement à cette époque-là, était magnifique ; il goûtait le silence qui lui apportait tant, et il profitait du mouvement qui lui était si salutaire.

Un soir, il était assis devant sa tente blanche. Ses compagnons s'étaient retirés dans la leur, mais leurs voix chuchotantes se faisaient entendre par moments.

Il n'y prêtait pas attention, trop absorbé qu'il était par ses propres pensées. Marzar sembla soudain avoir oublié toute prudence, et sa question se fit entendre, plus forte que jusqu'alors.

« Comment le Zoroastre peut-il s'imaginer qu'une femme nous accompagne ? Il n'a pas le droit d'attendre cela d'elle. »

« Je pense qu'il emmènera aussi d'autres jeunes filles » répliqua Mursa d'un ton neutre.

De nouveau, la voix de Marzar se fit plus forte :

« N'a-t-il pas songé que nous sommes tous trois célibataires ? Il ne pourra que déshonorer Jadasa aux yeux du peuple entier s'il l'emmène ainsi avec lui. »

« N'oublie pas qu'il n'est pas comme les autres hommes. Il est le précurseur ; bien des choses lui sont donc permises. »

Mursa avait parlé d'un ton tranchant. Marzar n'abandonna pas pour autant.

« Précurseur ou non, s'il veut emmener Jadasa, il doit l'épouser ! »

Marzar avait parlé tellement fort que Mursa l'invita à la prudence, et l'entretien ne fut plus qu'un imperceptible chuchotement.

Mais Zoroastre en avait suffisamment entendu. Comme fendu d'un bout à l'autre, le voile qui était placé devant son âme se déchira soudain. Toutes sortes de pensées l'assaillaient. Dire qu'il n'avait même pas remarqué une chose qui était évidente pour un simple palefrenier !

Comment osait-il compromettre la noble Jadasa ! Mais il avait promis aux femmes de les aider, et elles avaient grand besoin qu'on leur vienne en aide. Devait-il conduire Jadasa à ces gens et repartir immédiatement. Mais alors, il la laissait seule et sans protection auprès d'étrangers !

Elle avait dit jadis qu'elle se trouvait sous la protection de la Pureté. Mais en ce temps-là, son père l'avait accompagnée. Au milieu de toutes ces pensées, il repoussa bien loin à l'arrière-plan celle qui voulait s'imposer de façon on ne peut plus pressante, et il ne lui offrit aucune possibilité de se faire entendre.

Comment lui, le précurseur, pourrait-il se marier ? Sa vie appartenait à Dieu, dont il était le serviteur.

Depuis longtemps, ceux qui avaient chuchoté et dont les voix l'avaient réveillé de son insouciance, s'étaient endormis. Comme il le faisait toujours si volontiers, il était assis sous le ciel illuminé par les étoiles. Toutefois, il ne trouva pas la paix qui d'ordinaire le comblait.

Alors il se prosterna et, en priant, il épancha son âme. Ce qu'il n'osait pas s'avouer à lui-même, il l'exprima devant le Très-Haut. Il ne voulait rien cacher ; le moindre émoi intérieur devait être présenté ouvertement devant l'œil de Dieu. Puis il retrouva son calme.

Et, dans ce calme, il entendit à nouveau la voix du messager lumineux :

« Zoroastre, écoute ! Il est dans la volonté de Ahuramazda que tu prennes Jadasa pour

femme. Tu as besoin d'une compagne qui puisse compléter ton œuvre en instruisant les femmes. Tu ne saurais trouver d'épouse meilleure et plus pure. Prends-la contre ton cœur et veille à ce que son pied ne heurte aucune pierre.

Elle te donnera un fils que vous appellerez Vishtaspa. Hafis ne se remariera pas. Ton fils héritera du royaume. Il sera roi et, sous son règne, l'Iran s'épanouira et deviendra un pays béni.

Telle est la sage Volonté de Ahuramazda ! »

La voix se tut. Ce que Zoroastre n'avait osé espérer allait se réaliser. Il serait autorisé à avoir femme et enfant !

Sa prière se transforma alors en louanges et en remerciements. Il attendait impatiemment le lever du soleil pour qu'ils puissent continuer leur route.

Ils devaient chevaucher trois jours encore, avaient dit les petits, et ils ne s'étaient pas trompés.

Le troisième jour à midi, ils virent apparaître la localité bien connue. Que de choses n'y avait-il pas vécues ! Et maintenant, il allait retrouver les gens qui l'avaient si largement récompensé de sa peine. C'était déjà une grande joie !

Ils passèrent devant la demeure du chef qui, tout étonné, regarda au dehors. Lorsqu'il reconnut Zoroastre, il appela les voisins d'une voix forte. Tous devaient venir : le Zoroastre était de retour !

Quelques minutes plus tard, la place grouillait de gens émus et joyeux. Tous acclamaient le précurseur, chacun voulait le saluer, le remercier, lui raconter ce qui lui était arrivé depuis son départ. La confusion était totale, si bien qu'on ne pouvait comprendre le moindre mot.

Zoroastre les salua tous tandis qu'il cherchait Jadasa des yeux. C'est alors qu'il entendit Mursa lui dire :

« Seigneur, regarde là-bas ! »

Oui, Jadasa était bien là. Son gracieux visage était tout empourpré et, de ses yeux rayonnants, elle regardait celui qui était revenu. Lorsqu'elle sentit son regard se poser sur elle, elle s'approcha et le salua. Puis elle rentra chez elle pour préparer un repas.

Lentement, les gens retrouvèrent leur calme. Ils demandèrent à Zoroastre de leur parler le soir, et il y consentit.

Entre-temps, il se fit raconter ce qui s'était passé dans la localité, il demanda si aucune maladie ne s'était plus déclarée et si les habitants s'en tenaient toujours à ce qu'ils avaient reconnu comme étant juste.

Le chef, dont l'expression du visage avait visiblement changé, dit avec fierté :

« Je ne crois pas qu'un seul d'entre nous puisse jamais oublier ce que nous avons vécu grâce à toi. Nous sommes tous devenus entièrement différents. Même la maladie nous a épargnés. Jadasa nous a dit un jour que nos souffrances étaient la conséquence de nos fautes. Ce que nous considérions comme une calamité intolérable était à vrai dire la plus grande grâce de Ahuramazda, car beaucoup d'entre nous sont ainsi revenus de leurs erreurs. »

Zoroastre chercha la jeune fille du regard. Elle n'avait pas assisté au repas des hommes. Comme il ne la trouvait pas, il demanda à son père :

« Est-il donné à Jadasa d'avoir la vision de certaines vérités d'En-Haut ? » L'ancien répondit affirmativement.

« Toute petite, elle avait déjà un don spécial qui s'est encore accentué lors de son séjour chez les prêtresses. Depuis que tu es venu ici et que tu as fait de nous des serviteurs de Ahuramazda, elle nous dit souvent des choses qui lui sont données pendant la nuit. Je lui ai déjà plusieurs fois demandé de quelle façon ces vérités lui sont communiquées, mais elle ne tient pas à en parler. » Et il ajouta avec une certaine curiosité enfantine : « Toi, tu le sais peut-être ? »

« Non, je ne le sais pas non plus, répondit le précurseur. Pour chaque personne qui en est jugée digne, cela se passe de façon différente. Ce qui compte, ce n'est pas comment une vérité est donnée, mais ce qu'elle est. Si c'est la vérité, que nous importe le reste ? »

« J'aurais tendance à penser, continua-t-il après un court instant de réflexion, que toute curiosité en ce domaine pourrait empêcher la pure réception de ce qui est annoncé d'En-Haut. Tu pourrais même nuire à Jadasa en lui demandant de quelle façon ces vérités lui sont données. »

« Comment cela est-il possible ? » voulut savoir l'ancien, très impressionné par les paroles de Zoroastre.

« Je vous ai dit un jour que toutes les pensées humaines prennent forme, se mit à expliquer le précurseur. Ce sont évidemment des formes invisibles à l'œil humain, s'empressa-t-il d'ajouter lorsqu'il vit les yeux de l'ancien s'agrandir.

Ces formes tendent vers ce qui les a fait naître. Donc, si tu te creuses la tête pour savoir de quelle façon Jadasa est inspirée, ces vaines cogitations produisent une quantité de formes qui l'entourent immédiatement. De cette façon, tu enveloppes ta fille d'un fin manteau qui lui rend la réception des radiations d'En-Haut plus difficile, pour ne pas dire impossible. »

L'ancien s'étonna puis, comprenant soudain, il s'exclama :

« Jadasa a souvent dit : Ne pense pas tant à moi, père, cela m'empêche d'entendre. Cela signifie sans doute la même chose que ce que tu viens d'expliquer. Mais toi, je t'ai compris, alors que je n'avais pas saisi les paroles de Jadasa. »

L'ancien demanda ensuite des nouvelles de Sadi qui lui avait particulièrement plu. Zoroastre lui raconta à quel point le serviteur avait changé, et l'ancien ajouta :

« Vois-tu, il ne m'est pas donné de voir la moindre vérité, mais j'ai remarqué que Sadi avait un fond excellent. Laisse-moi te raconter ce qui s'est passé :

Ton cheval est un animal extraordinaire. Cela ne peut échapper à personne. Or, nous possédons nous aussi des chevaux blancs qui sont grands et forts. Un jour - c'était tout au début, avant que nous n'ayons reçu ton enseignement - l'un d'entre nous proposa à Sadi d'échanger son meilleur cheval contre ton Strahl. Tu ne l'aurais certainement pas remarqué, et Sadi devait recevoir en échange bon nombre de pierres précieuses. Il n'hésita pas une seconde et jeta l'homme hors de l'enclos des chevaux avec tant de rudesse que ce dernier en souffrit pendant plusieurs jours. »

Zoroastre répondit en souriant :

« Ah ! Voilà donc pourquoi tu boitais lorsque nous avons fait connaissance ! »

Sans montrer le moindre embarras, l'ancien fit un signe d'assentiment. C'étaient là des choses passées dont il n'avait plus honte à présent. Zoroastre demanda cependant :

« As-tu observé Marzar au moment du repas ? Oserais-tu lui faire la même proposition ? »

Tout effrayé, le chef s'en défendit :

« Non, même si j'étais le même qu'autrefois, je n'oserais pas le faire ! »

« Tu vois donc qu'autrefois Sadi n'était pas encore un serviteur du Dieu éternel, sinon tu n'aurais pas osé l'aborder. Mais il l'est devenu maintenant. »

« Ce que tu viens de dire est merveilleux, Zoroastre, dit l'ancien tout songeur. Si nous appartenons à Ahuramazda, aucune tentation en provenance des ténèbres n'ose s'approcher de nous. C'est tellement rassurant ! »

Ils s'entretinrent encore de toutes sortes de choses. Le précurseur ne souffla mot de la raison de sa venue. Il savait que le moment propice lui serait indiqué d'En-Haut. Il pouvait attendre ; il avait appris à le faire.

Quant à l'ancien, il avait du mal à attendre le moment où il pourrait conduire son hôte sur la place où avaient lieu les réunions.

Les hommes y avaient effectué avec une grande joie des changements qui témoignaient vraiment de l'aspiration sincère qui les animait.

Ils avaient mis des pierres autour de la place et, derrière elles, ils avaient planté toutes sortes de buissons. Au centre, ils avaient élevé un monticule de pierres semblable à ceux qui se trouvaient au nombre de sept à la Montagne de la Fête. On remarquait que cette place représentait davantage pour eux qu'un simple lieu de réunion où ils pouvaient discuter de maintes choses.

« Nous avons même une coupe pour la flamme, dit l'ancien avec fierté. Si tu veux célébrer une Fête pour nous au cours des prochains jours, nous l'utiliserons. »

L'idée de la Fête plut à Zoroastre. Il se réjouissait également en voyant la place aménagée avec soin. Il ne faisait aucun doute que le monticule de pierres servait à rappeler aux hommes que toute dispute et toute discussion concernant les affaires terrestres étaient exclues en ces lieux.

« Vous réunissez-vous toujours ici ? » demanda-t-il.

« Que veux-tu dire ? interrogea l'ancien qui ne comprenait pas. N'est-ce pas notre place sacrée ? Nous nous retrouvons toujours ici pour parler de Ahuramazda et des choses éternelles. »

« Lorsque vous devez aborder d'autres sujets, ce qui peut aussi arriver ? »

« Nous disposons maintenant d'une autre place pour ce genre de réunions. Si nous invitons les gens à venir ici, ils savent déjà qu'ils doivent laisser chez eux tout souci et toute pensée d'ordre terrestre. Celui qui en est incapable doit s'abstenir de venir. »

« Vos femmes assistent-elles aux réunions ? »

« Évidemment. Jadasa y veille. Elle ne me laisserait pas en paix si je m'y opposais. Mais elles viennent uniquement aux entretiens sur la place sacrée, elles n'ont pas le droit d'assister aux autres. »

Les hommes arrivaient de tous côtés, non pas agités et turbulents comme jadis, mais calmes et dignes. Quel résultat la maîtrise de soi n'avait-elle pas produit en si peu de temps !

Zoroastre s'étonna ; il se réjouissait que l'occasion lui fût offerte d'en être témoin. Il mettrait cela à profit lorsqu'il travaillerait avec d'autres. Sur la place même, personne ne se bousculait, chaque homme semblait connaître l'endroit qu'il devait occuper.

C'est ainsi que se forma peu à peu un cercle compact. Lorsque tous les hommes furent assis, les femmes et les jeunes filles s'avancèrent en un long cortège. Il y avait quelque chose d'indiciblement solennel dans la façon dont elles s'approchaient de leur «sanctuaire».

Jadasa les conduisit dans le cercle des hommes, et elles s'assirent pour former le cercle intérieur.

Le chef et Zoroastre étaient restés debout près du monticule de pierres.

« Vous savez tous, commença l'ancien solennellement, que le précurseur se trouve à nouveau parmi nous. C'est un grand honneur pour nous ! Remercions Ahuramazda. »

Ils se levèrent tous en même temps et tendirent les bras vers le haut. Ce geste leur était naturel à tous. Ensuite, l'ancien prononça quelques paroles de profonde gratitude. Lorsqu'il eut terminé, les bras retombèrent, mais les assistants restèrent encore quelques instants debout, dans le recueillement. Puis, ils se rassirent.

« Nous allons demander à Zoroastre de nous parler à présent » déclara le chef ; puis il s'assit lui aussi.

« Je me réjouis de me retrouver parmi vous. Mais je me réjouis encore davantage de constater que vous avez progressé dans le bien qui fut jadis déposé en vous à l'état de germe délicat.

Entre-temps, nous tous avons certes vécu beaucoup d'expériences sur le plan extérieur, mais bien davantage encore sur le plan intérieur. Ce faisant, maintes questions ont dû se réveiller en vous. Si tel est le cas, je vous demande de les poser aujourd'hui. Je verrai ainsi ce que je peux vous communiquer d'autre et ce dont vous avez encore besoin. »

Sans la moindre timidité, les hommes commencèrent à poser des questions. Le bonheur d'avoir le précurseur au milieu d'eux déliait toutes les langues, et les questions prouvaient qu'en vérité ils n'avaient pas perdu leur temps. Ils avaient profondément réfléchi et avaient pu trouver bien des choses par eux-mêmes.

Après qu'on eut abordé de nombreux sujets, une femme demanda :

« Explique-nous, si toutefois tu y es autorisé, pourquoi le Saoshyant doit venir en tant qu'enfant, comme tu nous l'as dit un jour. J'aimerais tellement être la mère qui aura la grâce de le porter, mais je trouverais mille fois plus beau qu'il vienne sur les nuées dans toute sa puissance. »

« Il se montrera ainsi lorsqu'il se tiendra devant les hommes en tant que Juge des mondes. Sa magnificence sera alors indicible. Mais le cœur des hommes tremblera, ils seront secoués et ils s'inclineront, tout en sachant que ce n'est pas suffisant. Dans sa Grandeur, dans sa Justice inexorable, il se présentera à eux dans toute sa Majesté. »

Les yeux de Zoroastre contemplaient des lointains infinis. Il se tenait devant eux, tel un voyant. Jamais encore il n'avait parlé de cette façon aux êtres humains, car il avait quitté le plan terrestre et annonçait inconsciemment ce qu'il voyait.

« Les hommes se consumeront devant sa Face sacrée, car personne ne peut subsister devant son éclat rayonnant. Mais il appellera lui-même auprès de lui ceux qui furent ses serviteurs et s'efforcèrent d'être fidèles. A ses côtés, ils pourront traverser le Jugement pour le servir ensuite de toute éternité dans la félicité !

Savez-vous, mes amis, ce que signifie le mot éternel ? Si vous le compreniez, vous vous efforceriez encore davantage de vous conformer à la Volonté de Ahuramazda dans chacune de vos pensées. Vous serez rejetés pour l'éternité ou bien vous vivrez éternellement dans la félicité : choisissez ! »

Zoroastre se tut un instant, sans reprendre pour autant contact avec la Terre. Les gens écoutaient, comme subjugués. Ils ressentaient qu'il leur était donné de vivre quelque chose de très grand.

« Toutefois, mes amis, le Saoshyant ne viendra pas uniquement en tant que juge des mondes. Il viendra en tant que Sauveur, car c'est ce que signifie son Saint Nom. Mais il peut seulement aider s'il sait ce que nous autres humains ressentons.

Que sait Ahuramazda des émotions de l'âme humaine ? Il est beaucoup trop sublime pour cela ! Il ne sait pas de quelle façon les tentations et les mauvaises influences s'approchent des pauvres humains. Certes, Il connaît les multiples chemins tortueux qu'empruntent les hommes, mais Il ne sait pas ce qu'ils ressentent lorsqu'ils les suivent.

Le Sauveur, lui, le saura car, pendant un certain temps, il abandonnera sa place auprès du Père. Il naîtra en tant qu'enfant, pareil à tout autre enfant de la Terre. En grandissant, il avancera dans le rayon d'or de la Grâce divine et de l'Amour divin. Il vivra avec et parmi les hommes, car ce n'est qu'ainsi qu'il pourra avoir connaissance de leurs faiblesses et de leurs fautes. Il leur viendra en aide, il leur apportera la Vérité oubliée, la Pureté perdue, lui, le Sauveur, le Héros rayonnant ! Puis, dans ce rayon d'or, il retournera vers les hauteurs. Le Saoshyant en tant qu'homme de la Terre ne sera plus ; il ne restera que le juge des mondes, le Fils de Dieu ! »

A bout de souffle, Zoroastre se tut. Son visage était tourné vers le haut comme s'il contemplait encore ce qu'il venait d'annoncer.

Quant aux âmes humaines, elles étaient pénétrées par le frisson sacré de la vénération. Mais cette vénération s'adressait à Dieu, et non à l'homme qui venait de leur permettre de pressentir le Divin.

Aucune autre parole ne fut prononcée ce soir-là. Les gens se séparèrent en silence et emportèrent dans le calme de la nuit l'impression profonde que cette expérience avait fait naître en eux.

Le lendemain, Zoroastre ne put supporter de rester au milieu de l'agitation qui régnait dans la localité. Tous semblaient occupés à un travail quelconque, lui seul n'avait rien à faire ; de plus, il éprouvait le besoin de méditer dans la solitude sur ce que cette soirée lui avait apporté à lui aussi.

Il avait reçu davantage qu'eux tous. Il lui avait été donné de voir, et cette vision avait approfondi et renforcé ses connaissances concernant les événements à venir.

Ce faisant, il avait presque oublié ses propres désirs. Ce que le messager lui avait annoncé vibrait discrètement en lui mais risquait de s'estomper devant la splendeur qui, depuis la veille, emplissait son âme.

Ce n'est que vers le soir qu'il dirigea à nouveau ses pas vers la localité. Il se rendit compte qu'il n'avait rien pris de la journée et se réjouissait à présent à la pensée du dîner. Même si les repas n'étaient pas aussi fins que les mets qu'on lui avait servis ces derniers temps, ils étaient nourrissants et préparés avec soin.

Comme c'était la coutume, les hommes apportaient les plats et servaient les convives.

Nasim, le chef, s'était inquiété du départ solitaire de Zoroastre. Cependant, Jadasa l'avait tranquilisé. Elle savait qu'il cherchait Ahuramazda dans la solitude ; aucun mal ne pouvait donc lui arriver.

Après le repas, tous se rendirent sur la place sacrée. Les choses se passèrent comme la veille : les hommes arrivèrent individuellement et les femmes se rassemblèrent autour de Jadasa afin de rejoindre la place en cortège serré. Et ils repartirent de la même façon, une fois la réunion terminée.

Après avoir fait une courte prière, Nasim demanda à son hôte de leur raconter

quelque chose, puis il s'empressa d'ajouter : « As-tu rencontré des gens particulièrement bons lors de tes voyages ? »

Zoroastre se réjouit de pouvoir donner une réponse affirmative. Il parla des bergers qui vivaient éparpillés dans la montagne et qui ressentaient les choses éternelles au plus profond de leur âme. Il leur parla aussi du peuple qui vivait dans la belle vallée des fleurs. Mais il en vint aussi à parler de la tribu auprès de laquelle il avait séjourné en dernier lieu. Il raconta tout ce qui lui était arrivé et fut souvent interrompu par les exclamations de l'assistance. Pour finir, il parla des pauvres femmes méprisées.

La pitié, l'indignation et la compassion agitaient tour à tour ceux qui écoutaient avec la plus vive attention. Les femmes et les jeunes filles regrettaient particulièrement la pénible situation dans laquelle se trouvaient leurs sœurs, et elles demandèrent s'il n'y avait pas un moyen de les aider.

« C'est exactement pour cela que je suis venu, avoua Zoroastre. J'espère inciter certaines femmes de votre localité à m'accompagner pour améliorer le sort de ces malheureuses. Il faudrait qu'elles vivent un certain temps là-bas et qu'elles instruisent les femmes, qu'elles les stimulent par leur exemple et forcent ainsi les hommes à les respecter.

C'est la seule façon de les aider. Quant à moi, je suis impuissant en face des anciens préjugés ! »

Lorsqu'il se tut, toutes sortes de pensées agitèrent les assistants. Quelques-unes des femmes et des jeunes filles étaient prêtes à faire ce sacrifice, car c'était bien un sacrifice que de quitter leur environnement habituel et leur sécurité actuelle pour aller chez ce peuple qui mettait la femme au même niveau que les animaux.

Les hommes étaient outrés par les mœurs brutales de ces gens. Ils se rendaient bien compte que l'on devait les aider, mais il leur était pénible de devoir se passer justement de leurs femmes et de leurs filles.

Zoroastre, qui voyait toutes ces pensées, savait qu'il ne devait poser aucune question pour le moment. Il se concentra pour implorer l'aide de Ahuramazda, puis il se leva car, ce jour-là, il avait parlé en restant assis.

Comprenant qu'il voulait faire une prière, ils se mirent debout eux aussi, mais ils ne levèrent pas les bras, car ils sentaient inconsciemment que c'était sa propre requête qu'il voulait déposer devant le trône de Dieu.

Et Zoroastre pria avec une grande ferveur pour que l'Éternel fasse descendre Sa Force dans les cœurs afin qu'ils puissent entendre Son appel. Il pria pour qu'Il rende les hommes et les femmes prêts à se dévouer, car il voulait leur confier la haute mission qui consistait à sortir d'autres êtres humains du marécage de l'immoralité.

Tout prenait à présent un aspect bien différent. S'il s'agissait d'une mission à accomplir pour le Très-Haut, ils tenaient tous à y participer.

Personne ne voulait être exclu. Il avait à peine terminé sa prière que, de tous côtés, ils lui proposaient de l'accompagner, ils le suppliaient de les emmener.

Il leur dit alors qu'il avait l'intention de n'emmener que des femmes dont on pouvait se passer ici pour un court laps de temps. Celles qui avaient des enfants en bas âge devaient se consacrer à eux. Il en parlerait avec Nasim ; ensuite, on pourrait prendre une décision.

L'un des hommes fit remarquer que, plutôt que de s'adresser à Nasim, il valait mieux en parler à Jadasa. Elle savait quelles femmes seraient aptes à faire ce travail. Elle les connaissait toutes. On ne pouvait pas faire exécuter cette grande tâche par les femmes

disponibles si elles n'en étaient pas capables.

Il fallait donc prendre celles que désignerait Jadasa. Et si, parmi elles, il y en avait une qui avait de jeunes enfants, elle trouverait de l'aide auprès des voisines. Si Ahuramazda demandait que l'on fasse ce sacrifice pour aider les étrangers, il fallait procéder de la bonne manière et sans prendre en considération son propre confort.

Ce discours leur plut à tous. Ils acclamèrent l'orateur. Zoroastre était d'avis que tout le reste devait être discuté sur la place prévue pour les délibérations, où tous devaient se rendre le lendemain dans ce but. Aujourd'hui, il voulait encore leur raconter quelque chose.

Ils souhaitèrent à nouveau entendre parler du Saoshyant, et le précurseur s'en réjouit. Partout où il allait, il lui fallait déblayer le chemin de toutes sortes d'immondices, si bien qu'il ne lui était guère possible de préparer des réunions, alors qu'ici il pouvait déjà construire.

De toute son âme, il donna à ces gens ce dont ils avaient soif. Ils l'interrogèrent sur le signe qui était brodé sur sa poitrine. Certains d'entre eux avaient entendu l'exclamation de la prêtresse lors de la Fête ; ils savaient qu'il s'agissait de la Croix du Saoshyant et ils l'avaient dit aux autres. A présent, tous voulaient connaître la signification de ce signe.

Zoroastre leur dit qu'il y avait souvent réfléchi. Il avait trouvé une explication, mais il ne savait pas si elle était juste.

La Croix avait quatre branches d'égale longueur qui se dirigeaient vers les quatre points cardinaux. Selon lui, cela devait signifier que le Saoshyant tendait les bras à tous les humains avec le même amour afin de les aider, peu importaient le lieu où ils habitaient et le peuple auquel ils appartenaient. Il voulait les aider tous.

Mais le fait que quatre rayons jaillissent entre les branches signifiait que la Force inhérente à ce signe était tellement puissante qu'il était impossible de la retenir. Elle devait irradier à l'extérieur.

Cela plut aux gens, et ils méditèrent en silence. C'est alors que Jadasa prit la parole. Elle n'avait encore rien dit si ce n'est quelques mots se rapportant à des choses extérieures. Son visage était tourné vers le ciel et, subjugué, Zoroastre contemplant la pureté de ses traits délicats.

« Pour nous autres humains, ce signe doit être un avertissement », dit-elle d'une voix vibrante. "Nous devons être solidement campés sur la Terre qui nous a engendrés, mais notre tête doit regarder vers le Ciel qui est la demeure de Ahuramazda d'où se déversent sur nous toute force et tout ce qui est bénéfique.

Lorsque nous avons puisé la Force d'En-Haut, nous devons, dans notre sollicitude pour autrui, nous tourner vers notre entourage afin que notre amour embrasse tout ce qui en a besoin.

Mais, frères et sœurs, observez le délicat équilibre : tout doit être en harmonie. De même que nous aspirons au Ciel, de même nous devons agir sur cette Terre.

"Si cette mesure sacrée pénètre tous vos sens, tous vos actes, des rayons de force jailliront de vous et enflammeront autrui. »

Un jeune homme s'écria :

« Jadasa, tu expliques ce signe pour nous autres humains. Ne vois-tu pas que cela s'applique au Saoshyant dans une bien plus large mesure encore ? Il vient d'En-Haut, il va vers le bas, il se penche vers les hommes avec amour et leur tend ses bras secourables. »

Ce signe avait donc une signification différente pour chacun mais, au fond, le sens était

le même pour tous. Zoroastre prononça les dernières paroles de la soirée.

« Il en est de ce signe comme de toute vérité : chaque tribu l'interprète telle qu'elle la voit. L'une y découvre une loi, et la suivante une autre loi de Ahuramazda. Il est voulu qu'il en soit ainsi. »

Il remarqua qu'ils désiraient à nouveau dire quelque chose, mais il leur demanda d'attendre le jour suivant.

Tôt le lendemain matin, Nasim vint le trouver.

« Je viens de très bonne heure, car j'aimerais te parler, commença-t-il en hésitant quelque peu. Si tu veux être seul avec Ahuramazda, dis-moi quand tu auras du temps pour moi. »

« Je suis content que tu sois venu. Moi aussi, j'ai à te parler » dit obligeamment Zoroastre.

Il savait que le moment de décider de la suite de sa vie terrestre était arrivé. Les deux hommes se rendirent dans le jardin qui, dans la fraîcheur matinale, était d'une beauté indescriptible.

« Écoute, Zoroastre, commença Nasim, Jadasa m'a parlé. Elle tient personnellement à t'accompagner chez ce peuple étranger pour porter secours aux femmes. Elle dit que c'est la mission qui lui est assignée d'En-Haut. Au cours des semaines écoulées, elle a reçu plusieurs révélations allant dans ce sens. Elle pourra t'en parler elle-même.

Je sais que je dois la laisser partir, car ce serait de l'ingratitude envers le Dieu bon et sage que de vouloir s'y opposer, mais je m'inquiète pour elle. Qui la protégera extérieurement ?

Même si tu es là-bas en même temps qu'elle, tu sais qu'il n'est pas normal qu'une jeune fille quitte seule la maison paternelle. J'aimerais à présent te demander de lui parler pour la convaincre d'épouser le fils de notre voisin afin que ce dernier puisse l'accompagner. »

Maintenant qu'il avait parlé, Nasim respira. Il savait qu'il s'opposait par-là à la volonté de son enfant, mais son inquiétude de père l'avait emporté.

Zoroastre regarda aimablement le vieil homme. « Je ne peux emmener Jadasa que si elle m'accompagne comme épouse » dit-il calmement.

« Comme épouse, Zoroastre ? s'écria le père, qui croyait avoir mal entendu. Que dis-tu ? Comme ton épouse ? »

« Je sais que je n'ai rien d'autre à lui offrir que moi-même, mais je pense qu'elle ne me refusera pas. »

« Te refuser ? Le précurseur du Sauveur ! dit Nasim au comble de la surprise. Tu dois lui dire cela toi-même. »

Puis il partit en toute hâte, aussi vite que ses vieilles jambes le lui permettaient.

Zoroastre se retrouva seul parmi les fleurs qui embaumaient. Tout n'était autour de lui que vibration et jubilation, et son cœur battait à l'unisson.

Jadasa arriva d'un jardin situé un peu plus loin, dans lequel poussaient des plantes médicinales. Zoroastre la salua, et elle s'approcha.

« Mon père t'a-t-il parlé, Seigneur ? » demanda-t-elle en s'avançant vers lui.

« Oui, il m'a fait part de ton désir d'aller toi-même chez les pauvres femmes. Je m'en réjouis, Jadasa, mais je ne peux t'emmener que si tu es prête à m'accompagner en devenant mon épouse. Acceptes-tu ? »

« Ne serai-je pas un obstacle sur ton chemin ? » demanda-t-elle doucement.

« Non, au contraire, tu seras la compagne qui complétera mon œuvre, l'aide que la bonté de Ahuramazda a prévue pour moi. »

« Alors, je te suivrai avec joie. »

Ce fut dit très simplement, mais Zoroastre savait qu'il avait obtenu ce que sa vie terrestre pouvait lui apporter de plus beau.

Main dans la main, ils se dirigèrent vers la demeure de Nasim qui n'était pas encore revenu de sa surprise. Autrefois, il s'était imaginé le mariage de Jadasa bien autrement ! Puis il avait renoncé à tous ses projets terrestres pour ne pas faire de peine à son enfant. Et, à présent, il avait le meilleur fils qu'il pouvait souhaiter ! Il n'y comprenait rien.

Après le petit déjeuner, au cours duquel Zoroastre avait informé ses deux compagnons qu'il allait épouser Jadasa, il pria la jeune fille de lui rapporter ce qu'elle était autorisée à lui dire sur ses visions. Elle y consentit volontiers.

Elle avait souvent vu une gracieuse figure blanche qui lui avait à chaque fois donné la mission de s'occuper des femmes méprisées et ignorantes.

La dernière fois, elle lui avait annoncé que le précurseur la conduirait en personne vers les plus pauvres des femmes et, avec un sourire, elle avait ajouté :

« Il exigera quelque chose de toi. Fais ce qu'il te demandera. Ce sera pour toi une bénédiction. »

« Existe-t-il chez vous des coutumes particulières lorsque deux êtres s'unissent pour la vie ? » s'informa Zoroastre, désireux de partir au plus vite.

« Jusqu'ici, nous avons toujours agi comme nos pères le faisaient avant nous. Le couple se place au milieu de tous les membres de la tribu et les conjoints se promettent mutuellement fidélité. Puis le père de la jeune fille fait une prière. Et tout est terminé. »

« Nous agissons donc ainsi » dit Zoroastre.

Le soir même, Nasim dit une prière avec eux en présence de tous les gens de la localité. Leur allégresse fut grande lorsqu'ils apprirent que le précurseur du Saoshyant avait choisi pour femme une jeune fille issue de leur tribu, et ils comprenaient son choix. Il ne pouvait y avoir de jeune fille meilleure et plus pure que ne l'était Jadasa.

Une fois la courte cérémonie terminée - la flamme n'avait même pas été allumée dans la coupe - tous se dirigèrent vers la place réservée aux réunions, afin de désigner les femmes que Jadasa avait choisies pour l'accompagner.

Les femmes et les jeunes filles auraient toutes souhaité se joindre à elle. A présent que Jadasa elle-même partait, cela aurait été une joie et un honneur de l'accompagner.

Quant à Jadasa, elle n'avait pas choisi selon son propre jugement, mais elle s'était laissé guider par les voix qui, la nuit, lui chuchotaient plus d'une vérité.

Cette fois également, étant les premières concernées, les femmes avaient été autorisées à se rendre sur la place où avaient lieu les réunions.

Là encore, Nasim fit d'abord une prière pour que Ahuramazda daigne bénir leur décision et les empêche de commettre des erreurs.

Jadasa pénétra alors dans le cercle et appela par leur nom les cinq femmes qui devaient l'accompagner. C'étaient des femmes solides et d'un certain âge, dont les maisons et les enfants étaient tenus de façon exemplaire. On pouvait donc s'attendre à ce qu'elles montrent le bon chemin à celles qui étaient négligées.

On décida que le départ aurait lieu à la prochaine pleine lune. On considérait ce moment comme particulièrement favorable. Malgré sa grande hâte de commencer son œuvre, Zoroastre se soumit à ce délai d'environ sept jours, étant donné qu'il avait l'intuition qu'il serait encore utile ici pour une raison quelconque.

Ensuite, accompagnée des femmes, Jadasa quitta le cercle des hommes pour décider de tout ce qu'il convenait de faire en son absence.

Quant aux hommes, ils délibérèrent encore sérieusement sur les changements qu'ils voulaient apporter dans leur localité. Quelqu'un avait exprimé la crainte qu'en raison du départ de Jadasa, ils pourraient perdre la liaison avec le haut.

« Je ne me fais pas de souci, dit l'homme qui avait exprimé cette pensée, nous continuerons à faire notre possible pour évoluer. Mais Jadasa était pour nous une prêtresse et une voyante. Si tu nous l'enlèves, Zoroastre, la réponse à mainte question nous fera défaut, car Jadasa la puisait pour nous dans la Lumière. »

« Il n'est certainement pas dans la Volonté de Ahuramazda que vous restiez privés d'aide, dit Zoroastre pour calmer l'inquiétude des hommes. Je n'avais pas l'intention de vous enlever Jadasa. Dieu Lui-même l'a désignée pour servir à mes côtés. Toutefois, je ne peux rester ici car, si je restais, je n'accomplirais pas ma mission. »

« Mais tu vas dorénavant considérer notre localité comme ta patrie et tu y reviendras toujours, Zoroastre ? » demanda Nasim, et le précurseur le promit.

« Je suis persuadé que Ahuramazda s'est déjà occupé de vous, ajouta-t-il. Une solution se présentera d'une façon ou d'une autre au cours des prochains jours. Je vais lui demander que l'aide vous parvienne avant même que nous ne partions. »

Pendant la nuit, le précurseur quitta la cabane qu'il occupait avec ses deux compagnons et, selon son habitude, il chercha sous le ciel étoilé à obtenir la liaison avec les mondes supérieurs.

Bien que ce ne fût pas encore la pleine lune, le ciel était clair. Il semblait à Zoroastre que les étoiles n'avaient jamais brillé avec autant d'intensité.

Il avait bien des choses à présenter devant le trône du Très-Haut : sa gratitude pour avoir été dirigé avec tant de bonté tout au long de sa vie et pour avoir reçu en cadeau la compagne qui devait le seconder dans sa mission, sa gratitude également pour tout ce qui s'était produit dans l'âme de ces gens.

La fervente requête de ne pas laisser ces âmes sans quelqu'un pour les guider s'ensuivit tout naturellement. Nasim était un homme loyal, mais il était âgé. De plus, il lui était difficile de sortir du cours habituel de ses pensées.

Quiconque voulait diriger ces êtres ouverts devait renoncer à toute exigence personnelle. Il devait puiser tout ce qu'il leur disait à des sources profondes pénétrées de la Force d'En-Haut.

Et Zoroastre supplia que Ahuramazda daigne envoyer à ces gens quelqu'un qui puisse les guider. Puis, absorbé dans ses pensées, il resta calmement assis devant la cabane. Il savait que l'aide demandée viendrait inmanquablement.

Et tandis qu'il était assis, son âme suivait ses propres chemins, ainsi qu'elle le faisait parfois. C'était comme si elle se trouvait dans un édifice clair, tout resplendissant d'or et de lumière. Rien n'était visible hormis cet éclat. Et l'âme de Zoroastre était au milieu de toute cette splendeur.

Sa solitude lui donnait l'impression d'être entouré de forces surnaturelles. Il fut alors

saisi d'un frisson de vénération sacrée.

Puis il eut l'impression de quitter la salle et de se mettre à planer, comme s'il était porté avec douceur et légèreté, en droite ligne, vers le haut. Mais cet édifice n'avait pas de fin, et plus Zoroastre s'élevait, plus la voûte se cintrait au-dessus de lui.

Son âme était incapable d'éprouver d'autres intuitions bien qu'elle fût certainement entourée de toutes sortes de choses. Puis toute sensation sembla prendre fin : seules demeuraient la vénération et l'adoration.

Une voix résonna dans l'édifice, aussi puissante que le mugissement de la tempête, aussi douce que le murmure du vent. Et cette voix dit :

« Précurseur, écoute :

Tu dois apporter aux êtres humains qui sont suffisamment mûrs les Commandements de Dieu pour qu'ils aient un fil conducteur solide auquel ils puissent se raccrocher tout au long de leur chemin.

Il est le Très-Haut. Rien n'existe en dehors de Lui. Tout ce que vous faites, faites-le en Son honneur, et cela vous apportera à vous-mêmes le plus grand profit.

Ne vous estimez pas supérieurs à toutes les autres créatures. Les plantes et les animaux sont restés plus purs que vous. Ne l'oubliez pas. Vous devez les protéger et prendre soin d'eux, et ils vous aideront en retour.

N'oubliez pas que ce petit monde visible qui vous a été donné n'est qu'une infime partie de l'immense monde invisible que vous ne pouvez que pressentir. Souvenez-vous que chaque pas que vous faites conduit aussi à travers le monde invisible, et faites ce pas de façon à pouvoir subsister.

Maintenez à jamais et de façon inaltérée la liaison avec les serviteurs du Très-Haut. Ils conduiront vos prières jusqu'à Lui si vous priez de la bonne manière. Mais que la gratitude vienne avant toute chose et se transforme en une joyeuse activité ! »

La voix se tut, mais ces paroles étaient gravées dans l'âme de Zoroastre. Le corps se réveilla. Ébranlé par cette expérience, Zoroastre alla s'allonger sur sa couche et médita longuement ces paroles lourdes de sens et leur signification pour l'humanité.

Il avait reçu de l'aide pour ceux qui l'avaient demandée. Même si elle était d'un autre genre que ce à quoi tous s'étaient attendus, cette aide n'en était pas moins puissante, à condition que les êtres humains observent les Commandements en toute pureté. Dans ce cas, ils n'auraient pas besoin de quelqu'un pour leur dicter leur conduite.

Le lendemain, le précurseur alla voir Jadasa dans son jardin de plantes médicinales afin de lui parler de ce qu'il avait vécu pendant la nuit. Elle le regarda de ses yeux clairs et rayonnants.

« Je sais ce que tu m'apportes, Zoroastre. Mon âme a elle aussi eu la grâce d'entendre cette nuit les Commandements sacrés afin que nous les connaissions tous deux et que nous ne les oublions jamais. Combien la miséricorde de Ahuramazda est immense pour avoir permis que Sa sainte Volonté devienne parole pour nous les hommes ! »

« Que Sa Volonté devienne parole ! répéta Zoroastre à la fois songeur et ravi. Sais-tu vraiment ce que tu énonces ainsi, Jadasa ? »

Elle ne le savait pas. Elle avait été obligée de répéter ces paroles, et elles étaient exactes. Cela lui arrivait souvent : elle exprimait ce qu'elle ressentait et, ce faisant, quelqu'un de plus élevé parlait par sa bouche.

A nouveau, Zoroastre remercia Dieu pour la compagne qu'il lui avait donnée.

Le soir, le précurseur se présenta devant l'assemblée et rapporta ce qu'il avait vécu. Cela dépassait largement leur compréhension. Ils ne pouvaient pas s'imaginer que l'âme séparée du corps puisse mener une vie indépendante.

Cependant, ils ne se creusaient pas la tête. Dans tout ce que leur disait Zoroastre, ils prenaient ce qu'ils pouvaient saisir. Mais ils comprirent les Commandements sacrés.

D'abord, il les énonça tous. Puis on décida que, chaque soir à venir, il leur parlerait d'un Commandement. Le jour même, ils commencèrent par le commencement, et Zoroastre s'efforça de présenter aux âmes l'immense signification du «Je Suis».

Leur façon de penser était trop candide pour qu'ils puissent le saisir entièrement. Ils ne pouvaient comprendre que Ahuramazda ait eu besoin de dire «Je Suis », car ils pensaient que chaque être humain devait le ressentir intuitivement et en avoir connaissance.

Et tandis que Zoroastre était bouleversé par la grandeur divine de ces paroles, il fut obligé de constater que les autres les considéraient comme quelque chose de banal.

« Comment voudrais-tu qu'il en fût autrement, mon ami ? lui dit Jadasa lorsqu'il lui en parla le lendemain matin. Réjouissons-nous plutôt que les gens acceptent tout ce qui est éternel sans émettre de doutes.

Rappelle-toi à quel point ils se trouvaient sous l'influence du mal. Nous avons autrefois vécu des choses horribles avec eux. C'est presque un miracle qu'ils aspirent à présent au bien avec de plus en plus de zèle. Parfois, je ne le comprends pas moi-même. Cela doit être une grâce particulière de Ahuramazda. »

Le soir, Zoroastre leur présenta le deuxième Commandement, et ils reconnurent tout ce que ce Commandement exigeait d'eux. Chacun avait un exemple à citer concernant le nombre de fois où il l'avait transgressé.

Ils en parlaient franchement, même s'ils devaient s'accuser de graves manquements. Dès qu'ils pouvaient ajouter : « C'était avant ta venue » ils croyaient que c'était effacé.

Ce soir-là, avant qu'ils ne se séparent, l'un des jeunes gens demanda s'il ne serait pas possible que certains d'entre eux accompagnent le Zoroastre comme les femmes accompagnaient Jadasa. Ils en avaient parlé entre eux. Ils voulaient s'instruire et l'aider.

Le précurseur promit de soumettre cette demande à son aide lumineux, car il ne voulait rien entreprendre sans le consentement d'En-Haut.

Au cours de la nuit, sous le ciel étoilé, il posa la question et on lui répondit qu'il ne devait pas emmener de jeunes gens pour le moment. Mais lorsqu'il irait chez un autre peuple, il devrait les appeler. En attendant, il fallait qu'ils se préparent intérieurement et extérieurement.

C'est ce qu'il leur dit le soir, et leur joie fut grande, même s'il n'était guère facile de devoir attendre.

« A ton avis, combien de temps cela prendra-t-il pour que le pauvre peuple apprenne ce qu'il doit savoir ? » lui demandèrent-ils.

Il dit que cela pourrait prendre des mois, et peut-être même plus d'un an. Mais il leur fit à nouveau remarquer que cet ordre lui avait été donné d'En-Haut. Alors ils s'inclinèrent.

Les journées et les soirées s'écoulaient uniformément. Jadasa, qui continuait à vivre chez son père, préparait tout pour son départ.

Nasim voulait donner à sa fille un de ses chevaux blancs, mais Zoroastre le prit pour lui et céda Strahl à sa femme.

Ce faisant, il se souvint qu'un nombre important de chevaux devait l'attendre dans son pays natal. Peut-être y en avait-il certains qu'il pourrait utiliser à présent ? Mais quand retournerait-il dans sa patrie ?

Le septième jour s'était levé. Une joyeuse animation régnait dans la localité bien qu'ils fussent peinés par le départ de Jadasa. En effet, lorsqu'elle reviendrait, ce serait toujours pour peu de temps.

Il n'était encore jamais arrivé qu'une jeune fille ait épousé quelqu'un d'étranger à la localité ! Mais Jadasa avait toujours été différente.

Elle prit rapidement congé afin de faciliter la séparation à son vieux père. Puis, aux côtés de Zoroastre, elle chevaucha dans la fraîcheur matinale, suivie des femmes qui bavardaient joyeusement.

Mursa et Marzar fermaient la marche, chacun d'entre eux tenant par la bride un cheval de bât lourdement chargé.

A peine étaient-ils arrivés assez loin de la localité pour que plus aucune habitation ne fût visible que les petits se présentaient.

Jadasa contempla ces aides avec joie. Zoroastre ignorait jusqu'alors qu'elle aussi avait le don de les voir. Cela le rassura grandement : il savait qu'ainsi sa femme ne serait jamais privée d'aide.

Le soir, trois tentes furent dressées. Toute surprise, Jadasa pénétra dans la tente blanche qui devait, pendant très longtemps, lui servir de foyer. Il lui était permis de reposer sous le signe du Saoshyant ! C'était pour elle à la fois un miracle et une joie. Les journées qu'ils passèrent à chevaucher ensemble furent merveilleuses. Ils avaient à s'entretenir de plusieurs choses. Zoroastre informa Jadasa de tout ce qu'il savait concernant les gens auprès desquels tous deux allaient à présent œuvrer.

Il l'avait un jour mise en garde contre le danger de cueillir des fruits dans cette région. Elle le rassura.

« Puisque je peux voir et comprendre les petits aides, je suis également protégée en ce qui concerne les plantes, comme je le suis partout ailleurs, dit-elle joyeusement. Lorsque je vois une plante que je ne connais pas, une petite voix me chuchote aussitôt si elle est bonne et salutaire ou si elle a un effet néfaste. »

« Que sais-tu de ta mère, Jadasa ? » demanda Zoroastre, qui désirait en savoir davantage sur la nature profonde de sa femme. La question de son époux avait quelque chose d'inattendu, mais Jadasa comprit immédiatement le sens de ses paroles.

« Étant donné qu'elle est morte en me donnant la vie, j'ai dû m'adresser à des étrangers pour qu'ils me parlent d'elle. Tous me firent l'éloge de sa nature enjouée et secourable. Elle avait connaissance de beaucoup de choses que les autres ignoraient. C'était elle qu'on avait coutume d'appeler si quelqu'un était malade. »

Lorsqu'on faisait une halte le soir, les femmes préparaient le repas tandis que les hommes dressaient les tentes et s'occupaient des chevaux.

Les repas étaient pris séparément ; Jadasa restait avec ses femmes. Ensuite, tous s'asseyaient sur la mousse odorante de la forêt et écoutaient ce que Zoroastre annonçait. Pour les femmes aussi, ces entretiens étaient toujours instructifs.

Mursa et Marzar eurent presque des regrets lorsque, après plusieurs jours, on aperçut enfin la localité. C'en serait désormais fini de cette vie en commun qui leur était devenue familière ; Zoroastre et Jadasa auraient leur tâche à accomplir et ne pourraient plus guère

s'occuper d'eux.

Comme si elle avait vu ces pensées, Jadasa s'adressa à Mursa :

« Maintenant, il faudra que vous secondiez Zoroastre de toutes vos forces tandis que je me consacrerai aux femmes. Bien des choses devront être faites et d'autres seront à débattre. Il ne pourra se passer de vous. »

Elle fut interrompue par un vacarme assourdissant.

C'est de cette manière bruyante que les gardes annonçaient l'arrivée de Zoroastre. Pendant la longue absence du précurseur, une grande inquiétude s'était emparée des gens. Ils craignaient que Ahuramazda ne leur en veuille trop pour permettre que Jadasa et le précurseur viennent chez eux afin de les aider.

Quelques hommes avaient réconforté les autres et s'étaient chargés de guetter en permanence et de prévenir immédiatement dès que les chevaux seraient en vue.

Tous les hommes accouraient à présent pour manifester leur joie. La tente de Zoroastre fut à nouveau dressée à l'endroit où elle se tenait autrefois. Jadasa resta pour le moment sous la protection des compagnons de Zoroastre tandis qu'il se rendait au village pour saluer tous ceux qui se trouvaient encore près des habitations.

Avec une curiosité impatiente, quelques femmes regardaient par leur porte. Elles étaient déçues de ne pas voir Jadasa. Mais le précurseur leur annonça avec joie la bonne nouvelle : son épouse s'occuperait d'elles dès le lendemain.

Et elle arriva effectivement le lendemain matin, rayonnante et prête à aider.

Elle pénétra en souriant dans les cabanes basses, qui étaient d'une saleté repoussante, et les femmes commencèrent à avoir honte de la malpropreté qui régnait chez elles.

Elles regardaient les vêtements simples de Jadasa dont la seule parure était la propreté. Elles contemplaient ses mains fines et soignées qui ne craignaient pas le travail. Et chez ces femmes, qui n'avaient jamais rien vu de pareil, naquit l'ardent désir de devenir semblables à cette femme-là.

Toutefois, Jadasa eut beaucoup de mal au début à vaincre leur timidité. Elle pouvait à peine obtenir d'elles une réponse. Seuls parlaient les yeux qui se levaient vers elle pour l'implorer ou la remercier, ou qui commençaient à briller d'admiration.

Bien des jours s'écoulèrent sans que le moindre changement fût intervenu, du moins extérieurement.

Jadasa n'avait pas encore osé amener ses femmes pour aider dans les cabanes. Elle leur donnait toutes sortes de travaux à faire et leur faisait avant tout laver différents objets dans le ruisseau qui coulait gaiement à travers la forêt.

Puis elle se rendit compte qu'elle ne devait pas agir avec trop d'hésitation. Elle appela la fille du chef et la pria de l'aider : elle devait certainement avoir une grande influence sur les femmes, et il fallait à présent qu'elle la mette à profit.

Jadasa lui expliqua qu'étant elle aussi la fille d'un chef de village, elle pouvait comprendre le grand désir de la jeune fille de pouvoir se rendre utile.

Anara s'étonna. Que pensait d'elle cette étrangère ? Devait-elle lui dire que rien de tout cela ne correspondait à la réalité ? Non ! Il valait mieux faire en sorte que cette opinion concorde avec les faits.

Pleine de zèle, elle promit son aide efficace et demanda des directives au sujet de ce qu'il fallait entreprendre.

Jadasa proposa qu'elles essaient de nettoyer les cabanes les unes après les autres.

Pourquoi ne pas commencer par la demeure du chef du village ?

« Ah, non ! » dit Anara avec une modestie apparente mais, au fond d'elle-même, elle tenait d'abord à voir ce qu'on allait faire chez les autres.

Jadasa se mit à rire. Elle savait fort bien ce qui poussait la jeune fille à agir ainsi.

« Eh bien, nous allons commencer de l'autre côté du village, dit-elle avec bienveillance. Va donc là-bas dans cette grande cabane et demande aux gens de sortir pour que nous puissions nettoyer. Pendant ce temps, je vais appeler mes femmes. »

Anara disparut à l'intérieur de l'habitation en question. Jadasa envoya Mursa chercher ses compagnes qui s'empressèrent d'arriver, emplies de curiosité.

Mais là-bas, près de la cabane, s'élevaient des cris qui devenaient de plus en plus forts. Il était probable que, se sentant à leur aise dans la saleté qui régnait dans leur logis depuis des dizaines d'années, les femmes et les enfants ne voulaient pas le quitter de leur plein gré.

Alors Anara employa les grands moyens.

Et c'était nécessaire ! Soudain, un enfant d'environ deux ans fut projeté hors de la cabane. Il fut tellement effrayé en se retrouvant si vite dehors qu'il cessa de crier. Mais le vacarme à l'intérieur n'avait pas cessé, et tandis que Jadasa se précipitait pour voir si l'enfant n'était pas blessé, un second puis un troisième prirent le même chemin. Deux jeunes moutons suivirent, et une femme qui hurlait fut finalement poussée à l'extérieur.

« L'une d'entre vous, les femmes, doit venir à mon aide ! s'écria Anara saisie d'une ardeur belliqueuse. La grand-mère est encore à l'intérieur et refuse de sortir ! »

En riant, deux femmes se précipitèrent dans la cabane et portèrent assez rudement la vieille femme récalcitrante à l'air libre. Ses grimaces montraient qu'elle n'avait pas vu la lumière du jour depuis longtemps.

Jadasa se proposa de donner des instructions à ses assistantes pour qu'elles agissent à l'avenir de façon moins brutale. Mais, pour l'instant, elle se réjouissait que la cabane fût vide. Les femmes et les enfants, qui s'étaient calmés à la vue de toutes ces femmes habillées correctement, les regardaient avec curiosité.

Jadasa pénétra courageusement dans le logis nauséabond. Quant aux femmes, elles auraient perdu courage si elle n'avait pas été présente, tant c'était horrible à l'intérieur.

« Dois-je appeler les hommes pour sortir le plus gros ? » demanda Jadasa qui voulait stimuler l'ardeur de ses aides.

Et elle avait vu juste ; aucune des femmes n'accepta d'être secondée par des hommes : elles pourraient venir toutes seules à bout de leur tâche.

Elles travaillèrent et se dépensèrent comme elles ne l'avaient encore jamais fait de leur vie. Et, à mesure qu'elles travaillaient, leur joie augmentait, si bien qu'elles se mirent à chanter.

Alors des femmes sortirent des cabanes avoisinantes pour voir qui pouvait bien œuvrer là avec autant de joie. Lorsque Anara vit apparaître les autres femmes, elle se souvint qu'elle devait donner l'exemple. Elle se mit donc à l'œuvre avec zèle et se réjouit de l'admiration qu'elle provoquait.

Que de choses il y avait encore ici à changer et à améliorer à tous égards !

Soudain, une jeune fille se détacha du groupe des spectatrices qui augmentaient sans cesse ; elle se précipita dans la cabane et commença à travailler vaillamment avec les autres.

« Mirna, s'écria Anara avec véhémence, tu n'as rien à faire ici ! Il y a certainement suffisamment de saleté à enlever chez toi. »

La jeune fille regarda tristement Jadasa, qui dit avec amabilité :

« Laisse Mirna nous aider, Anara. Chaque aide nous est utile. Lorsque plus tard on nettoiera sa cabane, d'autres l'aideront à leur tour. Plus il y aura de femmes qui travailleront, au lieu de se contenter de regarder, plus vite nous viendrons à bout de cette tâche. »

Mirna lui lança un regard reconnaissant et reprit son travail. Deux autres jeunes filles suivirent alors son exemple, tandis que quelques spectatrices se hâtaient de regagner leur propre cabane.

Et, ô miracle ! La même activité intense se manifesta soudain aux abords des autres cabanes.

Jadasa le constata avec joie. Elle fit signe à ses aides de se répartir dans les différentes cabanes pour que le travail fût exécuté à fond et correctement. Quant à elle, elle interpella la propriétaire de l'habitation qu'on était en train de nettoyer et demanda si elle ne voulait pas, elle aussi, mettre la main à l'ouvrage. N'était-ce pas sa propre demeure que l'on rendait plus belle ?

« Non, je ne veux pas aider ! répliqua la femme avec colère. Je ne vous ai pas appelées. Vous n'avez rien à faire dans ma cabane. Terminez donc seules ce que vous avez commencé ! »

« Nous le ferons volontiers, dit Jadasa impassible. Je croyais seulement que regarder les autres travailler devait t'ennuyer. Mais je sais ce que tu peux faire : De même que nous sommes entrées dans ta cabane, va toi aussi dans une autre cabane afin de la nettoyer. »

Cette proposition plut à la femme. Après avoir confié ses enfants à l'aïeule que l'étonnement avait fait sortir de sa torpeur, elle pénétra avec un large sourire dans la cabane voisine, s'empara des enfants qu'elle expédia à l'extérieur bien plus rudement encore que les siens ne l'avaient été.

Puis une vive discussion s'engagea avec la propriétaire de cette cabane, mais les deux femmes finirent par sortir les immondices en bonne harmonie.

Pareil résultat dépassait de loin ce que Jadasa avait espéré. Elle se réjouissait à la pensée de pouvoir raconter tout cela le soir même à Zoroastre.

Quant à lui, il n'était pas resté inactif entre-temps. L'un des premiers soirs, il avait parlé aux hommes de la place sacrée qui se trouvait dans le pays natal de Jadasa, ce qui éveilla en eux le désir d'en avoir une semblable.

Et comme les hommes avaient ici un sens aigu de la beauté et s'y entendaient à tailler les pierres avec art et à ajouter toutes sortes d'ornements, la place promettait d'être très belle.

Toutefois, en dehors des heures de travail, Zoroastre prodiguait son enseignement. Il exhortait les hommes à mieux se conduire, il parlait des choses éternelles et se vouait entièrement au service de cette tribu déchue.

Les femmes et les jeunes filles ne servaient plus aux repas depuis que Jadasa avait exprimé son mécontentement à ce sujet. Pour donner l'exemple, Zoroastre et Jadasa respectaient scrupuleusement la règle selon laquelle les repas devaient être pris séparément.

Pendant que Jadasa allait se reposer avec ses compagnes, Zoroastre se rendait sur la place où se réunissaient les hommes, et il parlait à tous ceux qui y venaient.

Il semblait infatigable. Souvent Mursa lui rappelait sa grave maladie, mais il se

moquait de tous les avertissements. Il sentait constamment croître ses forces.

Et, au milieu de son labeur zélé, le messager lumineux de Ahuramazda lui apparut une nuit et l'exhorta en ces termes :

« Zoroastre, le moment de la Fête à la Montagne approche. Tu as déjà manqué une Fête à cause de ton travail. C'était voulu afin que les êtres humains se languissent du véritable enseignement de Dieu. Mais une nouvelle absence détruirait pour toi de nombreux chemins conduisant à leur âme. L'atravan se vante déjà que tu évites la Montagne parce que tu as peur de lui.

Laisse Mursa ici pour protéger Jadasa et ses compagnes, et rends-toi chez Hafis avec Marzar par le chemin le plus court. Va trouver l'atravan et parle avec lui.

Tu recevras d'autres instructions dès que tu en auras besoin. Mais ne remets pas ton voyage d'un seul jour ! »

Zoroastre ne comprenait absolument pas comment il avait pu oublier une Fête. Lorsque, le matin venu, il en parla à Jadasa, elle le consola :

« C'était voulu, mon ami. Tu ne vois pas le temps passer, tant ton travail est assidu. Tu auras des difficultés avec l'atravan, je le sens. Mais tu seras entouré de mes pensées qui t'exhorteront au calme. »

« Si seulement tu pouvais venir avec moi, Jadasa ! » dit tristement Zoroastre.

« Le temps n'en est pas encore venu. Je ne puis m'absenter d'ici et abandonner les femmes à elles-mêmes. On n'en est pas encore là. Extérieurement, bien des choses ont changé, mais je dois à présent commencer par instruire les âmes ignorantes pour que les femmes reconnaissent et comprennent par l'expérience vécue pourquoi tout s'est déroulé ainsi.

Il est également bien préférable qu'après avoir été absent, tu viennes à la Montagne sans ta femme. Entre-temps, Mursa s'occupera des hommes. Je crois qu'il en a besoin pour évoluer, car son âme s'épanouit merveilleusement bien. »

De grandes lamentations s'élevèrent lorsque Zoroastre annonça son intention de partir et mit immédiatement ce projet à exécution.

Leur émotion ne se calma que lorsqu'il leur fit comprendre qu'il ne manquerait pas de revenir puisqu'il leur laissait sa femme.

Sans prendre spécialement congé, il partit en toute hâte après que Mursa lui eut promis de se charger de tout.

« Par le chemin le plus court » avait dit le messager lumineux.

Les petits eux aussi le lui répétaient en le conduisant par des sentiers non frayés, à travers des régions montagneuses et des marécages. Même la nuit, ils ne lui accordaient pas le repos qui lui était nécessaire.

A peine les chevaux s'étaient-ils suffisamment reposés que le voyage reprenait. Ni Zoroastre ni Marzar ne se plaignait, bien que leur fatigue fût souvent grande.

Malgré toute leur diligence, il leur fallut rester six jours en selle avant d'arriver à la capitale. Sans perdre de temps, ils chevauchèrent jusqu'au palais, et Zoroastre se rendit dans les appartements du prince.

Il fut accueilli avec joie. Hafis l'attendait.

A peine les salutations avaient-elles été échangées que Zoroastre s'écriait avec impétuosité :

« Combien de jours nous séparent-ils encore de la Fête ? »

« Nous devons partir dans cinq jours, tu arrives à temps, mon ami » répondit Hafis.

« Je vais donc aller voir l'atravan sans tarder » décida Zoroastre.

Le prince pensait que l'on pouvait cette fois faire venir le prêtre. C'est alors que le précurseur se souvint de l'ordre du messager lumineux : « Rends-toi auprès de l'atravan ». Il avait bien l'intention de s'y conformer.

En dépit de son grand désir de demander des nouvelles de Dschajawa, il ne prit pas le temps de le faire. Il ne voulait rien négliger. Prêt à tout, car sa chevauchée n'avait été qu'une préparation intérieure en vue de cette heure, il partit s'entretenir avec l'atravan.

Il trouva le prêtre qui l'attendait déjà, car bien que Zoroastre ne fût arrivé en ville que depuis peu, la nouvelle de sa venue s'était répandue partout.

Le prêtre avait donc eu le temps de se ressaisir et de faire appel à toute la force de résistance dont son âme était capable. Il salua son visiteur avec respect, car il fut tout de même frappé par la noblesse qui émanait tout naturellement de lui.

Zoroastre semblait avoir grandi ; on aurait dit qu'il dominait tous les hommes, non seulement spirituellement mais aussi physiquement. De plus, le signe de Ahuramazda brillait sur son front ; même l'atravan ne pouvait faire autrement que remarquer son éclat, bien qu'il fût incapable de l'interpréter.

Une fois les salutations terminées, les deux hommes restèrent silencieux.

Chacun attendait que l'autre se mît à parler. Alors l'atravan se décida à rompre ce silence qui le gênait.

« As-tu l'intention de prendre part à la Fête à la Montagne, Zoroastre ? » demanda-t-il d'un ton inquisiteur.

Son hôte répondit affirmativement.

« Tu as manqué la dernière Fête. Je croyais que tu serais présent. »

Zoroastre garda le silence. Que devait-il répondre à cela ? Le prêtre reprit la parole :

« Nous serons heureux de te voir à la Fête, mais n'oublie pas que, comme les autres, tu viens en qualité de visiteur. »

« Que veux-tu dire par là, atravan ? » demanda Zoroastre en gardant son calme malgré sa surprise.

« Je veux dire que tu n'as pas le droit de parler. Tu es un visiteur, tu n'es pas le prêtre de la Fête. Moi seul parlerai. Cette fois, même les prêtresses ne prendront pas la parole puisque, sans mon autorisation, elles t'ont donné la dernière fois l'occasion de t'exprimer. »

« J'ai reçu de Ahuramazda la mission d'annoncer quelque chose aux hommes, répliqua le précurseur d'un ton ferme. Je parlerai. Et je suis venu te voir parce que j'aimerais discuter calmement de tout cela avec toi.

Réfléchis, atravan : Nous sommes tous deux des serviteurs du Très-Haut. Instruisons le peuple la main dans la main. Ce n'est qu'ainsi que notre travail sera béni. »

« Tu te trompes, l'interrompit l'atravan d'un ton tranchant. Je suis un serviteur de Mithra ; la Fête a lieu en son honneur. Je parlerai de Mithra et des dieux, que tu le veuilles ou non ! »

« Tu sais pourtant, atravan, dit Zoroastre en essayant de le calmer, que tous les dieux sont soumis à la Volonté de Ahuramazda et qu'ils sont eux-mêmes des serviteurs. »

Alors, voyant son prestige et son influence menacés, l'atravan s'emporta :

« Tu veux priver Mithra de la Fête, comme tu lui as pris et comme tu lui prends toujours davantage l'adoration des hommes ! Tu cherches uniquement à te rendre

important devant eux. Retourne là d'où tu viens et ne nous dérange pas ici. Peut-être es-tu toi aussi un imposteur, comme le faux Zoroastre dont tu nous as parlé ! »

Sans tenir compte de ces accusations, Zoroastre dit fermement : « Atravan, je t'ordonne de ne pas assister à la Fête ! Avec l'attitude qui est la tienne, tu ne saurais être prêtre plus longtemps. » L'autre éclata de rire.

« Comment pourras-tu m'empêcher de venir à la Fête si je veux m'y rendre ? »

« Ce n'est pas mon affaire, mais celle de Celui qui vient de me donner l'ordre de te révoquer » dit Zoroastre froidement.

Sans un mot de plus, il quitta le prêtre furieux et rentra au palais. Une fois dans ses appartements, il s'efforça de se ressaisir car, en dépit de son calme apparent, une tempête grondait en lui.

Avait-il agi correctement ? Il avait cru entendre clairement la voix qui lui indiquait les paroles qu'il devait prononcer. Il appela le messager lumineux.

« Tu as bien agi, Zoroastre, dit ce dernier. Avec des individus tels que l'atravan, la patience n'est pas de mise. Il pourrait causer de grands dommages s'il assistait à cette Fête, car il ne s'intéresse qu'à lui-même. Son évocation de Mithra n'est que mensonge. S'étant aperçu que les dieux ne l'aidaient plus, il s'est également détaché d'eux.

La fonction d'atravan sera superflue dès que la Fête sera célébrée par toi de la bonne manière.

Fais venir les prêtresses et les mobeds et enseigne-leur ce qu'ils ont à faire. »

Zoroastre pria encore longtemps après que le messager l'eut quitté. Puis il alla trouver Hafis.

Celui-ci ne fut nullement étonné de ce que le précurseur lui rapporta :

« Je savais que cela finirait ainsi. La dernière Fête était vide et sans valeur, dit-il gravement. Allons voir Dschajawa, il sera sûrement intéressé par ce qui est arrivé. »

La nouvelle que le vieillard était toujours en vie combla Zoroastre de joie. Il devait être extrêmement vieux !

« Zoroastre, mon fils et mon seigneur ! dit-il en saluant ceux qui entraient. Il m'a été annoncé que tu viendrais. Maintenant, la vérité et la clarté vont faire leur entrée chez nous. »

Zoroastre parla de son entretien avec l'atravan et de la tournure significative que les choses avaient prise. Dschajawa lui aussi pensait qu'il était on ne peut plus évident qu'un atravan serait superflu à partir du moment où le précurseur aurait pris possession de ses fonctions en tant que prêtre suprême du peuple.

« C'est ce que tu vas faire lors de cette Fête, Zoroastre, dit Dschajawa ravi. Alors tes interminables voyages prendront fin. D'autres s'en chargeront à ta place, et tu les prépareras ici avec soin dans ce but. Je vois un flot de bénédictions se déverser à partir de cette ville et se répandre sur le pays. »

Isolé du monde extérieur, il parlait comme un devin.

Un serviteur annonça que les prêtresses étaient arrivées à la suite du message du précurseur. L'entretien prit donc fin pour le moment sans que Zoroastre ait pu parler de son épouse.

Dans une pièce bien aménagée, il trouva les quatre femmes qui l'attendaient. Elles se réjouissaient que la Fête fût célébrée par lui et promirent d'agir en tout selon ses instructions.

Lorsqu'il leur eut demandé si elles avaient quelque chose à annoncer, la plus âgée dit qu'elles renonceraient volontiers à parler. Il ne leur avait d'ailleurs jamais été facile de prendre la parole. Après avoir pu garder le silence pendant deux Fêtes, elles préféraient continuer à se taire à l'avenir.

Zoroastre fut d'accord, car il savait que le jour viendrait où Jadasa parlerait au peuple.

Puis elles voulurent savoir si elles devaient allumer les flammes bien que la Fête ne fût plus célébrée en l'honneur de Mithra. Zoroastre était d'avis qu'il fallait maintenir les formes extérieures dans toute la mesure du possible. Il dirait que les flammes jaillissaient vers le ciel en l'honneur de Ahuramazda.

Puis les mobeds arrivèrent, et les prêtresses partirent.

Dès que les jeunes gens entrèrent, Zoroastre vit qu'ils n'étaient pas en harmonie. Tandis que deux d'entre eux le considéraient d'un regard clair et joyeux, les autres donnaient une impression ténébreuse et regardaient le sol d'un air maussade.

« Tu nous a fait appeler, Zoroastre, dit le plus âgé, et nous sommes venus bien que nous ne soyons pas habitués à recevoir des ordres de quelqu'un d'autre que de l'atravan. »

« Je vous ai fait venir sur l'ordre de Ahuramazda dont je suis le serviteur. C'est le précurseur qui vous a fait appeler, et non l'homme.

Comme vous pouvez le penser, la Fête sacrée se déroulera cette année quelque peu différemment de ce qui se passe habituellement. Elle sera célébrée en l'honneur de Ahuramazda pour qui les flammes s'élèveront ! »

Il se tut un instant et observa les jeunes gens qui se tenaient devant lui. L'un des cinq récalcitrants avait déjà changé d'expression. Très intéressé, il regardait Zoroastre avec une intensité qui n'avait plus rien d'hostile.

Mais le plus âgé profita de cette interruption pour reprendre la parole :

« Tu peux t'épargner la peine de nous expliquer tout cela. Nous venons de voir l'atravan qui nous a décrit l'immense prétention avec laquelle tu as osé lui faire face. Mes amis et moi, nous sommes venus uniquement pour te dire que nous tenons à rester aux côtés de notre maître, quoi qu'il arrive. Nous irons à la Fête avec lui et nous exercerons nos fonctions. »

Il s'était attendu à ce que Zoroastre se mît en colère, mais ce dernier répliqua en gardant son calme :

« Cela vous honore de vouloir rester fidèles à celui qui fut jusqu'ici votre instructeur. Mais jamais il ne fut votre maître. Tant que vous n'avez pas encore compris de quoi il s'agit, vous ne pouvez faire autrement que prendre parti pour celui qui était atravan jusqu'à ce jour. Mais c'est précisément pour vous expliquer les choses que je vous ai fait appeler. Réfléchissez : En tant que mobeds, vous n'êtes pas les serviteurs de l'atravan, mais vous êtes ceux de Ahuramazda. Et, en tant que Ses serviteurs, vous devez vous soumettre à Sa Volonté. Avec la venue du précurseur, nous sommes entrés dans une ère nouvelle qui apporte inévitablement des choses nouvelles.

Un grand essor spirituel s'instaurera dans notre royaume. Celui d'entre vous qui veut y participer est le bienvenu en tant qu'aide. Celui qui s'en croit incapable peut s'en aller. Je vois partir sans regret ceux qui ne croient pas pouvoir servir Ahuramazda de la bonne manière. »

Il regarda autour de lui.

« S'il en est ainsi, Zoroastre, et je sens que tu dis la vérité, dit l'un de ceux qui avaient

hésité jusque-là, nous sommes reconnaissants de pouvoir continuer à servir. Emmène-nous à la Montagne de la Fête et sois assuré que tu n'auras pas à te plaindre de nous. »

« Comment peux-tu te permettre de parler pour nous tous ? s'emporta le plus âgé. Dans le cas présent, chacun doit prendre lui-même sa décision. Sans être influencé, il doit dire s'il veut rester fidèle à l'atravan ou bien se tourner vers ce qui est nouveau. »

« Une fois de plus, tu as raison, mon ami, dit Zoroastre en l'approuvant.

Pour le moment, vous n'êtes sans doute pas encore en mesure de saisir toute la gravité d'une telle décision. Elle dépasse largement votre vie actuelle. C'est la raison pour laquelle chacun doit la prendre personnellement et sans être influencé. Voilà pourquoi je vous demande si vous voulez avoir un délai de réflexion jusqu'à demain. »

Il les regarda d'un air interrogateur.

« En ce qui me concerne, ce n'est pas nécessaire, dit le plus jeune du groupe. Zoroastre, je te prie de m'accepter comme ton élève et en tant que serviteur de Ahuramazda. »

« Moi aussi, je demande la même chose, dit un autre. Je veux me soumettre au Dieu le plus élevé et à toi qui es son serviteur. »

« Moi non plus, je n'ai nullement besoin d'un délai de réflexion, dit le plus âgé. Je ne te reconnais pas. Tu as osé te dresser contre l'atravan. Je veux être à ses côtés lorsqu'il triomphera de toi. »

Et, sans attendre qu'on lui réponde, l'homme quitta la pièce. L'un de ses camarades le suivit sans mot dire.

Les autres se sentirent soulagés. Les trois mobeds qui n'avaient encore rien dit promirent de servir fidèlement Ahuramazda, et Zoroastre vit qu'ils étaient sincères.

Il leur parla alors de leur service qui ne différait guère des traditions observées jusqu'alors.

« Les deux mobeds qui nous ont quittés nous manqueront, osa dire l'un d'entre eux. Nous devons toujours être sept pour assurer toutes nos fonctions. »

« Vous le serez également cette fois-ci, leur assura le précurseur. J'ai déjà deux nouveaux élèves qui connaissent suffisamment ce que j'annonce pour s'adapter immédiatement. »

« Ils en sauront alors plus que nous, Seigneur ! dit timidement le plus jeune. Tu devras faire preuve de patience envers nous. »

Zoroastre le leur promit et il invita les jeunes gens à venir le trouver chaque jour pour qu'il les instruisse jusqu'au moment du départ. Ils s'en réjouirent.

Le soir, lorsque Hafis et Zoroastre furent assis auprès de Dschajawa, le précurseur put enfin raconter ce qui marquait extérieurement sa vie. Il parla de Jadasa et de la façon dont elle œuvrait au sein du peuple déchu. Alors Dschajawa dit aimablement :

« Il faudra que tu la fasses venir ici dans quelque temps, Zoroastre, pour qu'elle forme des assistantes, tout comme toi tu instruis des prêtres. Ta femme doit rester à tes côtés afin d'être pour toi une compagne dans le vrai sens du terme. »

Zoroastre regarda le vieillard avec surprise.

« Comment sais-tu qu'elle est devenue ma femme, mon père ? » dit-il très étonné.

Les deux hommes éclatèrent de rire, et Hafis ajouta :

« Dschajawa a toujours été en liaison avec toi de sorte qu'il pouvait m'annoncer ce qui

t'arrivait. Il fallait bien que nous sachions si un danger te menaçait pour que je puisse te venir en aide. C'est ainsi que nous avons appris que tu t'étais marié, et nous nous en réjouissons. Ta femme est le complément qu'il te faut. La douceur de ton épouse domptera ta nature fougueuse. »

Ils parlèrent encore longtemps de tout ce que le précurseur avait vécu au cours des deux dernières années. Toutefois, ils ne dirent pas un mot de l'atravan. Cette pénible affaire devait à présent suivre son cours.

Le lendemain matin, Zoroastre fit venir Marzar et Sadi. Ce dernier avait certes recouvré la santé, mais il ne pourrait probablement plus jamais monter à cheval. Cela lui pesait. N'était-il pas lui-même coupable de ce qui, selon lui, l'éloignerait à jamais de Zoroastre ?

Son bonheur fut grand lorsque le précurseur leur annonça, à lui et à Marzar, qu'il voulait les prendre comme élèves pour faire d'eux des mobeds. Dès cette Fête, ils seraient autorisés à apporter leur concours. Et ils devraient se rendre plus tard dans d'autres localités pour y exercer la fonction de prêtre.

« Et qui t'accompagnera lors de tes chevauchées, Seigneur ? » demanda Marzar, malgré la joie qui le comblait.

« Je ne partirai plus guère à cheval, et si je le fais, ce ne sera pas pour très longtemps. Je ne sais pas encore qui m'accompagnera à ce moment-là. »

Les cinq mobeds se présentèrent à l'heure dite. Zoroastre se rendit compte que l'atravan leur avait parlé, sans toutefois réussir à les ébranler. Ils le regardaient avec plus d'assurance que la veille.

Et Zoroastre se mit à instruire les sept hommes. C'était un autre enseignement que celui qu'ils avaient l'habitude de recevoir. Zoroastre ne dit pas un mot de sa haute mission ni du respect qui était dû à sa personne. Ses paroles étaient pénétrées de vénération pour Ahuramazda.

L'après-midi, le prince Hafis dit qu'il voulait montrer quelque chose à son hôte. Ensemble, ils quittèrent donc la ville et se dirigèrent vers un enclos situé près de la forêt.

Des chevaux blancs de toutes tailles y prenaient leurs ébats. C'était une joie de contempler pareil tableau.

« Ce sont tes chevaux, Zoroastre, expliqua Hafis tout heureux. Ton oncle Sadif m'a fait savoir récemment que tes chevaux lui prenaient trop de place. Il demandait si tu étais toujours en vie et si, dans ce cas, il pouvait vendre les chevaux. Alors je les ai fait amener ici, car il me semble que tu en auras bientôt besoin. »

En tout ce que faisait Hafis, Zoroastre ne manquait pas de ressentir l'affection qu'il avait pour lui. Il remercia le prince et examina en connaisseur les chevaux bien soignés.

« Tu m'as jadis donné Strahl, Hafis, dit-il. Ne veux-tu pas à présent choisir l'un de mes chevaux en contrepartie ? »

Hafis avait déjà porté son choix sur une belle jument, et Zoroastre se réjouit de pouvoir donner.

Le lendemain, il demanda aux mobeds s'ils savaient monter à cheval, car il voulait que tous chevauchent à ses côtés. Ils répondirent par l'affirmative. Chacun d'entre eux reçut un cheval blanc. A la place du cheval offert par Nasim, Zoroastre prit lui aussi l'un de ces nobles chevaux.

C'est ainsi que le sixième jour, un cortège imposant quittait le palais de Hafis en

direction de la Montagne. Zoroastre n'avait plus entendu parler de l'atravan. Il espérait donc que l'ancien prêtre avait reconnu sa folie et qu'il renoncerait à se rendre à la Montagne.

Cependant, lorsque l'escorte de Zoroastre fut à une journée de voyage, elle rattrapa l'atravan qui se faisait porter par les deux mobeds, tandis que cinq autres suivaient pour assurer la relève et pour les seconder.

« Comme tu peux le constater, ton Dieu ne m'a pas empêché de venir ! cria-t-il méchamment. Garde-toi de contrecarrer mes projets et de m'empêcher d'exercer mes fonctions ! Je ne me laisserai pas mener par toi, et ce sera ta faute si la Fête dégénère en querelle générale. J'ai fait venir mes adeptes pour qu'ils s'opposent partout aux tiens. »

Sans un mot, Zoroastre poursuivit sa route. Hafis, par contre, était horrifié qu'un homme qui avait été prêtre puisse nourrir des pensées pareilles. Mais on n'en parla plus. Chacun se préparait intérieurement à la Fête.

On arriva en haut à temps. Zoroastre fit préparer la place et entasser les pierres par les mobeds.

Comme l'atravan avait enfermé les coupes sacrées, Zoroastre en avait apporté d'autres, plus artistiquement travaillées que les anciennes. Il les avait acquises dans la localité où Jadasa se trouvait encore.

Tous, y compris les prêtresses, exercèrent consciencieusement leurs fonctions, si bien qu'à la tombée de la nuit on put allumer les flammes. On ne vit pas la moindre trace de l'atravan ni de ses amis.

Par contre, les gens arrivaient en foule. Il y avait à peine assez de place pour eux tous sur la Montagne.

En apercevant Zoroastre, ils eurent un mouvement de surprise, mais c'était une surprise agréable. Même ceux qui étaient probablement venus pour soutenir l'atravan restaient tranquilles, étant donné qu'ils ne voyaient pas leur chef.

Au lieu d'adresser sa prière à Mithra, Zoroastre l'adressa à Ahuramazda. Elle venait du plus profond de son âme et fit vibrer toutes les autres âmes à l'unisson.

Puis il prit la parole. Il leur rappela que la nouvelle ère s'était levée. Dieu avait envoyé le précurseur du Saoshyant, et le Sauveur suivrait dès que la Terre serait prête à le recevoir. Or, chacun pouvait y contribuer s'il se donnait lui-même la peine d'accueillir dignement ce qu'il y a de plus sacré.

Le moment était venu de reconnaître Ahuramazda comme le seul Maître des âmes, ce qu'il avait toujours été. A présent, tous devaient savoir que ceux qu'ils avaient jusqu'alors adorés comme des dieux étaient de fidèles serviteurs du Dieu suprême. Le service des dieux devait prendre fin et se trouver remplacé par le service de Dieu.

Et puisque Dieu était infiniment plus élevé que les dieux, les êtres humains devaient d'autant plus s'efforcer de Le servir. Les âmes devaient être pénétrées d'une profonde sincérité. Il leur faudrait apprendre à vivre dans la Volonté de l'Éternel.

Mais pour qu'ils soient en mesure de le faire, Dieu s'était penché vers eux dans Sa miséricorde et avait permis que Sa sainte Volonté devienne Parole. Il avait exprimé Sa Volonté sous forme de Commandements que tous les êtres humains devaient graver dans leur cœur.

Et lentement, solennellement, le précurseur énonça les Commandements sacrés qu'il avait reçus.

Puis, en une fervente prière, il remercia Dieu de cette grâce et conclut ainsi la cérémonie. Il permit toutefois aux femmes d'emporter des brandons comme cela avait été la coutume jusqu'alors.

« Ces flammes brûlent à la gloire de Ahuramazda. Pensez à Lui, et que votre âme devienne lumineuse ! »

Lorsque plus tard les hommes revinrent et qu'ils s'installèrent sur la place, Zoroastre leur parla des serviteurs de Dieu, grands et petits, et il expliqua qu'il était dans la Volonté de Dieu que l'humanité elle aussi se conformât à cette sage organisation.

A la fin, quelques hommes demandèrent des nouvelles de l'atravan. Zoroastre dit :

« Il avait l'intention de venir, mais il a dû avoir un empêchement en cours de route. Il viendra peut-être demain. »

Le lendemain, Zoroastre annonça qu'il avait été décidé de nommer si possible dans chaque localité importante un prêtre qui devrait organiser régulièrement des réunions et instruire les gens.

« Je vais moi-même initier ces prêtres pour leur permettre d'annoncer de la bonne manière les Vérités saintes et éternelles, promet Zoroastre. Que celui d'entre vous qui dispose de temps pour mettre avec joie toutes ses forces au service du Très-Haut se présente à l'issue de cette réunion pour que je voie s'il est apte à accomplir cette tâche.

Et si à l'avenir nous pouvons célébrer partout des heures de recueillement, toujours à la même heure dans toutes les localités, notre peuple prendra un grand essor qui ne pourra que nous entraîner tous. C'est alors que nous pourrons nous préparer comme il se doit à la merveilleuse époque où le Saoshyant descendra du ciel afin de vivre parmi nous. »

« Maître, demanda un homme dans l'assistance, y a-t-il d'autres peuples en dehors du nôtre ? Ont-ils eux aussi connaissance du Sauveur qui doit venir ? Ou bien devras-tu plus tard aller chez eux en traversant les hautes montagnes afin de les préparer eux aussi ? »

« Certes, il existe d'autres peuples, dit Zoroastre, mais Dieu leur enverra d'autres précurseurs. Chaque peuple aura celui qu'il doit avoir à l'heure où Dieu le jugera opportun. »

Cette question en fit naître de nouvelles. L'une après l'autre, elles se succédaient, et Zoroastre répondait avec beaucoup de joie en voyant à quel point tous étaient captivés.

Ce jour-là non plus, on n'entendit pas parler de l'atravan, et pas davantage le troisième jour où Zoroastre expliqua les Commandements de Ahuramazda en permettant cette fois encore que l'on posât des questions.

Une prière de gratitude conclut la Fête, qui s'était déroulée sans la moindre perturbation et avait été très émouvante.

Toutefois, les gens n'étaient pas encore prêts à se séparer. D'abord, une vingtaine de jeunes gens désireux d'être mobeds auprès de Zoroastre se présentèrent.

Leurs pères étaient présents, si bien que la question de savoir si l'on pouvait se passer d'eux à la maison put être réglée sur-le-champ. Zoroastre les invita à se rendre dans la capitale six mois plus tard et à venir le voir.

Ils étaient déçus de ne pouvoir l'accompagner immédiatement. Il leur expliqua que son devoir l'appelait dans une région éloignée, mais qu'ensuite il serait disponible.

On posa alors la question suivante : Zoroastre avait appris une chanson à une tribu, les

autres ne pourraient-ils pas l'apprendre eux aussi ?

Il y consentit en souriant, et un véritable concours de chant commença. Au début, le résultat fut loin d'être beau. Les hommes n'avaient pas l'habitude de chanter. Mais ils finirent par comprendre qu'il s'agissait de produire des sons harmonieux au lieu de pousser des cris. Et le résultat fut bien meilleur.

Ensuite, Zoroastre exigea que la Montagne et la place fussent dégagées. La Fête s'était déroulée de façon merveilleuse, tous devaient emporter le souvenir de la grandeur de ce qu'ils avaient vécu et ne pas le gâcher par des journées moins belles. Ils le comprirent et obéirent volontiers.

Lorsque tous furent partis, Zoroastre fit redonner à la place son aspect initial. Puis Hafis et lui prirent eux aussi le chemin du retour avec leur escorte.

Au moment même où ils allaient quitter la Montagne, ils entendirent de bruyantes exclamations. De la direction opposée à celle qu'ils allaient prendre, l'atravan arrivait avec ses sept mobeds. Ils s'étaient tellement égarés qu'ils avaient cherché leur route pendant les trois jours de Fête.

L'un des mobeds rapporta les faits, tandis que l'atravan observait un mutisme obstiné. Il comprenait que Ahuramazda n'avait pas désiré sa présence et l'avait retenu au bon moment, mais il n'était pas encore prêt à céder.

Zoroastre demanda au mobed qui avait donné ces explications s'ils avaient suffisamment de provisions. Le jeune homme répondit affirmativement. Alors, suivi de sa blanche escorte, le précurseur - qui ne voyait plus aucune raison de rester - s'éloigna avec quelques mots aimables.

« Et si l'atravan organise à présent une autre Fête à la Montagne ? » demanda l'un des mobeds.

« Quel mal y aurait-il à cela ? répliqua Zoroastre. Qu'il adresse donc ses prières à Mithra ; cela ne saurait offenser Ahuramazda. »

Quelques jours plus tard, ils arrivèrent dans la capitale. A présent que plus rien ne le retenait, Zoroastre avait hâte de retrouver Jadasa.

Hafis lui promit de faire aménager entre-temps des appartements pour lui et son épouse. Dans ce but, il voulait faire agrandir le palais. Cette annexe devait inclure une salle spacieuse, qui soit assez grande pour que l'on puisse y instruire les jeunes gens.

« Ne serait-il pas plus indiqué de bâtir pour cela un édifice à part ? dit Zoroastre. Cela ne me dérangerait pas d'avoir à me rendre en un autre endroit pour dispenser mon enseignement. Mais, à mon avis, il devrait y avoir dans cet édifice deux grandes salles, car Jadasa voudra de son côté instruire les prêtresses. De plus, on devrait pouvoir y célébrer des heures de recueillement. »

« Nous devons également construire deux bâtiments où les élèves, garçons et filles, pourront séjourner et dormir » décida Hafis.

Il voyait qu'il aurait fort à faire jusqu'au retour du précurseur. Mais une question le préoccupait encore :

Zoroastre avait dit que les heures de recueillement devaient être célébrées dans le nouvel édifice.

« Précurseur, nous n'avons encore jamais prié ensemble autrement qu'en plein air », dit-il tout songeur. « Crois-tu vraiment que le fait que nous nous enfermions pour prier dans une maison construite de main d'homme plairait à Ahuramazda ? »

« Jusqu'alors, vous n'avez prié ensemble qu'une seule fois par an à la Montagne, répondit Zoroastre. Mais à partir de maintenant, nous allons régulièrement prier ensemble et parler de choses sacrées. Or, nous ne pouvons le faire sur la place publique d'une ville où le bétail circule dans les rues et où vont et viennent des messagers d'autres localités.

C'est pourquoi je crois qu'il faudrait que nous disposions pour ces entretiens d'une grande salle que nous pourrions décorer dignement. »

Hafis était d'accord à présent. Il se réjouissait même de l'aménagement de cette salle qu'il ne voulait pourtant entreprendre qu'après le retour du précurseur.

Zoroastre prit chaleureusement congé de Dschajawa. Il craignait de ne plus revoir le vieillard à son retour, mais celui-ci le tranquillisa :

« Il faut d'abord que je bénisse ta jeune épouse, Zoroastre ; ensuite, je serai prêt à partir pour d'autres royaumes. »

Sadi, qui était obligé de rester à la capitale, devait s'occuper des cinq mobeds et leur faire part de ce qu'il avait lui-même vécu.

Quant à Zoroastre, il partit joyeusement avec Marzar pour la région lointaine où Jadasa attendait son retour.

Cette fois, il pouvait se permettre d'emprunter des voies plus praticables. Dans son impatience, il aurait volontiers pris à nouveau des chemins de traverse, mais il ne réussit pas à décider les petits à lui montrer le chemin le plus court.

Il finit malgré tout par atteindre son but. Éclairée par les rayons du soleil couchant, la localité qui lui était devenue chère, malgré les efforts qu'elle lui avait coûtés, se trouvait à présent devant lui.

On n'avait pas tardé à apercevoir les deux cavaliers. Les hommes se pressèrent autour d'eux. Marzar s'occupa des chevaux pendant que Zoroastre allait voir son épouse.

Il la trouva au milieu d'un groupe de jeunes filles correctement habillées, assises ensemble en train de coudre. Elles se rendaient parfaitement compte de l'impression qu'elles devaient produire sur Zoroastre, et tandis que Jadasa saluait son époux, les jeunes filles poursuivaient leur ouvrage comme si elles voulaient soudain rattraper ce qu'elles avaient négligé pendant tant d'années.

Il leur fit la joie d'admirer leur application et leur belle apparence. Puis il se fit accompagner par Jadasa partout où il y avait quelque chose de nouveau à voir.

La localité avait beaucoup changé. Les cabanes avaient un aspect coquet. De légers embellissements avaient même été apportés ici et là. Quelques petits jardins avaient également été aménagés.

Mursa rentrait justement de la chasse avec un groupe de jeunes gens.

Le partage du butin se fit en bon ordre. Ce n'était plus aux femmes à transporter les quartiers de gibier dans les cabanes ; les hommes s'en chargeaient maintenant. Enfin, le chef rentra lui aussi et se réjouit de revoir Zoroastre.

« Mursa va nous parler ce soir sur la place sacrée, dit-il fièrement. Viendras-tu ? »

Zoroastre le promit. Il eut à peine le temps de raconter à Jadasa ce qu'il avait vécu.

Quelques jours s'écoulèrent ainsi. Puis Zoroastre annonça qu'il devait retourner à la capitale où des devoirs très importants l'attendaient. Il leur laissait Mursa, qui avait choisi Anara comme assistante. Tous furent d'accord. Ils s'étaient habitués à Mursa et l'avaient pris en affection.

Jadasa fit l'éloge d'Anara. Elle avait changé à son avantage. Son énergie, qui pouvait

être impétueuse, n'était pas un mal : les femmes en avaient besoin de temps à autre afin de ne pas retomber dans leurs rêveries et leur paresse. Zoroastre informa son épouse qu'il avait l'intention de retourner d'abord dans le pays où elle était née, pour aller chercher les jeunes gens qui voulaient l'accompagner en qualité d'élèves et pour ramener les femmes chez elles en toute sécurité.

Et tout se passa comme Zoroastre en avait décidé.

Grande fut la joie de Nasim en revoyant sa fille, et cette joie fut encore plus grande lorsqu'il apprit qu'elle habiterait à l'avenir le palais du prince dans la capitale.

Il avait craint qu'une vie comme celle qu'elle avait menée jusqu'alors ne devînt à la longue trop pénible pour elle. Il ne pouvait donc rien désirer de mieux que voir sa fille confortablement installée dans le palais princier.

Les jeunes gens se réjouissaient que le moment d'agir fût enfin venu pour eux. Jadasa choisit aussi un certain nombre de jeunes filles qu'elle instruit. Elles devaient être formées pour devenir des assistantes et des prêtresses.

Avant même que les six mois dont Zoroastre avait parlé ne fût écoulés, il entra dans la capitale avec une imposante escorte.

C'est ainsi que commença pour lui une toute nouvelle étape. Sa vie de nomade était terminée, comme l'avait été auparavant la période d'apprentissage. Il était maintenant le prêtre suprême de l'Iran, il n'était plus celui qui prépare le chemin, mais celui qui entretient le chemin.

Les appartements de Zoro-Tushtra - celui qui entretient le chemin - comme il se nommait à présent, étaient comme un petit palais ajouté à l'imposant palais de Hafis. C'était un royaume à part, qui faisait malgré tout partie de l'ensemble.

Jadasa y œuvrait avec ses servantes auxquelles s'étaient joints dans des locaux séparés quelques hommes au service de Zoro-Tushtra. C'était un royaume empli de paix et de gaieté.

Les deux salles étaient déjà terminées, mais elles n'étaient pas encore décorées. Hafis avait hâte de montrer à son ami ce qu'il avait prévu à cet effet. Ces deux grandes pièces avaient la même longueur et la même largeur, mais elles n'étaient pas contiguës. Elles se trouvaient séparées par plusieurs petites pièces dans lesquelles Jadasa et Zoro-Tushtra pouvaient se retirer afin de méditer dans le calme.

D'autres pièces semblables étaient prévues pour ranger les coupes et les objets sacrés. Vu de l'extérieur, cet édifice formait un carré parfait, et le toit plat renforçait encore cette impression.

Hafis s'était déjà procuré toutes sortes de choses pouvant servir à la décoration des salles, mais il ne voulait rien installer sans que le prêtre suprême du pays n'ait donné son assentiment.

Il fallait visiter en premier lieu les locaux destinés à héberger les élèves. Entourés de jardins, ils se trouvaient à droite et à gauche des grandes salles. C'étaient des bâtiments allongés, qui différaient peu des constructions habituelles.

Ils étaient déjà habités par les jeunes gens et les jeunes filles du pays natal de Jadasa. Sadi, qui était également venu s'y installer avec ses mobeds, était responsable des hommes. Jadasa désigna celle qui devait veiller au bien-être des femmes.

C'est ainsi que s'instaura bientôt une vie active et laborieuse obéissant à un rythme bien précis.

Chaque jour, Zoro-Tushtra et Jadasa enseignaient dans les deux salles. Jadasa initiait ensuite les femmes à toutes sortes de travaux féminins se rapportant à la décoration des pièces ou à la confection de vêtements destinés à leur usage personnel ou aux pauvres. Pendant ce temps, Zoro-Tushtra allait voir Hafis ou se rendait chez Dschajawa qui se réjouissait toujours de ses visites.

Un lien étroit s'était immédiatement établi entre le vieillard et Jadasa. Il reconnaissait sa pureté que rien ne pouvait troubler, sa gaieté née de son ardeur au travail et son profond attachement à la foi.

Il l'avait bénie avec une grande émotion lorsque Zoro-Tushtra la lui avait présentée, tout en ressentant que la bénédiction qu'il lui avait donnée reflueait vers lui.

« Jadasa, toi qui es bénie, instruis nos femmes pour qu'elles te ressemblent ! » lui avait-il dit.

Plus tard, il avait ajouté :

« Je voulais vivre assez longtemps pour pouvoir bénir ta femme, Zoro-Tushtra, heureux homme ! A présent, je supplie Ahuramazda qu'il me soit encore permis de voir ton fils. Je sais qu'il me l'accordera. »

Entre-temps, les jeunes gens choisis lors de la Fête étaient eux aussi arrivés ; avec un grand enthousiasme, ils se groupaient autour de leur Maître. «Maître» : tel était à présent le nom que tous lui donnaient.

« Depuis que j'ai trouvé le Zoroastre, je n'ai plus de nom qui m'appartienne en propre » dit-il un jour à Dschajawa presque avec mélancolie.

« Réjouis-toi qu'il en soit ainsi, répondit le vieillard. Cela montre que tu as renoncé à toi-même. Tu ne vis plus que pour ta mission. Puisse-t-il continuer à en être ainsi, même lorsque des lèvres enfantines t'accueilleront avec des cris de joie ! »

Cela fit réfléchir Zoro-Tushtra. Le fils qui lui avait été promis ne s'était pas encore annoncé. Mais, puisqu'il lui avait été promis, il viendrait inmanquablement. Ne représenterait-il pas un danger pour sa mission ?

Une délicate réserve l'empêchait d'en parler à Jadasa avec laquelle il s'entretenait pourtant de tout. Alors il présenta ses pensées contradictoires devant le trône de Ahuramazda, et le messager lumineux l'aida à y voir clair.

« Tu peux savourer chaque don que t'offre la bonté de Dieu, dit l'être lumineux, mais tu ne dois jamais laisser ce don s'interposer entre toi et Dieu. Pense aux Commandements du Très-Haut et tu auras la réponse à toutes tes questions. »

Lorsque les salles furent décorées, Zoro-Tushtra demanda combien d'heures de recueillement il pourrait y célébrer selon la Volonté de Dieu.

« Pour commencer, il suffira que vous vous réunissiez à chaque pleine lune » lui fut-il répondu, et le prêtre suprême s'y conforma désormais.

Les soirs de pleine lune qui suivirent, tous les élèves - garçons et filles - les membres de la cour du prince, de même que leur famille, se rassemblèrent dans celle des salles où Zoro-Tushtra exerçait ses fonctions.

Il commençait l'heure de recueillement par une prière improvisée au cours de laquelle, après avoir demandé que cette heure fût bénie, il soumettait au Très-Haut toutes les questions qui préoccupaient le peuple à ce moment-là.

Puis il leur expliquait les Commandements ou leur parlait du Saoshyant. Une nouvelle prière terminait la première partie de l'heure de recueillement.

Les assistants se rendaient ensuite dans l'autre salle où les sièges étaient également disposés en cercle et où, debout au milieu d'eux tous, Zoro-Tushtra répondait à toutes les questions qu'on lui posait.

C'était là aussi que, selon le désir de Zoro-Tushtra, Jadasa parlait aux gens chaque fois qu'elle avait quelque chose à annoncer. Sa liaison spirituelle avec les royaumes supérieurs devenait de plus en plus intense et de plus en plus claire. Elle pouvait enseigner bien des choses qui lui étaient données d'En-Haut.

Vêtue d'une robe blanche toute simple, elle se tenait, telle une prêtresse, au milieu des assistants. Ses yeux terrestres étaient tournés vers eux, mais elle ne les voyait pas.

Ses yeux spirituels étaient largement ouverts et de merveilleuses vérités pénétraient en elle. C'étaient des moments inoubliables pour tous ceux qui étaient autorisés à les vivre.

Il était inévitable que la nouvelle de l'existence de ces heures de recueillement se répande dans la ville. Un habitant après l'autre vint demander la permission d'y assister. On admit tous ceux qui promirent d'être calmes et de se tenir correctement.

L'atravan lui aussi avait appris qu'une nouvelle vie spirituelle avait commencé à s'épanouir de façon lumineuse en dehors de lui. Il ne s'était toujours occupé que de ses mobeds sans jamais se soucier de quelqu'un d'autre.

Ses prédécesseurs avaient parcouru le pays à cheval. Il avait dédaigné de suivre leur exemple et disait que ceux qui voulaient le voir devaient venir à lui. Et voilà que soudain il se rappelait ce devoir qu'il avait négligé autrefois.

Certes, Zoro-Tushtra l'avait révoqué, mais il ne s'en souciait guère. Il pensait que le moment était venu de rendre visite aux gens dans leur région.

Comme il n'avait pas de chevaux, ses mobeds étaient obligés de le porter. Il aurait fort bien pu marcher à leurs côtés, mais il se considérait comme trop distingué pour cela.

Cette façon fatigante de voyager interdisait d'emblée de se rendre dans des régions montagneuses. Ils restèrent donc dans les plaines.

C'est ainsi qu'ils arrivèrent d'abord dans une localité où Zoroastre avait déjà séjourné plusieurs fois ; le comportement des habitants en témoignait.

L'atravan ne s'était nullement soucie de la façon dont il aborderait les gens ni de ce qu'il devait leur dire. Il pensait que cela lui viendrait en temps utile.

Il frappa à la porte de l'habitation la plus distinguée et demanda l'hospitalité. Elle lui fut accordée, comme on l'offrait à tout voyageur. Il pouvait passer la nuit avec ses compagnons dans une sorte de grange. Là, on leur apporta aussi une nourriture très simple, mais en quantité suffisante.

Il ne s'était pas imaginé qu'on l'accueillerait de cette façon. Outré, il se dirigea vers l'habitation où se faisaient entendre des voix joyeuses. Il pensait y trouver la famille réunie pour le repas mais, au lieu de cela, il trouva un groupe de femmes en train de bavarder et de tresser des nattes.

Elles lui montrèrent la porte avec indignation. Il devait rester là où l'amabilité du maître de maison l'avait logé.

« Où est le maître de maison ? » demanda-t-il avec plus de modestie.

On lui répondit qu'il était sur la place sacrée, mais il ne comprit pas, étant donné qu'il ignorait qu'une telle place existât.

Il préféra d'abord manger les denrées que les mobeds lui avaient laissées. Ensuite, il partit à la recherche de cette place. Il n'eut pas à aller bien loin. Au milieu de la localité se

trouvait une place circulaire bordée de pierres ; toute la population masculine y était apparemment réunie. Questions et réponses se succédaient rapidement.

L'atravan pénétra dans le cercle des hommes, qui se turent immédiatement. Tous les regards se dirigèrent vers l'intrus.

« Étranger, il est contraire aux convenances de pénétrer dans un cercle en tant que perturbateur, lui dit d'un ton de reproche un homme assez âgé. Retourne à l'endroit où un gîte te fut charitablement donné pour la nuit. »

« Je suis habitué à mieux... » commença à dire l'atravan tout interloqué, avant d'être brusquement interrompu :

« Alors tu aurais dû rester là où tu te trouvais si bien ! »

« Je suis l'atravan ! » se vanta le prêtre.

Mais cela ne lui servit à rien.

« Il n'y a plus d'atravan, dit gravement le chef du village. Des temps nouveaux ont commencé. Zoroastre est le précurseur du Saoshyant, nous n'avons besoin de rien d'autre. »

Le prêtre allait ajouter quelque chose mais, en lui faisant comprendre qu'il les dérangeait, deux hommes le reconduisirent à l'endroit où il devait passer la nuit. Il ne put donc faire autrement que se soumettre.

Le lendemain, il n'essaya plus de convaincre les gens de sa dignité et il poursuivit son chemin en silence avec ses compagnons.

Ce n'est que le surlendemain qu'il parvint dans une autre localité. Là, il alla trouver l'ancien pour lui dire qu'il venait de la part du Zoroastre.

On l'accueillit avec joie. Le repas qu'on lui servit et le gîte qu'on lui prépara pour qu'il y passât la nuit montraient à quel point on estimait le précurseur.

Puis ces gens voulurent savoir ce qu'il avait à leur communiquer. Il dit qu'il devait s'assurer de leur bien-être.

« Il ne t'a chargé de rien d'autre ? demanda l'ancien d'un air pensif. N'as-tu rien à nous annoncer ? »

« Je dois bien entendu répondre à vos questions » rétorqua l'atravan qui croyait qu'il lui serait facile d'en venir à bout.

On l'invita à se rendre le soir sur la place sacrée où il se trouva face à toute la population masculine qui attendait avec impatience ce qu'il avait à annoncer.

Mais il s'avéra que le prêtre ignorait totalement ce que Zoroastre enseignait d'habitude. Il ne put répondre à aucune question.

Et lorsque malgré tout il tenta de le faire, il échoua.

Les gens n'eurent pas à faire preuve d'une grande perspicacité pour s'apercevoir qu'ils avaient affaire à un imposteur. Au comble de l'indignation, ils lui intimèrent l'ordre de quitter les lieux dès le lendemain.

« Nous devrions même te renvoyer dans la nuit, dirent-ils, mais nous avons appris de Zoroastre à traiter les gens comme nous désirerions qu'ils nous traitent nous-mêmes. Et nous n'aimerions pas nous trouver sans abri au cours de la nuit. Reste donc jusqu'à demain ! »

L'atravan ne se montra pas trop fier pour accepter cette offre.

Mais, après cela, il fut dégoûté des voyages. Découragé, il rentra dans la capitale.

Une fois arrivé, il constata que, là non plus, il n'y avait plus de place pour lui. Personne

ne se souciait de lui. Les dons et les offrandes pieuses qui avaient suffi à le nourrir jusqu'alors faisaient cruellement défaut. Que devait-il faire ?

Trois de ses mobeds le quittèrent pour retourner dans leur pays natal. Le plus âgé, qui avait promis de ne jamais l'abandonner, était du nombre. Lors de ce voyage, il avait pu constater que le prêtre n'avait aucune liaison avec Dieu ni avec les dieux.

Entre-temps, le nombre des élèves qui se regroupaient autour de Zoro-Tushtra avait constamment augmenté. Il pouvait déjà envisager d'envoyer les premiers en mission.

Ceux-ci avaient acquis une grande connaissance de la Sagesse éternelle et ils étaient bien entraînés pour répondre aux questions. De plus, ils étaient habitués à une vie simple et avaient adopté de bonnes mœurs. Ils se réjouissaient de leur activité de prêtres.

Ils devraient célébrer des heures de recueillement comme ils avaient l'habitude de le faire ici. Zoro-Tushtra envoya un homme du pays natal de Jadasa dans la localité où était resté Mursa. Cet homme devait y remplacer l'ancien compagnon de Zoroastre pour une durée assez longue tandis que Mursa accompagnerait les jeunes prêtres dans les autres localités.

A vrai dire, Zoro-Tushtra aurait aimé s'en charger lui-même, mais il reçut de la Lumière l'ordre de ne pas quitter la capitale pour le moment.

Et de merveilleuses images lui furent à nouveau montrées la nuit. C'est ainsi qu'il se vit semblable à un arbre portant des fruits qui, en mûrissant, roulaient çà et là et prenaient partout racine pour devenir à leur tour des arbres splendides.

Une autre fois, il vit ses élèves qui, tels des oiseaux, picoraient les graines qu'il leur jetait. Soudain, un oiseau étranger vint picorer avec les autres. Les élèves voulurent le chasser lorsqu'une voix s'écria :

« Laissez-le prendre ce dont il a besoin ; il ne le veut pas pour lui-même. Au-delà de la montagne, d'autres attendent les fruits avec impatience ! »

Puis une autre image lui apparut : Il lui était possible de voir au-delà des hautes montagnes qui semblaient séparer l'Est de son pays d'autres royaumes. Et tandis que les montagnes qui faisaient partie de l'Iran paraissaient presque petites, des masses rocheuses s'élevant jusqu'au ciel se dressaient derrière elles : en escarpements abrupts ou en pentes douces, elles s'abaissaient vers l'autre pays.

Là-bas habitaient des gens, beaucoup de gens ! Et ils tendaient les mains vers Zoro-Tushtra en l'implorant :

« Aide-nous ! »

Ces images, qui étaient certainement destinées à lui dire quelque chose, firent une grande impression sur lui.

Il en parla à Jadasa qui l'assura que ces images réapparaîtraient devant son esprit en temps utile et qu'il comprendrait alors ce qu'elles signifiaient. Elle était certaine que ces images n'étaient qu'une préparation en vue d'un événement à venir.

Accompagnée de ses assistantes, dont le nombre augmentait sans cesse, Jadasa allait depuis longtemps déjà dans les cabanes où la pauvreté et la maladie rendaient son aide indispensable.

Lors de ces visites, les femmes et les jeunes filles portaient des vêtements blancs et simples, comme ceux que Jadasa aimait elle-même porter. C'est pourquoi on les appelait «les sœurs blanches», et elles en étaient fières. Être les sœurs de tous ceux qui souffrent était leur plus cher désir.

Peu à peu, les prêtres disséminés dans le pays envoyèrent des messages pour demander l'aide d'une sœur blanche, de sorte qu'elles aussi commencèrent lentement à se répartir dans le pays entier.

Jadasa habitait la capitale depuis près de trois ans lorsqu'elle donna le jour à un garçon bien portant. Selon les instructions du messager lumineux, on l'appela Vishtaspa.

Ce nom lui fut donné solennellement par Zoro-Tushtra dans la salle sacrée en présence du peuple. Ce fut la première cérémonie célébrée de cette façon. Plus tard, lors de chaque heure de recueillement, des enfants étaient bénis - lorsque les parents le désiraient - et appelés par le nom qu'ils devaient porter.

Dschajawa avait effectivement encore pu vivre la naissance de l'enfant.

Ahuramazda avait exaucé son désir d'être autorisé à le bénir. Lorsque Jadasa l'apporta au vieillard et que, sur sa demande, elle le lui mit dans les bras, l'esprit prophétique s'empara du vénérable vieillard.

« Ahuramazda, Toi le Très-Haut, l'Éternel, je Te remercie de m'avoir jugé digne de voir ce garçon ! s'écria-t-il ravi. Enfant, tu es appelé à continuer l'œuvre de ton père. Tu dois unir l'ensemble de l'Iran sous la doctrine qu'il a été autorisé à nous apporter selon la Volonté de Ahuramazda. Mais au lieu d'être prêtre, tu seras le souverain de ce vaste royaume et, en tant que tel, tu seras l'administrateur de la Sagesse éternelle et du savoir concernant Dieu !

Grande sera ta foi, tu seras pur et fidèle. Et la bénédiction de Ahuramazda reposera sur toi. Tes descendants deviendront puissants. Ils gouverneront le royaume de main de maître et soumettront les pays voisins.

Ce n'est que beaucoup plus tard que l'outrecuidance humaine et la présomption s'empareront des âmes. Alors ce royaume immensément grand tombera en ruine, le savoir concernant Dieu se perdra, et de faux dieux prendront sa place.

Je vois le meurtre et l'incendie, des ruines fumantes et des villes dévastées. Je vois les descendants de notre peuple tomber de leur position élevée. Ils se mêleront à d'autres peuples, et c'en sera fini de leur pureté. Malheur ! Malheur ! »

L'espace d'un instant, le vieillard se tut. Les yeux fermés, il s'affaissa sur lui-même, si bien que l'on crut qu'il s'était endormi. Mais soudain, il se redressa.

« Je vois un nouveau soleil se lever sur l'Iran ! » jubila-t-il d'une voix toute changée. « Le merveilleux oiseau blanc vole au-dessus de notre pays. L'héritier viendra sur la Montagne de Ahuramazda, et des serviteurs invisibles lui apporteront ce qui est à lui. »

A nouveau, il s'interrompit pour reprendre tout exultant : « Et cet héritier est le Saoshyant ! Je le vois ! Mon enfant, ton père doit être celui qui prépare et entretient le chemin du Saoshyant. Mais toi, tu seras son serviteur sur la Terre et pour l'éternité ! »

Tous avaient écouté avec émotion, et tandis que Zoro-Tushtra et Hafis s'occupaient du voyant, Jadasa emportait doucement son enfant béni dans ses appartements.

Cette nuit-là, Dschajawa s'endormit. Ses traits étaient inondés d'une paix céleste, comme s'il lui avait été donné de voir des choses sublimes. Personne n'aurait pu dire quel âge il avait. Il avait « toujours » été là, pensaient les gens.

Pour se conformer à son désir, on ne l'enterra pas, comme Zoro-Tushtra aurait aimé le faire. On porta son corps dans les tours du silence et on le déposa là pour les grands oiseaux noirs.

« Rien de terrestre ne doit subsister de moi » avait dit Dschajawa.

Et ce vœu fut respecté.

Dschajawa manqua à tous les habitants du palais. On ne pouvait s'imaginer une vie sans le vieillard mais, peu à peu, on s'y habitua. Chaque soir, le prince Hafis passait à présent de nombreuses heures dans le petit palais auprès de « son successeur », comme il avait coutume de nommer Vishtaspa. Et le petit grandit, entouré d'amour et de sollicitude.

Un jour, un homme encore jeune vint trouver Zoro-Tushtra pour lui demander de l'accepter parmi ses élèves.

Ses traits différaient de ceux des Iraniens, même si sa peau était semblable à la leur. Ses cheveux noirs et raides étaient régulièrement coupés tout autour de sa tête. Ses yeux brun foncé brillaient intensément, mais il gardait la plupart du temps les paupières baissées, ce qui donnait à son visage un aspect étrangement calme.

Lorsqu'il l'interrogea sur ses origines, Zoro-Tushtra ne reçut aucune réponse précise car, ou bien l'homme ignorait d'où il venait, ou bien il ne voulait pas le dire.

« Pourquoi veux-tu savoir d'où je viens, toi qui es sage ? Ne te suffit-il pas que je sache qui tu es et que je désire être ton élève ? » demanda-t-il.

Il parlait la langue du pays, et pourtant il s'y mêlait des accents étrangers.

« Tu n'es pas iranien, rétorqua Zoroastre. Or, je n'ai parmi mes élèves que des Iraniens issus de différentes tribus. J'aimerais qu'il continue à en être ainsi. »

Pendant quelques instants, l'étranger dévisagea tranquillement celui qui le rejetait, avant d'ajouter :

« Zoro-Tushtra, as-tu l'habitude de ramasser tous tes fruits autour du tronc de l'arbre ? »

Comme le sage ne comprenait pas le sens de cette question, l'étranger demanda encore :

« Zoro-Tushtra, pourquoi chasses-tu l'oiseau étranger qui veut picorer avec tes élèves ? »

Le Maître savait à présent ce que le jeune homme voulait dire ; il comprenait également le sens des images qu'il n'avait pas su interpréter autrefois. Et l'étranger continua :

« Laissez-le prendre ce dont il a besoin ; il ne le veut pas pour lui-même. Au-delà de la montagne, d'autres attendent les fruits avec impatience ! »

Ces paroles n'étaient plus nécessaires pour convaincre Zoro-Tushtra que l'étranger était venu jusqu'à lui pour se conformer au désir de Ahuramazda. Et le maître accueillit volontiers ce nouvel élève qui s'appelait Miang-Fong.

Zoro-Tushtra n'avait encore jamais eu un élève pareil, et il avait bien souvent du mal à pénétrer le sens des questions qu'il posait. Jamais un entretien ne se terminait sans que le maître n'ait lui aussi appris des choses importantes.

Lorsque Jadasa vit le nouvel élève pour la première fois, elle fut très impressionnée.

« Tout comme toi, Zoro-Tushtra, cet homme est un dispensateur de Vérité, dit-elle avec conviction. Il porte sur le front le même signe de Ahuramazda. Réjouis-toi d'être appelé à instruire un autre précurseur. »

Miang-Fong vécut plus de deux ans dans le cercle de ceux qui se regroupaient autour de Zoro-Tushtra. Il vivait avec eux, et il était pourtant entièrement seul. On aurait dit qu'un mur invisible était érigé entre lui et les autres. Seul le maître pouvait parfois percer ce mur et jeter un regard dans l'âme claire et paisible de son élève.

Zoro-Tushtra aimait poser aux élèves des questions qu'ils devaient méditer en silence pour être ensuite en mesure d'en discuter ensemble. C'est ainsi qu'un jour il avait posé la question suivante :

« Est-il indispensable d'entourer de règles solides la vie extérieure de ceux qui veulent servir Dieu ? »

Les réponses étaient conformes au genre des élèves. Elles différaient totalement les unes des autres, mais la plupart d'entre elles proposaient un moyen terme : il fallait fixer quelques règles indispensables et laisser le reste à la libre décision de chacun, sinon on produirait des plantes artificielles au lieu de vraies plantes.

Miang-Fong fut le seul à exiger des règles nettement tranchées. Dans son raisonnement, il expliqua que les hommes glissaient toujours davantage vers les profondeurs. Si l'on voulait mettre fin à cet état de choses, il fallait ériger des barrières. Des motifs raisonnables ne sauraient jamais entraver l'être humain. On avait déjà négligé trop de choses en ce domaine.

« Ainsi, tu éduques des marionnettes, de simples pantins avec lesquels jouent les enfants et qu'ils doivent eux-mêmes mettre en mouvement », fit remarquer l'un des élèves.

« Cela dépend des règles, mon ami, répondit tranquillement Miang-Fong. Des principes aveugles ne servent à rien. Ce n'est pas avec des troncs d'arbres jetés pêle-mêle que tu peux barrer la route à une voiture qui dévale une pente. Si tu agis ainsi, l'attelage s'emballe, et la chute s'ensuit d'autant plus sûrement. Il incombe à ceux qui conduisent les hommes d'établir des règles de telle sorte que ceux qui s'y soumettent en saisissent le sens et le but. »

« Vous savez tous, expliqua Zoro-Tushtra, que j'exige une certaine discipline extérieure partout où je désire annoncer Dieu. Pensez aux ablutions journalières, aux repas pris séparément et à tant d'autres règles qui doivent être scrupuleusement respectées. »

« Ce sont là des choses évidentes ! » dit vivement un élève.

« Elles paraissent l'être pour vous, qui ne connaissez plus d'autres coutumes, rétorqua le maître. Mais, Miang-Fong, dis-nous quelles règles tu établirais si tu étais envoyé dans un pays comme messager de Dieu. »

Et, du plus profond de son être, ce dernier répondit spontanément :

« J'exigerais avant tout le silence ! »

Horriifié, un élève débordant de vie l'interrompit en s'exclamant :

« Le silence, Miang-Fong ! Ce serait terrible ! Dieu nous a donné une langue pour que nous nous en servions ! »

Zoro-Tushtra se réjouissait. Il donna le signal pour que cette question fût discutée librement par tous. Un échange animé s'ensuivit. La majorité d'entre eux pensait que la parole était indispensable.

« Et pourtant, on cause plus de préjudices avec la parole qu'avec le silence » fit remarquer un élève plus âgé.

« On peut faire du mal avec les deux si on ne les utilise pas à bon escient. Jusqu'à ce qu'on en soit capable, il vaut mieux éviter de prononcer des paroles inutiles. »

Ces propos avaient été rapidement échangés. Zoro-Tushtra revint sur la dernière expression :

« Des paroles inutiles ! s'écria-t-il. Lequel d'entre vous est déjà en mesure de dire si ses paroles sont utiles ? Chacun les considère comme telles. En vérité, il vaut bien mieux se

taire que parler au mauvais moment. »

Ils insistèrent alors auprès de Miang-Fong pour qu'il développe sa façon de voir. Il expliqua aimablement qu'il considérait le silence comme un excellent exercice.

« Si quelqu'un l'observe de la bonne manière, il verra toute la bénédiction que cela lui apporte. Grâce au silence, nos pensées vont en profondeur, elles prennent racine et portent des fruits. »

« Tu as raison, Miang-Fong » approuva Zoro-Tushtra. Toutefois, l'un des plus jeunes s'étonna :

« Si tu es un jour envoyé chez un peuple, plongeras-tu vraiment l'ensemble de ce peuple dans le silence, Miang-Fong ? »

Cette question avait été posée avec tant d'étonnement que l'élève d'ordinaire si grave ne put s'empêcher de rire.

« Tout à l'heure, vous ne m'avez pas laissé m'expliquer. Il va de soi que je n'exigerais le silence que de la part de ceux qui apprennent ! »

« Qu'en pensez-vous ? Ne pourrions-nous pas essayer la puissance du silence ? suggéra Zoro-Tushtra. Il me semble que nous pourrions fixer chaque mois un jour précis pendant lequel nous n'exprimerions que ce qui est absolument indispensable. Êtes-vous d'accord ? »

Ils furent enthousiasmés par cette proposition. La nouveauté les attirait. Ils voulurent alors savoir le jour qui paraissait propice au maître.

« Je pense qu'il y en a deux qui sont importants : la veille de l'heure de recueillement afin que cela nous apporte le véritable calme intérieur, ou le lendemain afin que nous puissions approfondir ce que nous avons entendu. Qu'en pensez-vous ? »

Ils ne purent se mettre d'accord. L'un des plus anciens proposa alors de garder les deux jours. Tous y consentirent et, pendant longtemps, le jour d'avant et le jour d'après la pleine lune furent des jours de silence consacrés au recueillement intérieur.

Zoro-Tushtra fit part de cette décision à Jadasa et lui demanda si elle désirait instituer la même chose pour ses femmes. Après avoir longuement réfléchi, elle dit :

« Notre travail porte essentiellement sur des choses d'ordre pratique que la plupart des jeunes filles accomplissent en dehors de nos locaux. Dans ce cas, le silence serait impossible. Des demi-mesures sont encore pires que pas de mesures du tout. J'en parlerai aux femmes, et elles limiteront peut-être volontairement leurs paroles certains jours. »

Un matin, Miang-Fong demanda un entretien au Maître. Il lui dit avoir reçu au cours de la nuit l'ordre de franchir les hautes montagnes pour se rendre dans un pays qui lui serait montré.

Là, un grand peuple très doué était en train de sombrer dans la superstition et dans le vice. Il devait apporter la Vérité à ces gens, leur enseigner la maîtrise de soi et les bonnes mœurs, et leur parler de Dieu. Ce peuple était appelé à de grandes choses.

Simple et modeste, Miang-Fong se tenait devant son Maître ; il était uniquement pénétré de la grandeur de sa mission et de l'immense Grâce du Dieu suprême.

« Je vais donc te bénir à la prochaine heure de recueillement, mon fils, dit le Maître tout ému. Ensuite, tu pourras partir vers le pays où Dieu dirigera tes pas. »

Zoro-Tushtra s'occupa lui-même de maintes choses nécessaires à ce voyage très lointain et très pénible, et il donna à Miang-Fong un de ses chevaux blancs. Miang-Fong

refusa toutefois d'emmener un serviteur.

L'heure de recueillement qui eut lieu quelques jours plus tard fut entièrement placée sous le signe du départ du nouveau dispensateur de Vérité. Tous avaient ressenti qu'il s'agissait de quelqu'un de particulier ; malgré tout, ils s'étonnèrent que l'un d'entre eux fût appelé pour une mission si importante.

Le maître leur dit que Miang-Fong avait déjà été appelé avant sa venue chez eux, mais qu'à ce moment-là il n'en avait pas encore conscience. Cependant, Jadasa l'avait déjà constaté à ce moment-là. C'est précisément à cause de cet appel que Dieu l'avait envoyé ici pour qu'il apprenne et qu'il approfondisse son savoir.

Zoro-Tushtra bénit celui qui partait et dit :

« Tu es béni, Miang-Fong ! Tu seras l'aide d'un grand peuple. Tu le sauveras de la décadence. Tu établiras une organisation solide qui survivra au temps. De ce peuple naîtront des êtres qui dispenseront la Vérité à d'autres peuples.

Et lorsque viendra le Saoshyant, tous ceux qui, issus de ce peuple, seront restés fidèles à ta doctrine seront autorisés à se joindre à lui. Ils te béniront de les y avoir aidés.

Tel un nuage gris, la superstition disparaîtra devant toi qui es appelé à apporter la Sainte Lumière dans les ténèbres. »

Le lendemain, Miang-Fong partait au loin.

Son départ laissa un vide plus grand qu'on ne l'avait cru. Ce n'est qu'alors qu'ils constatèrent combien il leur avait donné à tous par son attitude calme et réservée et combien un seul de ses regards avait souvent fait naître la clarté.

Vishtaspa grandissait et se développait pour la joie de tous. Il resta l'unique enfant de ses parents qui lui enseignèrent tout ce qu'ils savaient eux-mêmes.

Leur exemple le stimulait, leurs paroles le guidaient. Cependant, il était inséparable d'Hafis. Le prince, qui voyait en lui son successeur, l'emmenait partout et lui expliquait chaque mesure qu'il prenait.

Les gens l'appelaient déjà «le petit prince», sans savoir à quel point cette désignation était juste.

« Sais-tu, Zoro-Tushtra, dit Hafis un jour qu'ils étaient réunis dans l'intimité, que la venue de tes prêtres me facilite grandement la tâche pour gouverner ? A présent, tout le royaume, qui jusqu'ici s'étendait à perte de vue, est divisé en régions dont le centre se trouve évidemment ici.

J'utilise tous tes prêtres en tant que gouverneurs laïcs de la région dont ils ont la charge. De cette façon, l'ordre et une discipline rigoureuse se sont instaurés dans le peuple entier.

De même que les prêtres ont à présent adopté la foi unique en Ahuramazda, de même ils acceptent de bon gré tous les ordres qui viennent de moi. »

« Ne doit-il pas en être ainsi, Hafis ? dit le Maître. Lorsque le prince lui-même vit dans la foi, il ne peut promulguer que des lois qui sont conformes à la Volonté de Dieu. La direction temporelle et la direction spirituelle sont alors en accord. Nous ne pouvons que souhaiter pour notre peuple qu'il en soit toujours ainsi. »

Peu de temps après, Hafis apprit que des hordes sauvages cherchaient à pénétrer à l'est de son pays. Jusqu'ici, les habitants avaient pu se défendre, mais les pillards devenaient de plus en plus nombreux, et le prince devait envoyer de l'aide.

« Que dois-je faire, Zoro-Tushtra ? demanda Hafis. J'ai horreur de verser le sang et j'aime la paix. Mais si, sans réagir, je tolère que cette horde sauvage envahisse mon pays, je me rends coupable envers chacun de mes sujets. »

« Si un tigre fait irruption dans ton troupeau, n'organises-tu pas une expédition pour le tuer, Prince ? » dit gravement le maître.

« Et qu'en pense Jadasa ? » demanda Hafis en se tournant vers celle qui, cette fois encore, avait trouvé le temps d'assister à la conversation sérieuse des deux hommes.

« Je dis : au nom de Ahuramazda, va t'opposer à ces ennemis. Protège ton pays comme l'exige ton devoir de prince. La bénédiction de Dieu sera avec toi. »

Le prince Hafis fit donc équiper pour le combat les hommes des régions les plus proches. Ce fut une troupe importante qui se hâta de le rejoindre. L'Iran vivait parfaitement en paix avec ses voisins depuis des dizaines d'années. Cet événement inattendu commençait à remplir leur cœur de frayeur.

Avant qu'Hafis ne parte avec ses hommes, tous se firent bénir par Zoro-Tushtra. Puis on se mit en route vers le levant.

Tant que le souverain serait absent, le pays se trouverait sous la protection et sous la direction de Zoro-Tushtra. S'il ne revenait pas, Zoro-Tushtra dirigerait l'Iran jusqu'à ce que Vishtaspa fût en âge de le faire.

Toutefois, le pays si bien organisé avait à peine besoin d'un souverain. Tout se passa sans la moindre perturbation, comme si Hafis se trouvait encore dans la capitale. Zoro-Tushtra n'eut pas à abandonner sa mission proprement dite.

Celle-ci devenait de plus en plus vaste. Dans tous les endroits où des prêtres étaient à l'œuvre, des places sacrées avaient été aménagées.

Sur le modèle de celles qui existaient dans la capitale, les agglomérations les plus importantes avaient édifié des salles pour les heures de recueillement que l'on célébrait dans le pays entier à chaque pleine lune. On avait construit un peu partout de petits bâtiments dans lesquels des sœurs blanches s'étaient installées pour œuvrer de façon salubre dans un rayon plus ou moins étendu.

Tous les ans à la même époque avait lieu la Fête à la Montagne. Il était maintenant de coutume que, dans toute la mesure du possible, les prêtres de chaque région se réunissent trois jours auparavant à la Montagne pour faire au Maître un rapport sur leur activité, lui demander conseil et lui soumettre leurs questions.

Zoro-Tushtra s'inspirait de ces entretiens pour savoir quelles vérités il allait annoncer au peuple pendant les jours de Fête.

L'année précédente, une tempête avec des pluies diluviennes s'était subitement déchaînée et avait troublé la Fête. Les assistants avaient interprété la chose comme étant de mauvais augure. « Ahuramazda est en colère », chuchotait-on de bouche à oreille.

Cependant, le Maître avait réussi à calmer l'ensemble des fidèles. Dieu n'était pas en colère contre son peuple, mais il fallait qu'ils construisent une salle sur la Montagne de la Fête afin que les cérémonies à venir soient à l'abri de la pluie et des tempêtes.

Parmi les élèves, il y en avait un qui se distinguait par son adresse particulière en matière de construction. A plusieurs reprises, il avait dirigé les travaux lors de l'édification de petites salles de recueillement. On aurait dit que des idées nouvelles venues d'En-Haut affluaient sans cesse vers lui.

Zoro-Tushtra chargea cet élève, qui se nommait Darna, de s'occuper de la construction

de l'édifice qui devait être le plus solennel de tous. Une fois la Fête terminée, Darna resta donc en haut avec une foule de volontaires et fit préparer le terrain. Il avait tout planifié avec le maître.

Tandis qu'une partie des hommes abattaient et déracinaient les arbres, puis nivelaient le sol, d'autres apportaient de grosses pierres de forme aussi régulière que possible. Il en avait été décidé ainsi. C'est alors que l'un des hommes fit la proposition suivante :

« Seigneur, dit-il à Darna, il n'y a ici que des pierres grises. Dans mon pays natal, elles sont rouges et veinées de clair ; ailleurs, elles sont blanches. Chaque pierre est belle. Chacun d'entre nous aime les pierres de son pays natal. Permetts-nous d'apporter des pierres de chez nous pour que la Maison de Dieu soit édifiée par nous tous. »

Bien que cet homme n'ait présenté sa demande que d'une voix hésitante, Darna le comprit immédiatement, et l'idée lui plut. C'était si beau que les pierres destinées à la Maison de Dieu proviennent du royaume entier !

« Cela tombe bien que le Maître soit venu rendre visite tout près d'ici à un prêtre malade, dit-il. Il reviendra demain à la Montagne pour voir où en sont les travaux, et nous pourrons lui demander si ce projet lui convient. »

Et le projet lui convint. Du fond du cœur, il se réjouit de cette proposition.

Une fois l'autorisation donnée, les hommes rivalisèrent de zèle pour apporter les plus belles pierres. De ce fait, la construction prendrait un peu plus de temps, mais Darna pensait que l'on pourrait en attendant exécuter toutes sortes de travaux préliminaires, si bien que la Maison de Dieu serait terminée pour la prochaine Fête.

Ce devait être une vaste salle carrée dans laquelle le plus grand nombre possible de participants pourraient prendre place. A droite et à gauche, on édifierait des locaux pour que les prêtres et les assistantes de Jadasa puissent se réunir.

Darna proposa de construire des logements au pied de la Montagne afin d'accueillir les visiteurs. Le Maître ne voulut pas en entendre parler pour le moment. Il s'agissait d'édifier une Maison de Dieu et non des maisons pour les hommes. N'avaient-ils pas leurs tentes qui les avaient suffisamment abrités lors de la grande tempête ?

Zoro-Tushtra rentra à la capitale. Il savait que la construction était en bonnes mains. Darna mettait dans cette œuvre toute la ferveur dont son âme était capable.

Un matin, Jadasa vint trouver Zoro-Tushtra pour lui dire :

« Hafis a pris aujourd'hui le chemin du retour. Il revient avec une troupe plus nombreuse que celle avec laquelle il était parti. Il m'a été donné de les voir ; ils ne sont pas beaux, les hommes qu'il amène avec lui ! »

« Remercions Dieu qu'il revienne ! dit Zoro-Tushtra tout heureux. Qu'il amène avec lui ceux qu'il veut. Il m'aurait été pénible de bénir la Maison de Dieu à la Montagne s'il n'avait pas été présent. »

Environ deux semaines plus tard, le prince pénétrait dans sa ville. Tous les habitants accoururent pour le saluer avec des cris de joie. Parmi ceux qui étaient partis avec lui, plus d'un manquait ; malgré tout, la troupe était imposante et joyeuse.

Au milieu des guerriers marchaient une centaine d'hommes au visage jaune, aux yeux bridés et au nez aplati. Leurs cheveux noirs coupés tout autour de la tête dégoulaient de graisse. Leurs vêtements étaient en lambeaux, mais on voyait que, s'ils avaient été en bon état, ils auraient quand même été différents de ceux que l'on portait en Iran.

Une fois les salutations terminées et les guerriers qui n'habitaient pas la capitale repartis chez eux, Zoro-Tushtra demanda au prince pourquoi il avait amené ces étrangers avec lesquels on ne pouvait même pas communiquer.

Hafis expliqua qu'il s'agissait des plus nobles parmi les peuplades ennemies. Après avoir à maintes reprises repoussé les envahisseurs au-delà de la frontière, il avait eu l'idée de s'emparer des chefs pour garantir la paix.

Certains d'entre eux comprenaient la langue du pays. Avec leur aide, il avait fait dire aux ennemis que leurs chefs seraient immédiatement tués s'ils osaient franchir à nouveau la frontière mais que, s'ils se tenaient tranquilles, on ne ferait aucun mal à leurs dirigeants. De cette façon, il était certain que son royaume était en sécurité.

« Hafis, que vas-tu faire à présent de ces gens ? demanda Zoro-Tushtra tout songeur. Ce sont des bouches inutiles, et il leur faudra aussi des vêtements » ajouta-t-il.

« Ils devront travailler pour subvenir à leurs besoins » affirma le prince. Cela ne plaisait guère au Maître, mais il n'aurait su dire ce qu'on aurait pu faire d'autre.

Pendant la nuit, il se recueillit en prière et demanda à y voir clair. Le messenger lumineux vint et lui dit :

« Hafis a agi avec sagesse en s'emparant de ces gens ; sinon, ces barbares ne l'auraient pas laissé en paix.

Il est juste également qu'il ne les nourrisse pas sans qu'ils fournissent une contrepartie. Mais qu'il se garde bien de trop exiger d'eux en les chargeant de travaux que personne ne veut exécuter. Ce serait très dangereux. Veille à ce qu'il le comprenne. »

Or, Hafis avait déjà pensé qu'il pourrait employer les étrangers partout où la main-d'œuvre faisait défaut. Il s'agissait précisément des travaux que personne ne voulait faire.

Il fut donc très surpris lorsque le Maître lui transmit l'ordre d'En-Haut. A aucun moment, il n'envisagea de s'y opposer, pas même en pensées. Il se creusa la tête pour savoir quelles autres dispositions il pourrait bien prendre.

C'est alors que Zoro-Tushtra proposa de demander aux hommes quel travail ils avaient l'habitude de faire et ce qu'ils étaient capables d'exécuter.

A la surprise générale, il s'avéra que les étrangers étaient experts dans le martelage des métaux. Ils savaient les travailler et les décorer avec un art dont on ne les aurait jamais crus capables.

Ils travaillaient avec joie et sans qu'il fût nécessaire de stimuler leur ardeur. Toutefois, une nouvelle difficulté se présenta.

Le moment de la Fête à la Montagne approchait, et tous tenaient à s'organiser pour pouvoir y assister cette année-là. Mais qui surveillerait les étrangers pendant ce temps ? Personne n'était prêt à renoncer à la Fête de son plein gré.

Finalement, Hafis désigna un nombre suffisant de guerriers pour cette mission, et Zoro-Tushtra leur promit que lorsque les autres seraient rentrés, une Fête serait célébrée tout spécialement pour eux à la Montagne.

Plusieurs jours avant le début de la Fête, Zoro-Tushtra se rendit à la Montagne avec ses élèves afin de tout organiser.

La salle construite à l'aide de pierres de couleurs différentes était beaucoup plus belle qu'il se l'était imaginé. Darna n'avait pas utilisé les pierres sans discernement mais, selon leur genre, il les avait placées à des endroits bien précis, dans toute la mesure du possible.

Il ordonna alors aux élèves d'emmener ceux qui accompagnaient l'atravan et il invita

l'ex-prêtre à le suivre dans sa propre tente. Le vieil homme s'exécuta à contrecœur.

Une fois à l'intérieur, le maître l'invita à s'installer sur une couche confortable et à se reposer jusqu'au matin ; ils auraient alors un entretien. Mais l'hôte involontaire ne voulait pas attendre si longtemps. Il prit bien place sur sa couche, mais il se mit aussitôt à parler.

« Je vois, Zoro-Tushtra, que Ahuramazda devient trop puissant pour moi. J'ai entendu parler de la construction de la Maison de Dieu et je suis venu pour la détruire. Dehors, tu trouveras les outils que nous avons apportés. Je te croyais parti, sinon nous aurions attendu quelques jours encore. Or, tu es là et, comme toujours, ton Dieu te protège, mais moi, il m'anéantit. »

Zoro-Tushtra l'exhorta à abandonner ses mauvaises pensées. Il y avait bien eu un temps où, lui aussi, il avait cru en Ahuramazda. Qu'il s'en souvienne à présent et qu'il honore Dieu, alors il retrouverait la joie !

Mais l'atravan avoua que l'époque dont parlait le maître n'avait jamais existé. Jamais il n'avait cru en Dieu, mais jamais non plus aux dieux. Il ne les avait reconnus qu'en apparence afin de pouvoir exercer sa haute fonction. Il était donc à présent incapable de les retrouver.

« Ne te donne pas tant de mal pour moi ! s'écria-t-il avec amertume. Je veux mourir comme j'ai vécu ! »

A ces mots, il sortit une petite fiole de son vêtement, mais avant même qu'il ait pu l'approcher de ses lèvres, le maître la lui avait arrachée. Et, pendant le reste de la nuit, ce dernier tenta de faire comprendre au vieillard la puissance et la magnificence de Dieu.

Au lever du jour, il l'emmena dans la Maison de Dieu, et c'est là que se brisa enfin la carapace que l'obstination et la méchanceté avaient placée autour de ce vieux cœur. L'atravan tomba à genoux devant la pierre et pria.

Le Maître le garda avec lui sur la Montagne tandis que ses compagnons rentraient chez eux. Ils n'avaient manifesté aucun désir d'entendre parler de Dieu mais souhaitaient uniquement partir au plus vite.

Cependant, l'ancien atravan était irrésistiblement attiré par la Maison de Dieu où il ressentait la Force. Zoro-Tushtra lui permit d'assister à la Fête célébrée pour les guerriers et il se réjouit de la profonde impression que cette cérémonie à la fois simple et pleine de ferveur fit sur le vieillard.

Et lorsqu'il apprit que le vieil atravan n'avait plus de chez-soi et qu'il devait vivre de la charité de gens qui ne le connaissaient pas, il l'emmena avec lui et lui offrit dans le bâtiment des élèves un endroit pour dormir.

Quelques mois plus tard, ce cœur jadis rebelle cessa de battre. L'ancien prêtre quitta la Terre en paix.

Les prisonniers jaunes aux yeux bridés s'étaient parfaitement intégrés et n'avaient aucun désir de quitter leur nouvelle patrie où ils se sentaient tout à fait à leur aise. Ils apprirent peu à peu la langue de ceux qui les entouraient et racontèrent sur leur pays maintes choses qui étonnaient grandement ceux qui les écoutaient :

Ils allaient en nomades de pâturage en pâturage. Ils habitaient toujours sous des tentes ou bien, pendant les fortes chaleurs, ils vivaient à l'ombre de grands arbres. Ce n'est qu'ici qu'ils avaient appris ce qu'étaient les travaux des champs.

Ils se nourrissaient de la viande de leurs troupeaux qui se composaient surtout de moutons. Ils mangeaient même de la viande crue. Leur nourriture se composait également de fruits et de poissons qu'ils attrapaient dans les grandes rivières de leur pays.

Ils ne savaient rien de Dieu, et ils ne connaissaient pas davantage les dieux. Ils adoraient des figures horribles qu'ils affirmaient voir dans leur pays et dont les Iraniens, qui écoutaient tout ébahis, ne pouvaient se faire la moindre idée. Lorsqu'on leur demanda s'ils voyaient également ces êtres ici, ils répondirent avec soulagement :

« Non, les démons sont restés là-bas. Chez vous, c'est trop clair pour eux. » Zoro-Tushtra avait à cœur d'éveiller leur âme et de leur parler de Dieu.

Peu à peu, sa peine fut récompensée. Certains d'entre eux se réveillèrent et commencèrent à poser des questions et, lentement, ces questions leur permirent de trouver. Ils assistaient régulièrement aux heures de recueillement et demandaient souvent que les élèves viennent les voir afin de les instruire, puis ils retransmettaient à leurs amis ce qu'ils avaient saisi.

Leur habileté se développa également. Après qu'ils eurent fabriqué et orné suffisamment de coupes pour que toutes les salles de recueillement fussent pourvues, le Maître leur proposa d'essayer de décorer des objets d'usage quotidien.

Il leur apporta des pierres bleu-vert comme celles qui se trouvaient sur la couronne d'Hafis, et il leur demanda de les fixer sur des ceintures, des boucles, des anneaux et d'autres choses semblables. Ils s'en acquittèrent avec beaucoup d'adresse.

Ils ne se contentaient pas de sertir les pierres dans le métal, mais ils les entouraient d'une bordure décorative imitant une quelconque forme naturelle. Le plus souvent, c'étaient des fleurs qu'ils représentaient de cette façon.

Ces pièces trouvaient facilement acquéreur. Chacun se réjouissait de posséder un objet de ce genre pour servir de parure à sa femme ou de décoration dans sa maison. Ainsi, les étrangers purent non seulement subvenir à leurs besoins mais ils parvinrent aussi à une certaine aisance.

Zoro-Tushtra leur avait fait construire un atelier, car le métal ne supportait pas les pluies prolongées. Tout près, on leur avait aménagé des dortoirs et des pièces d'habitation.

La demeure des jaunes finit par faire partie intégrante de la ville. On oubliait que c'étaient des étrangers qui y habitaient.

Vishtaspa éprouvait un plaisir tout particulier à aller les voir au travail. De leur côté, ils aimaient ce garçon confiant aux yeux rayonnants et aux mains adroites ; en effet, il y avait longtemps qu'il ne se contentait plus de regarder.

Leurs outils inhabituels intriguaient le garçon. Délicatement, il en prenait tantôt un, tantôt un autre, et lorsque les hommes remarquèrent qu'il était poussé intérieurement à s'en servir, ils lui montrèrent comment s'y prendre. Un jour, il accourut tout rayonnant chez le Maître : « Père, regarde ce que j'ai réussi à faire ! »

Il tenait à la main une fleur bleue sur sa tige : c'était une fleur de métal qui reproduisait très fidèlement la nature. Tandis que ses instructeurs prenaient le métal comme fond pour le marteler et pour y graver des formes de fleurs qu'ils décoraient ensuite de pierres, il avait assemblé les pierres pour en faire une fleur et les avait maintenues ensemble par un fil de métal.

Les jaunes avaient beaucoup admiré son œuvre. Il voulait à présent l'offrir à sa mère ; cependant, le père devait être le premier à la voir. Les parents se réjouissaient de l'adresse de l'enfant qui préférait ce travail à tous les jeux.

Mais bientôt, il ne lui resta plus de temps pour tous ces travaux. Malgré le jeune âge de son fils, le Maître l'enrôla dans le groupe des élèves afin qu'il étudie et travaille avec eux.

Alors le garçon demanda à habiter et à dormir également près d'eux. Zoro-Tushtra était prêt à l'y autoriser, mais Jadasa et Hafis s'y opposèrent.

« Puisqu'il doit devenir prince, il faut qu'il s'habitue à vivre au palais. Il doit apprendre à se faire servir et à considérer cela comme allant de soi. Alors il sera toujours aimable envers ses subordonnés, comme l'est Hafis, dit Jadasa. Et lorsque, plus tard, il considérera ces services comme revenant de droit à sa dignité, il devra veiller à manifester également cette dans ses rapports avec les serviteurs. »

« Je voulais que mon fils grandisse de façon naturelle » expliqua le Maître, mais Jadasa n'était pas de cet avis.

« Zoro-Tushtra, qu'est-ce qui est naturel ? demanda-t-elle avec le plus grand calme. N'est-ce pas ce qui découle automatiquement de la situation dans laquelle se trouve un être humain ? Il serait contre nature que le futur roi ne soit pas élevé de la façon dont il doit vivre plus tard. »

Hafis partageait cet avis, avant tout parce qu'il ne voulait pas être entièrement privé de la compagnie du garçon.

C'est ainsi que, en dehors des heures d'instruction, Vishtaspa resta au palais. Il écoutait les histoires que sa mère lui racontait ou bien il accompagnait Hafis à la chasse et dans des chevauchées lointaines.

Pour Zoro-Tushtra vint à nouveau une époque où son âme voyagea souvent et vit des choses que les yeux terrestres ne peuvent apercevoir.

Tantôt se présentaient à lui des images de personnes qui appelaient à l'aide, tantôt c'étaient des visions merveilleuses venues de royaumes supraterrrestres. Il apprenait à comprendre ce que tout cela signifiait pour lui.

Bien qu'extérieurement sa vie devînt toujours plus laborieuse et plus mouvementée, il la ressentait comme étant tout simplement une enveloppe pour ce qu'il vivait intérieurement. C'est là que se trouvait à présent sa véritable activité. Ce qu'il apprenait et accueillait ainsi servait ensuite à tous.

Lorsque les appels à l'aide des peuples étrangers se multiplièrent, le Maître parla aux jaunes pour savoir s'il était possible d'envoyer quelques élèves dans leur pays.

Ayant eux-mêmes trouvé Dieu, les étrangers souhaitaient ardemment que les leurs puissent être conduits sur le même chemin. Mais ils n'ignoraient pas non plus le grand danger que représentait la sauvagerie non contrôlée de leur peuple sanguinaire.

Zoro-Tushtra présenta devant Dieu ses pensées se rapportant à ce sujet. La réponse que lui transmit l'être lumineux triompha de tous ses scrupules :

« Laisse tes élèves partir pour ce pays étranger et lointain en ayant confiance en l'aide du Dieu tout-puissant. En un pénible effort, ils devront ouvrir les âmes pour y répandre la semence. Mais la bénédiction sera avec eux.

Pour qu'il leur soit plus facile de gagner la confiance de ce peuple sauvage, libère ceux des jaunes qui voudront retourner dans leur patrie. Tu peux tranquillement laisser partir ceux qui le désirent, car ces frères de race oubliés depuis longtemps ne représentent plus une protection contre les attaques des brigands. »

Zoro-Tushtra parla donc à ses élèves, et plusieurs se déclarèrent prêts à participer à cette mission. A la pensée d'être autorisés à parler de Dieu à ceux qui l'ignoraient encore totalement, un désir intense les pénétra, au point qu'ils en oublièrent tout danger.

Et le Maître demanda aux jaunes qui parmi eux voulait retourner dans sa patrie.

Il s'était attendu à ce que tous veuillent quitter le pays, mais il n'y eut que deux volontaires. Ce n'est que lorsqu'il leur expliqua le service que l'on attendait d'eux en échange de leur liberté que sept autres se déclarèrent prêts à accompagner les élèves. Cependant, ils voulaient être considérés comme des messagers, rester près des élèves et pouvoir revenir avec eux plus tard.

« L'Iran est maintenant notre patrie, affirmèrent-ils. Nous devons être prudents et ne pas trop parler à nos frères de ce qui se passe dans ce pays, sinon ils souhaiteront tous s'établir ici, et cela ne pourrait que porter préjudice à l'Iran. »

Le départ des élèves pour le royaume inconnu et lointain devint une fête solennelle. Quelques sœurs blanches avaient demandé à les accompagner, mais Jadasa ne les avait pas autorisées à le faire pour le moment. Les hommes devaient d'abord frayer le chemin et, plus tard, des sœurs blanches pourraient venir les rejoindre en cas de besoin.

Durant la longue marche à travers l'Iran puis, au-delà des montagnes, vers le pays étranger, les élèves apprirent le langage des jaunes.

Tout se présentait comme ces derniers le leur avaient décrit : l'hérésie et la superstition, la soif de sang et la férocité, les désirs effrénés et la dépravation. Mais ils enseignaient et travaillaient infatigablement sous la protection des jaunes qui ne les quittaient jamais. Quant à ces derniers, leur propre pays leur plaisait de moins en moins. Ils déploraient la déchéance qui les entourait et mettaient vaillamment la main à l'ouvrage pour que cela change.

Le succès ne devait toutefois pas récompenser le dévouement des envoyés. Le caractère indomptable de ce peuple sauvage, qui ne tolérait pas la moindre influence étrangère, prenait constamment le dessus. On en vint à la révolte et au meurtre.

Après la mort de la plupart des envoyés et de six de leurs protecteurs, les autres s'empressèrent de rentrer en Iran.

Zoro-Tushtra les accueillit avec amour. Les reproches attendus ne vinrent pas. L'aide lumineux lui avait déjà fait connaître l'issue de l'entreprise. Désormais, il ne devait plus envoyer personne à ce peuple entêté.

Puis Zoro-Tushtra reçut des hauteurs lumineuses une autre mission : Avec Vishtaspa, qui était devenu un jeune homme, il devait une fois encore parcourir l'ensemble du royaume et aller voir toutes les localités dans lesquelles un prêtre exerçait ses fonctions.

Il pouvait prendre son temps, mais il devait faire en sorte de se trouver dans le voisinage de la Montagne pour la prochaine Fête afin de la célébrer personnellement.

Cette mission combla de joie le père et le fils. Ils auraient souhaité que Jadasa les accompagnât, mais elle leur fit remarquer que, si elle avait dû se joindre à eux, elle en aurait reçu l'ordre. Elle resterait donc auprès des femmes.

Hafis se demanda longtemps s'il ne devait pas partir avec eux. Certes, il était âgé à présent, mais il se sentait encore vigoureux et il aurait voulu revoir une dernière fois son pays. Cependant, il décida lui aussi de rester chez lui. Comme toutes sortes de nouvelles alarmantes venaient de la frontière nord, il n'osait pas quitter la capitale.

Ainsi, accompagnés d'une importante escorte d'élèves et de serviteurs, le père et le fils partirent ensemble sur le chemin qui leur avait été indiqué.

Le plus jeune était enthousiasmé par tout ce qu'il voyait. Zoro-Tushtra avait beaucoup parlé de ses voyages passés, si bien que des idées précises avaient pris forme dans l'âme de Vishtaspa, qui avait oublié que le nombre des années qui s'étaient écoulées depuis le

dernier voyage de son père égalait celui de ses propres années.

Bien des changements s'étaient produits entre-temps. Les petites localités aux misérables cabanes étaient devenues des villes florissantes. Certaines étaient solidement nichées au creux des rochers, d'autres longeaient un charmant ruisseau, et d'autres encore recherchaient la protection d'une forêt.

Partout, ils trouvaient une vie spirituelle intense, une seule croyance et l'aspiration à se conformer aux Commandements de Dieu. Partout régnaient la paix et l'harmonie, une activité laborieuse et une bienfaisante propreté.

Dans les régions montagneuses broutaient des chèvres à longs poils et de robustes moutons. Les hommes et les femmes s'y entendaient à confectionner d'excellents vêtements avec leur peau et leur laine. On filait aussi cette dernière pour en faire des écheveaux de différentes couleurs avec lesquels les femmes du pays entier tissaient ou nouaient d'épais tapis.

Dans les plaines, les hommes labouraient les champs et s'occupaient du bétail et des chevaux tandis que les femmes tissaient des étoffes et tressaient des corbeilles.

En bordure du désert, on extrayait du sel, et ailleurs on travaillait les métaux. Puis vint la région des roses, qui n'était qu'un immense jardin en fleurs. Là, les habitants savaient extraire des pétales de roses une huile odorante.

Vishtaspa s'intéressait à tout, et il regardait aussi avec son âme. Il voulait connaître ses futurs sujets dans tous les domaines.

Il prenait également part à tout ce qu'il voyait. Il ne pouvait voir travailler un artisan sans s'approcher de lui, ne fût-ce que quelques instants. Quand c'était possible, il demandait à mettre lui-même la main à l'ouvrage. Et lorsque le jeune homme si beau et si radieux demandait quelque chose, on le lui refusait rarement.

Personne ne savait encore qu'il serait un jour le souverain du vaste royaume, bien que son surnom de «jeune prince» se fût répandu bien loin au-delà de la capitale.

Son grand-père Nasim n'était plus en vie. Zoro-Tushtra montra à son fils la localité où sa mère avait grandi. Les gens, qui étaient encore très attachés à Jadasa, se réjouirent de voir son fils chez eux.

Puis ils arrivèrent dans la localité dont Mursa et Anara étaient responsables. Le chef était mort et les habitants avaient demandé à Mursa d'assumer cette fonction en plus de celle de prêtre.

À la vue de la coquette localité, on avait du mal à croire qu'il s'agissait de l'endroit où il avait fallu faire disparaître la saleté de force.

Les deux cavaliers avec leur escorte étaient partis depuis près de deux ans lorsque, satisfaits, ils rentrèrent dans la capitale où tous souhaitaient les voir revenir au plus vite.

Le prince n'attendait plus que le retour de son successeur pour quitter cette vie.

Son visage amaigri et très pâle était néanmoins resté viril. Ses mains tremblaient, mais son esprit semblait avoir encore gagné en maturité au cours des derniers mois. Il parlait très peu, mais ce qu'il disait était important.

Il insista pour que Vishtaspa reste désormais constamment près de lui afin qu'il puisse lui donner toutes les instructions qui lui paraissaient nécessaires.

« Je veux prendre congé de mon peuple, Zoro-Tushtra, dit-il un jour après avoir passé la nuit en prière. Serait-il possible que je parle ce soir aux gens après l'heure de recueillement ? »

Le Maître approuva ce projet. On fit donc annoncer au peuple que le prince en personne allait prendre la parole le soir même. On vit alors affluer également ceux qui avaient trouvé toutes sortes de prétextes pour s'abstenir d'assister aux heures de recueillement parce que c'était plus commode pour eux.

Le soir, Hafis se fit porter dans la salle de recueillement.

Tout se déroula comme à l'accoutumée, si ce n'est que Zoro-Tushtra trouva des paroles encore plus ferventes qu'à l'ordinaire pour toucher les âmes. Puis il annonça que tous devaient rester à leur place, étant donné que le prince Hafis désirait leur parler.

Appuyé sur Vishtaspa, dont il ne se séparait plus, Hafis s'avança au milieu d'eux tous.

Avec son vêtement richement brodé et sa couronne sur la tête, le vieillard avait un air très digne.

Il remercia son peuple de ne jamais lui avoir rendu la vie difficile au cours de son long règne, que ce soit par la désobéissance ou la discorde.

« Iraniens, la plus belle chose de ma vie est que Dieu nous ait jugés dignes d'avoir le Zoroastre parmi nous, dit-il avec gratitude. Il nous a appris à trouver Dieu, le Très-Haut. Grâce à son activité, le royaume a été uni.

Je pars sans laisser d'enfant. Mais si je vous quitte à présent, vous ne serez pas privés de guide. J'ai élevé mon successeur pour vous. Il a grandi parmi vous. Vous aimez le jeune prince. Soyez-lui aussi fidèles que vous l'avez été envers moi ! »

Une profonde émotion s'empara des assistants. Puis Hafis s'adressa au jeune homme :

« Agenouille-toi, mon fils, pour que je te bénisse. »

Et tandis que Vishtaspa obéissait à cet ordre, Hafis enleva la couronne de sa tête et la posa sur la tête juvénile qui s'était inclinée. Ce faisant, il sembla faire une prière à voix basse, puis il prit à nouveau la parole :

« Que Ahuramazda te bénisse, mon fils ! Il t'a désigné dès avant ta naissance pour être roi de ce peuple. Sois roi à partir de ce jour. Lève-toi, Vishtaspa, roi d'Iran ! »

Malgré la sainteté des lieux, des cris s'élevèrent. Les uns acclamaient le jeune souverain, les autres suppliaient le prince de ne pas encore les quitter. Il sourit malgré sa fatigue.

« Accordez-moi, aux côtés du jeune roi, quelques années encore au cours desquelles le jeune prince prendra sa force juvénile. »

Voyant qu'Hafis avait fini de parler, le Maître s'approcha de lui et le remercia au nom du peuple pour l'amour et la bonté dont il avait fait preuve tout au long de son règne.

Puis il pria pour qu'Hafis connaisse des années de paix et de repos et pour que la force secourable soit donnée au jeune roi.

Celui-ci entra en fonction avec joie. Habitué dès sa jeunesse à l'idée de remplacer un jour Hafis, il avait observé avec beaucoup d'attention l'activité du prince. Plus tard, ce dernier avait discuté chaque mesure avec son jeune successeur, avant de la mettre en application.

Vishtaspa voulait agir de même et s'entretenir journallement de tout avec son ami paternel. Mais il se heurta à une volonté bien arrêtée.

« Tu ne dois pas t'habituer à m'interroger sur tout pour savoir si je t'approuve, mon fils, dit le vieillard avec bonté, sinon tu ne seras jamais indépendant. Lorsque tu auras

décidé quelque chose, tu pourras m'en informer, et nous en discuterons. Ce sera mieux ainsi. »

Les troubles qui s'étaient calmés dans le Nord du pays reprirent de façon inquiétante. Des messagers arrivaient sans cesse, parlant d'attaques de pillards, de meurtres et d'incendies. Il fallait agir pour mettre un terme à de tels forfaits.

Vishtaspa avait été élevé dans l'idée que verser le sang était contraire aux Commandements de Dieu. Mais il savait également que, sur l'ordre de Dieu, Hafis était autrefois parti en guerre contre l'ennemi.

Il se prépara donc à se rendre dans le Nord ; un grand nombre de gens armés devaient l'accompagner. Bien que le prince fût intimement persuadé que la moitié des troupes aurait suffi, il laissa faire le jeune roi, qui devait, montrer ce dont il était capable.

Comme autrefois, Zoro-Tushtra bénit ceux qui allaient se mettre en route. Tous partirent joyeusement, comme s'ils allaient au-devant d'une aventure. Cependant, le roi avait conçu un plan qu'il communiqua aux chefs en cours de route.

Ils écoutèrent d'abord avec surprise ce qu'il essayait de leur expliquer, puis ils eurent la permission d'en informer leurs hommes, ce qui fut fait le soir même. Un immense rire se répandit alors d'une tente à l'autre, donnant sans cesse naissance à de nouvelles exclamations de gaieté.

Dans cette joyeuse disposition, après plusieurs jours d'une chevauchée plutôt pénible, ils arrivèrent dans le Nord où des rochers abrupts et des montagnes vertigineuses formaient la frontière du pays : c'étaient là d'excellents repaires pour les brigands.

Dans toutes les localités qu'il traversait, le roi Vishtaspa entendait les plaintes amères des victimes. Plus il se rapprochait de la montagne, plus il trouvait de traces de meurtres et d'incendies. Les gens vivaient dans la peur du lendemain. Il leur dit avec bienveillance :

« Je vais y mettre un terme, je vous le promets ! »

Selon un plan mûrement réfléchi, il fit avancer ses hommes par petits groupes dans les montagnes. Guidé par un habitant de la région, il était lui-même parti en reconnaissance, si bien qu'il put prendre exactement les mesures qui s'imposaient.

Les voisins pillards ne s'étaient pas attendus à une contre-attaque.

Des hommes qui s'étaient aventurés au-delà de la frontière, en pays ennemi, rapportèrent qu'en deux endroits une attaque avait été préparée. Il fallait donc être sur ses gardes !

Et le plan que le roi avait conçu réussit. Le combat dura une nuit entière. Mais grâce au nombre important de soldats du roi, tout se passa sans effusion de sang et, le matin, les guerriers amenaient devant leur souverain une centaine d'ennemis captifs.

Les prisonniers lançaient autour d'eux des regards hargneux et pleins de haine ; toutefois, ils ne pouvaient cacher leur curiosité.

Ce qu'ils voyaient là éveillait leur étonnement. Vishtaspa avait intentionnellement rassemblé à cet endroit l'ensemble de ses forces armées. Leur grand nombre était destiné à intimider l'ennemi, et c'est exactement ce qui se produisit. Les prisonniers se mirent à trembler. Ils ne s'attendaient pas à autre chose qu'à être mis à mort sur-le-champ.

Vishtaspa s'avança et dit :

« Qui parmi vous comprend notre langue ? »

Il vit certains yeux briller, mais les hommes préférèrent garder le silence. Alors

plusieurs habitants des montagnes s'écrièrent :

« Ne te donne pas tant de peine, ô roi ! Ils comprennent presque tous notre langue, mais nous aussi savons parler la leur et nous sommes prêts à leur communiquer ce que tu as à leur dire. »

Le roi y consentit, puis il s'adressa aux prisonniers :

« Vous avez commis une grave faute en violant les frontières du pays. Vous n'avez pas agi par nécessité, car vous avez préféré assassiner les dormeurs, mettre le feu aux cabanes et vous emparer des femmes plutôt que de dérober le bétail. On ne vous a sans doute pas appris que c'était un péché. Mais à présent, vous allez l'apprendre de façon telle que vous ne l'oublierez pas de sitôt.

Puisque vous vous êtes conduits comme des enfants méchants, on vous traitera comme tels. Vous serez fouettés pour que vous sachiez que vous avez mérité cette punition. Et, pour que vous ne risquiez pas d'oublier cette leçon, on vous tondra le crâne. Ensuite, vous pourrez rentrer chez vous. »

Les hommes se mirent à hurler. Être tondu à ras était un grand déshonneur, même chez ces êtres incultes. Plutôt mourir que se présenter devant les leurs dans cet état !

Mais le roi tenait à les intimider une fois pour toutes. Il maintint sa sentence, que ses guerriers exécutèrent rapidement. Chacun était convaincu que le jeune roi avait agi avec justice et sagesse. Ils étaient heureux de pouvoir le servir.

Auparavant, il avait exigé d'eux qu'ils ne se moquent pas des prisonniers ni ne les maltraitent. Ces gens devaient ressentir que cette punition leur était infligée en tant que telle, et non pour amuser autrui.

Lorsque les prisonniers furent tondu ras, on appela Vishtaspa. Tous étaient persuadés qu'on les mettrait quand même à mort. Aucun n'espérait plus être remis en liberté.

Le roi les regarda avec compassion. Devant une telle déchéance, il lui était difficile de rester insensible. Il leur parla donc, et l'amour qu'il ressentait pour ses semblables vibrait dans sa voix lorsqu'il dit :

« Vous avez reçu la punition que vous méritiez et vous pouvez à présent rentrer chez vous. Aucun de vous ne s'avisera plus de franchir la frontière en ennemi. Dites à vos camarades ce qui les attend s'ils s'avisent de vous imiter. La même punition leur est réservée. Vous voyez combien de guerriers sont prêts ici à riposter.

Avant que vous ne partiez, je veux encore vous dire un mot : Vous savez que je suis le roi de ce pays, et vous avez constaté combien ma puissance est grande. »

Involontairement, les hommes approuvèrent de la tête. Il leur plaisait. Certains d'entre eux étaient impressionnés par le timbre de sa voix qui touchait leur cœur sans qu'ils s'en rendent compte.

« J'ai donné l'ordre à mes soldats de ne tuer aucun d'entre vous, poursuivit Vishtaspa. Vous voyez qu'ils m'ont obéi !

Vous pouvez ainsi reconnaître la grande puissance qui m'est donnée. Mais il en est Un dont la puissance est mille fois supérieure à la mienne. Il a donné à tous les hommes le Commandement de ne pas tuer ! Et selon Son Commandement, nous avons tous exécuté ce que nous nous étions proposé de faire. Cet Être unique et sublime est aussi votre Maître. Il est le Très-Haut, le Dieu éternel que nous adorons ! »

Hébétés, incrédules, étonnés, ils fixaient l'orateur sans comprendre. Pratiquement

personne n'avait l'air d'avoir compris ni de vouloir en entendre davantage.

Le roi crut entendre une voix lui chuchoter de s'arrêter là pour le moment. La semence était répandue et il fallait lui laisser le temps de prendre racine.

Vishtaspa fit donc délivrer les prisonniers de leurs liens et, dès qu'il fut libre, chacun se sauva comme une flèche, sans attendre ses camarades.

Toutefois, l'un d'eux se retourna soudain et se dirigea tout droit vers le roi. Craignant que l'homme n'eût de mauvaises intentions, les guerriers se resserrèrent autour de leur souverain. Mais Vishtaspa les écarta en disant :

« Regardez-le ! Ses bonnes intentions se lisent dans ses yeux. Laissez-le faire ! »

L'étranger s'était approché. Il plia gauchement le genou devant le roi et dit : « Je te remercie de ta bonté. Notre peuple ne peut pas encore la reconnaître, mais moi je la vois et j'en témoignerai toujours. Ce n'est pas la punition, mais l'amour avec lequel elle fut appliquée qui fera de nous tes amis, ô roi !

Tu es jeune, mais tu es très sage. Tu es beau, mais ta bonté dépasse ta beauté.

Permetts que je revienne lorsque mes cheveux auront repoussé, afin d'en apprendre davantage sur le Dieu que tu sers. »

Et c'est avec joie que le roi accéda à sa demande. Il s'étonna que cet homme parlât si bien iranien, et il apprit que tous les gens de la frontière maîtrisaient la langue de l'Iran.

Une fois que tous les captifs libérés furent hors de vue, Vishtaspa s'adressa à ses guerriers. Il leur fit comprendre la nécessité de rester en alerte. L'ennemi ne devait pas supposer que la frontière était à nouveau sans défense.

« Nous allons construire en différents endroits de nombreux refuges en pierre dans ces crevasses et dans ces gorges pour que toute la frontière soit protégée. Les guerriers devront sans cesse patrouiller entre ces refuges et surveiller les alentours.

Je pense que nous devons relever les guerriers tous les ans pour que d'autres viennent à leur tour dans cette solitude. »

Ceux qui voulaient être les premiers à monter la garde devaient se présenter. Il laissa sur place environ cinquante hommes avec cinq chefs. Lui-même partit pour la capitale avec le reste de ses troupes.

Il arriva au palais plus tôt que les siens ne l'attendaient. Leur surprise fut grande de le voir revenir sans prisonniers, et elle augmenta encore lorsqu'il leur parla des mesures qu'il avait prises.

Tout comme l'avaient fait les guerriers, Zoro-Tushtra et Hafis ne purent s'empêcher de rire, puis ils reprirent bien vite leur sérieux. Ils se rendaient compte à quel point le jeune roi était merveilleusement bien guidé et avec quel naturel il obéissait à ses guides.

« Je vois à présent que j'ai commis autrefois une erreur lorsque j'ai amené ici les cent jaunes » reconnut Hafis devenu songeur.

Mais le plus jeune n'était pas de cet avis.

« Si tu ne l'avais pas fait, notre peuple n'aurait jamais pu découvrir leur grande ingéniosité. Et le simple fait que plus jamais aucun ennemi de cette région n'a menacé le pays te prouve que tu as eu raison d'agir ainsi. »

La décision qu'avait prise Vishtaspa de laisser les guerriers à la frontière plaisait tout particulièrement aux anciens. Cela montrait sa sage prévoyance. Cependant, le roi avait encore d'autres projets.

« A partir de maintenant, je ne manquerai pas de faire initier les hommes les plus

vigoureux au maniement des armes, à l'ascension des montagnes et à la marche. Ils pourront continuer à exercer tranquillement leur métier. Mais ils devront consacrer un certain laps de temps à leur pays. Ainsi, tout le monde profitera de leur activité.

Plus grand sera le nombre de ceux que je pourrai opposer à l'ennemi, plus limitée sera l'effusion de sang. J'en ai déjà parlé aux chefs. Ils sont de mon avis et se déclarent prêts à se charger d'instruire les autres.

Mais j'espère également, père, que tes élèves trouveront bientôt du travail le long de la frontière. L'homme dont je vous ai parlé n'aura pas de repos avant d'en savoir davantage au sujet de Dieu. J'espère qu'il en décidera d'autres à le suivre.

Des prêtres devront alors être prêts à instruire ceux qui poseront des questions. Nos guerriers causeraient plus de dommages que de profit.

Père, je voudrais te demander d'envoyer dès maintenant plusieurs élèves vers le Nord ; ils habiteront avec les guerriers. Je crains un peu que là-haut, dans la rude montagne, les hommes ne deviennent eux-mêmes trop rudes. Il serait bon que des prêtres vivent avec eux, qu'ils célèbrent pour eux des heures de recueillement et les exhortent. »

L'idée plut à Zoro-Tushtra, et tandis que Vishtaspa allait saluer sa mère, le père dit à Hafis :

« En vérité, le pays ne saurait être entre de meilleures mains. Nous pourrions tranquillement partir lorsque notre heure sera venue. Vishtaspa sera roi et prêtre en même temps. »

Hafis l'approuva de tout cœur. Il admirait le jeune roi et l'aimait comme son propre fils. Cependant, il contesta le fait que l'on pût déjà se passer de Zoro-Tushtra.

« Je suis considérablement plus âgé que toi, mon ami, dit-il fermement. Je serai rappelé le premier. »

Mais il se trompait. Jadasa fut rappelée la première. Elle s'y attendait depuis longtemps et avait tout préparé en vue de son départ.

Elle en avait parlé à certaines de ses assistantes en qui elle avait placé sa confiance, mais elle n'avait rien dit aux hommes. Il serait encore temps de le faire lorsque son heure serait venue.

Mais Vishtaspa, qui était resté loin de sa mère pendant des mois, fut plus perspicace que les autres. Consterné, il retourna auprès du prince Hafis et de son père pour leur demander :

« De quoi souffre la mère ? Depuis quand est-elle si malade ? »

Bien plus consternés que lui, les deux hommes le regardèrent. Ils n'avaient remarqué aucun changement en Jadasa, mais maintenant que leur attention avait été attirée sur ce point, ils reconnaissaient les nombreux symptômes d'une maladie lente et sournoise.

C'est alors que Zoro-Tushtra se décida à parler à son épouse. Sans hésiter, elle reconnut qu'il avait vu juste, et elle ajouta que sa joie était grande de pouvoir aller à Garodemana.

« La nuit, il me fut si souvent donné de voir ce lieu que je sais exactement où les figures lumineuses vont me conduire lorsque mon âme pourra enfin quitter ce corps fatigué. Je m'en réjouis, et tu dois t'en réjouir également. Notre séparation ne durera pas longtemps. Puis tu viendras toi aussi. »

Zoro-Tushtra regarda calmement sa femme si pâle dont les traits lui semblaient, à ce

moment-là encore, les plus charmants qui soient.

« Je me réjouis avec toi, Jadasa, dit-il, et je suis particulièrement heureux que tu aies déjà pu voir pareille splendeur. Peux-tu m'en parler ? »

Jadasa appuya sa tête contre le mur devant lequel elle était assise ; elle ferma les yeux et, toute rêveuse, commença :

« Des marches claires et lumineuses montent vers une Lumière que personne ne peut décrire. Des entités claires et lumineuses elles aussi aident les âmes à gravir ces marches qui mènent vers le haut, toujours plus haut. De part et d'autre de ces marches se trouvent des jardins où poussent des fleurs magnifiques et odorantes, gardées par de gracieuses entités féminines.

En une joie pure et claire, je vois jouer de petits enfants. Les formes deviennent de plus en plus lumineuses et la Lumière toujours plus rayonnante. Je vois ces choses, mais je ne peux les décrire. Aucun être humain n'en est capable. Tu verras tout cela par toi-même, mon ami. »

Sa voix était devenue de plus en plus faible. Celui qui l'écoutait craignait qu'elle ne l'ait déjà quitté ; mais, peu après, elle ouvrit les yeux et lui sourit.

Aucun des siens ne voulait plus la laisser seule. L'un d'entre eux était toujours avec elle, en particulier lorsqu'elle ne fut plus en mesure de quitter sa couche, ses jambes étant devenues trop faibles. Elle ne souffrait pas, mais une lassitude s'était emparée de son corps entier, si bien qu'il refusait toute activité.

Un soir, son fils l'avait portée dans ses bras jeunes et vigoureux jusqu'à la plus belle pièce du palais où Hafis et Zoro-Tushtra l'attendaient. Ils parlaient du Saoshyant : c'était d'ailleurs le sujet de prédilection de celui qui entretenait le chemin.

« Il me sera permis de le voir de loin, dit Jadasa avec conviction.

Me sera-t-il aussi donné de voir les trois femmes saintes ? » ajouta-t-elle d'un air rêveur après quelques instants.

« Quoi qu'il en soit, réjouis-toi dans cette attente, mon épouse » dit Zoro-Tushtra, saisi d'une grande tendresse.

Tous ressentait que quelque chose de particulier flottait dans la pièce. Cette expérience intérieure qu'ils vivaient en commun, et qu'il leur était impossible d'exprimer avec des mots, semblait relier leurs âmes plus solidement.

Vishtaspa voulut savoir qui étaient ces trois femmes. Il n'avait encore jamais entendu parler d'elles, car ni Zoro-Tushtra ni son épouse ne révélaient leurs visions. Mais, ce jour-là, la langue de Jadasa se délia. Tant qu'elle était encore en état de le faire, il lui fallait annoncer toute cette splendeur à son fils.

« Sache que là-haut, dans les royaumes célestes, se trouvent trois Reines dont la noblesse et la pureté sont si grandes que nous autres humains sommes incapables de les concevoir.

La Reine de tous les cieux étend son rayonnant manteau bleu sur les deux autres. Sa couronne brille d'un éclat qui n'est pas de cette Terre, et son visage est le plus sublime que l'on puisse contempler. »

Zoro-Tushtra l'interrompt pour demander dans un souffle :

« As-tu pu voir ce saint visage, Jadasa ? Si tel est le cas, tu fus grandement bénie ! Quant à moi, je ne l'ai jamais vu ; il était toujours caché par un léger voile qui laissait seulement deviner ses traits gracieux. »

« Je l'ai vu et, chaque fois, cette noble femme m'a souri comme elle le fait à l'instant même, dit Jadasa ravie, sans se douter de ce qu'elle exprimait ainsi. A côté d'elle se trouvent la Reine de l'Amour et la Reine de la Pureté. L'Amour de Dieu laisse tomber une rose rouge. Sentez-vous son parfum ? »

Et on eut vraiment l'impression qu'un parfum de roses se répandait dans la pièce ; il était si pénétrant et si vivifiant qu'aucune fleur terrestre n'aurait pu en exhaler de pareil.

« La Reine de la Pureté tend les bras. Comme je suis bénie au-delà de tout ! Il me sera permis de la servir dans les royaumes lumineux. Ô toi, la plus gracieuse des femmes, permets que je t'appartienne ! Je ne demande rien d'autre.

En inclinant la tête, elle exauce ma prière. Elle me fait signe. Comme c'est merveilleux ! Seigneur, Toi qui es sublime, je Te remercie ! »

Doucement, Jadasa s'affaissa au milieu des coussins qui étaient là pour la soutenir. Les trois hommes qui l'entouraient étaient debout et priaient.

De très fortes intuitions traversaient leur âme. Tout en eux n'était que louange et gratitude. Gratitude envers Dieu qui avait placé cette femme pure sur le chemin de leur existence, gratitude envers Dieu qui l'avait rappelée si doucement et si paisiblement. Un sourire transfigurait ses beaux traits, et il persista.

Longtemps, les trois hommes restèrent auprès de la dépouille de Jadasa. Ils avaient du mal à s'en séparer. Zoro-Tushtra décida que le corps reposerait dans un caveau. L'idée des tours du silence lui était insupportable.

Le jour suivant, tout était prêt. Sous une profusion de fleurs, les prêtresses portèrent Jadasa dans le caveau. Elles ne permirent pas qu'une main masculine quelconque, hormis celle de son époux et celle du roi, ne la touchât.

Des chants de louange, que Jadasa avait elle-même composés et leur avait enseignés, se firent entendre, tandis que des pierres étaient entassées devant le caveau. Puis Zoro-Tushtra fit une fervente action de grâce et les exhorta tous à ne pas oublier cette vie pure qui avait été un exemple pour eux, afin qu'ils puissent l'imiter.

La vie reprit son cours. Jadasa elle-même avait désigné celle qui devait veiller sur les prêtresses et diriger leur formation. Elle en avait désigné une autre pour vivre avec les assistantes et les diriger.

Les deux femmes considéraient cette tâche comme un devoir sacré et faisaient de leur mieux pour essayer de combler le vide qu'avait entraîné le départ de Jadasa.

Cependant, au palais, les trois hommes ressentaient chaque jour davantage son absence. Ils constataient nettement combien une parole conciliante et apaisante de sa part avait souvent aplani d'inévitables oppositions.

Que de fois n'avait-elle pas éclairé d'une vive lumière un événement raconté par l'un d'entre eux au point de les obliger à voir soudain les choses sous un jour différent !

Et plus elle leur manquait, plus ils devenaient taciturnes entre eux. Ils pouvaient rester assis ensemble pendant des heures, chacun étant absorbé dans ses propres pensées, sans les exprimer. Parfois, l'un ou l'autre levait les yeux, comme s'il allait dire quelque chose, mais il se rendait bientôt compte du vide qui l'entourait, et il persistait dans son mutisme.

Après que cette situation eut duré pendant plusieurs semaines et eut été ressentie avec une intensité accrue, le jeune roi rompit un soir le silence.

« Écoutez, vous qui m'êtes chers, dit-il aux autres, celle qui fut pour nous une mère et une compagne, celle qui nous a secondés, nous manque.

Ne serait-il pas bon qu'une femme entre à nouveau dans ce palais ? Je ne crois pas qu'elle puisse remplacer ma mère, néanmoins elle nous aiderait tous. »

Sans comprendre, Zoro-Tushtra regardait son fils. Que voulait-il dire ? Mais Hafis, lui, l'avait compris, et il demanda :

« Parles-tu de façon générale ou bien as-tu trouvé la femme que tu cherches ? »

« Tu as raison, Vishtaspa, finit par approuver Zoro-Tushtra. Il est temps que tu te maries. Le royaume a besoin d'un successeur ; quant à toi, il te faut une épouse. »

Mais il ne précisa pas s'il pourrait s'en accommoder. Hafis le comprenait lui aussi. Il dit donc en s'adressant au roi :

« Il est temps également que tu occupes le palais princier, Vishtaspa. Demande à cette jeune fille si elle consent à devenir ton épouse, et j'irai m'installer chez ton père dans le petit palais. C'est la meilleure solution pour nous tous. »

Les paroles du prince leur aplanirait la voie à tous trois. Une intense activité commença à régner au palais afin de préparer toutes les pièces destinées à la jeune reine. Peu de temps après, Zoro-Tushtra bénit le couple royal dans la salle de recueillement.

Ils avaient demandé à recevoir la bénédiction dans la Maison de Dieu, lors de la Fête à la Montagne, mais le père n'y avait pas consenti. Il avait dit que la Maison de Dieu était réservée à l'adoration ; les Fêtes ne devaient pas être marquées par quoi que ce soit de terrestre.

Et tous deux se déclarèrent satisfaits. La jeune reine avait beaucoup de charme ; on ressentait avant tout qu'une âme noble habitait ce corps gracieux. Elle se distinguait par une gaieté enfantine et une sollicitude pour autrui emplies d'abnégation.

Elle éprouvait un grand respect pour Zoro-Tushtra et faisait tout pour lui rendre la vie agréable.

Deux années s'étaient écoulées depuis la mort de Jadasa lorsque, rayonnant de bonheur, Vishtaspa annonça aux deux anciens qu'un héritier était attendu pour bientôt.

« Si c'est un fils, appelle-le Hafis » demanda le prince, et le roi le promit.

« C'est très bien ainsi, reprit le prince en plaisantant, un Hafis arrive lorsque l'autre s'en va. Puisse le jeune Hafis garder le peuple en paix et le diriger de façon telle qu'il le conduise vers le Saoshyant lorsque ce dernier viendra. Mais quand viendra-t-il ? Je pense parfois que la Terre devra attendre encore longtemps sa venue. »

A ces mots, le prince se leva pour regagner ses appartements, mais il retomba sans forces sur son siège.

« Soyez remerciés, vous qui m'êtes chers, vous avez enrichi ma vie » leur dit-il en souriant.

Puis ses yeux se fermèrent pour ne plus se rouvrir sur cette Terre. Selon son désir, on l'enterra à côté du caveau de Jadasa, sans aucun chant et avec une simple action de grâce.

Zoro-Tushtra attendait d'être rappelé à son tour. De tous ceux qui avaient partagé sa jeunesse, il était le seul à être resté. Conformément à l'ordre d'En-Haut, il s'était retiré en faveur de son fils qui, sous sa direction, devait s'initier à sa double dignité de roi et de prêtre. Mais semblable direction n'était guère nécessaire à Vishtaspa, qui était si puissamment guidé d'En-Haut qu'il faisait toujours ce qui était juste. Son père s'en

réjouissait.

Et, de nouveau, plusieurs années s'écoulèrent. Zoro-Tushtra, comme il s'appelait encore, avait beaucoup de mal à attendre patiemment. Ahuramazda, le Très-Haut, voulait-Il lui apprendre la patience avant de le rappeler ? Ayant trouvé lui-même la réponse, il décida de l'apprendre comme il se doit.

Au palais grandissaient merveilleusement bien ses deux petits-enfants : un Hafis vigoureux et plein de vie, et une Jadasa on ne peut plus délicate et gracieuse. Ils faisaient la joie du vieil homme, mais ils étaient encore trop petits pour qu'il pût s'occuper longtemps d'eux.

Il regarda autour de lui pour voir ce que faisaient les vieillards de son âge. Ils s'installaient au soleil et se reposaient des fardeaux de la vie. Lorsque Zoro-Tushtra demandait à l'un ou à l'autre s'il ne s'ennuyait pas, on lui répondait en riant :

« Seigneur, c'est si agréable ! »

Il voulut alors savoir s'ils ne se languissaient pas de pouvoir quitter ce monde. Ils répondirent par la négative.

« Nous attendons que notre heure soit venue. Elle arrivera bien assez tôt ! »

« Pourquoi était-il si différent des autres ? Pourquoi son corps fatigué ne pouvait-il absolument pas s'accoutumer à l'oisiveté ?

Seigneur, Tu vois que je veux me soumettre patiemment, mais Tu vois aussi ma détresse. Je ne Te demande pas de m'enlever de cette Terre, mais je T'en supplie instamment : envoie-moi du travail ! »

Plusieurs fois par jour, le vieillard répétait cette supplication. Un jour, Vishtaspa vint le trouver :

« Père, ne te sens-tu pas trop las pour te charger d'une grande tâche ? Il y a bien longtemps que tu as consigné pour nous les Commandements de Ahuramazda, si bien que chacun peut les lire actuellement. Mais lorsque tu partiras, bien des sagesses disparaîtront avec toi.

Ne voudrais-tu pas essayer d'en noter le plus possible ? Certes, nos signes permettent plusieurs interprétations mais, en les interprétant, nous nous souviendrons de tes paroles, et le savoir se transmettra de génération en génération. »

A présent, Zoro-Tushtra avait du travail pour longtemps. Pour être en mesure de transcrire les sagesses divines, il lui fallait élargir les signes et en inventer de nouveaux dont le sens apparaisse clairement. Il lui fallait penser, réfléchir et noter tout cela par écrit. A présent, les journées passaient rapidement.

La nuit, il méditait sur ce qu'il avait à dire et sur la meilleure façon de l'exprimer.

Le roi fit confectionner de minces plaques de pierre sur lesquelles Zoro-Tushtra pouvait graver ses signes. Lorsque ce dernier avait terminé quelques plaques, il les apportait le soir à son fils pour qu'il les déchiffre.

La plupart du temps, Vishtaspa pouvait lire sans difficulté ce que son père avait voulu écrire. Toutefois, s'il ne parvenait pas à déchiffrer quelque chose, sans se décourager Zoro-Tushtra essayait à nouveau de noter ses paroles avec encore plus de clarté.

Et, au cours de ce travail et de ses méditations, toute sa vie se présentait devant son âme ! Comme il avait été conduit ! Combien la bonté de Dieu avait veillé sur sa vie en lui procurant grâce sur grâce !

A présent, il souhaitait pouvoir vivre encore assez longtemps pour confier à la pierre son savoir concernant le Saoshyant. Depuis longtemps déjà, le signe représentant le Sauveur et Juge des mondes était défini : c'était un rayon qui descendait de la Croix.

A chaque fois qu'il gravait ce rayon, il avait l'impression d'être traversé par lui et d'être pénétré d'une grande force, ce qui éveillait toujours en lui quelque chose de nouveau qu'il voulait encore annoncer.

Depuis longtemps déjà, le déchiffrement des pierres se faisait dans la salle afin que les élèves et les prêtres puissent y prendre part et apprendre en même temps le sens de ce qui était écrit. Ils ne manquaient pas de se réjouir lorsque le vénérable vieillard se trouvait parmi eux. Ils essayaient de lui montrer cette joie en manifestant un grand zèle et en posant des questions avec enthousiasme.

Lorsque la révélation concernant le Saoshyant fut gravée sur la pierre, la lecture devint particulièrement solennelle. Vishtaspa lui-même l'interpréta :

« Le jour viendra où le Saoshyant descendra du ciel. Il viendra en tant qu'enfant, et sera le Fils du Très-Haut. Il grandira et apprendra à connaître les chemins des humains. Il leur apportera la Lumière du Royaume de son Père pour qu'ils retrouvent le chemin qui mène vers le haut. Il les fera paître comme un berger fait paître son troupeau.

Puis viendra le dernier jour : le jugement. Grand sera le Saoshyant. Il ne sera plus un homme, mais uniquement Dieu. Les êtres humains Le craindront parce qu'ils ont fait le mal.

Mais le juge des mondes les jugera selon leurs actes. Ils devront traverser le pont. Quiconque aura été mauvais tombera dans les profondeurs d'où il ne remontera plus jamais. Quant à ceux qui auront traversé le pont, ils entreront dans le Royaume éternel du Saoshyant. »

Le roi avait lu cette révélation avec une grande simplicité, telle qu'elle avait été écrite. Tous en étaient pénétrés.

Une fois de plus, Zoro-Tushtra se dirigea vers le centre de la salle où il s'était si souvent tenu, et il commença à parler :

« Je ne puis décrire la splendeur incommensurable qui sera celle du Sauveur. Il est le Héros rayonnant à nul autre pareil. Il cheminera au milieu des humains, extérieurement homme parmi les hommes, mais la clarté de Dieu émanera de lui. Ses yeux seront comme des flammes si bien qu'aucune impureté ne pourra subsister devant lui.

Et tandis qu'Il cheminera parmi les hommes, ses enveloppes protectrices tomberont l'une après l'autre. Alors le temps sera venu où, en tant que Dieu, Il se trouvera au-dessus des hommes. Alors Il les jugera, et ils devront répondre de chaque mot qu'ils auront prononcé, de chaque acte qu'ils auront accompli ou tout simplement pensé.

Hommes, demeurez dans les voies de Dieu ! Gardez-vous de toute injustice, car vous vous jugeriez vous-mêmes sous le regard pénétrant du Fils de Dieu !

Iran, pays béni ! C'est de toi que fut jadis issu l'enfant qui reviendra ! C'est en toi que le chemin du Saoshyant a pu être préparé ! »

Le vieillard leva la tête comme pour écouter et il ouvrit largement les bras.

« Je vois la splendeur du ciel au-dessus de moi ! Je vois le merveilleux oiseau blanc, je vois la Croix avec ses rayons d'or ! Mon chemin terrestre est terminé. L'ascension peut

commencer. »

Un instant encore, il resta debout, puis les bras de son fils reçurent le corps inanimé de celui qui avait préparé et entretenu le chemin, et que Dieu avait envoyé au peuple iranien.

* * * * *